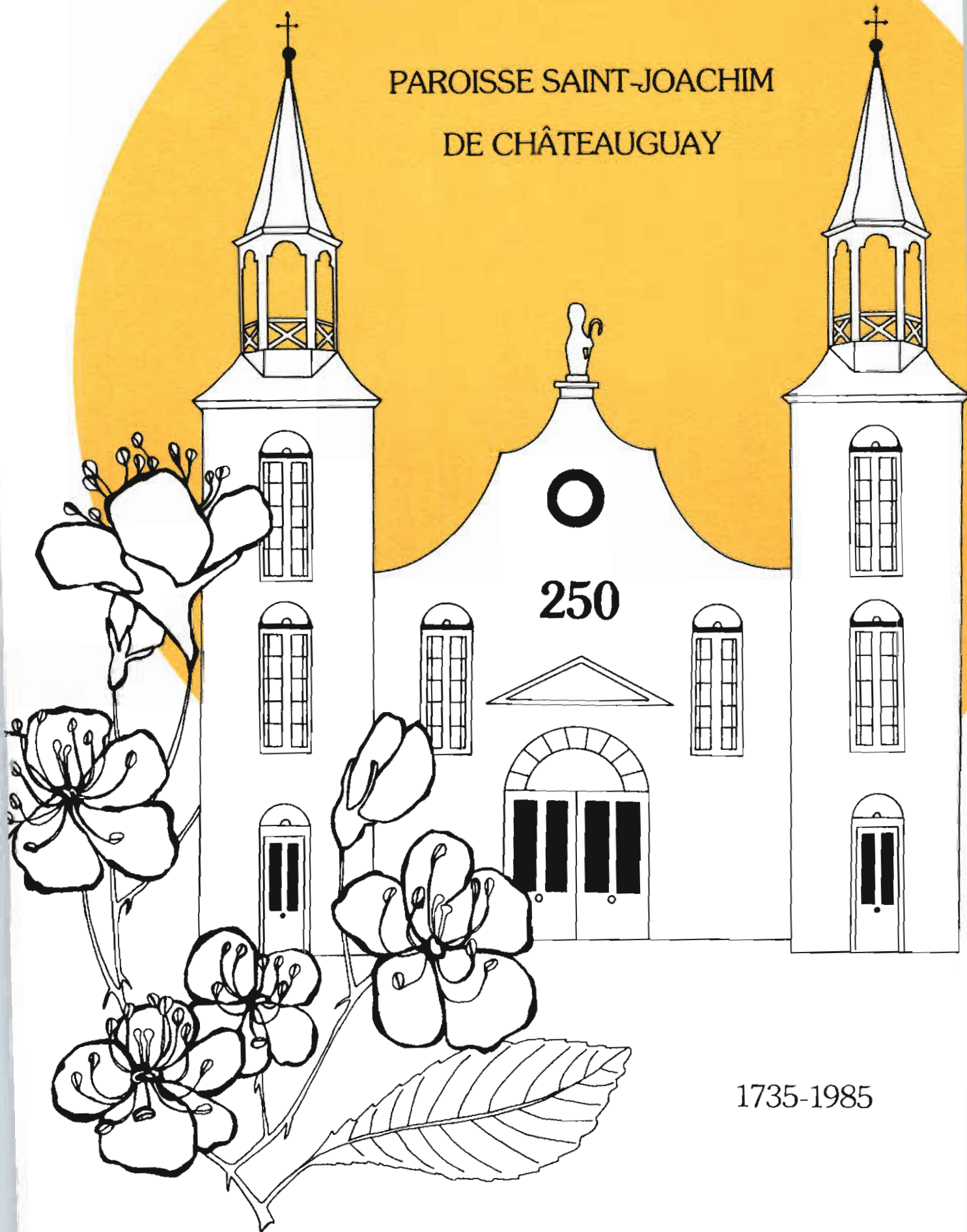


210⁰⁰ + ,70 = 90.70

PAROISSE SAINT-JOACHIM
DE CHÂTEAUGUAY



1735-1985

*L'illustration de la page couverture est l'oeuvre de Julie Hurteau, jeune paroissienne de 17 ans.
Les fleurs qui entourent l'église représentent l'aubépine ergot-de-coq que le botaniste Marie Victorin a découvert à Châteauguay en juin 1928.*

La photo couleur à l'intérieur de la page couverture a été prise par Nicole Dion, enseignante à l'école Marguerite-Bourgeois de Châteauguay et a pour titre «Symphonie».

*La photo couleur qui sert de page de garde à la fin de l'album représente le chœur redécoré de notre église.
Cette photo a été prise le 22 décembre 1985 par M. Henri Michaud, beau-frère du curé Henri-O. Vaillancourt († 1967).*



AVANT-PROPOS

UNE HISTOIRE VRAIE

— Laisse-moi nous raconter . . .

Quelque part, chez nous,
Il est un ARBRE.
Pas comme les autres . . .

Un ARBRE MAJESTUEUX . . .
Sa cime atteint la hauteur des nuages!
Qui se mesure à lui,
Découvre sa vraie grandeur,
Les deux pieds enracinés dans l'éternel,
La tête perçant la voute des cieux,
Fils et Filles de Dieu!

Un ARBRE ATTIRANT . . .
Son feuillage franchit allègrement les quatre saisons!
Qui se greffe à lui,
Devient capable de toutes les communions.
Un avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit,
Un avec tout l'univers créé,
Frère et Soeur!

Un ARBRE PRODIGE . . .
Ses fruits donnent la connaissance!
Qui en mange,
Demeure sur le chemin de la Vie,

Avec Jésus,
Au matin de Pâques,
Vainqueur du mal, de la Haine, de la Mort!

Un ARBRE MISÉRICORDIEUX . . .
Son coeur est fait de chair!
Qui regarde vers lui,
Renaît par l'eau et le sang,
Guéri de ses blessures.
Réconcilié,
Aujourd'hui et pour toujours!

— Un tel arbre existe-t-il, douteras-tu?

— Laisse-moi te dire . . .

— Où puis-je le trouver?

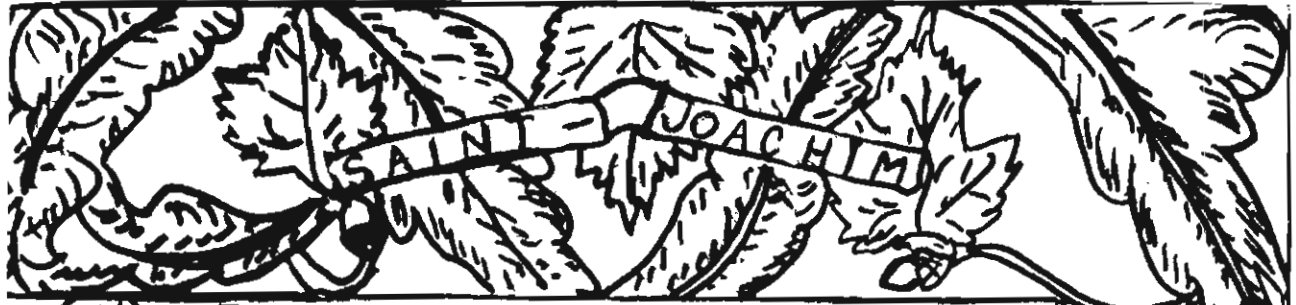
— En remontant la rivière . . .

— Montre-moi . . . le chemin . . .

— Feuillette cet album . . . Tu trouveras les feuilles, les fleurs,
les fruits des saisons passées . . . les bourgeons des saisons à
venir, et . . . la floraison d'aujourd'hui . . .

Pierre, ton curé





Sous ta houlette, noble patron,
Ancêtre de notre sauveur,
Mêlé de sainteté,
Nous acceptons ta protection
Toujours présente au fil des ans.

Joachim, tu nous guides,
Observant tes brebis,
Ancêtres et contemporains.
Commemorant ton souvenir,
Hymne en ton honneur
Immortalisé par ce poème,
Marchons avec toi, St-Joachim.

ABC





INTRODUCTION

Faire le récit de 250 ans d'existence de notre paroisse fut tout un défi pour l'équipe de l'album. Nul ne peut prétendre qu'il soit complet, certains sujets furent délaissés soit volontairement soit à cause d'un manque de documentation orale ou écrite. Nous avons préparé ce livre du mieux que nous le pouvions. Il est certain qu'il s'est glissé des oublis parfois même certains détails qui, malgré notre meilleure volonté, peuvent être légèrement faussés mais dans tous les cas la source est identifiable et n'engage que son auteur.

Cet album-souvenir publié à l'occasion du 250^e anniversaire de la paroisse St-Joachim de Châteauguay a été divisé en six parties. Dans un premier temps on illustrera à grands traits l'évolution de la paroisse en spécifiant certains événements particuliers. Puis à tout seigneur, tout honneur, la galerie des curés qui se sont succédés à la paroisse viendra rappeler des souvenirs à plusieurs d'entre nous. Suivra une rétrospective des familles pionnières qui ont encore des descendants vivant dans la paroisse. Ensuite nous aborderons le milieu scolaire avec entre autres, l'histoire des communautés religieuses qui ont éduqué plusieurs générations de paroissiens. La vie sociale et culturelle viendra compléter ce retour dans le passé en nous soulignant l'importance de certains métiers du temps, en nous rappelant certaines

formes de loisirs ou encore en nous faisant revivre le «bon vieux temps». Pour actualiser le tout dans le contexte de 1985, nous vous proposons une vision rapide sur chaque comité oeuvrant dans la paroisse.

Humblement, j'espère que ce livre sera pour vous un moyen de prendre conscience des efforts de ceux qui vous ont précédés et que chacun y trouvera le second souffle dont nous avons tous besoin pour continuer le travail amorcé par ces pionniers; en vous impliquant de plus en plus dans votre milieu comme l'ont fait nos ancêtres et cela pour notre mieux-être et celui des générations futures.

Je tiens, en terminant, à remercier tous ceux et celles qui ont coopéré de près ou de loin à l'élaboration de cet album-souvenir, en fournissant de la documentation écrite, orale ou visuelle ou en appuyant financièrement nos efforts.

Jac Hurteau,
pour le comité de l'album-souvenir
du 250^e anniversaire
de la paroisse St-Joachim.



ARMOIRE ANCIENNE



Cette armoire a été fabriquée vers 1860 et est originaire de Châteauguay.

De dimensions imposantes; 5 pi 8 po de hauteur par 5 pi 3 po de largeur et 1 pi 8 po de profondeur, elle est faite en pin et fait partie de la collection du Musée des Beaux Arts de Montréal

Il est à noter la richesse des motifs floraux qui ornent sa façade, la corniche finement sculptée et la base délicatement façonnée. L'assemblage de ce meuble est de mortaise et tenon.

Le ministère des Affaires culturelles du Québec est heureux de s'affilier à cet album-souvenir en commanditant cette page qui représente un élément du patrimoine de Châteauguay.

Heureux 250^e anniversaire aux paroissiens de Saint-Joachim.

Clément Richard, ministre



HOUSE OF COMMONS
CHAMBRE DES COMMUNES
CANADA



Message de Monsieur le Député



La célébration d'un 250e anniversaire est une occasion rêvée de me joindre à vous, pour rendre hommage à la Paroisse de St-Joachin et ses fidèles.

En cet anniversaire, je vous offres mes voeux les plus sincères: Que les souvenirs des premiers fondateurs de cette paroisse, nous guident pour assurer un avenir rempli de bonheur et de paix.

Enfin, à tous les collaborateurs qui de près ou de loin ont contribués à l'organisation de cette grande fête paroissiale, je profite de l'occasion pour les féliciter du remarquable travail accompli.

Votre tout dévoué,

Ricardo Lopez

Ricardo Lopez
Député Fédéral,
comté de Châteauguay.





ASSEMBLÉE NATIONALE

Le député de Châteauguay
et adjoint parlementaire au
ministre de l'Industrie, du
Commerce et du Tourisme

Dans ce monde moderne qui est le nôtre, il importe de s'attarder à certains événements, de souligner certaines occasions qui nous rapprochent et nous réconcilient avec notre passé, nos origines.

Quel meilleur exemple que ce 250^e anniversaire de fondation de la paroisse St-Joachim pour illustrer cette pensée...

Toute la fierté du peuple châteaugois, qui eut pour berceau la paroisse St-Joachim, est personnifiée par cette église qui se dresse dignement sur les bords de la Châteauguay et qui défie le temps en se dirigeant résolument vers son tricentenaire.

Berceau d'une communauté, l'église St-Joachim représente de plus la première page de l'histoire d'un patrimoine, d'une culture, d'un héritage.

Et c'est précisément cet héritage que le gouvernement du Québec veut protéger lorsque le ministère des Affaires culturelles reconnut le statut de monument historique à l'église St-Joachim.

Témoin d'un passé éloquent et gardienne d'un avenir prometteur, l'église St-Joachim c'est un peu une des racines de notre pays, de notre peuple.

L'église St-Joachim, une fierté collective.

Roland Dussault, député de Châteauguay à l'Assemblée nationale du Québec

Hôtel du Parlement
Bureau 325
Québec (Québec)
C-1A 1A1
(418) 643-2858

1, rue Sainte Marguerite
Bureau 1
Châteauguay (Québec)
J6K 1L8
(514) 691-5110



L'Evêque de Valleyfield



BONNE CELEBRATION!

HEUREUX Avenir!

La plus ancienne des paroisses de notre diocèse fête ses 250 ans d'existence.

Que de choses ces célébrations ne devraient-elles pas évoquer! La plupart, et peut-être les plus belles, sont uniquement dans la mémoire de Dieu. C'est à celle-ci que nous faisons appel pour la pleine vérité de notre action de grâces et rendre justice à tous ceux et celles qui ont incarné la vie de la communauté chrétienne Saint-Joachim.

Ces fêtes sont celles de la reconnaissance pour leur face qui regarde le passé. Nous devons ce que nous sommes à Dieu et à toutes les personnes qui ont été ses partenaires dans la merveilleuse histoire divine et humaine que fut la vie de cette cellule d'Eglise.

Ce fut une histoire, comme celle du Peuple de Dieu, marquée de faiblesse mais aussi de miséricorde; une histoire de foi, de courage, de don de soi, de vision à la fois juste et généreuse face à l'avenir.

La très belle église paroissiale de Saint-Joachim est une évocation particulièrement éloquente de ce passé. Remercions le Seigneur et toutes les personnes qui nous l'ont donnée et conservée comme elle est.

Remettre dans notre mémoire ces souvenirs est pour nous fierté et interpellation. Nos fêtes sont tournées vers l'avenir. La fidélité nous demande d'orienter vers l'avenir les valeurs reçues du passé. La paroisse Saint-Joachim a 250 ans mais elle est jeune, elle a un avenir. On y trouve une vie communautaire où il y a de l'accueil, une chaleureuse fraternité et plein de projets. La jeunesse y a sa place dans les préoccupations, les célébrations et les projets de la communauté.

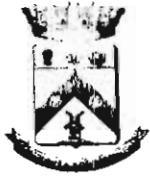
Le 250^e anniversaire est une occasion de nous rassembler, de nous connaître mieux dans la collaboration et le partage des festivités. Nous en sortirons plus unis, plus conscients de notre identité et prêts à continuer la belle histoire de notre paroisse dans sa 251^e année et toutes les autres années que Dieu nous donnera.

BONNES CELEBRATIONS.

+ Robert Lebel

+ Robert Lebel,
Evêque de Valleyfield

Juin 1985



Ville de Châteauguay

Cabinet du Maire

Le 3 juillet 1985



MOT POUR L'ALBUM SOUVENIR DU 250IEME ANNIVERSAIRE DE LA PAROISSE ST-JOACHIM

Membres de la Communauté chrétienne de St-Joachim

Notre paroisse fête son deux cent cinquantième anniversaire de fondation, puissions-nous être sensibilisés par les souvenirs de son passé glorieux et motivés par un avenir au potentiel illimité.

M. de Longueuil nous a tracé le chemin de la fierté et de la dignité à travers sa nombreuse famille, tout en inculquant à ses sujets le sens du défi à relever.

Ils sont nombreux et pleins de gloire les défis relevés par nos ancêtres, ils nous incitent encore aujourd'hui à planifier, à bâtir, à refaire l'histoire.

Réapprenons donc cette histoire, non seulement celle des grands noms mais aussi celle des petites gens, des fondateurs, des pionniers de missions et de paroisses, de celles et ceux qui ont gardé à cette terre une si grande richesse en la façonnant de leurs propres mains.

Puisse 1985 être pour vous un temps de réflexion pour comprendre l'incroyable chance d'avoir hérité d'un si beau coin de pays mais aussi d'être complètement conscients de la responsabilité d'en protéger la qualité.

Au nom du Conseil municipal, recevez l'expression de notre profonde gratitude pour votre implication dans la vie paroissiale de St-Joachim, élément primordial de la vitalité de notre ville.

Respectueusement,

Le maire,

Jean-Bosco Bourcier

5, boulevard Youville, Châteauguay, Québec. J6J 2P8 (514) 692-6701



Châteauguay, le 6 juillet 1985.

Chers co-paroissiens,

Il était une fois, il y a deux cent cinquante ans, un petit groupe de croyants qui a fait un beau rêve. Le merveilleux de l'histoire, c'est que leur rêve s'est réalisé en un joli temple qu'on érigea à Dieu en leur nom et au nom de leur descendance. Chaque génération subséquente s'est évertuée à conserver, entretenir, améliorer et préserver ce joyau en tenant compte de leur possibilité physique, intellectuelle et morale.

Aujourd'hui, nous les marguillers de 1985, en union avec tous nos co-paroissiens, nous nous inspirons du beau rêve et nous nous efforçons de notre mieux, en mettant en commun toutes nos capacités, à perpétuer sa réalisation tant physique que spirituelle. Nous redoublons d'efforts pour restaurer notre temple dans sa beauté et sa simplicité premières. Tout cela pour que toute personne venant ici s'y recueillir, y retrouve le seul et unique Dieu d'Amour.

Nous voulons que tous les comités qui y ont pris naissance, ceux d'hier et d'aujourd'hui, y reviennent comme à la source. Nous désirons qu'ils viennent puiser entre ses murs chaleureux, l'ardeur et l'Amour à répandre entre nous aux quatre coins de notre paroisse pour ensuite rejaillir aux confins de notre diocèse et ensuite se répandre sur le monde.

Au nom des marguillers,

Reynald Filiatrault
Reynald Filiatrault.



Châteauguay, le 5 juillet 1985.

Amis de St-Joachim,

Nos fêtes du 250^e anniversaire de la paroisse St-Joachim de Châteauguay sont maintenant en cours depuis le 5 mai 1985 et elles dureront un an.

Les fêtes sont parties! Beaucoup d'activités ont eu lieu et encore plus sont à venir grâce à l'enthousiasme et à la participation des membres de la communauté chrétienne.

Le comité des fêtes remplit pleinement et avec ardeur son mandat qui est de promouvoir et de coordonner les activités, réunir tout le monde sur une note de divertissement et de mettre en valeur le patrimoine culturel et artistique de notre paroisse.

Regroupons-nous, impliquons-nous davantage, faisons sentir notre présence pour ainsi passer ensemble des moments heureux. On dit que nous ne sommes que de passage sur cette terre, la vie est trop belle pour perdre ne serait-ce qu'un instant et trop courte pour ne pas la vivre pleinement.

Faisons la paix avec Dieu dans notre belle paroisse et son temple d'amour qu'est l'église de St-Joachim.

Au nom du comité du 250^e, MERCI

Emile Larivière
Emile Larivière

Président du comité des fêtes.

le passé et le présent de la paroisse





Qui est St-Joachim?

Une expression populaire qui pourrait très bien s'appliquer à St-Joachim, c'est celle d'un «illustre inconnu».

Illustre, il l'est sans aucun doute, à cause de l'entourage de sa célèbre famille. Comment ne pas devenir célèbre quand on est à la fois père de la Vierge Marie, beau-père de St-Joseph, époux de la bonne Ste-Anne et grand-père de l'Enfant Jésus! Très peu de grandes figures de l'histoire peuvent en dire autant.

Et pourtant, St-Joachim lui-même demeure très peu connu. On pourrait même dire qu'il est mal connu, car il possède des titres de noblesse qui lui sont propres et qui nous donnent raison d'être fiers de lui.

D'abord, soulignons que le grand-père Joachim est un saint très spécial. Nous savons qu'un «saint» désigne une personne de l'époque chrétienne que l'Église reconnaît officiellement pour ses grandes vertus. Durant les premiers siècles, chaque communauté chrétienne, isolée les unes des autres, vénérait ses patriarches, pasteurs, vierges, évêques, martyrs, etc. Confrontée à cette multitude de personnages vertueux, l'Église établit les règles de la canonisation. Ainsi furent inscrits au «canon» des saints de l'époque chrétienne jusqu'à Jésus-Christ. Avec Jean-Baptiste et les apôtres, on retrouve Marie et Joseph et finalement les grand-parents, Anne et Joachim. C'est ici que la liste s'arrête et c'est ici qu'elle commence. Notre saint patron est le premier, ou encore mieux *l'aîné de tous les saints*.

Par ailleurs, certains se demandent parfois où sont les grandes figures bibliques comme Abraham, Jacob, Moïse et les prophètes dans l'Église chrétienne. Ils ne sont pas canonisés, n'étant pas disciples du Christ, bien que leur foi en Dieu ait été remarquable.

L'Église d'aujourd'hui les reconnaît officiellement le 16 août de chaque année, fête de St-Joachim, et on peut lire au missel: «Vénérons en lui tous les justes de l'Ancien Testament dont il appelle la sainte vie, passée dans l'attente du Messie».

Il est non seulement l'aîné de tous les saints, il est le trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau Testament, le lien entre le peuple du Père et le peuple du Fils. Un illustre inconnu que nous gagnons à mieux connaître.

Claude Lamarche

Origine du nom de St-Joachim pour notre paroisse

À travers toutes les recherches faites depuis plusieurs années, aucune réponse positive vient confirmer ce vocable de St-Joachim. Par contre certaines hypothèses peuvent supposer la raison de ce choix.

Nous savons qu'au tout début de l'histoire de Châteauguay, le petit noyau de population, avec sa chapelle sur l'île St-Bernard, était desservi par les missionnaires et curés de Lachine, Ste-Anne-de-Bellevue et Sault St-Louis. C'est sans doute dû au voisinage de la paroisse de Bellevue dédiée à Ste-Anne que les gens auraient décidé de donner le nom de St-Joachim à leur paroisse, ce dernier étant l'époux de Ste-Anne.

Une autre hypothèse veut que le prêtre de Ste-Anne qui desservait les missions de Pointe-Claire (dédiées à St-Joachim) et aussi de Châteauguay aurait peut-être confondu le nom des paroisses et aurait dénommé à l'occasion Châteauguay sous le nom de St-Joachim et par la suite le vocable serait resté ainsi dénommé, car il est très rare que deux paroisses voisines (du temps) portent le même nom.

Une troisième hypothèse veut que le nom de St-Joachim ait été donné en l'honneur du patron de Zacharie Robutel de La Noue marié à Catherine Lemoyne et qui eut la seigneurie de Châteauguay de 1706 à 1733.

Que ce soit l'une ou l'autre de ces hypothèses, les paroisiens sont fiers de leur patron et le resteront toujours, lui qui a su veiller continuellement sur ses ouailles qui lui furent confiées depuis 250 ans.

c.f.: Histoire de Châteauguay par l'abbé Élie Auclair éd. Beauchemin, 1935.
par Yolande Baril Cécyre.

Statue de St-Joachim

La première statue de St-Joachim daterait de 1867, année où l'on exécute certains travaux au portail de l'église et où on installa sur le faite une statue du patron paroissial «en remplacement d'un élément de décoration, que l'on n'a plus l'habitude de voir aujourd'hui, soit une urne».

La 2^e statue date de 1935 et serait l'oeuvre des frères Bourgault. Elle fut descendue du faite de l'église en 1982 à cause de l'usure et dû aux grands risques d'accidents que pouvait causer sa chute.

La 3^e statue est l'oeuvre du sculpteur Michel Lapointe de Montréal. Il débuta la sculpture en 1978. Il a déjà à son acquis quelques oeuvres sacrées et profanes.

La statue de St-Joachim se décrit comme suit: faite de cèdre rouge hydrofuge, de la Colombie Britannique. Le bois fut pressé chez Thibault de Beauharnois. Son poids est de 140 lb et de 160 lb avec la base. Elle est de grandeur d'homme (env. 6 pieds) et 350 heures de travail ont été nécessaires pour accomplir ce chef-d'oeuvre. 350 coups de ciseaux environ par heure ont sillonné les traits de St-Joachim. Les outils utilisés furent: la scie à équamer, des gouges (grosses, petites et plates).

La statue est recouverte avec de la teinture et vernie extérieur Citol.

Elle fut remise à la paroisse le 18 novembre 1984 par le comité ad hoc formé pour entreprendre les démarches et la réalisation de cette statue. Le comité était composé de mesdames Aline Chèvrefils, Jeannette Laberge et de monsieur Guy Marchand. Ils ont su relever le défi et mener à bien leur tâche.



Michel Lapointe, Jeannette Laberge, Aline Chèvrefils, Guy Marchand.

c.f.: Histoire de Châteauguay par l'abbé Élie Auclair éd. Beauchemin 1935.

St-Joachim de Châteauguay 1775-1975 «Des Pierres vivantes» par André Laberge 1975 p. 31.

Publication «Entre-nous» bulletin de nouvelles de la paroisse St-Joachim de Châteauguay vol. 3 n° 27, décembre 1984.

par Yolande Baril-Cécyre.

Saint-Joachim de Châteauguay, **De la mission à la paroisse**

par Marc Lefebvre

La Paroisse de St-Joachim de Châteauguay est la doyenne des paroisses du Diocèse de Valleyfield. En 1735, la population construisait une première église à l'extérieur de l'Île St-Bernard. Au début de l'année suivante, le prêtre missionnaire faisait une première inscription aux registres civils de la paroisse.

À cette époque, le territoire effectivement desservi se limitait à quelques concessions de la Seigneurie de Châteauguay. Malgré le peuplement grandissant et conséquemment à la situation politique trouble suivant la Conquête de 1760, St-Joachim a longtemps constitué la seule église catholique du territoire borné par Kahnawake, le fleuve St-Laurent et la frontière américaine. Cependant le territoire de la paroisse n'a jamais été aussi vaste, car le peuplement des Cantons du sud-ouest s'est fait majoritairement par des protestants et de nouvelles paroisses ont été créées entretemps. Néanmoins, on peut s'interroger sur la pratique religieuse d'une famille établie sur le fleuve au-delà de la Pointe-du-Buisson, le St-Timothée d'aujourd'hui, ou sur la rivière Châteauguay, au sud de Ste-Martine? Tout au plus, des baptêmes nécessairement retardés de plusieurs semaines?

Au cours des ans, des dizaines de requêtes et de contre-requêtes demandant ou s'opposant au déplacement de l'église, à l'établissement de dessertes et à la division de la Paroisse de St-Joachim ont été adressées à l'évêque en charge. L'analyse des arguments invoqués et de l'identité des signataires des requêtes permet de définir trois époques: celle de la colonisation, celle du développement de la villégiature, débutant avec l'arrivée du service ferroviaire du New York Central en 1898, et finalement, celle de l'urbanisation de banlieue, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. Pour chacune de ces époques, l'intérêt et les besoins des requérants diffèrent. Cependant l'arrivée d'une nouvelle époque n'élimine pas la précédente, elle se superpose aux autres. Le présent article traitera de l'évolution du territoire de la Paroisse St-Joachim de Châteauguay à l'époque de la colonisation, jusqu'en 1900.

À l'époque de la colonisation, l'emplacement de l'église, le démembrement de la paroisse et la pratique religieuse ont constitué un enjeu religieux, mais aussi, économique et judiciaire. L'enjeu économique s'explique par l'intérêt de certaines personnes de s'éviter une répartition des coûts de travaux à l'église ou à générer une plus-value importante à leurs propriétés foncières et activités commerciales. Judiciairement, des personnes ont présenté une requête pour déjouer un jugement à être prononcé contre eux.

Les requêtes et contre-requêtes au sujet d'une modification à la paroisse et les décisions de l'évêque s'appuient sur un nombre considérable et diversifié de raisons. Certains critères sont privilégiés par les habitants, ex., l'accessibilité à l'église, et par les évêques, ex., la capacité des paroissiens à subvenir aux besoins du curé.

Les problèmes de colonisation ont justifié nombre de demandes. Le peuplement de nouvelles concessions toujours de plus en plus en périphérie de l'église amène des distances plus grandes à parcourir, des chemins aux conditions défavorables: mauvais état et rivière à traverser, et possiblement des situations peu sécuritaires. Dans une telle situation en perpétuelle évolution, il est difficile de localiser l'église au centre du peuplement.

Les autres raisons invoquées sont:

- les conditions de l'église: son mauvais état ou sa capacité restreinte;
- la volonté majoritaire des paroissiens;
- la pratique religieuse déficiente: l'instruction et le baptême des enfants, et le secours spirituel des personnes âgées et malades;
- les conditions matérielles des habitants: pauvreté et mauvaises récoltes;
- la capacité des paroissiens à subvenir aux besoins du curé (400 minots de blé par an); et,
- les dispositions législatives.

À l'époque de la colonisation, les évêques ont tenu une même ligne de conduite pour résoudre le problème de St-Joachim de Châteauguay, soit de créer trois paroisses dans la Seigneurie de Beauharnois: St-Clément, Ste-Martine et St-Timothée, de démembrer l'arrière-pays de la Seigneurie de Châteauguay à l'avantage de St-Rémi et St-Isidore et finalement de détacher le Haut-Châteauguay de St-Joachim en érigeant Ste-Philomène, allégeant ainsi à chaque fois, le bassin de paroissiens desservis par l'église St-Joachim.

La Seigneurie de Châteauguay

En 1673, M. Charles Lemoine, seigneur de Longueuil, reçoit du Comte de Frontenac un fief large de deux lieues et profond de trois en amont du Sault St-Louis. Il lui donne le nom de Seigneurie de Châteauguay. C'est la nouvelle limite du monde civilisé.

Dix ans plus tard, la seigneurie compte deux familles et six autres personnes. Elle est desservie par M. Pierre Rémy, curé de Lachine.

L'inventaire des biens de Charles Lemoine, après sa mort en 1685, note l'existence d'une chapelle dans le Château, sur l'Île St-Bernard. Cette pièce du Château de Gay constitue le premier lieu de culte de Châteauguay. Selon Auclair (1935), le patron de cette chapelle serait déjà St-Joachim.

L'Arrêt du Conseil d'état du Roi du 3 mars 1722 vient confirmer la division du Diocèse de Québec en 82 paroisses, une proposition de MM. de Vaudreuil, gouverneur, et Bégon, intendant, et Mgr de St-Vallier. La faible population de Châteauguay et son isolement empêchent son érection en paroisse. Voici une partie du contenu de l'Arrêt:

«CHÂTEAUGUAY, ce Fief qui contient trois lieues de front le long du Fleuve, sur deux de profondeur, à prendre du côté d'en bas, depuis le Fief du Sault St-Louis en remontant, jusqu'aux terres non-concédées, n'ayant aucune Paroisse voisine, et n'étant pas affez établi pour y en ériger une, continuera à être desservi par voie de Miffion, par le Miffionnaire des fauvages Iroquois du Sault Saint Louis» (Édits et Ordonnances royaux, 1803, p. 429).

À défaut d'une érection canonique et civile en règle, cet arrêt du Roi confirme son existence et la reconnaît comme une mission. Cet arrêt et l'inversion des dimensions de la Seigneurie serviront à alimenter les conflits précédant la création de la Paroisse de Ste-Philomène. De plus, dans cet arrêt, les paroisses de St-Joachim de la Pointe-Claire et de Ste-Anne du Bout de l'île sont délimitées. Cette dernière dessert le Bout de l'île, l'Île Perrot et les fiefs de Vaudreuil et de Soulanges.

En fait, avec ses 26 censitaires en 1724, selon le nouveau Seigneur de Châteauguay, M. Zacharie Robutel de la Noue, la Mission de Châteauguay ne dessert que quelques colons établis sur les bords de la rivière.

En 1735, M. Hilaire Girardy donne devant notaire un terrain pour la construction d'une église paroissiale au Bassin.

Ce qui se serait produit la même année. Une croix marque l'emplacement de cette première église sur le boulevard Youville. Le 7 janvier 1736, une première inscription est faite dans les registres civils de la paroisse.



Emplacement de la 1^{re} église construite en 1735.

Les dommages causés à l'église par les Anglais lors de la Conquête et l'accroissement du peuplement expliquent possiblement la demande de construire une nouvelle église, au même emplacement ou au centre de la seigneurie, selon les parties en cause. Deux requêtes sont présentées à Mgr Jean-Olivier Briand, probablement lors de sa visite de 1768.

Une lettre non datée, faisant «suite à une assemblée publique entre nous habitant de Chatauguée qui consiste aux environ de trois card de la paroisse», demande de placer l'église au milieu de la paroisse, au sud de la rivière, étant donné qu'il y a deux concessions à coloniser. On justifie ainsi la requête:

«Et que les habitants dans le hau de la Rivière ont une lieux et demie à venir à l'église. Dont il ont des Chemins

extrêmement mauvais, il ne peuve point entendre (l'angélus?) et même il lui a des personne agée et des femme ancinthe qui perde la messe (?) par la longeuere et la mauvaisseté du chemin aulieux que les l'église était aumilieux. Leur chemin serait racourcis de moitié nous avons mesurée».

On précise que le milieu de la seigneurie se situe chez M. Jacques Brind'amours, qui fait don d'une place pour l'église.

La lettre du 10 juillet 1768 signée par 70 personnes demande «de bâtir incessamment une Église et un prebitaire» et de ne pas déplacer l'église. L'emplacement présent est «la plus belle et la plus commode situation» par rapport à la facilité d'y aborder jour et nuit, à l'étendue du terrain et à son expansion. Par contre, le milieu de la Seigneurie est à 16 arpents plus haut, selon les affirmations de la requête, et que les coûts seraient supérieurs de 3 à 4 000 livres, on donne l'exemple du moulin de Mère Youville.

Le 27 mars 1770, le Père Joseph Huguet écrit à Mgr Briand pour lui demander de permettre aux «habitans de Chateaugai» de construire une église et «Qu'ils sont d'accord entre eux sur le lieu où ils ont à bâtir, ils sont convenus que l'église serait au milieu de la Seigneurie». L'évêque lui répond, selon Auclair, qu'il n'a pas de prêtre disponible à mettre là.

M. François Lefebvre dit Descôtes cède le 22 novembre 1773 un terrain de 3 arpents pour la construction de l'église paroissiale, c'est l'emplacement actuel de l'église.

En 1774, les syndics de St-Joachim signent un contrat de construction de l'église avec M. Bazile Proulx. Les travaux débutent, puis surviennent des cycles d'arrêt et de reprise de la construction. Puis Proulx porte sa cause en cour pour non-paiement des frais. Le dénouement n'est pas connu.

Le détachement de la Seigneurie de Beauharnois

Les premiers démembrements du territoire desservi par l'église St-Joachim viendront de la Seigneurie de Beauharnois. Trois paroisses seront créées: St-Clément et St-Timothée sur le fleuve et Ste-Martine en arrière-pays, jusqu'à Ormstown. Si St-Clément est considérée comme la paroisse-mère, c'est que ses paroissiens ont été les premiers à mettre sur pied leur paroisse.

«C'est, en effet, selon Leduc (1920), à l'église paroissiale de Châteauguay qu'ils (les fidèles de Beauhamois) se rendaient pour les offices religieux; c'est au curé de Châteauguay qu'ils payaient dîme. Le curé de Saint-Joseph des Cèdres reçut, il est vrai, à plusieurs reprises, des évêques de Québec, commission «de célébrer la messe et d'administrer les sacrements à Beauhamois»; mais, à la même époque, les évêques de Québec écrivent au curé de Châteauguay, comme au pasteur des censitaires de Beauhamois; les habitants de Beauhamois, dans leurs requêtes, se donnent toujours comme paroissiens de Châteauguay; enfin, c'est de Châteauguay qu'en 1819, l'évêque de Québec détache Saint-Clément» (p. 5).

Entre la première requête venant de la Seigneurie de Beauhamois de 1793 ou 1794, et celle de 1808, les habitants de cette seigneurie forment corps. En 1808, une requête des habitants près du fleuve et celle des habitants de la Pêche au Saumon (Ste-Martine) seront présentées à l'évêque. Puis en 1817, on fait une distinction entre la situation de «ceux qui sont au-dessus du Buisson et de ceux qui sont en bas du Buisson».

La première requête demande de construire un presbytère-chapelle sur le domaine de la rivière St-Louis. En 1798, 154 familles font connaître leur situation et affirment qu'elles sont «en état de faire subsister un Curé, bâtir un presbytère pour son logement, lequel servira aussi de Chapelle». Deux ans plus tard, une assemblée de paroisse se tient à Châteauguay avec pour sujet le démembrement. Cette même année, 1800, M. Deguire, curé à Vaudreuil, est chargé d'enquêter et de désigner l'emplacement pour une chapelle. Cette commission a probablement été laissée lettre morte, car en 1804, une requête signée par 97 habitants est expédiée à l'évêque.

En 1808, à un jour d'intervalle, deux requêtes venant du front et de l'arrière-pays de la Seigneurie de Beauharnois aboutissent chez l'évêque, Mgr Joseph-Octave Plessis. Celle de Beauharnois dit que les 88 requérants sont trop éloignés de l'église St-Joachim et ne peuvent toujours se rendre aux églises de l'Île Perrot ou des Cèdres et demande la permission de construire un presbytère-chapelle. Cette requête sera laissée pour compte, car l'évêque ne veut pas multiplier les dessertes.

La requête originant de 81 habitants de la Pêche au Saumon demande à l'évêque de visiter leurs concessions «pour marquer une place aux fins d'y ériger un presbytère dans lequel il y aurait une chapelle». Après avoir remonté la rivière jusqu'à la dernière maison, Mgr Plessis écrit cette autorisation sur la requête de la Pêche au Saumon: «d'acquiescer... à l'effet d'y construire, non un presbytère, ni une église

paroissiale, mais une chapelle de mission», en date du 28 août 1809. Il charge le notaire Louis Demers de préparer les actes d'acquisition. Il semblerait que l'agent des Seigneurs de Beauharnois ait été en désaccord avec cette décision et ait refusé de donner le terrain nécessaire.



Eglise St-Clément de Beauharnois.

Le 4 juin 1817, une requête venant des habitants près du fleuve mentionne que les habitants de la Pointe du Buisson ne peuvent guère se rendre à l'église des Cèdres à cause des difficiles traversées du fleuve St-Laurent et les autres sont trop éloignés de l'église St-Joachim, qui les dessert. Une église est demandée. Mgr Plessis décide que chacun de ces deux secteurs aura sa propre chapelle de mission. L'emplacement de la chapelle de St-Clément sera fixé par M. Pierre Bourget, curé de Châteauguay. Celui de la chapelle de St-Timothée le sera par M. Antoine Manseau, curé des Cèdres. À l'automne 1818, la chapelle de Beauhamois est érigée. L'année suivante, la chapelle de St-Timothée est terminée.

La mission St-Clément aura ses registres civils et son curé desservant, M. Pierre Clément, en 1819. La mission de St-Timothée sera desservie par le curé des Cèdres, puis celui de Beauharnois, en alternance, jusqu'en 1828. En 1829, Mgr Bernard-Claude Panet érige canoniquement les paroisses de St-Timothée et de St-Clément.

Entretemps, en mars 1818, une requête demandant la permission de bâtir une chapelle à la Pêche au Saumon avait été adressée à Mgr Plessis. Elle explique le processus par lequel les habitants en sont arrivés à un consensus. Malgré que «plusieurs se seraient obstiné à choisir la place d'Église au rapide du pin rouge au lieu de celle de la pêche aux saumons». Une unanimité se crée et M. Alexis Sauvageau, marchand de Châteauguay, cède gratuitement le terrain requis, le 8 juillet 1819.

Dans une lettre du 8 décembre 1820 à l'évêque, le curé Bourget de Châteauguay écrit que «Les habitants de Ste-Martine désireraient savoir s'il leur sera permis de bâtir une petite église sur le terrain donné par Mr. Sauvageau, votre grandeur leur avait permis de bâtir un presbytère comme à St-Clément, mais il voudraient changer ce plan, bâtir une petite église et ménager dans la sacristie un logement pour le prêtre desservant». Il ajoute que peu de ces gens ont une pratique religieuse et vont à St-Clément. En 1823, il y a bénédiction de la chapelle de Ste-Martine et érection de la desserte. La mission de Ste-Martine recevra son premier curé résidant, M. Pierre Mercure, en 1826.

Le démembrement de l'arrière-pays de la Seigneurie de Châteauguay

Avec l'érection des paroisses de St-Rémi et de St-Isidore, la Paroisse-mère de St-Joachim voit son territoire amputé de plusieurs concessions de la Seigneurie de Châteauguay. L'arrière-pays comprend les concessions de St-Régis, de la Branche, de Ste-Thérèse (Cordon) et du petit Rang. Ces concessions partagent un fort éloignement de l'église de St-Joachim et le fait de ne pas être drainées par la rivière Châteauguay. Le peuplement de ces terres se fait par le débordement de la Paroisse de St-Constant.

En 1797, 65 «habitants possédans des terres dans le haut de la Côte Saint-Régis, seigneurie de Châteauguay» s'adressent à Mgr Pierre Denault pour lui demander de pouvoir appartenir à la Paroisse de St-Constant. On invoque la difficulté et l'impraticabilité des chemins dans un bois de cent arpents menant à l'église St-Joachim et l'impossibilité de traverser du côté de l'église à défaut de canots. Aucun acte de l'évêque ne vient entériner cette requête. Dans les faits, il est vrai que ces habitants fréquentent la nouvelle église de St-Constant, construite en 1794, l'accessibilité y étant meilleure.

Mgr Plessis reçoit une requête de 14 catholiques du Cordon, Concession Ste-Thérèse des seigneuries de Châteauguay et LaSalle, datée du 30 avril 1816. Le Cordon est le chemin nord-sud établi sur la limite de ces deux seigneu-



Eglise St-Timothée.

ries. Ils exposent que leurs terres sont à demi-ouvertes et en état de nature. Les chemins sont en très mauvais état. La majorité d'entre eux est encore dans l'indigence. Qu'ils n'ont pas de chevaux et sont contraints d'aller à pied à leurs églises (St-Joachim et St-Constant). Ils ajoutent que «... appréhendons qu'ils (les Américains) se trouvent mêlés parmi nous.» Ils demandent de leur permettre de bâtir un presbytère-chapelle, «Attendu que Messires les Curés de Châteauguay et St-Constant se sont volontairement offerts d'y venir par rotation une fois chaque semaine».

Député par l'évêque, M. Jean-Baptiste Boucher, curé de LaPrairie, vient enquêter. Dans son procès-verbal, il dit que les 14 requérants constituent une minorité; 34 maisons étant érigées, dont 9 à LaSalle et 25 à Châteauguay. Il écrit que «c'est érection de leur Canton petit et isolé qu'ils m'ont paru avoir en vue» et qu'aucune preuve ne vient confirmer la promesse des curés de les desservir. Il ajoute que «Tout ce chemin qui conduit au Cordon, dans toute sa longueur, est maintenant des plus beaux». Il suggère de ne pas entériner la requête.

Le Cordon sera intégré à la future Paroisse de St-Rémi. En 1824 et 1826, M. Jean-Olivier Chèvrefils, curé de St-Constant, demande la création d'une nouvelle paroisse, St-Jérôme, pour la Seigneurie de LaSalle et une partie des Seigneuries de Châteauguay et de la Pigeonnière.

Écrivant à Mgr Jean-Jacques Lartigue, évêque de Telmesse (Montréal), en 1825, le curé Chèvrefils apporte des arguments pour convaincre Mgr Plessis d'unir le Cordon à la nouvelle paroisse. Il affirme que la Paroisse de St-Joachim n'a pas été érigée par l'Arrêt de 1722 et que l'erreur dans la désignation exclut le Cordon de cette paroisse. Il écrit, parlant des habitants du Cordon: «Car ils aiment mieux tous, abandonner leurs terres & quelques uns les sacrements que d'aller à Châteauguay où ils n'ont cessé de payer pour le pont dont ils ne se sont jamais servi. Il y a 25 ans qu'il y a des habitants au cordon. Et ils ont detous temps été defservis par les Curés de St-Constant, exclusivement à tout autre, & y ont afsez exactement payé leurs dimes».

Le 8 juin 1827, 365 habitants du futur territoire de St-Rémi demandent l'érection d'une paroisse. M. J.B. Paquier, prêtre, constate dans son procès-verbal:

«Que les habitans du territoire sus mentionné n'ont jamais régulièrement appartenus à aucune paroisse, mais ont été defservis jusqu'à présent par Mr. le Curé de St-Constant». Le 3 juin 1828, Mgr Panet décrète la création de la Paroisse de St-Rémi. En 1830, la Paroisse de St-Rémi a son presbytère-chapelle, ses registres et son premier curé, M. Pierre Bédard.



Église St-Rémi.

Leurs voisins, les habitants de la Côte St-Régis et de la Branche envoient une requête demandant l'érection d'une paroisse, en 1822. Les 108 signataires font référence à la distance pour atteindre l'église de St-Joachim et aux empêchements à la pratique de la religion.

Étapistes, 101 habitants de la Côte St-Régis reviennent devant l'évêque et demandent la construction d'une chapelle en pierre, sous la juridiction de St-Joachim de Châteauguay, le 9 août 1829. Neuf jours plus tard, Mgr Lartigue répond positivement à la requête: une chapelle, qui aura pour titulaire St-Grégoire VII, pape.

L'année suivante, le 23 novembre 1830, une requête signée par 184 habitants demande de se séparer de St-Joachim, de bâtir église, presbytère et cimetière, et de former une nouvelle paroisse. Mgr Lartigue charge M. Joseph Marcoux, curé de Sault St-Louis, d'enquêter. Ce qu'il fit. Il constate la véracité des faits amenés dans la demande et rapporte que les gens demandent St-Jean-François Régis comme patron.



Église St-Isidore.

Dans une lettre du 1^{er} janvier 1831, M. Pierre Grenier, curé de St-Joachim, écrit à Mgr Panet, évêque de Québec: «Votre Grandeur trouve que les sept-cents communicants demeurans à St-Régis, constituent un petit nombre pour former une nouvelle paroisse. C'est bien sans doute le cas. Cependant cette nouvelle paroisse ne pourrait être augmentée que par la Côte Ste-Marguerite au plustôt par une seule partie de cette côte; et les gens ne paraissent nullement disposés à aller à St-Régis, . . . qu'ils sont pauvres et qu'il faudrait ouvrir un nouveau chemin».

En 1832, St-Isidore a son église et son premier curé, M. Jean-Narcisse Trudel, en 1833. L'érection canonique viendra plus tard.

En 1833, Mgr Lartigue écrit au curé Trudel: «Monseigneur de Québec m'a témoigné dernièrement son désir, qu'avant de procéder sur la bâtisse de Châteauguay, votre paroisse de Saint-Isidore fut érigée canoniquement; parce qu'en effet, lorsqu'on connaîtra définitivement les limites de Saint-Isidore, l'Évêque pourra décerner plus facilement sur l'église de Saint-Joachim». Le 30 novembre de cette année, une requête demandant l'érection canonique est expédiée conformément aux écrits de Mgr Lartigue.

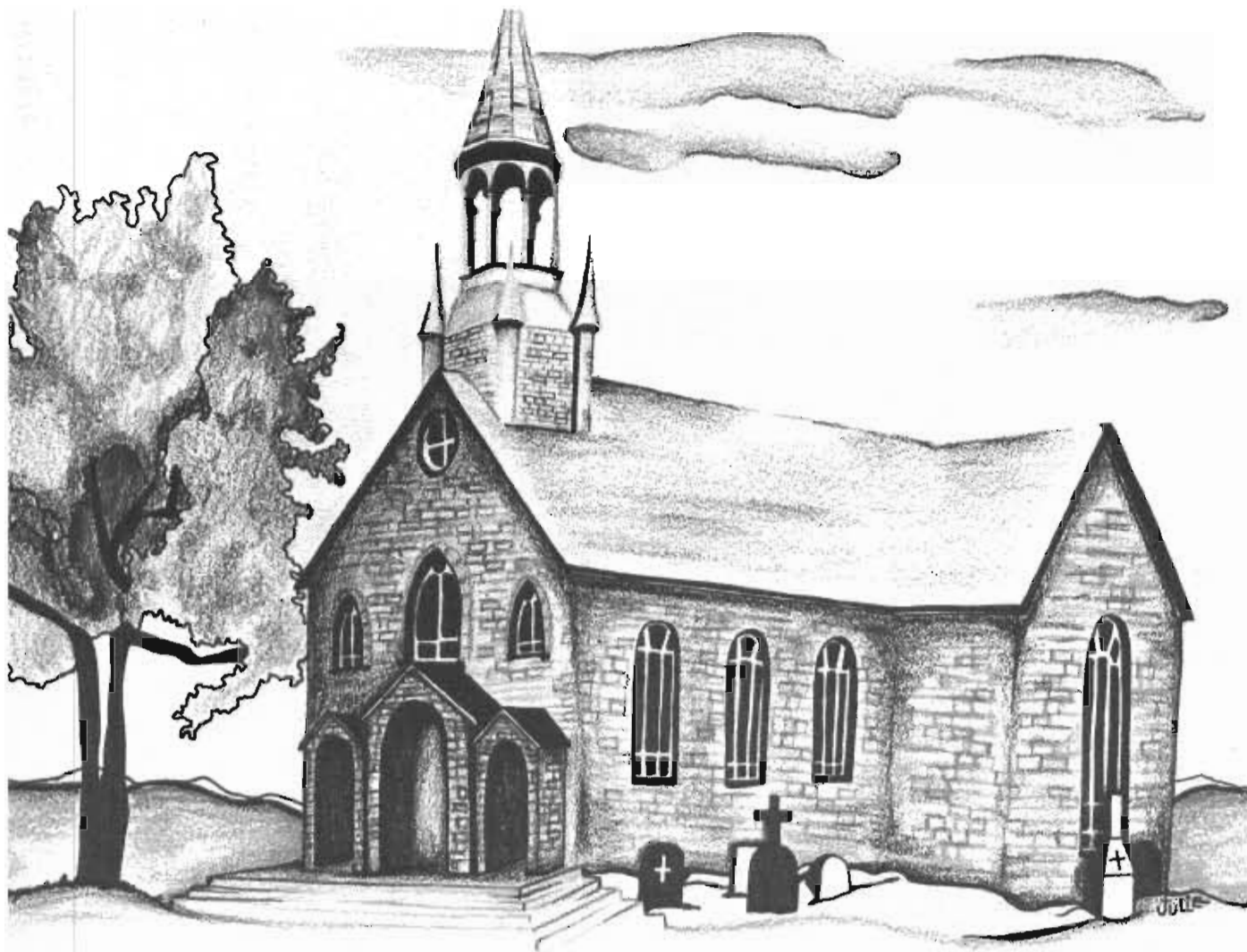
En 1834, le curé Marcoux du Sault St-Louis s'emploie à fixer les bornes de St-Constant et de St-Isidore, à l'avantage de cette dernière. Le 4 mai 1836, Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, érige la Paroisse St-Isidore, sous le patronage de St-Isidore, évêque et docteur de l'église. Deux ans plus tard, l'erreur était corrigée en remplaçant ce Saint par St-Isidore laboureur.

La création de la Paroisse de Sainte-Philomène

À l'exemple de la construction de la deuxième église de St-Joachim, les habitants du Bas-Châteauguay et du Haut-Châteauguay s'opposent sur le sujet de l'église. À cette époque, le Haut-Châteauguay est délimité par la limite seigneuriale, la rivière Châteauguay et un chemin qui part de la rivière et atteint le rang St-Régis à St-Isidore. C'est plus ou moins le boulevard Châteauguay d'aujourd'hui. L'analyse de cette période révèle que le déplacement ou non de l'église constitue un enjeu économique important pour les deux groupes en présence. L'érection d'une nouvelle paroisse fera en sorte qu'aucune des parties ne sortira vraiment perdante de cette épreuve de force.

En 1809, des paroissiens de Châteauguay adressent une requête à l'évêque pour obtenir l'autorisation d'apporter des réparations à l'église et au presbytère. Dans son procès-verbal du 3 octobre, M. Pierre Conefroy, curé de Boucherville, conclut à l'utilité des réparations demandées.

Puis le 15 janvier 1810, Mgr Plessis reçoit une requête signée par 157 personnes habitant tout l'arrière-pays à partir de la rivière et même la Seigneurie de Beauharnois. Cette contre-requête affirme que des réparations considérables seraient nécessaires à l'église, une église trop petite, dans un état presque ruineux et dans une position peu avantageuse. Considérant les bâtiments actuels de peu de valeur, elle demande de «changer la place de l'Église d'en bâtir une nouvelle, dans un endroit plus central».



Église Ste-Philomène

(Dessin fait par Julie Hurteau)

Le curé Bruguier de Châteauguay, dans une lettre du 16 janvier 1810 à l'évêque, écrit que les cabaleurs ont affirmé faussement que les frais des rénovations monteraient autant qu'une nouvelle église, que des signataires hors de Châteauguay ont signé la contre-requête pour s'éviter le paiement de la répartition des rénovations et que l'emplacement proposé n'est qu'à un quart de lieue de l'église actuelle, église rénovée à plusieurs reprises depuis 12 ans. Il ajoute que si les contre-requérants n'obtiennent pas l'accord de l'évêque, ils menacent de faire appel au Pape.

Le 5 avril 1810, dans une lettre pastorale, Mgr Plessis réfute les arguments des gens du Haut et précise notamment: «Mais l'inconvénient de la traverse n'existe plus, à présent qu'on a bâti un pont». Un an et demi plus tard, M. Bruguier écrira que «nos réparations sont en bon train».

Deux cent soixante dix-neuf (279) propriétaires de St-Joachim expédient une requête à Mgr Lartigue, de leur «permettre de démolir la dite Église et d'en construire et Bâtir une autre dans le Centre de la dite Paroisse et de la Grandeur suffisante à ce qu'exige la Population actuelle». Cette requête du 22 juin 1826 affirme que les coûts de la nouvelle église égaleront ceux des réparations à l'église existante.

Un mois passe et Mgr Lartigue reçoit, le 19 juillet, une contre-requête qui apporte quatre arguments importants dans leur opposition. Premièrement, que les signataires n'ont fait aucune objection à la répartition du coût des rénovations de 1812, soit 40 000 livres ancien cours. Deuxièmement, que le retrait des paroissiens de Ste-Martine déchargera la présente église. Troisièmement, que tous les tenanciers de la paroisse et seigneurie «ont été obligés de construire. il y a deux ans, un pont considérable sur la rivière de Châteauguay à l'opposite de la dite Église à l'effet d'en rendre l'accès plus

facile à tous lequel pont coûte . . . la somme énorme de soixante mille livres . . . et ne serait d'aucune utilité s'il y avait déplacement de l'église». Dernièrement, que le presbytère et ses dépendances sont en très bon ordre.

Puis dans les années 1830, les événements se bousculent. La situation évolue rapidement.

Une pétition demandant la construction d'une nouvelle église au centre de la Paroisse avec presbytère et cimetière est envoyée à Mgr Lartigue par les gens du Haut-Châteauguay, le 2 décembre 1831.

Les 19 et 20 décembre suivant, les gens du Bas réagissent: 216 signataires présentent opposition à cette requête. La première raison invoquée est que l'établissement de missions à Ste-Martine, St-Clément, St-Timothée et à la Côte St-Régis permet à l'église actuelle de contenir tous les paroissiens desservis. La seconde raison dit que les bâtiments actuels sont encore en très bon état et que de nouveaux «causeront la ruine totale d'une grande partie des habitants qui sont loin d'être fortunés, vû la stérilité des terres et la continuité de mauvaises récoltes». Troisièmement, parce que la construction d'une nouvelle église entraînerait inévitablement celle d'un nouveau pont et que les habitants se sont formellement engagés envers ceux de Beauharnois d'entretenir vis-à-vis l'église actuelle un pont à perpétuité. Quatrièmement, que les gens du Haut n'ont fait aucune objection aux travaux à l'Église et au pont. Cinquièmement, ils s'appuient sur l'assurance donnée par feu Mgr Plessis: «que l'Église ne changerait jamais de lieu lorsque les habitants de St-Régis seraient en assez grand nombre et en moyen de bâtir une Église chez eux» et «qu'on ne devrait point faire attention au centre d'une paroisse pour y placer une Église, lorsqu'il s'agissait d'une distance moindre qu'une Demie lieue». Finalement, ils remettent en question les signatures apposées sur la requête du début décembre. Mgr Lartigue réfère le dossier à Mgr Panet, évêque de Québec, qui charge en 1832 M. Jean-Baptiste Boucher, curé de LaPrairie, d'enquêter et de faire rapport.

Après avoir donné avis, M. Boucher se rend chez M. Pierre Giroux pour vérifier les requêtes et entendre les parties, le 18 juin 1833. Selon les récits faits à l'évêque, la réunion aurait commencé par la contestation des signatures de la requête des habitants du Haut. Les gens du Bas disent alors que certaines signatures sont fausses, qu'une somme des 30 sols a été parfois donnée pour signer, que certains signataires n'avaient pas l'âge ou étaient sans propriété et finalement que les notaires et les témoins, des étrangers, ne sont pas présents pour corroborer la requête. Les gens du Haut répliquent qu'on ne doit pas, non plus, se fier aux notaires intéressés du Bas. En fait, seulement 15 signatures avaient été vérifiées, quand 14 personnes du Bas, dont les

LePailleur, Dalton, Cardinal et Mallet, présentent un protêt au curé Boucher.



Église Ste-Martine

Le protêt mentionne que le lieu choisi, la demeure de M. Giroux, n'est pas l'Église, le chef-lieu, que M. Boucher et les gens du Haut ont eu de fréquentes communications, que la maison de Giroux est au centre du Haut-Châteauguay et que les gens du Bas ignoraient que les gens du Haut avaient ajouté les signatures. Suite au protêt du notaire Demers, le curé Boucher lève la réunion.

Effectivement, le 25 avril 1832, les habitants du Haut avaient signé une requête complémentaire à celle du 2 décembre 1831, augmentant ainsi le poids de la demande.

Dans une lettre à l'évêque, M. Boucher écrit, au lendemain de la réunion, que «Je venais, avant la tenue de l'assemblée, de faire un excursion dans les concessions de St-Charles, d'où j'avais vu celle de St-Jean Baptiste, et j'avais considéré la question de Ste-Marguerite! et j'avais pafsé devant leurs propres établissemens (ceux des gens du Bas), et je venais de chanter la grande mefse dan leur église» et avoue que deux députations des habitants du Haut l'avaient visité à LaPrairie.

Le 25 juin 1833, le curé Boucher affirme, dans une lettre à l'évêque, que «L'Église est trop petite. le Clocher menace ruine, les habitans d'en haut sont éloignés, sur tout ceux de la concession de Ste-Marguerite et même de St-Jean Baptiste».

La fabrique fait examiner l'église par M. François-Xavier Dupuis, maître-charpentier et entrepreneur de Châteauguay. Le 4 février 1834, il note que l'église peut durer encore très longtemps, mais «que le clocher de la dite Église est dans un état de vétusté qui fait craindre une chute prochaine».

Le 13 avril 1834, on fait la lecture d'un avis de M. Joseph Marcoux, missionnaire du Sault St-Louis, à la porte des églises de Ste-Martine de Beauharnois, St-Clément de Beauharnois, St-Joachim de Châteauguay, St-Isidore de Châteauguay et St-Constant, pour une assemblée à être tenue à l'église St-Joachim, le mardi 15 avril 1834.

Dans son procès-verbal pour agrandissemens à l'église de St-Joachim de Châteauguay, M. Marcoux donne une majorité de 81 signataires en faveur de la requête des gens du Bas-Châteauguay, qui avaient présenté eux aussi une requête complémentaire, le 5 février 1834, portant ainsi leur appui à 339 vraies signatures. Il constate que l'église actuelle est trop petite, malgré les récents retranchements et recommande de bâtir une autre église sur un grand plan, de 120 pieds de long sur 60 de large. Il note que les gens du Bas demandent une allonge de 20 à 25 pieds, avec deux tours et deux chapelles latérales et que les gens du Haut représentés par MM. Alexis Sauvageau et Joseph Couillard, s'opposent aux chapelles latérales.

Suite à une contestation, le curé Marcoux avoue à demi à l'évêque, dans sa lettre du 10 juillet 1834, qu'il y a «peut être une erreur de 40 en faveur des gens du Bas, mais ils conservent une majorité de 40» et fait référence au projet de l'évêque, «qui veut une église neuve sur un grand plan». Les syndics de la construction de l'église sont nommés.

Après la messe du 15 novembre 1835, le curé Labelle de Châteauguay tient une assemblée «afin de connaître l'opinion des paroissiens sur le projet de démembrer la paroisse actuelle de St-Joachim de Chateaugay pour en faire deux paroisses». Mgr Lartigue est très probablement l'auteur de cette solution. L'assemblée convient de la nécessité de diviser la paroisse. Les gens du Haut s'engagent à construire une église et dépendances. «Mais les Syndics pour la bâtifse d'une nouvelle Église à la place de celle qui existe, et quelques autres ont répondu qu'ils ne voulaient pas consentir, et qu'ils s'opposaient même formellement à ce démembrement» et quittent l'assemblée en bloc.



Desserte St-Maxime (1942).

Le curé Marcoux du Sault St-Louis expose à Mgr Lartigue la conduite des deux meneurs des gens du Haut, MM. Couillard et Sauvageau, tous deux commerçants. «Mgr ignore. écrit-il le 18 novembre 1835, probablement encore que ces deux champions de la minorité, Mrs Sauvageau et Couillard, ont de grandes propriétés autour de l'endroit où ils veulent mettre l'église et que c'est pour en tripler le prix qu'ils se donnent tant de tourments pour gagner l'église en haut... Or qui des gens d'en haut ou des gens d'en-bas a commencé à demander une autre église? Ne sont-ce pas ces deux intéressés Mrs S. et C. qui après s'être défaits de leurs propriétés d'en bas, ont remué les habitants pour les faire bâtir en haut, afin d'y faire leurs orges, comme ils avaient fait en bas». Le 5 décembre suivant, M. Marcoux relève les intérêts des gens du Bas-Châteauguay: «Ceux d'en bas n'ont acheté des propriétés, à haut prix, que dans la persuasion que l'église demeurait là où elle est; et ceux là ne sont pas en petit nombre. Ces gens se trouveraient ruinés du coup, si on leur enlevait l'église, à présent que le village s'est agrandi; au lieu que les gens d'en haut ne perdent rien; seulement, ils sont frustrés d'un *Job*, sur lequel ils comptaient beaucoup».

La localisation de l'église et les événements politiques de 1838 à Châteauguay semblent s'inscrire dans une trame historique plus large, où ces événements ou leurs suites servent les intérêts de l'élite commerçante du Bas et du Haut-Châteauguay. Les Dalton et De Witt pour le Bas, et les Couillard, Sauvageau et McDonald pour le Haut tentent de conquérir l'ensemble du marché châteauguois. Commerçants et propriétaires fonciers, les deux parties contrôlent la vie économique de la région et la survie des habitants par le biais du crédit. De plus, Couillard («...cet homme tient presque seul le parti D'en haut, qui se soumettrait volontier, sans lui», Marcoux (1834)) n'est-il pas soupçonné d'avoir versé des sommes de 30 sols pour obtenir des signatures? Lors des événements de 1838, si des habitants de toute la Seigneurie de Châteauguay participent, les conséquences pour les patriotes sont différentes, selon qu'ils résident en Haut ou en Bas. McDonald agit alors comme agent de la paix et décide qui sera arrêté. Les patriotes du Haut seront généralement l'objet de répressions moindres et de plus courtes durées, que ceux du Bas.



Église Chnst-Roi (1939).

M. Joseph Couillard et 307 autres personnes apposent leur signature sur une longue requête adressée à Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, les 21 et 24 décembre 1835. Le 30, le curé Labelle de Châteauguay donne son appui au démembrement de la Paroisse de St-Joachim, tel que demandé par la précédente requête.

Parmi les arguments énoncés dans cette requête, elle affirme que l'actuelle église avait été bâtie petite, d'une manière temporaire et dans le bas de la rivière pour être desservie par le missionnaire de Sault St-Louis. Que celle-ci se trouve trop petite et ne peut contenir guère plus de la moitié des paroissiens actuels. «Que depuis nombre d'années vos pétitionnaires sont forcés d'aller aux offices de l'Église voisine de Ste-Martine où ils deviennent à charge».

La requête s'appuie sur deux actes législatifs: L'Arrêt du Roi de France de 1700, qui permet à l'évêque de faire bâtir des églises, et l'Ordonnance du Gouverneur de 1791, qui permet la poursuite des coutumes en vigueur avant la Conquête, pour demander le respect du *«droit juste équitable et égal... d'avoir une place d'Église et une Église, presbitère et dépendances»*. Droits qu'ils n'ont pu obtenir, car les autorités ont été trompées et qu'une majorité ne saurait brimée. Que les signataires possèdent au moins autant de moyens, si ce n'est plus, que ceux qui resteront à l'ancienne paroisse, on donne en exemple la répartition des 56 000 livres pour les présentes rénovations à l'église.

Finalement la requête aborde le cœur du sujet en spécifiant que «Et outre ces raisons et ces épreuves, ils ont, dans plusieurs procès que les Syndics actuels ont faits à plusieurs d'entr'eux pour les faire condamner injustement à des paiements, sur une énorme répartition pour une bâtisse d'Église sur cette ancienne place trop éloignée de leurs habitations.» Plus loin, elle ajoute: «vos pétitionnaires sont dans la plus urgente nécessité de recevoir le plus promptement possible le mandement de votre grandeur pour mettre à exécution la dite résolution, ériger la dite nouvelle paroisse et leur éviter des condamnations à payer une grande église inutile, à ne pas être bâtie dans une ancienne paroisse démembrée.»

Coincés par un jugement en faveur des syndics, les gens du Haut avaient lancé en cour, ce qui semble être un bluff. «Mr. Couillard se vante d'avoir dans sa poche une lettre de sa grandeur par laquelle il s'engagerait à consentir à cette division» (Note des Syndics de Châteauguay au Curé Marcoux, non-datée). Alors la Cour reporte son jugement au 21 janvier 1836 pour vérifier la résolution inscrite au procès-verbal de l'assemblée de novembre 1835 et permettre sa mise en exécution. Les syndics demandent à l'évêque, par l'entremise du curé de Sault St-Louis, de «renvoyer cette requête avec un refus à leur demande». L'évêque décidera d'attendre la fin des procédures au civil.



Église Notre-Dame-de-Léry (1952).

À l'automne 1837, un jugement est prononcé en faveur des gens d'en bas et les condamnés se désistent de tout appel, à la condition que les syndics répartissent les frais de cour sur la répartition. Une condition acceptée.

Le 3 janvier 1838, M. Couillard demande à l'évêque qui aurait dit que les gens du Haut ne seraient plus favorables au démembrement et renchérit qu'il peut faire parvenir une requête à cet effet contenant au moins 300 signatures.

Au début de 1838, les syndics exigent de tous le premier paiement selon la répartition faite et envoient même deux saisies.

Le 19 mars 1839, alors que les procès vont recommencer, M. Labelle suggère à Mgr Lartigue de proposer à la paroisse le plan de Mgr de Montréal, soit de ne procéder à aucune augmentation et de faire plutôt un portail et deux tours, avec les argents de la fabrique.



Église Notre-Dame-de-l'Assomption (1952).

Les marguilliers demandent, le 20 mai 1839, de «faire un portail neuf, y ajouter deux tours et peindre la couverture» et «d'employer la ste somme de vingt-quatre mille livres». Puis M. Labelle annonce à l'évêque, le 18 novembre 1839, que la reddition des comptes des syndics de Châteauguay a été faite et que ceux-ci ont démissionné.

Entretemps, le 6 juin 1839, M. Michael Power, curé de Ste-Martine, avait tenu une assemblée pour vérifier l'exactitude des faits présentés dans une nouvelle requête du 13 mai précédent par la majorité des habitants du Haut-Châteauguay et pour définir le territoire de la future paroisse et l'emplacement de la nouvelle église. Cette réunion se tient chez M. Pierre Parent, de la Concession St-Charles. Une fois, la requête vérifiée, il localise l'église à bâtir «sur la terre du Vieux Pierre Boursier» dans la Concession St-Jean Baptiste. À Montréal, le 26 juin 1839, Mgr Lartigue, écrivant directement sur le procès-verbal de M. Power, approuve le rapport et ordonne «que l'Église future ci-dessus désignée aura pour Titulaire Ste-Philomène, Vierge et Martyre». Le 20 mars

1840, Mgr Lartigue érige canoniquement la Paroisse de Ste-Philomène, qui recevra son premier curé résidant, M. Pierre Pignard, en 1842. Mécontents de la décision de l'évêque, 21 paroissiens de Ste-Philomène demandent en 1840 à réintégrer St-Joachim!

La Paroisse de Saint-Joachim **de Châteauguay**

Malgré ses 110 années d'existence et qu'elle ait donné naissance à six paroisses, la Paroisse de St-Joachim de Châteauguay n'a été érigée canoniquement que le 7 mars 1845, par Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal. Plusieurs raisons expliquent ce retard.

Au moins, jusqu'en 1775, St-Joachim n'est pas assez peuplée pour justifier la présence d'un curé résidant.

Puis, au lendemain de la Conquête de 1760, l'autorité britannique croit avoir le droit de régir la religion catholique et même de nommer les évêques, comme sous le régime français. En fait, la pratique de la religion catholique n'est garantie que par l'acte de Québec (1774), qui permet le libre exercice de la religion. Quant aux paroisses catholiques, elles ne constituent guère plus qu'une association libre non reconnue par l'autorité civile. En 1830, une loi permettant à une paroisse d'acquérir des terrains à des fins religieuses et, en 1831, une loi prévoyant une commission pour constater les limites des paroisses érigées sont adoptées et viennent corriger cela.

Finalement, toute l'imprécision des limites de la Paroisse de St-Joachim de Châteauguay, doublée du long processus de fondation de paroisses-filles a aussi retardé l'érection de St-Joachim.

La période de la colonisation se termine avec la présentation d'une requête de trois propriétaires situés au sud de l'actuelle Montée Bellevue. Cette requête de 1899 demande le démembrement d'une partie de St-Joachim pour annexion à St-Clément. On veut se soustraire du paiement des dettes de 1894 pour l'église. Une contre-requête venant de la Paroisse de St-Joachim, le 22 janvier 1900, est soumise. Le 13 décembre 1900, M. J.A. Castonguay, curé de la Cathédrale, vient enquêter. Le 21 suivant, Mgr Joseph-Médard Emard, évêque de Valleyfield, répond qu'il n'est pas opportun d'agréer cette requête en annexion.

En somme

À l'époque de la colonisation, la Paroisse de St-Joachim de Châteauguay se peuple de plus en plus, année après année. De nouvelles concessions sont ouvertes. Le fleuve et la rivière Châteauguay servent de voie de pénétration. Puis des paroissiens situés en périphérie de l'église clament leur insatisfaction. Dans la Seigneurie de Beauharnois, les paroisses de St-Clément de Beauharnois, de St-Timothée et de Ste-Martine se détachent. Dans l'arrière-pays de la Seigneurie de Châteauguay, le Cordon s'intègre à la Paroisse de St-Rémi et la Paroisse de St-Isidore est créée. Puis l'évêque érige la Paroisse de Ste-Philomène, mettant ainsi fin à une lutte de 72 ans sur le déplacement ou non de l'église vers le centre de la paroisse et sur la rive orientale de la rivière. La Paroisse de St-Joachim de Châteauguay est érigée en 1845.



Église St-Jean-Baptiste-Marie-Vianney (1960)



Église Our Lady of Perpetual Help (1962)

L'immensité du territoire de la Paroisse au début du XIX^e siècle oblige certains paroissiens à recevoir leurs services religieux de paroisses voisines. Les habitants de St-Timothée et de St-Isidore vont respectivement à l'église des Cèdres et de St-Constant. La pratique religieuse est déficiente. Les nouvelles paroisses viendront corriger cela. Malgré celles-ci, un curé de Châteauguay, dont le nom est oublié, fera remarquer à son évêque, que des catholiques établis le long de la frontière américaine sont sans service religieux.

Depuis cette époque, l'arrivée de la villégiature et de l'urbanisation a bien changé l'état des choses. De la Paroisse de St-Joachim de Châteauguay naissent les paroisses du Christ-Roi (1939), de Notre-Dame de Léry (1952), de Notre-Dame de l'Assomption (1952) et de St-Jean Baptiste (1958), et de la desserte de St-Maxime (1942). Puis les catholiques anglophones seront desservis par la Paroisse Our Lady of Perpetual Help (1962).

Si en apparence, à l'époque de la colonisation, l'histoire de St-Joachim de Châteauguay, particulièrement celle de ses enjeux: le territoire et l'église, a semblé être au cœur de conflits incessants, ceci doit être relativisé en affirmant que St-Joachim n'a pas constitué un cas unique. Un nombre considérable d'événements identiques se sont déroulés partout au Québec. L'important à se souvenir est que ces conflits ont su générer les conditions matérielles et spirituelles à la propagation de la foi catholique, à cette époque et encore aujourd'hui.

Marc Lefebvre

Références:

- Archives de la Chancellerie de l'Évêché de Valleyfield*, dossiers: St-Joachim de Châteauguay, St-Clément de Beauharnois, Ste-Martine et Ste-Philomène.
- Archives du diocèse de Saint-Jean-de-Québec*, dossiers: St-Constant, St-François-Xavier (Sault St-Louis), St-Isidore et St-Rémi.
- Brève histoire de Sainte-Martine* (1973) Corporation municipale de Ste-Martine. 35 p.
- Édits, Ordonnances royales et Arrêts du Conseil d'État du Roi Concernant le Canada* (1803) P.E. Desbarats. 641 p.
- Historique de St-Constant (1729-1979)* (1979) Comité de l'album souvenir. 169 p.
- Auclair E.J. (1935) *Histoire de Châteauguay (1735-1935)*. Montréal, Beauchemin. 239 p.
- Laberge A. (1975) *St-Joachim de Châteauguay 1775-1975*. Châteauguay. Comité des fêtes du bicentenaire. 75 p.
- Lacaille-Laberge F., Chainey M. (1980) *St-Rémi, 150 ans d'histoire*. St-Rémi. 206 p.
- Leduc A. (1920) *Beauharnois, Paroisse Saint-Clément 1819-1919*. Cie d'Imprimerie d'Ottawa, 321 p.
- Plante H. (1970) *L'Église catholique au Canada (1604-1886)*. Trois-Rivières. Édit. du Bien public. 504 p.
- Romme J. (1983) *Saint-Isidore, deux siècles d'histoire*. 211 p.
- Roussel A. (1979) *La belle histoire de St-Timothée 1829-1979*. St-Timothée. Comité de l'album-souvenir. 364 p.

Souvenirs du 200^e anniversaire de la paroisse St-Joachim

par Emma Mallette

les événements

le 31 août 1935

Jamais le village de Châteauguay n'a paru si propre ni si joli. Des tentes gigantesques sont dressées derrière l'église et sur le terrain du vieux cimetière. On peut voir des décorations de toutes sortes sur le pont et le long de la route qui longe la rivière. Aux maisons on aperçoit partout des drapeaux, des lanternes chinoises, des banderoles, etc. Les gens sont joyeux car la fête s'en vient, la fête est proche.

lundi 2 sept. 1935

Les jours de fête sont courts. Les plus belles heures ont passé sans qu'on ne puisse rien faire pour les retenir. Les grandes réjouissances n'ont duré qu'une journée malgré que le comité eut travaillé durant des mois afin qu'elles soient belles, grandioses et dignes d'un deuxième centenaire de notre paroisse. Malgré l'incertitude de la température au début de la journée, une foule considérable assistait à la messe célébrée en plein air sur l'emplacement du vieux cimetière. Un orage survint juste au milieu de cette messe qui fit disperser les gens; les uns sous les tentes, les autres dans

l'église. ce qui parut, pour un moment, compromettre les splendides manifestations de la journée. Parmi les dignitaires dans le chœur, on pouvait remarquer son Excellence Mgr Forbes Guillaume, archevêque d'Ottawa, Mgr Henri Chartier, P.A., vicaire général du diocèse de Montréal, Mgr Georges Lepailleur, ce dernier natif de Châteauguay. C'est lui qui fit l'historique de la paroisse relatant avec une mémoire prodigieuse des faits et des dates qui depuis deux siècles ont immortalisé le nom de Châteauguay.

L'État major des Voltigeurs de Salaberry de Québec monta la garde au chœur durant le saint office et fut à la table d'honneur au banquet. L'orchestre de Beauharnois avait prêté son concours. Environ neuf cents personnes prirent part au banquet lequel était présidé par M. Roch Desparois, maire de l'endroit. Il souhaita la bienvenue aux distingués visiteurs puis présenta à l'auditoire les orateurs. Mgr Forbes, autrefois curé de Caughnawaga, rappela le temps déjà lointain où il desservait Châteauguay en différentes circonstances. En ce temps-là, les Indiens avaient surnommé les colons de Châteauguay du nom de «Castors» dans leur langue imagée parce qu'ils habitaient le long de la rivière.

Après le banquet, la foule se divisa en deux groupes dont l'un demeura sur la place de l'église pour voir se dérouler quelques spectacles historiques, dont l'un représentait la si-

gnature du contrat de vente de la Seigneurie de Châteauguay par Mlle Robutel de la Noue à la mère D'Youville, fondatrice des Soeurs Grises. Un autre spectacle fut celui de l'arrivée d'une délégation d'Indiens venus pour présenter leurs hommages à l'ancien curé de la réserve, son Excellence Mgr Forbes ainsi qu'au curé Bourbonnais. Puis les Indiens exécutèrent plusieurs danses symboliques au son du tam-tam.

Dans la veillée eut lieu la bénédiction d'une croix commémorative dans l'ancien cimetière avoisinant l'église. Le Révérend Père Damase Laberge, supérieur des Franciscains (devenu plus tard évêque du Pérou), fit le sermon de circonstance. Enfin comme apothéose de cette fête inoubliable, au son de la fanfare de Valleyfield, un feu d'artifice comme on n'en avait jamais vu, eut lieu sur les bords de la rivière.

Le lendemain, après une messe célébrée pour les défunts, la fête était finie.



Emma Mallette née à Châteauguay en 1905 (photo prise en 1960)

ce que j'en ai retenu. . .

J'ajouterai qu'à la messe en plein air, la veille, Rodrigue, que je n'avais pas vu depuis près de deux ans, vint, après m'avoir cherchée, se placer auprès de moi. J'avais le pressentiment que je le rencontrerais durant cette journée qui resterait inoubliable, mais ce fut quand même une surprise qui me causa une réelle émotion. Malgré la foule qui nous entourait, il me regarda très longuement et me tourna, comme il savait si bien le faire, un compliment sur mon apparence, me laissant entendre que d'avoir pris du poids m'allait très bien. Pendant que nous entendions la messe l'un contre l'autre, les gens nous fixaient sans contrainte avec dans le regard un gros point d'interrogation.

C'est avec l'être aimé que j'entrai sous l'immense tente pour le banquet où les tables étaient dressées d'une façon grandiose. Arrosé de bon vin, le repas fut somptueux. Je me rappelle qu'en face de nous M. et Mme Philas Bourdon, à droite M. et Mme Ovila Mc Comber, bien des anciens, aujourd'hui depuis longtemps disparus. Comme je l'ai déjà dit, le père de mon ami, qui était le maire de la paroisse, était pour la circonstance président d'honneur et en cette qualité il occupa avec son épouse, née Bertha Mc Comber, le premier fauteuil entre Mgr Guillaume Forbes et Mgr Chartier. C'est lui qui présenta les orateurs et il s'acquitta de sa tâche avec honneur et facilité.

J'étais contente d'être avec mon ami parmi les neuf cents convives. Et le soir, nous devions nous revoir, c'était promis. Afin d'être avec moi durant la veillée, mon ami avait retardé son départ pour la ville où l'attendait son travail à l'imprimerie Jacques-Cartier.

Le lendemain, dans la foule formée de trois à quatre mille personnes venues fêter avec nous, nous nous sommes cherchés sans nous retrouver, me retrouvant seule, la journée se termina moins bien qu'elle avait commencé. Au moment où la pénombre commença à s'étendre partout sur la place, des milliers de lumières s'allumèrent sur le vieux pont, le long des routes et ces lumières jetaient des reflets bleus, rouges et jaunes dans les eaux de la rivière. C'était féérique à voir, c'était comme dans un conte des mille et une nuits. (L'Hydro-Québec avait généreusement prêté son concours). Avec mon ami, je me serais cru dans un véritable rêve mais les circonstances qui nous avaient réunis le matin ne nous avaient pas permis de nous revoir le soir.

Triste image de notre vie. Pour apporter un changement à mon existence, il aurait suffi, pendant le banquet, que je prononce le mot qu'il attendait de moi depuis des mois. Ma vie en aurait été changée et peu de temps après j'aurais été mariée avec l'homme que j'aimais.

Mais deux jours après, le coeur serré, je reprenais, dans une vieille école sans confort, ma onzième année d'enseignement avec trente-deux élèves bien comptés.

Durant les vingt et quelques années qui suivirent, je continuai à enseigner aux garçons du village et même d'un peu plus loin. Il en passa bien de quatre à cinq cents à qui j'appris à lire, à écrire et à compter qui sont les premiers rudiments de ce qu'il faut savoir pour faire son chemin dans la vie.

Ce texte a été composé au début des années 1980.

N.D.L.R. les sous-titres sont de la rédaction.

**200^e anniversaire de la fondation de la
paroisse de St-Joachim de Châteauguay
1^{er} septembre 1935**

Tiré du cahier des délibérations 1874-1952 de l'église St-Joachim de Châteauguay par le curé Nazaire Bourbonnais.

C'est le 1^{er} septembre 1935 qu'ont eu lieu les fêtes du 2^e centenaire de notre paroisse. Les fêtes ont été préparées pendant environ dix mois, par un comité composé des marguilliers du banc, des maires, des deux députés résidant en cette paroisse et aussi d'un représentant de chaque division de la paroisse. (voir hist. de Châteauguay). On a chargé Monsieur l'Abbé Élie Auclair d'écrire l'histoire de la paroisse depuis son commencement. Ce qu'il a fait admirablement bien, aux dires des connaisseurs, et à notre grande satisfaction.

Ce jour-là, par un beau matin, les invités nous arrivèrent, parmi lesquels mentionnons leurs Excellences Mgr J.A. Langlois, évêque de Valleyfield; Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa; et Mgr Chartier, P.A., représentant l'Archevêque G. Gauthier de Montréal. Le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, exprime dans une lettre ses regrets de ne pas pouvoir assister à nos fêtes. Puis une centaine d'autres prêtres, venus de Québec, de Montréal, surtout de Valleyfield, et même de Chicago nous arrivèrent.

Plusieurs ministres et députés des parlements de Québec et d'Ottawa, des juges de la Cour Supérieure, les paroissiens en très grand nombre, puis aussi un grand nombre des paroisses environnantes. L'ancien cimetière à côté de l'église était rempli par les assistants.

Grand-Messe:

La grand-messe à dix heures sous une tente, chantée par le Chanoine J.P. Bourget, curé de St-Régis, assisté des deux frères jumeaux Primeau. (voir hist. de Châteauguay).

Sermon:

Après l'Évangile, Monsieur le Curé J. Naz. Bourbonnais a souhaité la bienvenue à toute l'assistance, puis recommandé à ses paroissiens de remercier le Bon Dieu pour toutes les grâces accordées.

Mgr G.M. Lepailleur, P.A., curé de la Nativité de Montréal, l'un des plus anciens prêtres vivants, enfant de la paroisse a donné le sermon de circonstance. Il ne put s'empêcher de dire son attachement à sa paroisse natale, de mentionner le grand nombre de prêtres, de religieux, et de religieuses sortis de la paroisse. Le progrès de la religion dans la paroisse, et aussi de l'instruction lui rappellent ses anciens professeurs. Il forme des vœux pour que la religion soit toujours en honneur. Après le sermon, une forte pluie est



venue nous inquiéter un peu, mais bon nombre de l'assistance se sont réfugiés sous la tente où l'on chantait la messe, et les autres dans l'église, (où il y avait une messe basse) et dans la sacristie, et d'autres enfin dans le village.

Banquet:

La messe terminée, le beau temps est revenu pour tout le reste de la journée. À midi, grand banquet servi par la maison Dupuis Frères, dans le verger du Curé. Environ neuf cents convives y prennent part sous une bien grande tente. Orchestre, chant et musique, puis des discours ont suivi.

Monument — Bataille de Châteauguay

Vers deux heures, une centaine d'autos se dirigèrent vers le monument de la bataille de Châteauguay pour y déposer des couronnes de fleurs. Plusieurs discours ont été prononcés.

Pendant ce temps, ici au village, un groupe d'Indiens de Caughnawaga viennent nous donner une démonstration, en présence d'environ deux mille personnes.

Seigneurie 1735:

Vers quatre heures nous arrivent une jeune fille portant le costume des Soeurs Grises, et un notaire, dans une ancienne charette trainée par un gros boeuf. On veut représenter la vente de la seigneurie de Châteauguay à la Mère d'Youville par mademoiselle M. Anne de La Noue. Une autre jeune fille représente cette dernière sur le perron de l'église. Le contrat est écrit, lu et signé. Puis tous trois traversent le village avec leur équipage. Une grande foule de gens sont témoins.



Chorale de 1935:

MM. Hector Lefebvre, Louis-Philippe Paré, Roland Laberge, Roland Reid, Léo Crépin, Horace Petit, Alexandre Bourcier, Gérord Laberge, Mlle Marie Marchand, MM. Jean-Paul Laberge, Hervé Curotte, Rodolphe Petit, Charles-Henri Laberge, etc.

Illumination: Croix:

Toutes les rues et les maisons du village sont illuminées par des lampes électriques de différentes couleurs. Vers sept heures trente, bénédiction d'une nouvelle croix en granit dans l'ancien cimetière, par le Révérend Père Amédé, franciscain. Le sermon est donné par le Révérend Père Damase Laberge, franciscain, enfant de la paroisse.

Feu d'artifice:

Un magnifique feu d'artifice nous est donné par une maison de Toronto, représentée par leur agent canadien de Montréal. Il a lieu de l'autre côté de la rivière Châteauguay, en face du couvent. On pouvait voir les reflets des fusées dans l'eau de la rivière. Tous les endroits libres étaient remplis de spectateurs, au moins 5 000 personnes et plus. Le tout terminé vers 10 heures p.m. Les rues restent illuminées jusqu'au matin, ce qui a permis à plusieurs personnes qui n'avaient pas assisté à la fête, de venir voir l'illumination à une heure avancée de la nuit.

Des centaines de personnes ont bien voulu féliciter les organisateurs de la fête pour le succès remporté. Alors nous avons cru à ces félicitations sincères, et nous sommes convaincus que les fêtes du deuxième centenaire de la fondation de la paroisse de St-Joachim de Châteauguay ont été célébrées dignement, sans aucun accident, et à la grande satisfaction de tout le monde.

Dieu en soit béni et remercié!

**Événements paroissiaux pendant
le ministère du curé David Mailloux
1939-1958**

Le livre des minutes des assemblées des marguilliers c'est un livre sur notre proche passé qui nous ressemble, sans être tout à fait nous. Le lire quarante ans après que les événements se sont passés, c'est un exercice qui vous plonge dans des réminiscences savoureuses, au fil des années il vous permet de mesurer les changements dans les moeurs et coutumes paroissiales, les modifications du territoire de cette très grande paroisse qui en a généré d'autres au fur et à mesure de la croissance de sa population et les transformations apportées aux bâtiments eux-mêmes, surtout au presbytère durant la période dont je parle, soit de 1939 à 1958 pendant le ministère du Curé David Mailloux.

De gros village, la municipalité de Châteauguay qu'on appelait la «corporation de Saint Joachim» est devenue une petite ville et la paroisse a suivi sa croissance dans les aires qui la concernaient particulièrement dans le domaine de l'éducation et du développement social.

La ferveur des paroissiens était forte, ils influençaient les décisions de la fabrique souvent prises à leur demande et plusieurs assemblées de marguilliers étaient précédées d'une assemblée de paroisse après la grand'messe du dimanche. Elles se tenaient dans la sacristie «au son de la cloche» après invocation du Saint-Esprit. À remarquer la présence des anciens marguilliers qui semblaient avoir le privilège d'y assister.

Une des premières démarches de l'année 1939 fut un essai pour récupérer une croix (laquelle?) vendue à «The Art Association of Montreal» par le curé précédent. La fabrique s'engage à faire revenir la croix, à ne plus la vendre et à payer les dépenses encourues par ladite association. Démarches sans succès mais la fabrique, tenace, se réserve des droits de propriété sur cette croix en reconnaissant qu'elle a été vendue illégalement!

Entre 1940 et 1950, on achète la salle Henri Dorais avec bail d'occupation par la corporation municipale et la commission scolaire. Depuis ce temps, elle est devenue la salle paroissiale au n° 13 de la rue Principale.

Commencent aussi les constructions et démolitions qu'on fait subir au presbytère pour des raisons utilitaires. Le curé n'a pas de garage pour abriter son automobile, donc, en 1941, on construit un garage attenant à l'arrière du presbytère au rez de chaussée et, au niveau du premier étage, on prévoit un solarium en prolongement de la bâtisse. Neuf ans plus tard, en 1950, la belle galerie surélevée du premier étage qui donnait accès à la porte d'entrée principale est hélas démolie au nom de la commodité, on la remplace par un portique au rez de chaussée surmonté d'un autre solarium à l'étage. Et voilà notre presbytère tel qu'on le voit aujourd'hui flanqué de ses deux verrees.

Domage que la Société des monuments historiques qui a classé l'église justement pour la protéger des dégradations possibles n'en ait pas fait autant pour le presbytère qui date tout de même de 1846. Évidemment on ne reconnaît plus le bâtiment original. Par la suite, la fabrique fait souvent

Presbytère avant les rénovations de 1950



appel à la Société des Monuments Historiques: en 1952 pour réparer la clôture de pierre de l'ancien cimetière adjacent à l'église et, en 1961, ce sont les grands travaux d'agrandissement: élargissement sur les côtés, suppression des ailes du jubé, du chamier et du baptistère et autres changements décoratifs intérieurs importants qui ont donné à notre église son apparence actuelle.

Dans les années de population croissante correspond un besoin d'écoles supplémentaires et de terrains de jeux pour adultes et enfants: la paroisse s'implique socialement. La fabrique possède plusieurs terrains, elle en loue, elle en prête et elle en vend. En 1944, elle en loue un à l'Association Récréative de Châteauguay pour un jeu de tennis. En 1951, elle en prête un à la Commission Scolaire pour construire une école de filles. C'est l'actuelle école Vanier devenue école mixte. Personnellement le curé se réserve un droit de surveillance sur la décence des tenues sportives de tennis, par exemple les shorts sont tout à fait prohibés.

Et puis en 1949, on installe sur le terrain du presbytère la statue de Fatima offerte par les paroissiens. En 1972, le groupe Fatima a été transporté sur le terrain du Foyer de Châteauguay où le vandalisme a détérioré deux statues, représentant les enfants témoins de l'apparition, qu'on a dû enlever. Les temps ont bien changé.

Saint-Joachim se soucie de ses lointains paroissiens. Ceux de Léry, puis ceux du Boulevard Saint-Jean Baptiste. Cinquante paroissiens du bord du Lac prennent l'initiative, dès 1942, de demander un service religieux d'été dans un garage prêté par M. Auguste Côté au centre du petit village. L'autorisation est donnée moyennant l'engagement des fidèles d'assurer l'entretien matériel de cette «chapelle de secours» qui est nommée Saint-Maxime et desservie tous les dimanches par le Curé Mailloux. Au cours de cet été 1942, on bénit la chapelle, puis le chemin de croix en juillet, et la cloche en octobre. Je cite ici le texte savoureux du Curé Mailloux «Cette cloche s'envola du clocher de la chapelle protestante de Mélocheville dans le clocher de la chapelle de Saint-Maxime. Une mission plus belle lui est réservée, tous les dimanches, elle convoquera désormais les fidèles à la messe». Cette cloche a été offerte par Maurice Crépin.

Après neuf années de services religieux temporaires, 1953 voit la construction d'une jolie chapelle sur un terrain acheté à M. Félix Suzor. Saint-Maxime demeurera une déserte de Saint Joachim, sans être à sa charge financière: ses marguilliers sont responsables de son administration et la pastorale est assurée par différents prêtres selon leur disponibilité.

À l'autre extrémité de la paroisse, les paroissiens du Boulevard Saint-Jean Baptiste et de la montée Sainte-

Marguente, devenus de plus en plus nombreux par le développement domiciliaire considérable de ce quartier, demandent à Saint-Joachim une nouvelle église pour les desservir. L'autorisation est donnée et l'année 1957 voit les préliminaires de la fondation de l'actuelle paroisse Saint-Jean Baptiste Marie Viannay. Mentionnons la généreuse et enthousiaste participation des futurs paroissiens dont l'un, Jean-Baptiste Lefebvre, fit don d'une partie du terrain à la condition expresse que l'église soit construite face à sa maison sur le Boulevard Saint-Jean Baptiste, ce qui fut fait bien sûr.

Durant le temps de la construction de l'église, le premier curé, l'Abbé Louis Rainville, se souvient des premiers services religieux qui se célébraient dans un local loué à Roméo Sabourin sur le Boulevard d'Anjou, là où se trouve son actuel commerce d'électricité. Il se rappelle que, pour sonner la cloche qui n'existait encore pas, un homme montait sur le toit par une échelle portant deux grosses caisses qui contenaient un système de son et, de là-haut, il passait l'enregistrement d'un beau carillon. L'année suivante, l'église était construite, consacrée et ouverte aux nouveaux paroissiens heureux.

Les cloches ont vraiment eu un rôle important dans la vie des paroisses et nous les retrouverons encore deux fois ici à Saint-Joachim: en 1955, à l'occasion de l'installation d'un système électrique pour les faire sonner, on achète une troisième cloche, française celle-là, qu'on baptise Marie-Pierre. Elle rejoint les deux autres, la canadienne de 1840 appelée «Joseph Jean-Baptiste-Marguerite» et l'anglaise, la plus ancienne de 1822, nommée «Joachim».

Nous, d'un certain âge, nous nous rappelons fort bien le bedeau tirant la corde à la force de ses bras, à l'arrière de l'église. Ces trois cloches terminaient leurs jours puisque six ans plus tard, en 1961, elles sont trouvées dangereuses et sonnant faux.

C'est au moment de la réfection de l'église que les cloches sont inspectées d'un point de vue sécuritaire; elles déséquilibrent le clocher puisque la plus ancienne de 1822 était fendue en deux et reposait sur le plancher. Elles sont remplacées par deux carillons neufs dont on vous parle plus loin dans un texte spécial.

Autre initiative généreuse de la paroisse Saint-Joachim qui témoigne de son sens pastoral élargi aux besoins sociaux de la communauté: c'est la mise à la disposition gratuite des locaux attenants à la salle paroissiale à l'agence du service social de Châteauguay, alors à ses débuts en 1957.

À l'automne 1958, le Curé Mailloux nous quitte pour continuer son ministère auprès des Soeurs Clarisse à Valleyfield et nous recevons le Curé Avila Vaillancourt.

Claire Raymond

L'agrandissement de l'église



Choeur de l'église (1869)

De 1959 à 1965, pendant le ministère du Curé Vaillancourt, l'événement paroissial le plus important c'est l'agrandissement de l'église devenue trop petite pour contenir le nombre croissant des paroissiens.

Les démarches avec la Commission des Monuments Historiques sont longues et pénibles; l'église classée en 1955 par cette même commission doit passer par elle pour tout changement à la bâtisse.

Suivent une série de lettres et démarches de la fabrique de Saint-Joachim auxquelles la Commission ne répond pas. Les marguilliers impatients, poussés par l'urgence de prendre une décision, suggèrent la construction d'une autre église rue Principale. Ils entérinent une proposition à cet effet qui va jusqu'à rencontrer d'éventuels entrepreneurs et architectes. Copie de la résolution est envoyée à la Commission des Monuments Historiques qui enfin réagit et, en juin 1960, offre un projet d'agrandissements; ce projet ne satisfait pas les marguilliers parce qu'ils les jugent non suffisants pour les besoins des paroissiens.

De là, nouvelle démarche faite à l'architecte de la Commission qui demeure sans réponse. À ce point, la fabrique adopte définitivement la résolution de bâtir une autre église, mais elle n'est pas acceptée par les paroissiens ni par l'opinion publique.

Troisième série de lettres, démarches, voyage à Québec du Curé et des marguilliers au sujet de la Commission présidée par Paul Guoin.

Enfin le 28 mai 1961, la Fabrique de Saint-Joachim et la Commission en viennent à un plein accord sur les travaux d'agrandissement et la participation financière de la Commission fixée à 40% du coût des travaux. Le 15 juin 1961, le contrat est signé.

C'est bien à la persévérance de son conseil de fabrique, de son curé et de ses paroissiens venus à bout de la lenteur de la Commission des Monuments Historiques — gardienne de notre patrimoine — que nous devons la restauration de notre église dans son architecture originale telle que nous la voyons aujourd'hui.

Claire Raymond

*Mariage de Horace La-
berge et Aline Reid cé-
lébré le 12 août 1939 par
le curé Mailloux*





Les cloches de St-Joachim

En 1961, nous assistons à la bénédiction des cloches à la paroisse St-Joachim de Châteauguay sous la présidence de son Excellence Percival Caza coadjuteur de Valleyfield et dont le Curé du temps était M. Henri Ovila Vaillancourt.

L'église St-Joachim possédait deux clochers; un clocher pouvait faire entendre le son de deux cloches, tandis que l'autre clocher était désert. On pensa donc à vendre les deux cloches existantes devenues usées et détériorées par le temps afin d'en racheter quatre autres; c'est ainsi que nos deux clochers bien gamis font retentir des airs de joie ou de tristesse selon l'occasion.

Les deux cloches succédant aux premières, conservèrent le nom de Anne et de Joachim, tandis que la troisième s'appela Alfred en l'honneur de Mgr Alfred Langlois évêque de Valleyfield; la quatrième se nomme Henri et Bruno, afin de mémoriser à la population la présence du Curé du temps ainsi que celui de son compagnon de travail en la personne de l'Abbé Bruno Julien vicaire à ce moment-là.

En prenant connaissance de tous ces détails, les fidèles ne pourront qu'en être édifiés, en même temps qu'ils apprécieront mieux les mérites de leurs cloches, et se rendront plus docilement à leurs pressants appels, chaque fois que leur voix se fera entendre.

Et maintenant, gracieuses cloches, jeunes baptisées, mettez-vous à l'oeuvre, et comme vos innombrables soeurs, chantez et chantez à coups redoublés, à travers les siècles.

Gaétane Madore Reid

L'église redécorée

Depuis 1775 jusqu'à aujourd'hui 1985, l'aspect intérieur de l'église a changé plusieurs fois au gré de la pauvreté ou de la richesse de ses paroissiens, des besoins du temps et beaucoup, semble-t-il selon le goût du jour puisqu'en art décoratif les tendances varient d'un siècle à l'autre et même selon l'école du décorateur.

Jusqu'en 1802⁽¹⁾ pas de décoration, juste le stricte nécessaire, les murs étaient probablement blanchis à la chaux. C'est en 1802 qu'on retient les services de Philippe Liebert, un sculpteur de renommée dans l'art sacré au Québec. On lui doit les boiseries du chœur, le retable, les corniches et ce beau tombeau d'autel sculpté qui est toujours là. Le tableau central représentant Saint-Joachim est aussi de lui tandis que les autres seraient de Joseph Légaré. La balustrade de bois date de la même année, elle fut construite par un menuisier de Châteauguay, Jean-Baptiste Leclerc.

En 1850, le jubé est agrandi d'une aile pour les soeurs de la Congrégation de Notre-Dame et leurs élèves du couvent. En 1864, on rajoute une deuxième aile au jubé, ce qui donne une forme de U à l'immeuble. En 1851 et 1852, on a rajouté les deux panneaux décoratifs à motif rococo, aussi, on refait la peinture au goût du jour, c'est-à-dire, imitation de chêne pour les boiseries, imitation de marbre pour l'autel.

Le tabernacle actuel, oeuvre d'Amable Gauthier, sculpteur de l'école de Quévillon, n'apparaît qu'en 1840 «mais, chose certaine, c'est qu'il ne fut pas conçu pour l'église de Châteauguay, puisque sa coupole cache presque entièrement le personnage de Saint-Joachim du tableau suspendu derrière».⁽²⁾

Mentionnons que les tableaux, à l'exception du Saint-Joachim de Liebert, furent acquis entre 1829 et 1836, ils tapissaient les murs de la nef mais ils furent remplacés par le Chemin de Croix et, probablement, relégués à la sacristie jusqu'en 1914, et c'est à ce moment qu'un décorateur du nom de Xenophon Renaud a découpé certains de ces tableaux pour les incruster dans la voûte en médaillons au-dessus du chœur.

En 1961, tout en agrandissant l'église, on modifie énormément son aspect intérieur: un autre décorateur, — celui-là bien de notre siècle —, qui traverse une zone d'austérité décorative inspirée de l'art moderne, fait disparaître, sous le placardage et la peinture, tous les tableaux de la voûte du chœur: les boiseries de la balustrade et la voûte, et les murs entiers de l'église sont uniformisés sous une couche de peinture claire. Par contre, l'autel est remis dans son état primitif et reste tel jusqu'à maintenant.

Et voilà que, 25 ans plus tard, en 1985, nous sommes les témoins d'une autre décoration de notre église à l'occasion du 250^e anniversaire de la paroisse. En fait, c'est ce qu'on appelle un grand ménage dont on profite pour changer ce qu'on n'aime pas.

Les belles boiseries sont décapées et remises au bois naturel, les tableaux de la voûte exhumés de leur retraite sous le contreplaqué et la peinture, lavés, ils restent quand même abîmés mais, l'été prochain, un étudiant, sous la supervision de «la Direction du Patrimoine» les restaurera. Les dorures sont refaites à la feuille d'or et toute la peinture de l'église est non seulement rafraîchie mais changée: des tons dégradés de vert alternés de canelures dorées encadrent le rétable et d'autres motifs décoratifs sont mis en valeur et habillent richement notre église.

La Commission des Monuments Historiques, maintenant omniprésente aux destinées de l'église, a collaboré à cette dernière opération au point de vue artistique et financier. Les coûts seront partagés entre les deux organismes, en principe 60% par la Commission, 40% par la Fabrique.

Au cours de ces deux siècles de transformations, Saint-Joachim a acquis une remarquable unité à travers la variété; on en a rajouté, on en a enlevé puis rajouté encore. Maintenant on revient à l'essentiel et je crois que notre église n'a jamais été aussi belle.

Claire Raymond

(1) Toute la documentation est prise dans la plaquette «Des pierres vivantes» d'André Laberge, parue en 1975 pour le deuxième centenaire de l'église.

(2) «Des pierres vivantes» p 37 — André Laberge

Les expressions de vie religieuse

par Aline Chèvrefils

Au cours des cinquante dernières années, l'église St-Joachim de Châteauguay s'est adaptée aux changements suscités par des événements marquants comme Vatican II, le synode et le séjour du Pape Jean-Paul II au Canada. La liturgie participative, la co-responsabilité des laïcs et des clercs, l'incarnation quotidienne de la foi, voilà autant de réalités d'expressions et de formation religieuses.

À titre d'aide-mémoire et de livre d'histoire pour les générations montantes, rappelons-nous le «comment» de certaines pratiques religieuses de chez nous, toutes savoureuses et lourdes de sens.

Lors du 200^e anniversaire de la paroisse St-Joachim en 1935, Joseph Chèvrefils et Germaine Legault, dit Deslauriers, habitaient fièrement la maison ancestrale du lac toujours vivante et solide.

Je me souviens (est-ce en préparation de cet anniversaire?...) que papa, alors marguillier, m'emmenait avec lui aux assemblées tenues dans la sacristie après la grand-messe du dimanche. Inutile de dire aux gens de cette époque que l'aînée des quatre enfants était pour lui un gage de fierté et de bonheur. Debout sur le banc, afin de me hisser aux épaules des participants, je constatais la présence exclusive de personnes masculines... à ma remarque: «Pourquoi il n'y a pas de femmes dans cette assistance?» papa me répondit d'une manière sincère et sensée: «C'est vrai, mais il pourrait y en avoir un jour!» Réflexion prophétique pour le temps d'alors.

La petite communion

Inscrite au cours préparatoire en septembre 1936, soeur Lesieur s.g.m. s'affairait à compléter les notions de catéchisme et à réviser les prières pour que la classe des débutants soit prête dès le 8 décembre à faire la première communion. C'était donc aux aurores de la fête de l'Immaculée Conception; papa jugea à propos d'atteler le cheval à la grande «sleigh» et de recouvrir les bancs de chaudes «bougriues» poilues car la parenté de Lachine, arrivée la veille, assistait à la fête. Je me rappelle encore de la chapelle d'alors du Manoir des Soeurs Grises: toute blanche et dorée avec un grand cadre illuminé de Sainte Marguente-Marie à qui le Christ avait révélé la dévotion des premiers vendredis du mois. Le cortège des premières communiantes, toutes voilées et vêtues de blanc, était composé de Germaine et Jacqueline Amyot, du boulevard St-Jean, Lorraine Galarneau et Lucille Auger de la Pointe... Denise Marchand et Aline Chèvrefils de la Côte. Le bon vieux père Desjardins, dominicain et chapelain des soeurs, avait vérifié notre savoir religieux et entendu notre première confession lors de la période du catéchisme hebdomadaire le vendredi précédent. Aussi, revêtu d'ornements blancs et dorés, il ployait sous la densité des paroles et des gestes de la Sainte Eucharistie qui durait lentement et pieusement. Une de nos préoccupations d'alors était bien d'être à jeûn... et de ne pas toucher l'hostie avec les dents... ce à quoi la religieuse sacristine nous avait bien exercées les jours précédents en nous faisant déguster des retailles d'hosties fabriquées par les soeurs Clarisses de Valleyfield.

La procession de la Fête-Dieu au lac:

L'année des grandes transformations à l'église de St-Joachim, le curé, M. l'abbé Ovila Vaillancourt, offrit aux gens de Woodlands et du lac la possibilité de faire des reposoirs et d'accueillir la procession de la Fête-Dieu. C'était un événe-

ment extraordinaire en ces lieux situés aux extrémités des paroisses de St-Joachim et de Notre-Dame de l'Assomption facilement oubliés et oubliables! M. et Mme Auguste Côté avaient, il va sans dire, astiqué la petite chapelle et l'avait revêtue de ses plus beaux atours... les maisons de Maxime Raymond, d'Avila Marchand, d'Édouard Marchand et de Joseph Chèvrefils étaient bien à l'ordre, blotties dans la verdure des arbres le long du lac. Et là, les paroissiens de St-Joachim de Châteauguay et de la desserte de St-Maxime de Woodlands s'étaient donné rendez-vous pour prier et chanter la louange du Christ Vivant. Chaque reposoir était décoré de fleurs et orné d'anges personnifiés par les jeunes d'alors endimanchés dans des atours confectionnés avec goût et aplomb par les mères, habiles couturières du temps.

La Grand-messe du dimanche

La vie religieuse, au cours des cinquante dernières années, avait du sens et en donnait à la vie; les semaines étaient et sont encore ponctuées par la grand-messe du dimanche. Dès la veille, on s'y préparait par les commissions effectuées au village, on astiquait les attelages, puis l'auto, sans oublier de repasser fraîchement chemises et robes, solidifier les agraffes des «bougrines» et des paletots. Rendu à l'église, aux coups du quart d'heure des cloches agitées par Cécylre Bourdon, on avançait dans la grande allée jusqu'au banc assigné à la famille, lequel était acheté annuellement aux enchères après la grand-messe du Jour de l'An. Qui se souvient encore des accents savoureux du chant grégorien, de «l'Asperges Me» entonné par la voix ténor d'Hector Lefebvre, ou de Louis-Philippe Paré, accompagnée des accords de l'orgue qu'animait Marie Marchand! Venaient ensuite le Kyrie, le Gloria avec les solos du «gros» Roger Reid, de Joseph Lamberge et de Léo Crépin... Beau temps, mauvais temps, soit en auto, soit en voiture, c'était le rendez-vous respecté, même si on s'ennuyait parfois pendant les sermons longs «à pu finir» du bon vieux curé Bourbonnais. À la sortie de la messe, sur le perron de l'église, c'était la «traînée» des nouvelles et des potins qui nous mettaient au courant de ce qui se passait au village... car il n'y avait pas d'hebdomadaire régional!

Les quarante (40) heures chez les Soeurs Grises:

Je me souviens aussi de cet événement raconté chez nous comme étant l'un des plus marquants de l'année. Triduum d'adoration, ces jours étaient pleinement vécus en reconnaissance et en supplication. À la chapelle des Soeurs grises, on faisait coïncider les quarante heures avec les jours gras, probablement parce que ce temps de festivité était propice à l'expiation... selon les us et coutumes du temps et les prescriptions religieuses. Ainsi donc, les gens du village:

cousines Hélène, Léona, Jeanne, Albertine, tante Olévine et autres arrivaient, en raquettes, chez l'oncle Joseph du lac pour faire les 40 heures. Après les heures d'adoration, on revenait à la maison de pierre, où l'on dégustait la succulente «boustifaille» de Tante Marguerite et le vin nouveau de la vigne que puisait oncle Joseph, le tout suivi d'une bonne partie de 500 ou de pitro. C'est ainsi qu'est devenue légendaire cette réalité pleine de vie.

La marche au catéchisme:

La marche au catéchisme: le seul temps de l'année où les jeunes fréquentaient l'école mixte! Et oui, la communion solennelle pour les écoliers et les écolières de 5^e et 6^e année, était une cérémonie commandée. Tous les jeunes du village, des rangs Ste-Marguerite, St-Jean Baptiste, Haute-Rivière, Woodlands, Léry, du Bassin et de la Station, avaient rendez-vous à la sacristie de l'église St-Joachim, et là le curé faisait reviser le catéchisme et jugeait (mais tous étaient promus!) de la compétence religieuse des élèves. Que d'émotions, de prouesses et de gageures se rattachent à cette activité marquante pour les générations d'alors: faites le test auprès de parents, de voisins, vous serez ravis d'entendre et de connaître la source de vitalité encore bien vivante chez les nôtres... car pour plusieurs, marcher au catéchisme, a été le début de fréquentations qui durent encore...

La procession du mois:

Au couvent, où étaient scolarisées les filles de Châteauguay, il y avait la traditionnelle procession de l'Enfant-Jésus à chaque 25 du mois. Vers la fin de l'avant-midi, avant l'Angelus du mi-temps du jour, toutes les élèves du grand et du petit pensionnat — manière du temps de nommer le cours primaire et le cours secondaire — étaient convoquées au son du timbre, à la chapelle. Toutes les religieuses — une dizaine en mission ou obédience à Châteauguay — entonnaient des cantiques et, à leur suite, tout en récitant des invocations, nous parcourions le couvent de bas en haut en utilisant les escaliers situés aux extrémités.

Au 4^e étage, le demier, mieux connu pour son utilisation, les dortoirs, il y avait halte de la statue de l'Enfant-Jésus vêtu à la mode de Prague. Le cortège immédiat formé de porte-flambeaux, au moins quatre, déambulait voilé et guindé dans la traditionnelle robe noire à plis et au collet dur... Ainsi, par inadvertance, lors de mon tour comme porte-flambeau, la pointe de mon voile blanc a «trempé» dans le «globe» du flambeau. Rien de plus pour perturber le cours de la procession que la flamme qui grilla un peu mes sourcils et mes cheveux tout en laissant un souvenir toujours présent des processions du 25 de chaque mois.

Les confréries religieuses:

Il y avait aussi les confréries religieuses avec les démarches rituelles pour en faire partie. Vous vous souvenez sans doute des «Enfants-Jésus» identifiés avec leur ruban rouge, des «Anges-gardiens» avec leur ruban bleu et des «Enfants de Marie» avec leur ruban blanc . . . Perdre «l'honneur du ruban» c'était la pire punition qui pouvait nous arriver. Ainsi était stimulé le goût de bien faire et d'être responsable de soi et des autres. Ces femmes religieuses, qui étaient nos éducatrices, secondaient, il va sans dire, le travail de formation amorcé et entretenu à la maison par les parents. Dans ce temps-là, les expressions de vie religieuse étaient des écoles de formation à la maturité et à la conscience professionnelle et collective. Au lieu du jogging matinal d'aujourd'hui, nous nous levions à l'aube, soit vers 6 heures 15, pour aller à la messe célébrée tous les matins à 7 heures. Cette sortie à travers le clos du cimetière tantôt assombri par les brumes d'automne, tantôt enneigé, givré, ou encore teinté par les lueurs du soleil levant, reste au fond du coeur de chaque pensionnaire, un bienheureux moment encore stimulant.

Le temps de «cure»:

Selon les us et coutumes du temps, nous avions aussi le temps de «cure», d'assainissement pour nos corps et nos coeurs. Ainsi l'Avent, étalé au cours des 4 semaines avant Noël, suscitait pénitence et préparation pour accueillir la naissance de l'Enfant-Dieu. Sous l'impulsion des religieuses, notre imagination était mise à contribution pour décorer la crèche de nos coeurs et offrir un peu de soi à ceux qu'on aime. La lettre du Jour de l'An, écrite par les enfants et offerte aux parents, se devait de contenir des vérités senties et choisies. Puis le Carême, temps de pénitence et d'ascèse, nous acheminait à Pâques pour célébrer la Résurrection dans une tenue svelte et dépouillée de vieil homme. Jeûne et pénitence constituaient des atouts et étaient utilisés et rodés selon les goûts et les rythmes de vie de chacun.

L'abstinence du vendredi était alors une obligation à l'origine de nos papilles gustatives pour le poisson? Parfois la rivière Châteauguay, le ruisseau St-Jean et le Lac St-Louis nous offraient des crapets soleil, de la perchaude, du beau doré, souvent du «maillé» (esturgeon), de la carpe et aussi de l'anguille! Les cuisiniers suppléaient au manque de poisson par du macaroni, du spaghetti, ou bien de la galette de sarrasin arrosée de mélasse bien épaisse.

Prières quotidiennes

Au couvent, les jours ordinaires, après l'étude précédent le souper, étaient ponctués par la visite au Saint-Sacrement et la prière du soir. Et oui, la grande prière comme l'avaient

apprise les soeurs au noviciat avec le «De Profundis», l'«Ave Maria Stella», etc. C'est ainsi que notre formation, en apprenant le latin, s'enrichissait de vocabulaire et d'histoire ancienne. C'était la manière du temps de nous éveiller «aux Humanités» de nos pères en l'Église et en Cité.

Enfin pour compléter cet inventaire de nos us et coutumes religieux, il convient de mentionner le mois du Rosaire (octobre), le mois de St-Joseph (mars), le mois de Marie (mai) où le Salut du Saint-Sacrement et la récitation du chapelet se faisaient à l'église et non à la chapelle comme les autres mois de l'année scolaire.

Qui se souvient des cantiques chantés comme:

- C'est le mois de Marie . . .
- Noble époux de Marie . . .
- Écouter Jésus, l'aimer en silence . . .
- Le voici l'Agneau si doux . . .

Essayez pour voir: vous constaterez qu'un tel «avis de recherche» éveille chez plusieurs le goût de vivre et d'aimer son prochain, proche et lointain.

Les rogations étaient des jours remplis de promesses, car les cultivateurs du temps venaient aux messes du matin faire bénir leurs grains de semence en ces jours qui précédaient l'Ascension. Ce jour de fête d'obligation donnait droit à un congé pour tous les écoliers grands et petits.

Le trousseau de toute élève fréquentant le couvent, soit comme externe, demi-pensionnaire ou pensionnaire, devait contenir un voile noir pour les jours ordinaires et un voile blanc pour les jours de fête . . . Car lors de la visite quotidienne à la chapelle, les filles doivent être voilées . . . Vous vous rappelez des prescriptions ecclésiastiques du temps: les femmes couvertes et soumises selon l'enseignement de St-Paul dans ses épîtres.

Le dimanche, jour du Seigneur, était célébré et férié dans le sens de s'abstenir de travailler; comme faire les foins (à moins d'une permission spéciale) broder, tricoter, faire le lavage, etc. Les couventines que nous étions s'adonnaient alors plus longtemps et plus souvent à la prière ce jour-là; dès 8 heures 30, c'était les «Laudes» récitées à la chapelle avant de se rendre à la grand-messe à l'église paroissiale. À 16 heures sonnait la fin du parloir pour les grandes pensionnaires et le retour au couvent pour les demi-pensionnaires afin d'assister aux Vêpres que le curé récitait à l'église assisté de fidèles assidus comme le chantre, l'organiste et autres dévots. Pour plusieurs, cette cloche vespérale teinte encore l'ennui et pour cause; la coupure des attaches familiales était cuisante à cet âge, mais elle nous a valu des hommes et des femmes racés et déterminés pour affronter la vie et la marque de valeurs transmises par nos aïeux.

Tous les jours, la première demi-heure de classe était consacrée au catéchisme que le curé venait, tous les vendredis, compléter par son enseignement plutôt austère et solennel. Les repas étaient aussi des gestes quotidiens pétris de respect et de piété. Le «Bénédicté» était récité avant la ronde des plats sur la table et le droit de parole était donné après le «Deo Gratias» que la Mère qui était de garde au réfectoire disait. La récréation n'était possible qu'après les «Grâces», récitées en reconnaissance du pain quotidien ainsi reçu.

Je goûte encore le savoureux sucre à la crème de Mère Charlebois, dévouée cuisinière, ou les généreuses et dégoulinantes «beurrées» de «mélasse» de la collation.

C'est ainsi que les gens de St-Joachim ont vécu leur quotidien ordinaire dans un environnement religieux respecté. Il y en a des réminiscences dans la tête de nos aînés... qui s'inquiètent de ne plus voir et goûter des expressions de vie religieuse. Le cœur et l'esprit de nos contemporains n'en sont pas moins remplis de sève toute proche du VRAI du BEAU, du BON. Nos aïeux nous ont légué des valeurs imprégnées de foi, de liberté; le contexte actuel de partage, de respect et de solidarité devient le tissu sur lequel se greffe l'héritage reçu et à transmettre!

Aline Chèvrefils

Un trésor de papier

Parmi les trésors que recèle l'église St-Joachim, il y en a un qui mérite une attention particulière car il est fait de papier mâché.

Nos jeunes bricoleurs et bricoleuses en herbe connaissent la technique; du vieux papier, de l'eau, de la colle... et l'on produit des chefs d'oeuvre...!

C'est simple? Regardez bien la statue de la vierge qui surplombe l'une des portes latérales, face à la nef. Cette statue magnifique est faite de papier mâché. Malgré sa taille imposante «elle ne pèse qu'une plume» dirait l'ancien sacristain, M. Laberge.

Observez-la bien: le visage rondlet, la position des mains effilées, le mouvement du vêtement, son détail délicat... L'ensemble est frais, serein, d'une beauté simple.

C'est Notre-Dame-des-Champs. Un vocable tout désigné à l'époque pour une madone d'une paroisse rurale. Elle a été fabriquée par les soeurs Grises de Montréal au milieu du



siècle dernier. À l'époque les sculpteurs sur bois se faisaient rares, dit-on, et plus rares les deniers dans les coffres de certaines fabriques. Par bonheur, les Soeurs Grises apprirent des Pères Oblats, arrivés au pays en 1841, la technique du carton romain ou si vous préférez du papier mâché.

Leur atelier fonctionna vraisemblablement de 1843 à 1857 sous la direction de Soeur Lagrave aidée de quelques compagnes. La technique n'est pas aussi simple qu'on peut le croire. Avec beaucoup d'habileté, d'imagination et d'amour, ces religieuses produisirent des centaines de statues à partir de vieux cahiers de compte de la communauté, de vieux journaux, d'un peu de broche et de quelques pièces de bois pour la base et la charpente. Évidemment, c'est dans la finition du produit où se mêlent plâtre et couches successives de peintures que ces artisanes excellaient.

D'après le livre des comptes de l'atelier, la statue de Notre-Dame-des-Champs fut un don des religieuses puis- qu'on la vendit 0 livre, 0 denier, 0 schilling.

Quoiqu'il en soit, les paroissiens de St-Joachim peuvent être fiers de posséder une de ces oeuvres. Des 1844 statues exécutées par l'atelier des Soeurs Grises, quelques-unes seulement ont échappé aux ravages du temps, aux incendies ou aux destructions arbitraires. Certaines ont pris la route protectrice des musées comme celles que l'on retrouve aux musées de Détroit, de St-Boniface ou de St-Laurent. Seulement 4 ou 5 de ces statues trônent encore dans la quiétude d'un vieux sanctuaire.

Si Notre-Dame-des-Champs connut des heures de gloire — certains anciens parlent de processions organisées en son honneur — elle connut aussi un séjour prolongé, 20 ans dit-on, dans la remise de la fabrique! C'est à Soeur St-Pierre Damien, des Soeurs de la Congrégation, qu'on doit la survie de cette oeuvre d'art. Dans les années 50, elle se dévoua pour lui rendre la place d'honneur qu'elle mérite.

Les paroissiens de St-Joachim et les gens de la région ont donc la chance d'être dépositaires et gardiens d'un témoin fragile mais combien attachant et éloquent de la petite histoire québécoise. Et qui sait ce que pourrait dire cette Notre-Dame-des-Champs sur l'âme de notre peuple si on s'attardait encore à l'interroger?

En 1929, se formait à Châteauguay, une association d'anciennes élèves du couvent de la Congrégation Notre-Dame, qui s'appela: Amicale Notre-Dame-des-Champs, en honneur de la statue existante et qui fut rénovée pour célébrer les fêtes du centenaire du Couvent de la Congrégation Notre-Dame en 1944. (Voir article page 129).

Gilles Gaucher

Le surintendant de la fabrique

par Jac Hurteau

Charles-Henri Laberge est né à Châteauguay en 1911, il était le 7^e enfant de Pierre Laberge et Léonie Trudel (la famille au complet comprenait 16 enfants). Dès l'âge de huit ans on le voit prêter sa voix à la chorale de l'église St-Joachim. En 1926 quand le nouvel orgue Casavant fut installé à l'église, le petit Charles-Henri est toujours membre de la chorale. Puis le 31 décembre 1941, il épousa, à Verdun, Yvette Bourdon avec qui il a 2 filles «en or» selon ses dires. Charles-Henri a toujours vécu à Châteauguay dans la paroisse St-Joachim. Pendant 35 ans il a été entrepreneur en

construction et, de 1961 à 1967, (soit 2 mandats) il fut marguillier de la paroisse. C'est à cette époque que la corporation de la fabrique paroissiale passa de 3 à 6 membres. Avec la venue de Hermann Marleau comme curé de la paroisse, commence une nouvelle carrière pour Charles-Henri. En effet les finances de la paroisse étant mal en point, on cherchait quelqu'un qui pourrait effectuer certains travaux à moindre coût. On s'adressa alors à Charles-Henri Laberge qui devint le surintendant de la fabrique.

À chaque fois qu'un projet d'envergure devait être réalisé par la fabrique, on demandait une soumission aux entrepreneurs et ensuite on demandait à Charles-Henri s'il pouvait faire mieux pour sauver de l'argent à la paroisse. À chaque fois notre surintendant réalisait les travaux pour moins de la moitié du prix du plus bas soumissionnaire.

Voici à titre d'exemples, certains projets réalisés par Charles-Henri:

- aménagement du cimetière
- remaniement du système électrique
- changement important à la console de l'orgue
- arrangements électriques et décorations de Noël (crèches, etc.)
- réfection du tambour avant de l'église
- changer la fenestration extérieure de l'église
- travaux d'aménagement intérieur du presbytère
- travaux de peinture intérieur et extérieur de l'église
- construction du rétable de l'autel
- réaménagement du garage pour remiser la machinerie
- pose de fils électriques sur la toiture pour éviter l'amoncellement de glace
- espace de rangement au grenier de sacristie
- etc., etc.



Jules Quesnel, Joseph Laberge, Lucien Ricard, Gilles Lemieux, Jean-Paul Laberge, Gaétane Madore-Reid, Chanoine David Mailloux, Roland Reid, devant: Charles-Henri Laberge.

En plus de ces projets spéciaux, Charles-Henri entretenait le cimetière et l'église, faisait les réparations mineures des appareils utilisés pour l'entretien, apportait son concours à la chorale de la paroisse (à ce propos voir la photo ci-contre montrant d'anciens membres de la chorale avec le curé Mailloux, cette photo date de 1985).

De 1967 au 30 juin 1985, Charles-Henri Laberge a été surintendant de la fabrique, il a travaillé avec 5 curés différents, des dizaines de marguilliers se sont succédés autour de lui, la direction de la chorale a changé de main plusieurs fois, mais toujours Charles-Henri a survécu aux bourrasques de ces nombreux changements.

En prenant sa retraite, le 30 juin dernier les paroissiens lui ont manifesté toute leur reconnaissance en lui remettant une magnifique horloge pour lui rappeler le temps qu'il n'a jamais compté. Charles-Henri Laberge a toujours été et est encore un homme travaillant, honnête, sincère, ayant son « franc parler » et une pointe d'humour qu'il sait placer au moment opportun. La dernière photo nous montre notre surintendant au travail quelques semaines avant de prendre une retraite bien méritée.



Réflexions de paroissiens actuels...

Réflexions de Gérard Bourdon sur Sa paroisse St-Joachim.

Au berceau, St-Joachim fit sonner les cloches de ma paroisse pour annoncer que j'étais fait enfant de Dieu et de l'Église et héritier du ciel, c'était le jour de mon baptême.

Comme nous commençons à vieillir dès la naissance, ce défi nous accompagne toute la vie, ainsi St-Joachim va m'accompagner tout au long de ma vie. Il sera présent au jour de ma petite communion, il fera sonner les cloches de son église, lors du sacrement de la Confirmation et de ma communion solennelle. St-Joachim nous livre son idéal de jeunesse en nous montrant qu'il n'est pas dur de vieillir: ce qui est dur, c'est de rester jeune . . .

Pour être confirmé, ça prend un évêque et pour ceux de mon âge, ce fut un évêque qui brava les efforts de l'idéal de la jeunesse. Ce fut Mgr. Jean-Marie Rouleau, parti de l'Île Verte, il monta les côtes de la vieille capitale pour entrer chez les Dominicains. Puis, le Saint-Esprit aidant par sa Lumière et ses grâces, il remonte le fleuve St-Laurent jusqu'à Valleyfield où il est nommé évêque du diocèse. Il faut faire vite avec cet apôtre de St-Dominique, car comme St-Joachim, il doit poursuivre sa route ascendante. Après trois ans à la tête du diocèse, il remontera les côtes de la Fabrique à Québec comme archevêque de Québec et primat de l'Église canadienne. L'Église de Rome reconnaissante, lui décerne le chapeau cardinaliste, le faisant ainsi Cardinal de l'Église.

Comme St-Joachim, qui accompagne sa très grande épouse Anne, la bonne Ste-Anne, a su soutenir son épouse et guider sa fille la très Sainte Vierge Marie, je souhaite de tout coeur que les paroissiens de St-Joachim se soutiennent les uns les autres pour conquérir la joie et le bonheur.

Pour ceux qui vivront en l'an 2035, j'espère que la leçon de perpétuelle jeunesse laissée par St-Joachim, vous accompagnera à fêter le troisième centenaire de la paroisse St-Joachim de Châteauguay en l'an 2035.

Gérard Bourdon

**Châteauguay, en ce trentième jour
du mois de juin, mil neuf cent
quatre-vingt-cinq (1985).**

Que représente pour moi, en 1985, le fait d'être membre de la communauté chrétienne de St-Joachim?

Je m'appelle Ginette Lapointe. Je suis une humble fille de la grande communauté chrétienne de St-Joachim. Je suis revenue à la pratique religieuse, par choix conscient, avec tout ce que cela comporte, surtout depuis que je suis membre vivant de la dite communauté.

Être membre vivant de la communauté, cela implique aussi une participation à une activité communautaire de son choix, et à St-Joachim, des options de bénévolat, il y en a pour tous les goûts.

En ce qui me concerne, le bénévolat rejoint un de mes besoins essentiels à combler. Il répond à certaines attentes d'un «plus être» de l'humain, car mon cœur a ce besoin de s'ouvrir à un amour d'une dimension universelle et c'est précisément en devenant membre vivant de la communauté que chaque jour, j'y trouve un épanouissement personnel et spirituel.

J'y apprends le don gratuit, l'amour inconditionnel, la tolérance, le respect de l'être humain. C'est là également où je peux partager les joies comme les peines, et trouver du réconfort lors de crises plus difficiles à traverser. Je me sens acceptée telle que je suis et je me sens appelée à un dépassement chaque jour.

Je veux essayer de comprendre tout au long de ma vie, le rêve que Dieu a fait pour moi lorsqu'il a permis ma venue en ce monde.

Je comparerais notre communauté à un bouton de rose, qui, arrosé journellement d'un peu d'amour, de tendresse, d'affection, de confiance et d'une grande humanité divinisée d'un Pasteur tel que le nôtre, Pierre Lanctôt, ne peut que s'ouvrir, pétale après pétale et resplendir au matin de tout son éclat.

Et cette éclatante Vie est nourrie d'abord à la source par la prière et l'eucharistie.

Présentement je suis impliquée personnellement dans le SPS (Service de Pastorale Scolaire) 1^{re} à la 6^e année, où en temps que parents, nous voulons, avec l'assistance de notre Pasteur, faire vivre à nos enfants les valeurs évangéliques (amour, charité, pardon, don de soi) par la prière également et la réception des sacrements.

Cette implication m'apporte une vision nouvelle et une nouvelle compréhension du vécu de chaque sacrement et rejoint une autre attente chez moi.

Je fais également partie des personnes engagées dans la Liturgie et le service à l'autel.

À ce niveau, je ressens plus intensément à ces moments-là, la communion avec Dieu et avec mes frères, et nourrie ainsi du corps et du sang du Christ, j'ai en moi, les forces nécessaires pour continuer ma route, celle de Jésus à chaque jour.

**Ma projection personnelle de la
communauté chrétienne de
St-Joachim en l'an 2035!**

Je vous dirai qu'en tout premier lieu, je fais confiance au Seigneur qui nous porte tous dans ses bras à St-Joachim, comme un bon Père.

Regardez comme nous devenons de plus en plus beaux chaque jour à St-Joachim. Comment le courant pourrait-il être renversé?

En l'an 1985, je constate un éveil religieux conscient et certain et une prise en charge par beaucoup de chrétiens qui misent sur les valeurs évangéliques, donc des valeurs sûres et laissent entrevoir pour notre communauté un engagement toujours plus grand et plus profond de nombreux autres chrétiens convaincus et désireux de vivre pleinement leur foi, et de témoigner de leur appartenance au Christ et je suis certaine que nos descendants n'auront d'autre choix que de continuer d'agrandir ce beau jardin de roses éclatantes que sera devenue la grande communauté chrétienne de St-Joachim.

Je t'aime St-Joachim, et longue vie à tous tes membres.

Ginette Lapointe Barré

**1- Que représente pour moi, en 1985,
le fait d'être membre de la communauté
chrétienne de St-Joachim,
ma participation . . . ?**

Je perçois d'abord ma communauté chrétienne comme une grande famille, qui ne me juge pas et qui m'accepte telle que je suis.

C'est pour moi le meilleur endroit de ressourcement et un havre de paix nécessaire dans ma vie mouvementée.

J'y éprouve un très fort sentiment d'appartenance à l'Église de Dieu, j'y retrouve une force extraordinaire dans la communion eucharistique aussi souvent que je le peux, mais également dans la communion fraternelle, qui me permet de partager les joies comme les peines que je ressens.

Je m'y sens à l'aise et bien accueillie. Notre curé est simple, humain, et surtout, accessible, qualité très importante pour une bonne communication interpersonnelle.

Les célébrations et cérémonies spéciales; baptêmes, mariages, premières communions, etc. sont toujours empreintes d'une grande simplicité et d'un grand humanisme, personne ne se sent exclu, du plus petit enfant jusqu'aux aînés, tous sont bienvenus.

Tous les comités en place, ou en voie de formation, quelle que soit leur implication, revêtent beaucoup d'importance pour notre Pasteur, car ils représentent la vie de la paroisse, il leur accorde une attention particulière et leur consacre une grande partie de son temps, il leur réserve un accueil chaleureux, dans le plus grand respect de chacun.

Ceci me donne le goût de m'impliquer, tout en respectant mes limites, avec ce que je suis.

Ma participation à la vie de ma communauté comprend les engagements suivants; je suis secrétaire bénévole au Mouvement R³ depuis 2 ans, cette implication m'a beaucoup redonné confiance en moi et je suis heureuse de mettre mes talents au service des jeunes, j'adore travailler pour eux, c'est très valorisant. Je poursuis également un programme de 10 cours en animation pastorale, j'ai 4 cours de complétés. Ces cours me permettent d'approfondir mes connaissances religieuses et humaines et d'être plus efficace dans mes engagements à la communauté.

Je viens de terminer un terme de 2 ans comme animatrice au Cursillo, ce qui m'a permis d'aller plus en profondeur dans mon cheminement spirituel.

Devant la confusion qui règne avec les nouvelles sectes et religions, je me sens privilégiée d'appartenir à la communauté chrétienne de St-Joachim, qui m'a permis de donner un sens à ma vie.

Je ne me sens plus isolée, j'y retrouve la joie de vivre et la paix intérieure. Je me suis fait des amis(es) vraiment indispensables qui m'aident à traverser les moments difficiles.

Je comprends mieux le sens de «La Parole» par des homélies souvent très imagées et faciles à saisir.

Depuis quelques années, je participe, à l'occasion, au service d'autel durant la messe, j'ajoute que je me sens beaucoup plus proche de Dieu en ces circonstances.

Bref, ma communauté est un endroit où il fait bon vivre ma foi en Église.

Denise Leclerc

2- À mon avis, que sera devenue la communauté chrétienne de St-Joachim en l'an 2035, et la participation des membres de la communauté d'alors...?

Je me suis réveillée ce matin avec le coeur rempli d'espérance... j'ai fait un rêve... je me suis retrouvée dans une autre galaxie... j'étais en compagnie de mes frères et soeurs chrétiens, je contemplais sur une planète éloignée, la communauté chrétienne de St-Joachim... c'était, je crois, en l'an 2035... j'étais ravie de ce que je voyais...

Au début de mon rêve, c'était un peu triste, je me revois sur une petite rue pas très passante, qui avait pour nom; Marquette... je vivais dans mon petit H.L.M. une vie bien tranquille, en compagnie de mes deux plus jeunes, un garçon, une fille.

J'avais beaucoup de difficulté à me faire une place au soleil et surtout à me faire accepter par la société si dure pour les «marginiaux» car j'en étais une, je portais même plusieurs étiquettes: sur le B.S. parce que j'avais élevé mes 6 enfants seule, on appelait ça une famille «monoparentale», de plus j'étais divorcée, «une race à part», comme si cela ne suffisait pas, j'étais handicapée physiquement, donc très limitée, mais il y avait quand même des gens qui croyaient en moi et qui me faisaient confiance, ils me permettaient de croire en mes possibilités et de mettre en valeur mes richesses intérieures, celles que les gens bien intentionnés ne voient pas.

Partout où nous allions, nous n'étions guère plus que des numéros... nous étions en train de nous laisser envahir par les ordinateurs et la robotique... ça manque un peu de chaleur humaine et la communication avec ses voisins est assez limitée... il n'y a pas de place pour l'amour et la fraternité dans un monde comme celui-là... ça dérange...

Heureusement, il y avait ma communauté où je pouvais encore toucher aux autres. . . leur dire que je les aime. . . prier ensemble. . . fraterniser. . . mais, il manquait toujours un petit quelque chose. Souvent, après les célébrations, je retournais chez moi avec une impression de vide. je ne connaissais même pas le ¼ des personnes présentes, ça faisait pourtant une quinzaine d'années que j'appartenais à la paroisse et que je fréquentais régulièrement l'Église.

Plus j'avancais dans mon rêve, plus la communauté s'humanisait, on allait même jusqu'à laisser les femmes participer à la liturgie, «quelle évolution», on revenait de plus en plus aux valeurs essentielles; l'amour, l'acceptation de l'autre, la fraternité, le dépassement. Je comprenais mieux le sens des célébrations, car j'y participais très activement.

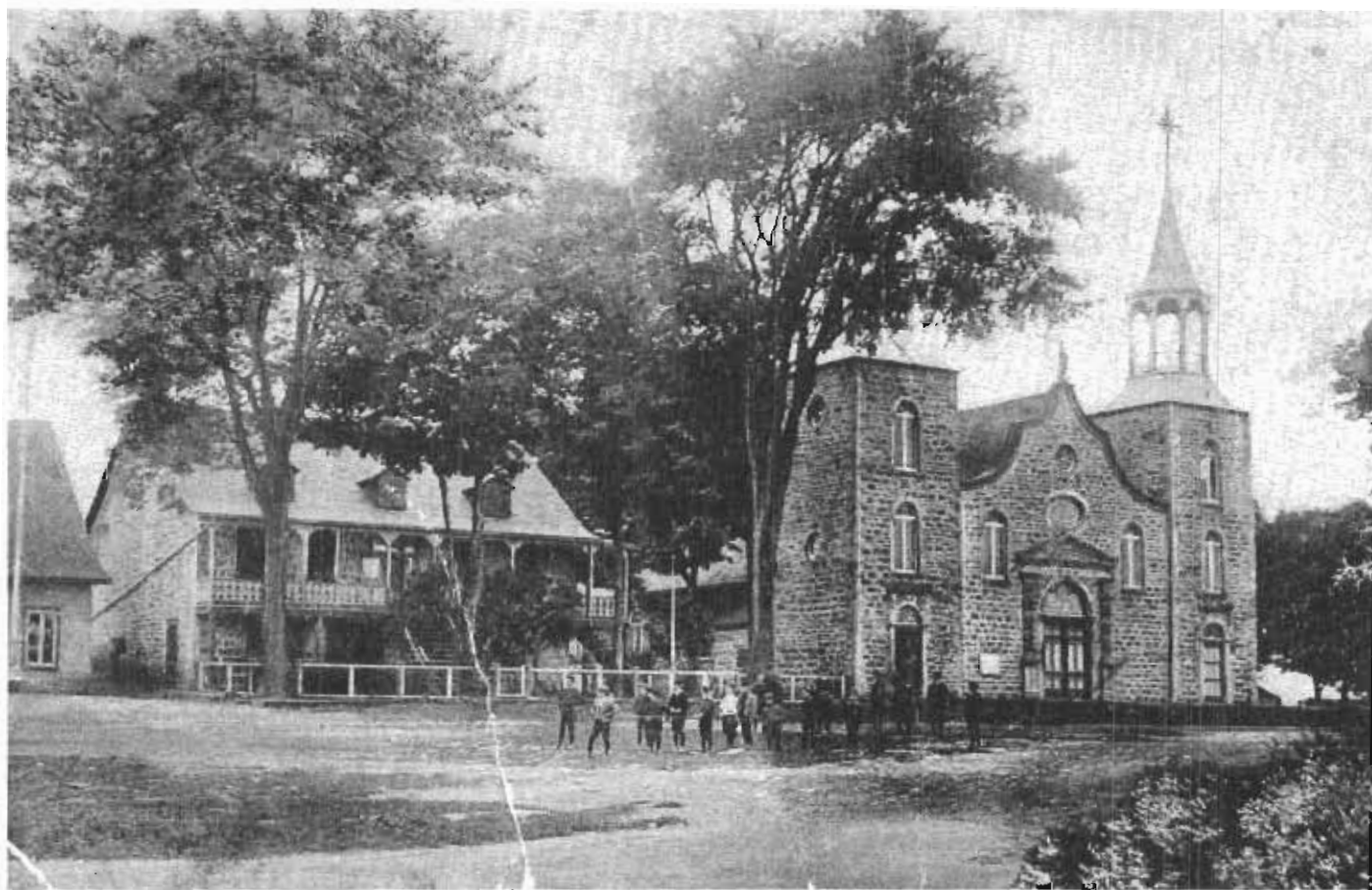
Ma collaboration au travail en paroisse, avec un prêtre plus près du peuple, m'apportait une grande joie d'être chrétienne et la satisfaction de me réaliser pleinement comme être humain, en mettant mes talents au service de mes frères. La

participation de chacun est importante et nécessaire pour créer des liens solides et durables dans une communauté vivante.

Mon rêve s'est terminé avec la vision d'une communauté où tous sont acceptés, sans aucune distinction, que ce soit un homme ou une femme, si la personne est apte à seconder efficacement le prêtre, et disposée à collaborer au mieux-être et à la bonne marche d'une communauté dynamique et vivante, où il n'y a plus de «marginiaux», tous ses membres se connaissent, s'acceptent, s'aiment, et travaillent main dans la main, sur le même pied d'égalité, pour que se réalise le plus grand souhait de Jésus, l'établissement du Royaume de Son Père sur la terre. . . s'aimer les uns, les autres. . .

Et si je n'avais pas rêvé. . . si c'était vraiment ça ma communauté chrétienne en l'an 2035. . . ?

Denise Leclerc



Le presbytère et l'église (1912).

les curés : de 1735 à nos jours



TABLEAU: NOTRE-DAME-DES-CHAMPS



Auteur : Frank Peter (1906-1955)

Ce tableau date de 1954, c'est une reproduction à l'huile de la statue Notre-Dame-des-Champs que l'on retrouve dans le chœur de notre église. Cette peinture fut commandée à Frank Peter par un groupe de paroissiens par l'intermédiaire de Gérard Bourdon. En plus de la statue on peut voir des spécimens de la flore, de la faune et du patrimoine local.

Ce tableau, de grande dimension (58.5 po par 37 5 po) est conservé au presbytère Saint-Joachim de Châteauguay.

La Caisse Populaire de Châteauguay désire souhaiter à tous les résidents de la paroisse Saint-Joachim un heureux 250^e anniversaire.

Claude Boucher, président

Michel Farell, directeur

Les Pasteurs de Châteauguay

Comme les résidents de Châteauguay ne purent bénéficier de la présence d'un curé permanent qu'en 1777, ils durent, avant cette date, recevoir les secours spirituels des curés d'autres paroisses et de divers missionnaires que l'Évêque voulait bien leur déléguer. Les premiers registres remontent à janvier 1736, auparavant les actes concernant la mission de Châteauguay étaient inscrits dans les registres du Sault St-Louis. Les tous premiers desservants furent M. Pierre Rémy, curé de Lachine, et M. René Charles De-Breslay, curé de Ste-Anne de Bellevue, deux Sulpiciens. Les missionnaires suivants desservirent Châteauguay de 1736 jusqu'à l'arrivée d'un curé résident en 1777:

François Nau, jésuite	7 janvier 1736 — 3 oct 1740
Jean-Baptiste Breuil, sulpicien	18 janv. 1741 — 21 août 1741
Clément Lefebvre, récollet	30 nov. 1741 — 6 août 1744

Albert Millard, récollet	2 oct. 1744 — 28 déc 1744
Didace Cliché, récollet	4 janv 1745 — 17 oct 1751
	28 avril 1772 — 17 mai 1772
	8 juil 1772 — 31 août 1772
Elzéar Gadois-Maugé, récollet	6 nov. 1751 — 14 janv 1763
Bernard Well, jésuite	5 fév. 1763 — 10 août 1767
	18 mai 1768 — 25 oct. 1769
Joseph Huguet jésuite	1 ^{er} janv. 1768 — 12 mai 1768
	30 oct. 1769 — 13 avril 1772
	6 juin 1772 — 5 juil. 1772
	16 oct. 1772 — 14 mai 1774
	17 juil 1777 — 23 sept 1777
Joseph Martel, prêtre séculier	16 mai 1774 — 14 mars 1775
Antoine Foucher, prêtre séculier	19 mars 1775 — 15 mars 1777
Antoine Gordan, jésuite	17 mars 1777 — 7 juin 1777

par Suzette L. Léger

Jean Baptiste Dumouchel, curé 1777-1789

Dès son ordination le 17 août 1777, Jean-Baptiste Dumouchel reçoit la cure de St-Joachim. Il est le premier curé de cette paroisse qui a commencé la construction de son église en 1775, sous le desservant M. Antoine Foucher, et qui la terminera en 1779. Monsieur Dumouchel est né à Montréal le 14 octobre 1750 et a fait ses études à Québec. Il signe son premier registre comme curé de St-Joachim le 28 septembre 1777 et son dernier le 5 septembre 1789, alors qu'il quitte pour la cure de Ste-Geneviève où il demeure 37 ans, soit jusqu'en 1826 et c'est là qu'il s'éteint le 28 décembre 1828 à 78 ans.



Jean-Baptiste Bruguier Bélair, curé
1789-1815

Le successeur du curé Dumouchel reçoit également la cure de St-Joachim dès son ordination alors qu'il n'a que 25 ans. Jean-Baptiste Bruguier-Bélair voit le jour le 26 octobre 1764 à l'Assomption et est ordonné prêtre le 2 novembre 1788. Toute sa vie sacerdotale se déroule à St-Joachim puisqu'il y est curé de son ordination jusqu'à sa mort 26 ans plus tard. L'événement le plus important sous l'administration de M. Bruguier est certes la fameuse bataille de la Châteauguay sous le commandement du Colonel de Salaberry. Plusieurs paroissiens prennent part à cette bataille. Le curé Bruguier écrit d'ailleurs à Mgr Plessis le 31 octobre 1813 pour lui vanter le courage des Canadiens. Il décède peu de temps après la fin de cette guerre, soit le 19 février 1815 dans sa cinquante et unième année. Il est inhumé sous l'église.

Vicaire: Pierre-Nicolas Leduc

Pierre Robitaille, desservant
fév.-avril 1815

Suite au décès de l'abbé Bruguier, Mgr Plessis passe outre le vicaire Leduc et demande plutôt à M. Pierre Robitaille, curé de St-Charles de desservir St-Joachim pendant que son vicaire François-Xavier Demers, s'occupe de St-Charles. M. Robitaille est né à la Jeune Lorette en 1758 et ordonné prêtre à Québec en octobre 1788. Il est curé à St-Charles de Richelieu depuis 1810 lorsqu'il lui est demandé de desservir Châteauguay, ce qu'il ne fait que quelques semaines, soit jusqu'en avril 1815 alors qu'il retourne à sa cure de St-Charles. En 1830, il est nommé curé de Marieville où il meurt le 27 août 1834, à 76 ans.

Vicaire: Pierre-Nicolas Leduc

François-Xavier Demers,
desservant avril-août 1815

Alors que le curé Robitaille retourne à ses ouailles de St-Charles, son vicaire, François-Xavier Demers, devient, pour une brève période également, desservant à St-Joachim. Il est né à Montréal en mai 1791 et ordonné prêtre à Québec en octobre 1814. Il dessert d'avril à août 1815, soit jusqu'à sa nomination comme curé de St-Bonaventure.

Hubert Cornelier, curé
1815-1817

Le nouveau curé, l'abbé Hubert Cornelier, prend charge de la paroisse en août 1815 alors qu'il est bien jeune et bien malade. Son piteux état de santé l'incite à demander de l'aide à Mgr Plessis qui, à court de prêtres, lui conseille de se faire aider par M. Nicolas Dufresne, le missionnaire du Sault-Saint-Louis. En décembre 1816, M. Duranceau, le curé de Lachine, vient faire le ministère du temps des fêtes à Châteauguay et M. Cornelier va à Lachine où il y a de l'aide. De retour à la paroisse, il se fait aider comme il peut mais finalement il meurt le 9 juillet 1817 à 29 ans. Il est inhumé sous le chœur de l'église.

Pierre-Étienne Bourget, curé
1817-1822

Depuis le trépas de l'abbé Cornelier en juillet 1817 jusqu'en septembre de la même année, c'est encore le missionnaire du Sault-Saint-Louis, le Père Dufresne, qui signe les registres de la paroisse. Enfin, le 11 octobre 1817, l'abbé Pierre-Étienne Bourget signe son premier acte comme curé de St-Joachim. Il est né le 13 août 1786 et ordonné prêtre le 4 juin 1814. On le voit vicaire à St-Hyacinthe en 1814 et 1815, missionnaire à Tadoussac en 1815 et 1816, curé de Sorel en 1816 et 1817 et ensuite à St-Joachim jusqu'en 1822 quand il quitte pour l'Île Verte où il est curé jusqu'en 1829, enfin à l'Islet de 1829 jusqu'à sa mort le 20 février 1833, à 47 ans. Son frère cadet, Ignace Bourget, devient un peu plus tard évêque de Montréal.

Jean-Marie Madran, curé
1822-1825

C'est à l'abbé Jean-Marie Madran que Mgr Plessis fait appel pour succéder au curé Bourget. Il signe son premier acte le 7 octobre 1822. Monsieur Madran est né à St-Ours en février 1783 et ordonné prêtre en juin 1813. Il est vicaire à St-Pierre d'Orléans et au Cap Santé en 1813 et 1814, curé de St-Jacques de l'Achigan de 1814 à 1819, missionnaire aux Îles de la Madeleine de 1819 à 1822 et de là il arrive à St-Joachim où il séjourne jusqu'en octobre 1825 alors qu'il devient curé de Fraserville. Monsieur Madran est curé de plusieurs paroisses du Québec et des Maritimes avant de s'éteindre à Bathurst le 2 juin 1857.

Jean-Baptiste Labelle, curé
1833-1840

C'est un parent du futur célèbre curé Labelle de St-Jérôme qui devient curé à St-Joachim de 1833 à 1840. Jean-Baptiste Labelle est né en juillet 1807 de François Labelle et de Françoise Biron de Pointe-Claire. Ordonné prêtre le 28 février 1830, il est vicaire à Ste-Martine, à Ste-Rose, à Vaudreuil et à Varennes avant d'arriver à Châteauguay. C'est sous son administration qu'une partie de la paroisse se détache pour former la nouvelle paroisse de Ste-Philomène et d'importantes réparations sont effectuées à la vieille église St-Joachim. M. Labelle subit avec ses concitoyens la rébellion de 1837-38. Plusieurs de ses paroissiens sont emprisonnés; deux d'entre eux sont exécutés au Pied du Courant. M. Labelle accompagne ses deux ouailles, le notaire Cardinal et son clerc Joseph Duquette, jusqu'à l'échafaud en priant avec eux. En 1840, il quitte Châteauguay pour la cure de St-Roch l'Achigan où il demeure jusqu'en 1855, ensuite celle de Repentigny jusqu'en 1867, alors qu'il prend sa retraite. Il meurt à l'Assomption le 6 novembre 1881 à 74 ans.

Pierre Grenier, curé
1825-1833

Peu de temps avant de mourir en octobre 1825, Mgr Plessis nomme Pierre Grenier à la cure de Châteauguay. L'abbé Grenier est né à Québec le 13 mars 1791 et ordonné prêtre le 21 avril 1816. Vicaire à Montmagny pendant un an, curé de Fraserville un an également, curé de Ste-Anne des Plaines de 1818 à 1823, curé de Beauport de 1823 à 1825 alors qu'il arrive à St-Joachim où il demeure jusqu'en 1833. C'est pour Varennes qu'il quitte et c'est là qu'il décède l'année suivante le 7 août 1834 à 43 ans.

Jean-Baptiste Bourassa, curé
1840-1845

Châteauguay dépend maintenant du diocèse de Montréal et non plus de celui de Québec. Jean-Baptiste Bourassa arrive à la tête de la paroisse en septembre 1840. Il est né à Montréal le 14 février 1809 et ordonné prêtre le 15 janvier 1837. Il est desservant à Ste-Scholastique, missionnaire dans le nord de Montréal et vicaire à Chambly et enfin curé à St-Joachim de 1840 à 1845. C'est sous son administration que l'on construit le couvent des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, lequel est inauguré en septembre 1844. M. Bourassa est ensuite nommé curé de St-Hermas de 1845 à 1847 et de St-Martin de 1847 à 1851 où il décède le 14 mars 1851 à l'âge de 42 ans.

Édouard Lecours, curé
1845-1847

Le nouvel arrivant est un prêtre zélé mais au caractère peu facile, ce qui explique qu'il ne reste pas au même poste très longtemps. M. Édouard Lecours est né à St-Antoine de Richelieu le 31 juillet 1809 et ordonné prêtre le 25 octobre 1835. De cette date à 1840, il est vicaire à Berthier, à St-Denis et à Boucherville. De 1840 à 1845, il est curé à Lachenaie, aux Cèdres et à Longue-Pointe et de là à Châteauguay jusqu'en septembre 1847. C'est sous son administration en 1845, qu'il est décrété que désormais tous les paroissiens propriétaires voteront lors d'élections de marguilliers alors qu'auparavant seuls les anciens marguilliers détenaient ce privilège. En 1846, un nouveau presbytère est construit. De 1847 à 1882, le curé Lecours passe successivement à l'Île Dupas, à St-Aimé, à St-Hyacinthe, à Ste-Rosalie et à St-Théodore. À St-Hyacinthe, il aide à la fondation du Monastère du Précieux Sang où il prend sa retraite en 1882 et où il meurt le 22 juin 1888 à 79 ans.

Charles-Thomas Caron, curé
1847-1855

Charles-Thomas Caron est né à Yamachiche le 14 avril 1795 et est ordonné prêtre le 6 octobre 1822. Il est d'abord vicaire à Trois-Rivières, missionnaire à Gaspé, curé à St-Esprit de 1827 à 1835, à St-Vincent de Paul de 1835 à 1839, à St-Martin de 1839 à 1847 et enfin à St-Joachim de 1847 à 1855. C'est pendant son séjour à Châteauguay, soit en 1851, que l'église est réparée et en 1853 que l'église, le presbytère et les dépendances sont assurés. Le curé Caron se retire en 1855 à St-Vincent de Paul où il décède le 30 juillet 1862 à 67 ans.

Joseph Dequoy, curé
1855-1859

En septembre 1855, Joseph Dequoy arrive à la paroisse pour succéder au curé Caron. Il est né à l'Assomption le 21 novembre 1823 et ordonné prêtre le 17 juin 1848. Il est d'abord vicaire à Sorel deux ans et curé à St-Gabriel de Brandon cinq ans. En arrivant à Châteauguay, il retient les services d'un nouveau chantre et achète un harmonium afin de rehausser les cérémonies religieuses. C'est pendant son séjour qu'un premier enfant de la paroisse accède à la prêtrise, soit Joachim Primeau, né le 13 octobre 1830 et ordonné prêtre le 9 août 1857. En juillet 1859, le frère cadet du curé, Louis-Alfred Dequoy, est aussi ordonné prêtre à Châteauguay. Le curé Dequoy signe son dernier registre le 29 septembre 1859 et va prendre la cure de St-Valentin de 1859 à 1861, celle de St-Hermas de 1861 à 1875, celle de St-Michel de Napierville de 1875 à 1878, celle de Rivières des Prairies de 1878 à 1886 et enfin celle de Contrecoeur de 1886 jusqu'à son décès le 23 mars 1900 à l'âge de 76 ans.

Louis-Charles Lussier, curé
1859-1876

C'est à Boucherville le 2 février 1825 que naît Louis-Charles Lussier ordonné prêtre à Montréal le 14 juin 1851. Il est vicaire à l'Acadie un an et à Sorel un an également, ensuite il est curé de St-Valentin de 1853 jusqu'à sa nomination à Châteauguay. Pendant son séjour il fait effectuer plusieurs réparations à l'église et au cimetière. Le jubé est agrandi pour recevoir le nouvel orgue. On fait don du vieux presbytère à la Commission Scolaire, on installe la statue de St-Joachim sur le faite de l'église en 1867. Le 8 septembre 1871 un deuxième enfant de la paroisse est ordonné prêtre, soit Alcibiade Laberge né le 31 décembre 1846. Lors d'une promenade à Montréal, le curé Lussier décède subitement le 9 mai 1876 à l'âge de 51 ans. Il est inhumé sous le choeur de l'église.

Vicaire: Joseph-Noël Lussier 1864 à 1866

Pierre-Arcade Laporte,
curé 1876-1879

Suite au décès subit du curé Lussier, Mgr Bourget désigne comme successeur Pierre-Arcade Laporte. Celui-ci est né à l'Assomption le 16 mars 1833. Beaucoup de prêtres sont alors originaires de ce coin de pays, très fertile en vocations sacerdotales. Il est ordonné prêtre à Montréal le 8 novembre 1863 et enseigne à l'Assomption de 1863 à 1870. Sir Wilfrid Laurier est un de ses élèves. Il est ensuite curé de Rawdon trois ans, puis de Ste-Émilie trois ans, et à Châteauguay un peu moins de trois ans. M. Laporte est un homme de lettres beaucoup plus que de chiffres, c'est pourquoi les redditions des comptes sont souvent en retard sous sa cure. C'est aussi à cette époque que Mgr Fabre succède à Mgr Bourget comme évêque de Montréal. En février 1879, M. Laporte quitte pour la cure de Ste-Monique, ensuite de Chersey, de Repentigny et de St-Augustin. Il se retire à l'Assomption en 1899 et il y décède le 14 février 1920 à l'âge de 87 ans.

Martin-Raphaël Jasmin, curé
1879-1881

Martin-Raphaël Jasmin est né à St-Laurent sur l'Île de Montréal le 12 novembre 1835 et est ordonné prêtre le 29 décembre 1861. Il est d'abord vicaire à St-Jean d'Iberville, ensuite professeur à Ste-Thérèse pendant un an. De 1864 à 1869, il est vicaire à St-Vincent-de-Paul, Mascouche, Laprairie et Lavaltrie. De 1869 à 1879, il est curé à St-Janvier et il arrive à Châteauguay pour une courte période d'un peu plus de deux ans. M. Jasmin, durant son bref séjour, met de l'ordre dans la reddition des comptes un peu négligée par son prédécesseur. M. Jasmin est physiquement un colosse au grand coeur reconnu par tous pour sa très grande charité. En septembre 1881, il est nommé curé de Beauharnois et c'est là qu'il décède soudainement le 28 octobre 1886 à 50 ans.

Jacques-Janvier Arsène Vinet, curé
1881-1892

Arsène Vinet est né le 2 janvier 1833 dans la partie de Lachenaie devenue depuis 1867 St-Paul L'Ermite, et ordonné prêtre par Mgr Bourget le 18 décembre 1859. De cette date à 1862, il est vicaire à Berthier et à Huntingdon, ensuite curé à Ormstown de 1862 à 1870 et à St-Anicet de 1870 à 1881 alors qu'il arrive à St-Joachim où il passe les dernières années de sa vie. Le curé Vinet est un très bon prêtre reconnu pour sa grande charité envers les pauvres. Cependant, sous son règne, les livres et les registres de la paroisse sont tenus de bien piètre façon. Aussi, Mgr Fabre lui envoie de l'aide à quelques reprises pour remédier à ces lacunes, mais c'est son successeur qui achève de mettre au point la comptabilité et les registres de la fabrique. Après plusieurs mois de maladies cardiaques, Arsène Vinet décède le 29 juin 1892 à 59 ans. Ses funérailles sont célébrées par le tout nouvel évêque du nouveau diocèse de Valleyfield, Mgr Emard. Il repose sous l'église du côté de l'Évangile.

Assistants: L'abbé Forbes — 1891
L'abbé Léopold Gervais — 1891
L'abbé Désautels — 1892

Isaïe-Rémi Chaput, curé
1892-1916

En avril 1892, un nouveau diocèse se détache de Montréal et Mgr Joseph Médard Émard est sacré premier évêque de Valleyfield par Mgr Fabre. À la fin de cette même année, le nouvel évêque désigne l'abbé Isaïe-Rémi Chaput curé de St-Joachim, succédant ainsi à l'abbé Vinet décédé récemment. Le nouveau pasteur, fils de Sulpice Chaput, cultivateur, et de Émélie Hurteau, est né à l'Assomption le 7 mai 1849 et ordonné prêtre à Montréal le 7 juin 1873. Il enseigne quelques années au Collège Classique de Terrebonne avant de devenir vicaire aux Cèdres, à St-Constant, à St-Paul l'Ermitte et à St-Henri de Montréal. En 1883, il devient brièvement curé d'Oswégo dans l'État de New York et de 1884 à 1886, aumônier de la Maison Mère de la Providence. Il obtient ensuite la cure de St-Lazare de Vaudreuil jusqu'en 1892, date de sa nomination à St-Joachim. Il est un très bon curé, ordonné et minutieux. Sous son administration, la situation financière est excellente. Il fait décorer l'église et y installer l'électricité, ainsi qu'au presbytère. Après un règne de 22 ans à la tête de notre paroisse, il se retire chez son neveu à Montréal en 1916 et c'est là qu'il rend l'âme le 13 juillet 1924 à l'âge de 75 ans. Il est inhumé à Châteauquay.

Vicaire: Hector Quesnel 1915-1916



Jos. Nazaire Bourbonnais, curé
1916-1937

Le 23 septembre 1916, Joseph Nazaire Bourbonnais succède à l'abbé Chaput en prenant charge de la vie spirituelle des citoyens de St-Joachim et il est encore là pour célébrer avec eux le deuxième centenaire de la paroisse en 1935. Monsieur Bourbonnais est né à Côteau du Lac le 5 avril 1868 de François Bourbonnais et de Séraphine Cuillier. Trois de ses soeurs sont religieuses. Ordonné prêtre à Côteau du Lac le 29 juin 1894 par Mgr Émard, il est successivement vicaire aux Cèdres de 1894 à 1896, à St-Louis de 1896 à 1902, à Belleve de 1902 à 1903 et à Ste-Martine de 1903 à 1907 alors qu'il devient curé à Howick où il demeure jusqu'à sa nomination à Châteauquay en 1916. C'est sous l'administration du curé Bourbonnais que le site du cimetière actuel est choisi, soit en 1917. Le nouveau cimetière est béni le 4 août 1918 et le 21 juin 1921, le curé y fait ériger un beau chemin de croix. Il fait également installer un système de chauffage à l'eau chaude dans l'église en 1922 et un nouvel orgue est acquis en 1927. Joseph Nazaire Bourbonnais reste curé de St-Joachim jusqu'en 1937, alors qu'il se retire à Montréal. Il décède à Outremont le 7 septembre 1939 à l'âge de 71 ans et c'est à Côteau du Lac qu'il repose.

Octave Delisle, curé
1937-1939

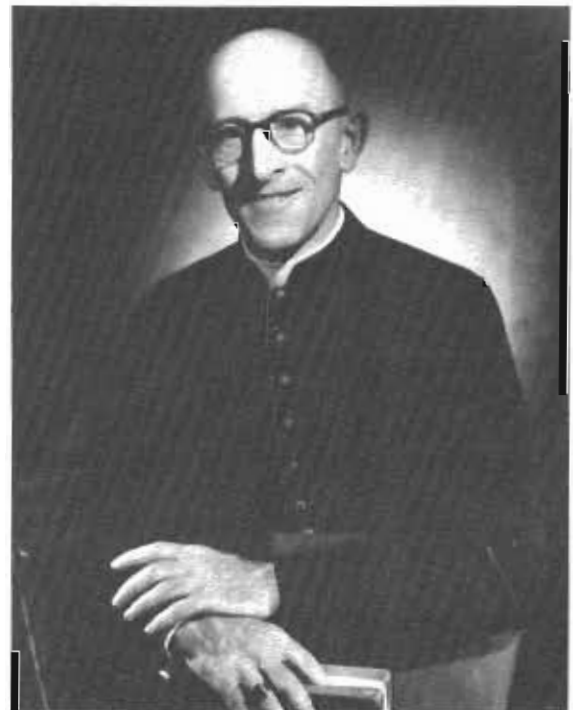
Le successeur du curé Bourbonnais, l'abbé Délisle, contrairement à ses trois prédécesseurs, ne fait qu'un bref séjour à la tête de la paroisse, soit deux années. Octave Délisle est né à Valleyfield le 26 août 1880 de l'union de Alfred Délisle et de Catherine Boyer. Il est ordonné prêtre par Mgr Émard à Valleyfield le 9 janvier 1910. De 1910 à 1913, on le retrouve vicaire aux Cèdres, ensuite à Beauharnois de 1913 à 1920, puis ce fut la cure de St-Lazarre de 1920 à 1935, celle de Dorion de 1935 à 1937, enfin c'est à St-Joachim qu'il passe les deux années suivantes comme curé, soit de 1937 à 1939. Il quitte ensuite pour la cure de Rivière-Beaudette où il séjourne de 1939 à 1942. Il rend l'âme le 13 mai 1942 à l'âge de 61 ans. Il est inhumé à Rivière-Beaudette.



David Mailloux, curé
1939-1958

David Mailloux est né à Beauharnois le 14 décembre 1894 d'Augustin Mailloux et de Céline Bourdon. Il est ordonné prêtre par Mgr Émard à Valleyfield le 27 juin 1920. Il fête donc, en cette année 1985, ses 65 ans de prêtrise. De son ordination jusqu'à mars 1929, il est vicaire aux Cèdres et de mars 1929 à février 1931, à Rigaud. Il est ensuite curé à Ste-Claire de Rivière-Beaudette de 1931 à 1939 alors qu'il arrive à St-Joachim et il y reste jusqu'en 1958. En 1942, il fait construire une chapelle à Woodlands. En 1956, il devient chanoine honoraire. En 1958, il est aumônier des Soeurs Clarisses à Valleyfield, poste qu'il occupe jusqu'en 1972 alors qu'il prend une retraite bien méritée. Monsieur Mailloux, malgré qu'il soit nonagénaire, revient de temps en temps dans son ancienne paroisse à l'occasion de cérémonies spéciales, dont cette année lors des fêtes du 250^e anniversaire de St-Joachim.

Vicaires: H.O. Vaillancourt
Gérard Larose, 1951-54
Gérard Dion, 1954-55
Louis Rainville, 1956-58

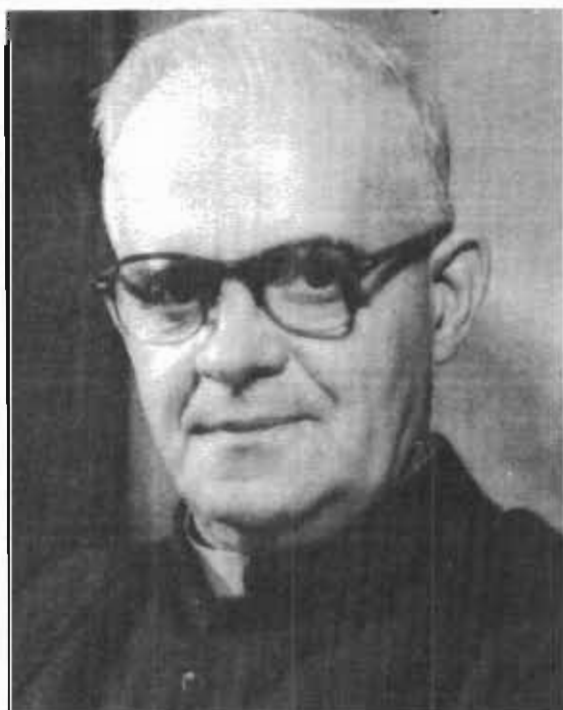


Henri-Ovila Vaillancourt, curé
1958-1967

C'est une personnalité bien connue dans tout le diocèse qui succède au curé Mailloux en 1958. Henri-Ovila Vaillancourt a acquis une certaine renommée en s'impliquant de très près, entre autres choses, dans la rédaction du journal «Le Salaberry» dans les années quarante et cinquante. Sous la signature de «L'Oncle Henri», il y tient une rubrique pendant quelques années dans laquelle il traite de tous les sujets qui lui tiennent à coeur. M. Vaillancourt est né à Tupper Lake, N.Y. le 1^{er} octobre 1905 de Henri Vaillancourt et de Sara Miron. Il étudie au Séminaire de Valleyfield et au Grand Séminaire de Montréal. Il est ordonné prêtre à Ste-Clothilde de Montréal en juillet 1931. Il poursuit ses études en lettres et en sciences sociales à l'Université de Montréal avant de transmettre le produit de ses études pendant une dizaine d'années à son Alma Mater de Valleyfield.

Pendant ses années de professorat, il exerce son ministère à la desserte de Bellevue et également comme vicaire dominical à Châteauguay. En 1951, il devient curé-fondateur de Notre-Dame de Léry où il réside jusqu'en 1958 alors qu'il est appelé à la cure de St-Joachim. Il y dispense un ministère pieux, vivant et zélé jusqu'à son décès subit et prématuré le 17 avril 1967 à l'âge de 61 ans et vivement regretté de tous.

Vicaires: Laurent Bergevin, 1959-1960
Bruno Julien, 1960 à 1967



Hermann Marleau, curé
1967-1970

C'est à un pasteur bien expérimenté à qui on fait appel pour succéder au défunt curé Vaillancourt. Hermann Marleau est né à Valleyfield le 2 juillet 1914 de Donat Marleau et de Marie Montpetit. C'est le 22 juin 1940 qu'il est ordonné prêtre à Montréal. Il est professeur au Séminaire pendant 1 an, ensuite de 1941 à 1951, il est vicaire à Beauharnois; puis il est brièvement vicaire à la Cathédrale avant de devenir en 1952, curé-fondateur de Notre-Dame de l'Assomption où il tient les rênes de la nouvelle paroisse jusqu'en 1959, alors qu'il quitte pour la cure de Ste-Rose de Lima de l'Île Perrot et c'est de là qu'il arrive à St-Joachim en 1967 avec 27 années de sacerdoce comme bagage. Les fidèles locaux ne profitent pas très longtemps de sa vaste expérience puisque dès 1970 il prend la tête de St-Louis de Gonzague où, depuis cette date, il exerce un heureux ministère.

Vicaires permanents Hector Besner, 1967 à 1970
ou dominicaux: Denis Viau 1968-1969
Raymond Larose 1967-1970
Louis Normandeau 1969-1970
Jacques Clasessens 1970-

Georges Descent, curé
1971-1973

Durant les quelques mois qui séparent le départ de M. Marleau et l'arrivée du nouveau pasteur, c'est le vicaire Jacques Claessens qui assume la responsabilité de la paroisse où il assiste depuis mai 1970. Enfin, c'est un diplômé de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal et de la Sorbonne à Paris qui s'amène en la personne de Georges Descent, fils de Alfred Descent et de Eugénie Montpetit. Né à Howick le 19 novembre 1925 et ordonné prêtre par Mgr Langlois à Valleyfield le 19 mai 1951, il est d'abord secrétaire de l'Évêque, ensuite professeur au Séminaire pendant quelques années tout en poursuivant des études à l'Université de Montréal et à Paris. De 1968 à 1971, on le retrouve exerçant son ministère à la Cathédrale, aumônier des Foyers Notre-Dame et professeur à temps partiel au CEGEP. Son cheminement se poursuit avec son séjour à la cure de St-Joachim de 1971 à 1973 alors qu'il laisse pour St-Jean-Baptiste de Dorion jusqu'en 1982 et depuis c'est à St-Joseph de Soulanges qu'il annonce la Bonne Nouvelle.

Vicaires dominicaux Jacques Claessens
et permanents: Pierre Boucher, O.F.M.
Raymond Larose
Jean Guy Myre
Richard Wallot
Marguente Paquette



Gilles Longtin, curé
1973-1974

Nous vivons une ère où le séjour des curés à St-Joachim semble s'amenuiser à chaque nomination, puisque le nouveau pasteur est encore tout nouveau lorsqu'il devient déjà l'ancien. Gilles Longtin est né à St-Stanislas de Kostka le 29 novembre 1930 du mariage de Lauré Longtin et de Donald Montpetit. Ordonné prêtre le 26 mai 1956, il occupe le poste de vicaire à Bellerive jusqu'en 1958, celui d'aumônier diocésain de la J.O.C. de 1957 à 1961 en même temps que celui d'aumônier de l'École Secondaire Ste-Cécile de 1958 à 1961. Il est ensuite aumônier à l'École Secondaire Edgar-Hébert de 1961 à 1963 alors qu'il redevient élève lui-même et étudie la catéchèse à Paris de 1963 à 1964. À son retour, il s'occupe de la Cité des Jeunes à Vaudreuil jusqu'en 1970 alors qu'il hérite de la cure de Ste-Barbe jusqu'en 1973 et de là il est nommé curé de St-Joachim pour une brève période d'un an seulement. Depuis 1974, il veille à la destinée de Notre-Dame de Lorette à Pincourt.

Vicaires: Louis Normandeau
Richard Wallot

Roger Laniel, curé
1974-1983

Roger Laniel, fils de Albert Laniel et de Armandine Campeau, est né à Valleyfield le 5 décembre 1926. Ordonné prêtre par Mgr Langlois le 19 mai 1951, il est d'abord professeur au Séminaire jusqu'en 1953, puis vicaire à Ste-Trinité de Dorion jusqu'en 1955 et au St-Esprit de Valleyfield de 1955 à 1962. Il consacre les quatre années suivantes aux missions du Honduras. De retour au pays, il occupe la cure de la Cathédrale de 1966 à 1972 tout en étant aumônier diocésain des Foyers Notre-Dame. Il devient ensuite curé à Notre-Dame de Léry de 1972 à 1974 en même temps qu'animateur de pastorale à la section de l'éducation des adultes de la Commission Scolaire Régionale Youville. En août 1974, il est nommé à St-Joachim où il élit domicile pour les neuf prochaines années. Sous son administration curiale, les 200 ans de la construction de l'église sont signalés en 1975 par différentes activités et célébrations. Son jubilé d'argent sacerdotal est souligné par un banquet paroissial le 26 mai 1976. Quelques traditions sont établies durant son séjour, dont, entre autres, le souper de la faim du Vendredi Saint pour venir en aide aux missionnaires originaires de la paroisse, le bazar annuel, lequel existe depuis 1975, le bulletin paroissial «Entre-Nous» établi en avril 1982. L'appel des missions se fait entendre de nouveau et à l'été 1983, Roger Laniel retourne au Honduras. Il porte le titre de chanoine depuis 1976.

Vicaires dominicaux et permanents: Jules Théoret, P.B.
Sr Clarisse Fournier, C.N.D.
Richard Wallot
Jacques Dubuc



Pierre Lanctôt, curé
1983-

Notre curé actuel, Pierre Lanctôt, est né à Valleyfield le 18 juin 1937, de Rosario Lanctôt et de Blandine Dupuis. Il acquiert ses vastes connaissances un peu partout puisqu'il étudie à Rigaud, Valleyfield, Ottawa, Québec et Bruges en Belgique. La jeunesse du diocèse profite de toute cette science, puisqu'il est aumônier d'écoles primaires puis de l'école secondaire de la Cité des Jeunes et enfin enseignant à l'école secondaire Louis-Philippe-Paré de Châteauguay pendant plusieurs années. Alors qu'il est à parfaire son savoir ou à le partager, il exerce son ministère comme assistant soit à St-Augustin, St-Jean-Baptiste de Dorion ou St-Jean-Baptiste-Marie-Vianney de Châteauguay. Sa première cure est donc celle de St-Joachim où il arrive tout timide par un beau dimanche ensoleillé d'août 1983. Il s'intéresse particulièrement aux divers mouvements de jeunes, si importants pour préparer le monde de demain. Le presbytère est ouvert à tous. Il y règne une fébrilité qui doit, à certains moments, tarabuster les vieux murs de cette vénérable bâtisse habitués à plus de quiétude. Pierre Lanctôt préconise une église vivante par une communauté participante. Les fidèles de St-Joachim espèrent le garder longtemps.

Vicaire dominical: Richard Wallot
Aide en pastorale: Jean Paul Clément

les différents comités de la paroisse





L'orgue de notre paroisse est un Casavant qui a été installé en 1926 et qui a coûté 5 000,00 \$

Quarante et un ans plus tard, soit en 1967 l'orgue a été rénové par les orgues O. Jacques Ltée et la console a été électrifiée. À cette occasion on a ajouté de nouveaux jeux pour le rendre plus adapté à la nouvelle liturgie, actuellement l'orgue comprend 14 jeux différents.

Monique Beauchemin est l'organiste attitrée depuis février 1965.

Pierre et Monique Beauchemin sont heureux de s'associer à cet album-souvenir pour commémorer les 250 ans de la paroisse Saint-Joachim.

Il en est de même pour le Conservatoire de Musique Régional, 56, boul. d'Anjou, Châteauguay, Québec, J6K 1C1.
N° de téléphone 692-0930.

Accueil

Vêtu de peaux de bêtes sauvages,
Mangeant sauterelles et miel sauvage,
Jean-Baptiste préparait le terrain et les cœurs,
À recevoir Jésus, notre Guide et Sauveur.

Plus discrètes dans notre tenue,
Nous, Carole et Monique, avons à notre menu;
Une parole accueillante, de la patience, de la discrétion,
Un beau sourire, de bonnes recettes, un café qui sent bon,
Pour préparer les esprits et les cœurs des différents invités
À se sentir chez eux, à se sentir aimés,
Comme si c'était Jésus qui accueillait Lui-même,
Les petits et les grands, les pauvres et les reines.

Carole Longtin & Monique Robidoux



Monique Robidoux, Carole Longtin

ACLE

C'est en octobre 1984 que l'ACLE voit le jour dans notre communauté chrétienne de St-Joachim. Notre but est de rassembler les jeunes, garçons et filles de 13 à 18 ans, pour participer plus activement à la vie communautaire de notre paroisse. Notre participation ne se fait pas attendre et bientôt les célébrations eucharistiques et la liturgie des fêtes revêtent de nouvelles couleurs, un nouveau dynamisme. Chorégraphie, chant, danses, sketches se succèdent tour à tour pour ajouter à l'animation des messes et pour célébrer le Seigneur.

Nous avons aussi vécu plusieurs activités de groupe qui nous ont aidés à mieux nous connaître: participation au camp l'ACLE à St-Anicet, camp d'hiver au camp Étincelle, sorties en groupe à la Ronde, etc. Enfin nous avons animé des groupes de jeunes (randonnée à bicyclette, pique-nique).

Bref, après un an d'existence, nous sommes d'accord pour dire: l'ACLE c'est super le «fun».

Jean-Paul Clément



1^{re} rangée: Marc Beausoleil, Laetitia Bardo, Nathalie Miller, Nathalie Hudon, Sylvie Beausoleil

2^e rangée: Marie-Chantal Bourcier, Mane-Claude Daoust, Sylvie Brunet, Isabelle Trottier, Marie-Josée Daoust, Johanne Boucher.

N'apparaissant pas sur la photo Bertrand Hodgson, Jean-Paul Clément.

L'Association des Loisirs St-Joachim de Châteauguay a été enregistrée le 30 mai 1950.

Les Buts:

- a) De donner aux enfants et aux jeunes gens de la paroisse des loisirs sains, permanents, et honnêtes (un bon esprit d'équipe), en leur permettant de se divertir d'une façon intéressante.
- b) De donner plus de récréation et d'instruction pour l'esprit par les sports, les conférences, les excursions, les festivals, les soirées récréatives, les tournois etc., enfin tout ce qui est propre à intéresser la jeunesse.
- c) De leur fournir le matériel nécessaire pour permettre aux jeunes de pratiquer leur sport.

Énumération de quelques sports organisés:

Le badminton, le volley-ball, le hockey intérieur, la balle-molle, le rugby, et autres.

En un mot, le but de la dite Association est la récréation et l'instruction de l'esprit. le délassement du corps et l'organisation de terrains de jeux.

La Devise: Une âme saine dans un corps sain.

Jean Longtin, président
Émile Larivière, vice-président



Mano Longtin, Marc Larivière, Jean Longtin, Émile Larivière, Roland Vermier
N'apparaissant pas sur la photo: Jean Cécyre, Normand Trudeau, Guy Trudeau, Pierre Rasik

«Aujourd'hui dimanche»

Radio communautaire
CHAI-MF 101,9
Dimanche 10h30

Chaque semaine, l'équipe se retrouve bien simplement autour de la table pour partager la bonne nouvelle de Jésus. Il y a lecture de l'évangile du jour proclamé dans toutes les églises du monde suivie de commentaires spontanés que suscite cette lecture. Il ne faut pas passer sous silence le grain de sel de Pierre ou le féminisme de Louise...

La Parole qui fait le sujet de notre méditation est ensuite transposée dans une activité qui se vit dans le grand Château-guay dans les milieux social, scolaire, pastoral ou autres. Souvent des invités viennent témoigner de leur engagement dans ce domaine.



Pierre Landôt, Ginette Barré, Jeanne D'Arc Germain, Gérald Robert. Assis: Serge Gameau, Louise Robert.

Nous espérons rejoindre ainsi les personnes qui cherchent la Vérité, leur apporter quelques pistes de réflexion et aussi les encourager dans leur cheminement; tout cela se déroule sans aucune prétention dans la bonne humeur, la joie sous la mouvance de l'Esprit-Saint.

Louise Robert

Bulletin Entre-Nous

Ce bulletin qui se veut différent du bulletin paroissial qu'on se procure à l'église durant les messes a pour objectifs

- Comblen une sérieuse lacune de renseignements
- Sensibiliser les paroissiens aux problèmes de notre communauté: ...Problèmes administratifs — scolaires — liturgiques, etc.

Ce bulletin qui se veut différent du bulletin paroissial qu'on se procure à l'église durant les messes a pour objectifs

- Comblen une sérieuse lacune de renseignements
- Sensibiliser les paroissiens aux problèmes de notre communauté: ...Problèmes administratifs — scolaire
- liturgiques, etc.



1^{re} rangée: Anatole Cécyle, Lucienne et François Boulay, Melvin Fougère, Claudette Miller, Irène Curotte, Gilles Guilbault, Bernard Boyer.
2^e rangée: Lucien Dubé, André Léger, Suzette Léger, Jean-Pierre Manzoni, Richard Boucher, Léon Fradette, Gaby Barrette, Michel Miller.
N'apparaissant pas sur la photo: Jacqueline Laberge, Marcel Roussin, Normand Martel et Françoise Primeau.

- Favoriser et augmenter l'atmosphère de fraternité qui devrait exister dans notre milieu.
- Sensibiliser et faire participer les gens aux objectifs et à l'action pastorale

Il contient en général les éléments suivants:

Un mot du pasteur — Les statistiques: Naissances, mariages, décès — souhaits de prompt rétablissement, d'anniversaires — Les événements passés ou à venir — petites annonces — Informations sur nos différents comités et marquillers. — Services de notre paroisse.

En plus des bénévoles qui s'occupent de la distribution, le comité de rédaction est formé dans le moment de François Boulay, éditeur, Pierre Lanctôt (curé), Lucienne Léger Boulay, Jacqueline Laberge, André Léger, Suzette Loïselle Léger, Normand Martel, Léon & Gisèle Fradette pour la publicité.

François Boulay

Bingo St-Joachim

Les origines du bingo de St-Joachim remontent au début des années 60, soit environ 25 ans, alors que cette activité avait lieu à la salle paroissiale. Les profits étaient alors divisés entre le service des Loisirs et la Fabrique. Quelques années plus tard, la Fabrique demeurait la seule bénéficiaire. Plusieurs paroissiens et paroissiennes ont, au cours des ans, oeuvré dans l'organisation du bingo. Certaines y travaillent

depuis le tout début, d'autres depuis plus de vingt ans, soit: Mmes Jeanne St-Martin, Murielle Mathieu, Margot Lalonde, Anita Desparois et Marielle Mallette. Une soirée de bingo occupe 18 personnes. La clientèle, que l'on retrouve tous les jeudis soirs à la salle de l'école Marguerite Bourgeois, vient des paroisses voisines, quelques fois de Montréal et un certain nombre de notre paroisse évidemment. Les profits réalisés lors de ces soirées permettent à la Fabrique d'équilibrer son budget annuel.

Suzette Loïselle Léger.



Margot Lalonde, Jeanne St-Martin, Anita Desparois, Murielle Mallette, Suzette Loïselle Léger, Assis. Murielle Mathieu



Jean-Pierre Côté, Valmar Proulx, Victor Proulx, Raymond Ducas. Bertrand Côté, Conrad Cardinal, Jacques Charron, Roger Rochon, Roy Bigaouette, Yvon Lalonde, Jean-Guy Denis, Rosaire Ducas, Gilles Ménard, Ernest Yelle
N'apparaissant pas sur la photo: Guy Lapointe, Claude Caouette, Jacques Bolduc, Michel Bodelle

Chevaliers de Colomb

Les Chevaliers de Colomb de Châteauguay fêteront en 1986 le 30^e anniversaire de leur fondation. Nous sommes fiers de compter plus de 500 membres en règle qui se joignent au 1.4 million de Chevaliers à travers le monde pour soutenir avec leurs familles les valeurs catholiques en travaillant ensemble pour un meilleur avenir.

Une initiation au trois degrés de notre Ordre est prévue à Châteauguay en janvier 1986. Si vous voulez jouir des challenges, de la satisfaction et de la sécurité d'être membre de l'organisme catholique fraternel le plus dynamique au monde; joignez-vous aux Chevaliers de Colomb.

Yvon Lalonde

Cercle de Fermières St-Joachim de Châteauguay

Fondé le 23 janvier 1940, le cercle de Fermières oeuvre au sein de notre paroisse depuis déjà 45 ans.

Un organisme à but non lucratif, il compte aujourd'hui dans ses rangs 135 membres de 20 à 75 ans.

Nos objectifs sont: les intérêts de la femme et de la famille, le développement de notre culture personnelle, une

implication dans les différentes sphères socio-économiques, l'enseignement et la promotion de l'artisanat.

Nos principales activités sont: une réunion mensuelle le 2^e lundi de chaque mois, conférences sur différents sujets intéressant la femme, cours artisanaux et culturels, voyages.

Lise Lacasse & Thérèse Morin Legault



Debout: Agnès Jones, Lynne Beausoleil, Céline Floreskul
Assis: Lise Lacasse, Danièle Pinard, Thérèse Morin Legault
N'apparaissant pas sur la photo: Huguette Delisle

Café Chrétien

Le Café Chrétien «La source», fête bientôt ses deux ans de «Vie». Je dis de «Vie» car c'est vraiment la vie que nous accueillons, la vie qui bat au coeur de chacune des personnes, enfants, adolescents, adultes, qui se présentent chez nous le vendredi soir. Dans ces deux ans le café chrétien a vécu des moments émouvants (témoignages de vie), des moments ressourçants (cours de bible, diaporama), des moments palpitants (soirée de Noël), des moments recueillants (prière, chants).

Alors, si le coeur vous en dit, n'ayez pas peur... venez fraterniser, partager avec nous; vous y découvrirez peut-être un peu de l'Amour de Dieu.

Jean Paul Clément



1^{re} rangée: Jean-Paul Clément, Nicole Belley, Guylaine Laramée, Ginette Bernier, Jacques Hélu.
2^e rangée: Michel Durocher, Carol Pineault, Michel Guindon, Jean Lacoste, Fernand Trépanier, André DeRepenigny

Chorale des jeunes

En novembre 1983, à la paroisse St-Joachim, Manon Gendron, organiste, ainsi que Claude Lemieux et Raymonde Doré, membres de la chorale des adultes, décidèrent avec le curé Pierre Lanctôt de former la «Chorale des jeunes de St-Joachim». En février 1984, quelques vingt jeunes, âgés entre 7 et 16 ans, se retrouvaient au jubé de l'église pour chanter le répertoire liturgique entre amis.

L'activité à laquelle participaient ces jeunes cessait le 24 juin pour la période estivale. En septembre 1984, le groupe repartait à nouveau avec cette fois 30 choristes âgés de 7 à 21 ans. Leur défi était de préparer les chants traditionnels de Noël. Le défi fut relevé et la chorale connut un grand succès.



Les responsables sont: Claude Lemieux en haut à gauche, et Manon Gendron à l'extrême droite.

Le 5 février 1985, huit membres du groupe, dirigés par Claude Lemieux et accompagnés par Manon Gendron, se voyaient invités à interpréter l'hymne national aux cérémonies de fermeture du 4^e tournoi provincial de hockey, midget de Châteauguay, devant quelques 1 000 spectateurs.

Quelques semaines plus tard, les 31 choristes du groupe, remportaient la 3^e position au concours du chant thème du 250^e anniversaire de leur paroisse. Malgré leur déception, les jeunes ressortaient avec une certaine fierté de cette expérience car ils avaient appris à se divertir et à participer. C'est ce qui était le principal but du groupe.

Au mois d'août 1985, suite à la demande de plusieurs choristes d'élaborer le répertoire, les deux responsables, déposèrent une demande à la ville de Châteauguay afin de pouvoir former «Le chœur jeunesse de Châteauguay». Leur demande fut aussitôt acceptée par Monsieur R. Sylvestre, directeur du département socio-culturel de la ville.

Cependant, la «Chorale des jeunes de St-Joachim» a suivi et suivra son cours normal pour prouver l'implication vivante des jeunes de la communauté de St-Joachim.

Claude Lemieux



Chorale

Être directeur de chorale c'est faire chanter un groupe de gens qui aiment chanter tout en priant.

Il s'agit de rencontrer notre curé au moins une fois tous les deux mois pour discuter des chants à choisir en vue de la liturgie qui suit la date de la réunion.

On y met un peu de variation mais toujours de façon à ce que tous les paroissiens puissent entonner les chants avec la chorale.

Nous tenons beaucoup à la participation de tous dans toutes les cérémonies quelles qu'elles soient.

Un directeur de chorale ne peut réussir seul; il a besoin de la coopération de monsieur le curé, puis d'une organiste et quelques membres de la chorale. Les suggestions apportées par chacun sont toutes importantes en tous points.

Une pratique de la chorale par semaine est nécessaire afin de donner le bon ton et le rythme nécessaire à chaque chant de façon à ce que les paroissiens puissent suivre le plus facilement possible.

Voilà ce en quoi consiste la chorale et son directeur.

Yolande Alarie

1^{re} rangée: Monique Beauchemin, Yolande Alarie, Johanne Brunet, Claudette Hébert

2^e rangée: Florian Morelli, Romuald Mallette, Serge Gervais, Claude Ménard, Madeleine Blais, Louise Delisle, Gisèle Gagnon, Sylvie Brunet.

Comité de pastorale baptismale

Le comité de baptême a été formé officiellement en février 1984. Il est composé actuellement de 5 membres: Céline Pilon, Richard Boucher, Denise Gariépy, Réal Faubert, Françoise Bardo.

Céline et Richard avaient commencé quelques mois avant, faisant la continuité d'un comité existant des années passées.

L'accueil était la plus grande qualité de Jésus. Le baptême, c'est l'entrée dans la grande famille de Dieu. Nous, au comité, nous mettons l'accent sur cet accueil. Nous voulons avoir les bras ouverts à l'arrivée de ces enfants qui nous sont confiés.

Une semaine avant la cérémonie du baptême, une rencontre est organisée lors d'une soirée où nous échangeons avec les parents, parrains et marraines. Les rencontres sont d'une grande richesse où nous essayons ensemble de trouver en nous nos convictions profondes, c'est quoi vivre pour nous?

Qu'est-ce qui nous pousse à vouloir que nos enfants vivent la même vie que nous? Qu'est-ce qui nous pousse chaque jour à nous en sortir? En 1985 comment vois-tu Jésus? L'église c'est toi? c'est moi? c'est le curé, la communauté?

À la lumière de ces rencontres, il se crée un climat fraternel et lors de la cérémonie, nous vivons une fête où chacun a sa place; c'est une grande famille que nous accueillons.

Au nom de la communauté de St-Joachim, nous remettons aux enfants une petite croix, un cierge ainsi qu'un album-souvenir. Nous demandons aux parents de nous donner une photo avec laquelle nous montons un album paroissial.

L'an passé nous avons pris l'initiative de fêter une fois l'an nos baptisés sous le thème: «La fête de la vie». Plusieurs parents ont grandement apprécié de se retrouver.

Nous souhaitons que chacun se découvre une appartenance à la grande communauté de St-Joachim.

Françoise Bardo



Céline Pilon, Richard Boucher, Denise Gariépy, Réal Faubert, Françoise Bardo.

Historique du club de l'Âge d'Or St-Joachim Inc.



Assis: Jeannette Gendron, Pierrette Jérôme, Thérèse Legault, Gisèle Nadeau.
Debout Jean-Mane Fortin, Jean-Paul Laberge, Anatole Cécyre, Lucien Riard, Bernard Ulrich.

Fondation du club:	12 février 1969
Affiliée à la F.A.D.O.Q.:	28 avril 1973
Incorporé:	5 octobre 1977

Le but de notre club est de revaloriser les personnes du troisième âge en leur procurant des loisirs agréables, une détente saine et une amitié fraternelle entre membres.

Le club a maintenant son local permanent situé au 13, rue Principale (ancienne salle paroissiale).

De nombreuses activités sont offertes aux gens de 55 ans et plus, tels que sacs de sable, cartes, dards, billard, tennis sur table, gallet, jeux de fers, conditionnement physique, artisanat, souper mensuel, cours de danse de groupe et social, voyages, etc.

Le club compte présentement 350 membres et il ne cesse de grandir. Toute personne intéressée à avoir de plus amples informations pour faire partie du club peut communiquer au bureau de la direction en composant le 691-6559.

Photo du conseil d'administration actuel du club, prise à notre local au 13, rue principale.

Thérèse Legault

Club d'Activités Sociales St-Joachim

Le Club Social St-Joachim fut fondé vers la fin des années 60 par Louis-Philippe McComber et quelques membres des loisirs. À l'origine, le but du club était d'organiser des soirées bénéfiques au profit des loisirs St-Joachim afin que les jeunes puissent pratiquer divers sports et activités connexes.

Les membres étaient des parents d'enfants fréquentant les loisirs. On organisait: danses, dégustations de vins et fromage...

Depuis quelques années, vu le nombre restreint de nos membres, le club social St-Joachim s'occupe d'organiser le bazar annuel du mois d'octobre en collaboration avec les associations paroissiales. Ce qui n'empêche pas nos membres de s'impliquer à d'autres niveaux de la paroisse.

Lorraine Rochon



Lorraine Rochon, Jacqueline Lacoste, Laurette Marchand, Jeanne St-Martin, Suzette Léger.

Comité d'entraide

Depuis une quinzaine d'années déjà, ce comité existe. Nous sommes présentement six bénévoles.

Au sein d'une famille l'usage veut que l'on se passe des vêtements d'une personne à l'autre. Le même phénomène



Marie-Berthe Laberge, Pauline Curotte, Lise Soucy, Laura Roy, Jacqueline Laberge

se produit à St-Joachim au sous-sol de la sacristie. Chaque mardi après-midi de 1 heure à 3 heures on peut y apporter des vêtements usagés ou encore avoir le plaisir d'en acheter pour quelques sous.

Cet échange amical permet aux membres du comité de subvenir aux besoins des personnes les plus démunies qui nous ont été recommandées. Dans certains cas, on offre gratuitement des layettes de bébé, des draps, de la nourriture, des souliers ou des bottes.

Quand il y a un appel à l'aide, on essaie d'y répondre. Les sourires et la gentillesse sont gratuits. Tous sont bien reçus. Que l'on ait besoin d'un vêtement chaud pour l'hiver ou d'une amie pour se réchauffer le cœur, c'est à la même adresse. Et croyez-moi, quand on la connaît, on ne l'oublie jamais.

Membres: Jacqueline Laberge
Marie Berthe Laberge
Lucille Ricard
Laura Roy
Pauline Curotte

par Louise Ferland et Lise Soucy



1^{re} rangée: Luc Lécuyer, Jean-Baptiste Bardo, André DeRepentigny, Serge Gagné, Yves Gagné, Sylvie Bergevin
 2^e rangée: Joanne Chassé, Lise Bergevin, Sylvie Richer, Jean-Paul Clément, Sylvie Binet, Josée Hurteau, Julie Binet.
 3^e rangée: Normand Lafrenière, Gaétan Daoust

La communauté Le Jardin R³

La communauté Le Jardin est un organisme qui existe depuis 1 an. Elle a à son actif de 20 à 25 membres dont l'âge varie de 18 à 30 ans. Les rencontres sont hebdomadaires.

La communauté se veut une continuité de la fin de semaine R³. Elle aide le jeune à grandir en lui-même, avec les autres et avec Dieu.

À chaque rencontre, un thème est choisi et développé par différents membres. De cette façon tous les membres peuvent participer plus activement. En dehors des réunions, quelques sorties sont organisées ex: Journée plein air, partie de balle molle, participation à l'eucharistie, ainsi que l'organisation d'une partie de la réunion des Fermières (ce fut une expérience très enrichissante). Également, il y a des fins de semaine appelées R³ qui visent à découvrir un peu plus chaque membre. Lors de ces séjours, activités et présentations de thèmes se succèdent.

Beaucoup de chaleur et d'amitié se dégagent de nos rencontres, ce qui nourrit notre foi.

Josée Hurteau

Comité des réfugiés

Après le retrait de l'armée américaine du sud du Vietnam, les Vietcongs refoulent les sudistes vers la mer. Dans l'affolement, ils s'entassent sur des petites embarcations et risquent exploiters, pirates et tempêtes. On les surnomme les «Boat People».

Simultanément, le Cambodge subit une guerre civile, c'est presque un génocide, provoquée par les Kmhers Rouges cherchant à éliminer toute personne instruite, vidant les hôpitaux et les institutions d'éducation.

Alors dès l'été 1979, les premières personnes sensibilisées décident de former un comité d'accueil à la demande des évêques canadiens.

Les principaux buts du comité sont de trouver logement, habillement et meubles, de leur procurer sécurité, éducation et faciliter leur intégration dans notre société et notre monde du travail pour une période d'un an.

Dès septembre, une levée de fonds s'organise dans la paroisse, invitant des personnes disponibles et demandant des logements ou chambres et des meubles. Trois logements,

2 chambres, habillement en quantité et près de 7 000 \$ est la réponse des paroissiens. Ce même vent de coopération se sent entre différents services dont celui de l'éducation des Adultes, Service d'Immigration Canada et des comités inter-paroissiaux.

Jusqu'à ce que le gouvernement fédéral mette fin à son programme d'immigration et que l'intégration des derniers arrivants soit complétée, le comité se réunit régulièrement à toutes les 3 ou 4 semaines. Après, il devient un comité de vigilance, prêt à aider pour des besoins isolés comme soutien à une famille guatémaltèque ou à un ressortissant salvadorien.

Nous avons reçu du Vietnam les personnes suivantes: Trong Nguyen, Mlles My-Dung et My-Hoa Luong et du Cambodge Heaw et Yam Lath ainsi qu'un jeune couple Neam et Roeun Sok.

En 1985, l'attachement des réfugiés demeure toujours. Le groupe a grandi par la naissance de 3 cambodgiens et d'un vietnamien.

Jacques Paquette



1^{re} rangée: Lucienne Boulay, Jacques Paquette, Gisèle Fradette.
2^e rangée Jacques Régis, Gaby Barrette, Jean-Pierre Manzoni, Léon Fradette
N'apparaissant pas sur la photo: Diane Dorais, Jacqueline Laberge.

Contribution financière

À la fin des années 1970, les marguilliers, voyant les dépenses augmenter et les revenus se stabiliser, ont étudié les différentes avenues leur permettant de boucler le budget de la paroisse. Après consultation auprès des diocèses environnants, ils ont réuni un groupe de paroissiens et ont proposé la formule qui a donné le mode actuel de financement. Le but: rejoindre et faire participer l'ensemble des pratiquants sur une base volontaire en leur demandant la dîme et l'équivalent des sommes qu'ils verseraient normalement aux quêtes du dimanche. Les gens devant être rejoints par une série de visites à domicile, le projet ne pouvait réussir sans l'aide de nombreux bénévoles.



Encore aujourd'hui, le groupe fonctionne de la même façon. Un grand responsable voit à la bonne marche du projet. Quelques aides s'occupent des tâches plus spécialisées (communiqué, recrutement, secrétariat). Douze responsables de secteurs voient à la distribution des tâches au niveau des quartiers. Soixante-dix bénévoles vont visiter vingt à trente voisins.

La campagne a lieu au cours du mois d'octobre. À la fin février, un rappel est fait à tous ceux qui n'ont pas répondu. Une liste des membres remise à jour régulièrement nous permet de contrôler la campagne et le rappel. Les résultats qui furent de 55 000 \$ au début, sont maintenant de 75 000 \$ et progressent régulièrement.

Environ 800 personnes contribuent régulièrement aux finances paroissiales, ce qui fait qu'ils seraient mieux de se définir comme l'ensemble des paroissiens de St-Joachim plutôt que comme un simple comité.

Michel Miller

Comité «défilé de mode — 250€»

L'histoire du souper-défilé-mode-bénéfice commence par l'achat de mon propre manteau de fourrure. Le voyant si beau, je me risque pour demander à Louis McComber s'il serait prêt à en donner un pour le gros tirage organisé pour la paroisse. Après une dizaine de minutes de discussion, le manteau était dans le tirage. Louis McComber m'a proposé de faire un défilé de mode. J'ai accepté en pensant à mon église qui avait un grand besoin de se refaire une beauté.



Roger Tremblay (directeur du chœur Arc-en-ciel), Lorette Marchand, Jacqueline Lacoste, Jeanne St-Martin, Jeanne-d'Arc Filiatrault, Louis et Philippe McComber (McComber Fourmures), Réal Tremblay (Administrateur du chœur Arc-en-ciel), Jeannette Laberge
 Debout: Émile Lanvière.
 N'apparaissant pas sur la photo: Jean-Paul Laberge, Françoise Bardo, Reynald Filiatrault, Gérard Barrette

Le comité se compose de: Émile Lanvière, Jacqueline Lacoste, Jeanne St-Martin, Françoise Bardo, Jeannette Laberge, Lorette Marchand, Jean-Paul Laberge, Gérard Barrette, Jeanne d'Arc et Reynald Filiatrault.

Les participants sont: Louis McComber Inc., Magasin Tisseur et le chœur Arc-en-Ciel qui viendra agrémenter en douceur notre soirée.

Plusieurs personnes nous ont accordé leur support: les propriétaires du conservatoire de musique régional Yamaha, Monique et Pierre Beauchemin, le fleuriste Rose Rouge, la pharmacie Durocher, Jules Dumouchel du Rustik.

Des prix de présence sont offerts par Air-Sol, Nid d'Art, Rôtisseries St-Hubert M. Daoust de Loto-Québec, Au Bec-Faim, Lingerie Francine Dubuc, Salon de l'Élégance, Chaussures Hébert de Melocheville, La boulangerie Martinez de Mercier, R.A.B. (comptable) S.M.D. (comptable)

Une contribution financière nous fut apportée par: Fi-chault Automobile, Gilles Casse-Croûte, Salon Rolande, Pharmacie Filiatrault, Imprimerie 3A. Ce projet m'a permis de vivre une expérience inoubliable.

Jeanne d'Arc Filiatrault

Contribution financière (statistiques)

Comité d'aide au presbytère pour la contribution financière et les statistiques.

À la suite du travail des bénévoles pour la contribution financière, un grand nombre de dons en argent et en chèques arrivent au presbytère.



1^{re} rangée: Lucienne Boulay, Hélène Barrette, Irène Curotte
 2^e rangée: Françoise Laberge, Anatole Cécyre, Gaby Barrette

Un besoin urgent se dessine pour gérer ces nombreuses offrandes. Mme Lucienne Boulay décida de mettre sur pied un comité à cet effet qui est maintenant formé de Mmes Irène Curotte, Gaby Barrette, Françoise Laberge, Hélène Barrette, Gisèle Fradette.

Le travail de ce comité consiste à compter les offrandes, les entrer dans les statistiques, préparer des reçus, faire les bordereaux, retracer les signatures des chèques irréguliers, etc.

Ce travail a tenu le comité très occupé durant la campagne de souscription et par la suite, ce comité s'occupe de mettre les statistiques de la paroisse à jour et au point.

Lucienne Boulay

Comité du souper de la faim

Depuis 1972, à chaque Vendredi Saint a lieu le souper de la faim.

Les buts sont:

- s'arrêter pour réfléchir et parler du Tiers-Monde
- prendre un repas très minime et rester sur son appétit comme cela se produit dans les pays en voie de développement
- offrir en argent l'équivalent d'un bon repas pris au restaurant
- diriger les sommes recueillies vers une ou des oeuvres du Tiers-Monde.

En 1985, les bénéficiaires étaient:

- soeur Gertrude Paré, missionnaire Immaculée-Conception en mission au Malawi, petit pays en Afrique Centrale



1^{re} rangée : Lucienne et François Boulay, Aline Vernier, Françoise Laberge.
2^e rangée : Anatole Cécylre, Solange Lefebvre, Gaby Barrette, Irène Curotte, Jacques Paquette.

N'apparaissant pas sur la photo : Jacqueline Laberge, Juliette Roy, Jacques Paquette.

- Roger Laniel, ancien curé de St-Joachim en mission à Tegucigalpa au Honduras
- Frère Paul-Émile Legault, frères des Écoles Chétiennes, en mission à Port-de-Paix en Haïti.

Le Souper de la Faim est une manifestation de solidarité envers nos frères et nos soeurs démunis par l'entremise de nos trois missionnaires.

Jacques Paquette

Développement et Paix

Développement et Paix c'est une organisation catholique canadienne fondée en 1967 par les évêques du Canada pour promouvoir la solidarité internationale active des Canadiens avec les peuples du Tiers-Monde. Ses moyens d'action sont l'appui financier à des centaines de projets de développement socio-économique dans de nombreux pays d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie et un programme d'information et d'éducation auprès de la population canadienne.



Jacques Régis, Gisèle Fradette, Jacques Paquette

Chaque année, l'organisme mène deux campagnes. Une première à l'automne, vise à sensibiliser les Canadiens et les Canadiennes sur les réalités vécues dans le Tiers-Monde et à promouvoir la solidarité internationale. La deuxième campagne «Carême de partage» est axée principalement sur la levée de fonds et se tient durant la période du carême.

Les membres bénévoles qui représentent la paroisse Saint-Joachim, travaillent au sein de l'équipe locale du Grand Châteauguay où sont représentées les différentes paroisses sur le territoire.

C'est au niveau des équipes locales que sont établies les plans d'action pour les activités de ces deux campagnes. C'est ainsi qu'à chaque année tous les paroissiens de St-Joachim sont invités à participer à nos activités et à démontrer leur esprit de solidarité internationale envers les plus démunis de la terre.

Jacques Régis

Marguilliers

Salut à tous,

En cette année internationale de la jeunesse, nous, les marguilliers, nous avons voulu orienter l'administration de la paroisse vers un rajeunissement de nos effectifs et de nos biens. Notre raison est de stimuler l'implication et l'appartenance des paroissiens à leur milieu et à leur foi.

Dieu ne nous demande pas de faire des miracles mais Il se sert de nous et de notre agir pour en réaliser.

C'est ainsi qu'en restructurant notre administration et notre comptabilité, nous avons pu avec nos maigres revenus rénover le toit de notre église, convertir notre système de chauffage au gaz et informatiser nos livres comptables et diverses activités de la paroisse.

Ce renouveau, coïncidant avec les fêtes du 250^e anniversaire de la paroisse, a provoqué un effet d'entraînement qui a stimulé l'énergie de plusieurs paroissiens. À tel point que nous avons pu dénombrer et surtout manifester et faire connaître à tous, les multiples comités d'action inscrits dans notre milieu paroissial.

D'autres comités ont surgi sous l'impulsion de notre appartenance pour aider à compléter ce renouveau. Notons le comité du souper-défilé-mode qui a eu lieu au restaurant le RUSTIK le 24 septembre dernier. Le profit de cet événement ira compléter la rénovation de notre église. Il y a aussi le comité du grand tirage qui s'oriente vers la réfection de notre orgue, un atout vraiment important dans notre liturgie. Soulignons aussi le comité de la Fête de la Fidélité qui veut manifester au monde la solidité possible du couple dans leur amour quand il s'inspire du seul et véritable Amour divin.

Les marguilliers se sont dirigés chacun dans une sphère d'action. C'est ainsi que M. Michel Miller aidé de M. Pierre Lanctôt, a réalisé l'informatisation de la comptabilité et de l'administration générale de la paroisse. Cela facilite et améliore entre autres et rend plus accessibles les multiples activités de la paroisse.



Reynald Filiatrault, Gilles Drolet, Pierre Lanctôt, Carol Pineault, Michel Miller, Geneviève Morris, Claude Daoust

L'administration du cimetière s'est vu restructurer sous les efforts de Mme Geneviève Morris et de mon support.

Messieurs Carol Pineault et Gilles Drolet ont à conjuguer leur talent sur la comptabilité rigoureuse de la paroisse.

M. Claude Daoust oriente ses énergies à la rénovation de notre église. Il voit à la concertation de tous les intervenants tels que le gouvernement, les autorités diocésaines, les architectes et les constructeurs.

Et moi je note dans un grand livre toute cette effervescence de notre comité des marguilliers.

Tout ce travail se réalise aussi grâce aux énergies déployées par nos prédécesseurs à la direction de la paroisse. Nous formons avec eux une continuité et un tout qui s'enrichit des réalisations précédentes, présentes et futures.

Nous espérons que nos efforts profitent à la génération présente et aux générations ferventes futures.

Le comité des marguilliers vous salue et vous souhaite la paix du Christ.

Reynald Filiatrault

Fête de la fidélité

Voici en quelques mots ce qu'est la Fête de la Fidélité.

C'est un hommage aux nombreux couples qui célèbrent cette année d'une manière toute spéciale leur anniversaire de mariage.

Nous voulons avec leurs parents et amis, exprimer notre joie de les voir unis dans la fidélité et l'amour.

Nous marquons cet heureux événement par une messe d'action de grâces qui permet de redécouvrir toute la grandeur du mariage chrétien.

Nous continuons ensuite la Fête par un banquet suivi

d'une soirée dansante dans une atmosphère de joie, de paix et d'amour, entourés de tous les parents et amis des couples fêtés.

Jeanne Lacoste et Jacqueline Lacoste

Comité de la Fête de la Fidélité:

Présidente: Cécile Picard

Vice-présidente: Jeanne Lacoste

Secrétaire-trésorière: Jacqueline Lacoste

Directeurs: Rita Desparois

Jean Picard

Jean-Guy Major



Rita Desparois, Jean-Guy Major, Jacqueline Lacoste, Cécile Picard, Jean Picard, Jeanne Lacoste

Groupe Animation Jeunesse

Plusieurs se demandent ce que font les jeunes à la sacristie durant la célébration de la Parole.

Il y a quelques années, c'était une garderie mais maintenant nous y faisons bien des choses. Habituellement, nous lisons aux enfants une lecture du dimanche ou nous commentons avec eux un événement de la semaine (visite du Pape, semaine sainte). Il arrive aussi qu'on leur explique les parties de la messe; ce qu'est l'Eucharistie, pourquoi se donner la Paix, qui a composé le Notre Père. Nous parlons beaucoup de la prière et nous leur faisons aimer la Bible, le plus beau livre à lire. Cette année nous avons raconté l'histoire de Noé, Moïse, Jean-Baptiste. bien sûr l'histoire de Jésus reste la plus populaire. On s'est amusé à imaginer Jésus dans l'atelier de Joseph ou en train de jouer avec ses amis.

La présence des enfants est variable d'un dimanche à l'autre mais en moyenne nous en accueillons une quinzaine par dimanche. Le groupe «La Clé», Diane Pineault, Carlos et Nicole Borges se partagent l'animation.

En conclusion, ce qui est important dans cette rencontre dominicale c'est de vivre une liturgie adaptée aux enfants tant par le langage que par le rythme. Que les enfants soient bien et qu'ils aiment venir jaser avec nous et si en plus, ils peuvent adapter ce qu'ils ont entendu dans leur vie quotidienne: notre but est atteint.

Nicole Borges



Marie-Claude Daoust, Carlos Borges, Nicole Borges, Isabelle Trottier, Nathalie Miller.

Maison des Jeunes Chatelois

C'est en 1978 que le concept Maison des Jeunes Chatelois prend naissance à Châteauguay.

Vers 1982, avec la Collaboration des bénévoles et de personnes ressources, le Comité de Coordination de l'époque met en oeuvre l'implantation de la Maison des Jeunes Chatelois au sein de la communauté.

Depuis 1984, la Maison des Jeunes Chatelois assure une permanence au 80 rue Principale à Châteauguay.

La Maison des Jeunes Chatelois est un organisme qui travaille à améliorer les conditions de vie des jeunes de 12 à 21 ans, tant au niveau économique que social.

OBJECTIF:

Regrouper des jeunes.

BUTS:

- Offrir un lieu de rencontre, d'échanges, un lieu d'écoute, d'attention et d'entraide
- un milieu de vie alternatif
- un lieu d'apprentissage favorisant la prise en charge d'initiatives individuelles et collectives.

ACTIVITÉS:

Activités Éducatives:

- Rencontres d'informations, discussions, formation sur des thèmes tels que:
 - drogue
 - vie familiale
 - éducation
 - environnement etc.

Activités de Loisirs:

- ateliers: cuir, vidéo, sculpture, menuiserie etc.
- improvisation
- théâtre
- ciné-club
- sports (plein air, canot, camping, etc.)
- sorties
- danses

UNE IMPLICATION:

- aux différents niveaux de décisions (Conseil d'Administration, Comité Maison)
- dans l'organisation de différentes activités.

STRUCTURES:

- Assemblée Générale des membres
- Conseil d'Administration composé de 7 jeunes et 7 adultes (Administration Public)
- un Comité Maison composé de 5 jeunes en collaboration avec personnes ressources (Administration Interne)
- une équipe d'animateurs(trices)
- une équipe de bénévoles.

Mireille Moran



Sylvain Brunet, Nataly Fillion, Éric St-Denis, Alfred Moran, Mireille Moran, Diane Robert, Jacques Laplante, Jeannot St-Onge.
N'apparaissant pas sur la photo Bernard Reid, Denis Josien, Nathalie Simon, Marie-Hélène Simon, Oscar Baron, Guylaine Gagnon, François Gagné

Mouvement des Cursillos

Signification de notre emblème: la forme circulaire représente la terre. Le fond noir: les ténèbres de ce monde. Le tracé rouge: l'unité des chrétiens en communion avec le Christ, représenté par la croix. La flamme: le rayonnement de cette unité en lumière et en chaleur. Le mot décolores: la vie en couleur.

Le but de notre mouvement est un mouvement d'Église, qui, au moyen d'une méthode spécifique, rend possible l'expérience personnelle et communautaire de ce qui est fondamental dans le christianisme, dans le but de former des noyaux de chrétiens en les aidant à découvrir et réaliser leur vocation personnelle comme ferment d'Évangile dans leur propre milieu.

La rencontre hebdomadaire qui nous permet de vivre la fraternité d'une communauté chrétienne et *aller de l'avant*.

Tout cela se fait à travers un trépied fondamental au Cursillo (Prière — Étude — Action) qu'on revise chaque semaine.

Ce mouvement répond aux appels de l'Église. D'ailleurs, lors d'une Ultreya internationale à Rome, le pape Paul VI disait: «Cursillistes, le Christ, l'Église, et le Pape comptent sur vous».

Décolores

Notre Animateur spirituel: Pierre Lanctot

Responsable: Cécil et Paul Dorais

Animateurs: Eileen Blanchette, Nicole Belley, Pierrette & Gérard Vaillancourt.

Responsable de la région Est: Jeanne d'Arc & Régnald Filiatrault.

Paul Dorais



Reynald Filiatrault, Eileen Blanchette, Jeanne-d'Arc Filiatrault, Paul Dorais, Cécile Dorais, Denise Leclerc Bateau mascotte

Les Grands Frères / Grandes Soeurs de la Région de Châteauguay

L'association «Les Grands Frères et Grandes Soeurs de la région de Châteauguay», un organisme à but non lucratif, veut AIDER des enfants, sur une base INDIVIDUELLE. Nous cherchons à jumeler des adultes, nos «Grands Frères/Grandes Soeurs», à des enfants, nos «Petits Frères/Petites Soeurs».

Notre Petit Frère/Petite Soeur est un enfant qui provient d'une famille mono-parentale; qui ne présente pas de problème majeur, de délinquance ou de personnalité; qui est âgé de 7 à 14 ans; qui manifeste le DÉSIR d'avoir un Grand Frère/une Grande Soeur; dont le(s) parent(s) ou tuteurs accèdent à ce désir.

Notre Grand Frère/Grande Soeur est une personne adulte (âge minimum: 18 ans), célibataire ou mariée qui aura



Pauline Beauheu, Jean-Pierre Surprenant, Nicole Paquette-Leclerc, Salvatore Riggi, Diane Mathieu, Jean-Yves Prescott, Johanne Brunet, Marie-Claude Leduc. N'apparaissant pas sur la photo: Patrice Claude, Danielle Gagné, Robert Venafro, Jean-Luc Dumouchel, Guy Girardeau

été soigneusement sélectionnée, après s'être pliée à un examen détaillé (rencontre d'information, entrevue(s) avec spécialiste); qui nous aura fourni de bonnes références: au sujet de laquelle une enquête policière sera complétée. Il/elle se propose seulement, à raison de quelques heures par semaine, d'être un(e) AMI(E) compréhensif/compréhensive, pour un minimum D'UN AN, dans une perspective à long terme.

Le but du jumelage est d'offrir à l'enfant, durant les années où il édifie sa personnalité, l'influence et l'amitié d'une personne de son sexe, mature, aux qualités humaines stables.

Si vous voulez vous impliquer, contactez-nous!

Nicole Paquette Leclerc

Popote Roulante

Fondée depuis quelques années la Popote Roulante se devait d'être mise sur pied pour répondre à un besoin pour nos malades et handicapés.

La Popote Roulante sert à domicile de 75 à 85 repas chauds par semaine. et faute de bénévoles, elle pourrait en servir de 15 à 20 repas de plus par semaine.

Hélène & Jean Laliberté



Hélène Laliberté, Jean Laliberté, Thérèse Lalonde. N'apparaissant pas sur la photo: Fleur-Ange Pitre, Françoise Primeau, Aline Landreville, Madeleine Landreville. Tous ceux et celles énumérés ci-dessus font partie de St-Joachim et plusieurs autres, de d'autres paroisses.

Prière et communion

Notre comité existe depuis environ deux ans et demi. Lorsque le célébrant s'absente, il n'y a pas de messe. Notre rassemblement, animé par un (ou une) du groupe, se fait autour de la prière et de la communion. Les messes recommandées sont célébrées à un autre moment de la journée. Nous invitons l'assistance à porter dans leur coeur les mêmes intentions (mentionnons les intentions du jour) ainsi que toutes celles de la communauté. Pour guider notre prière nous prenons notre «Prions en Église».

Notre rituel de prière et communion se déroule comme ceci: Rituel d'accueil, Antienne, Kyrie, Gloria, Prière.

Rituel de la parole: Épître, Psaume, Évangile. Nous échangeons sur les passages les plus importants de l'épître et de l'évangile. Nous retenons une phrase qui nous aidera durant la journée

Nous récitons le «Je crois en Dieu».



Jean-Paul Clément, Marie-Marthe Laberge, Jacqueline Laberge, Thérèse Caron, Georgette Drolet

Rituel de la communion: «Notre Père» «Agneau de Dieu», communion avec la réserve eucharistique, moment de silence, prière finale.

Animatrices: Jacqueline Laberge
Marie-Marthe Laberge
Georgette Drolet

par Marie-Marthe Laberge, responsable.

La Pastorale des Jeunes Couples



Louise et Michel Durocher ainsi que leur fille Marie-Élaine.
N'apparaissant pas sur la photo: Jean-Sébastien

La Pastorale des Jeunes Couples est une des nombreuses cellules de la communauté St-Joachim.

Nos rencontres consistent à accueillir ces futurs jeunes couples dans ce beau projet que représente le mariage chrétien; ainsi que leur donner l'assistance et l'information concernant l'enquête pré-nuptiale ainsi que les détails concernant la cérémonie du mariage et l'importance du côté spirituel de leur projet. Un des buts de ces rencontres de groupe est d'échanger, tout en faisant connaissance, les émotions que représente ce beau projet. Nous essayons, au moins, d'accentuer l'importance d'une préparation individuelle que représente pour chacun de nous la vie à deux et la vie familiale en 1985; ainsi que l'importance du choix de se marier devant Dieu. Un gros merci à tous ces jeunes couples, qui aujourd'hui pour la plupart sont mariés, pour ce bel échange et cette participation, ainsi qu'à Pierre Lanctot l'initiateur de ce projet.

Louise et Michel Durocher

Prière du jeudi soir

Vous cherchez un moyen de vous rapprocher du Seigneur?

Venez nous rencontrer tous les jeudis soirs, entre sept heures et huit heures. Ensemble nous partageons l'Amour de Dieu, par la méditation, la messe, le partage de l'Évangile. De plus, à tous les premiers jeudis du mois, il y a le sacrement du pardon.

Nous sommes attentifs à vos besoins et à vos suggestions, pour améliorer et faire de cette heure votre heure avec le Seigneur, dans une connaissance plus grande du Père, du Fils et du Saint Esprit qui ne demandent qu'à se révéler à nous un peu plus chaque jour.

Dans la paix de Jésus, notre équipe vous salue.

L'équipe: Pierre Lanctôt
Jean-Paul Clément
Carol Pineault

Diane Pineault



Jean-Paul Clément, Diane et Carol Pineault

Pastorale des Aînés et des Malades de St-Joachim



Alfred Dorais, Hélène Laliberté, Madeleine Dorais, Gabrielle Laberge, Lucienne Masse, Jean Laliberté, Françoise Laberge, Thérèse Lalonde, Cécile Picard, Jean Picard
N'apparaissant pas et faisant partie de la pastorale: Françoise Prneau et Jacqueline Laberge.

Tout au long de son histoire, et cela depuis 250 ans, ce qu'on appelle aujourd'hui la Pastorale des malades a bien eu d'autres noms tels que: Visiteuses de malades — Services aux malades — Comité des malades — etc. Le curé en ce temps-là visitait les malades accompagné de son bedeau ou d'une âme charitable de la paroisse.

Depuis quelques années, ce comité a vu le jour pour venir en aide aux prêtres (si peu nombreux de nos jours).

Nous allons régulièrement visiter les malades et leur apporter la communion qui est un réconfort pour eux.

Hélène & Jean Laliberté

Les Scouts & Guides du Sud-Ouest

En 75 ans de scoutisme et de guidisme, 25 millions de jeunes y ont vécu les aventures que propose le Mouvement, et ça continue.

Jeannettes, Louveteaux, Guides, Éclaireurs, Kamsocks, Pionniers, Aînés et Adultes y partagent leur enthousiasme en la vie.

À Châteauguay, ce sont plus de deux cents jeunes de langue française qui y vivent intensément le plein air, le jeu,

l'engagement, la vie d'équipe et la fête dans la joie et la fraternité, unis autour de la loi scouts-guides à tous les scouts et guides du monde.

Une histoire d'amour à l'intérieur de la grande Histoire d'Amour de Dieu pour son peuple.

Gabriel Charland
Coordonnateur
21^e Groupe



Photo n° 1.
1^{re} rangée: Annie Jouvin, Julie Lagacé, Sophie Cadieux, Geneviève Beaudoin.
2^e rangée: Nina Gagné, Hélène Bobidoux, Sophie Ménard, Roxanne Major, Georgette Gaulin-Drolet



Photo n° 2:
Responsables des Jeannettes: arrière Louise Laplante, Jeannette Brodeur, Gabriel Charland, Ghislaine Thibodeau, Nicole Duval, Denise Ménard



Photo n° 3:
Responsables: extrême droite, Benoit Petitpas, Daniel Côté
extrême gauche, Sylvain Laplante

Sacristines

Nous nous occupons du chœur en général. Nous préparons l'autel pour la messe. Dans la mesure du possible, nous vérifions si tout est à l'ordre avant chaque célébration.

Au moins une fois par semaine, nous lavons et polissons les vases sacrés. Nous changeons aussi le linge à l'usage du culte. La réserve du vin et des hosties doit être surveillée de près. S'il y a lieu, nous portons beaucoup d'attention à nos amies les fleurs.

Pour les grandes fêtes, quelques-unes d'entre nous ont la gentillesse de nous préparer des décorations superbes comme de vraies fleuristes professionnelles.



Nous accomplissons cette tâche avec beaucoup d'amour.

Sacristines: Thérèse Caron
Marie-Marthe Laberge

par Marie-Marthe Laberge, Responsable.

Pastorale Scolaire

L'animation pastorale se veut un atelier où les jeunes par des exercices pratiques peuvent faire l'expérience et l'apprentissage de la vie et des valeurs évangéliques. Elle est aussi un complément à l'enseignement religieux.

Nous construisons des activités à partir du vécu des jeunes, c'est-à-dire du vécu de l'école et du vécu liturgique et apostolique de la communauté chrétienne.

Les jeunes concernés sont ceux du primaire, de la 1^{re} à la 6^e année.

Nous avons aussi une part active dans la préparation aux sacrements et accompagnons les jeunes et les parents à travers les sacrements de l'Eucharistie, du Pardon et de la Confirmation.

Le Service de Pastorale Scolaire oeuvre au nom des parents qui sont conscients de plus en plus de leurs responsabilités de transmettre les valeurs profondes dans lesquelles ils croient.

Cette année, ont oeuvré au sein de ce comité:

Michèle Bergeron	Irène Gariépy
Teresa Corté Réal	Micheline Laberge
Lorraine Corbeil	Ginette Lapointe Barré
Georgette Drolet	Céline Pilon Boucher
Aurèle Fillion	Larma Roy

Ginette Barré



Micheline Laberge, Michèle Bergeron, Ginette Barré, Lorraine Corbeil.

Service à l'autel

Bonjour,

Dring, Dring, êtes-vous disponibles pour servir la messe dimanche? À toutes les semaines, je reprends la formule dans un échange d'amitié et de fraternité. Question banale si l'on veut, mais qui laisse sous-entendre beaucoup d'enjeux; c'est pourtant si simple servir la messe au premier abord. Est-ce plus que posséder une certaine diction? Allons-y voir.

Si on le perçoit en terme de service à rendre à toute la communauté, c'est bon, si on le voit en fonction d'une participation plus intense au sacrifice c'est encore mieux, mais si on le voit comme un engagement responsable face à une vie communautaire signifiante, bravo voilà l'excellence à mon humble avis.

Puis-je formuler un vœu pour les années à venir? Il serait souhaitable que la majorité des pratiquants ait l'opportunité de participer activement au service de l'autel. Il s'y dégage des valeurs riches en moisson; le drame qui s'y déroule ne peut laisser indifférent, il n'y ferait qu'accroître la foi que ce serait déjà beaucoup. Pourquoi ne serais-tu pas du nombre?

Amicalement

Gisèle Fradette



Recours

«RECOURS» se veut comme un prolongement de la Pastorale des aînés et des malades en ce sens qu'il est subventionné par l'état. C'est pour aider les malades dans le besoin et tous ceux qui font appel à ce comité ou qui ont recours à nos services.

Hélène & Jean Laliberté



Alfred Dorais, Hélène Laliberté, Madeleine Dorais, Gabrielle Laberge, Lucienne Masse, Jean Laliberte, Françoise Laberge, Thérèse Lalonde, Cécile Picard, Jean Picard.

N'apparaissant pas et faisant partie de «RECOURS»: Françoise Primeau et Jacqueline Laberge.

St-Vincent de Paul

La conférence St-Vincent-de-Paul de St-Joachim existe dans sa forme actuelle depuis 1962.

Nos principales sources de revenus proviennent de collectes aux messes du dimanche, d'une campagne de sollicitation auprès des commerces et des professionnels de Châteauguay et d'une collecte de conserves dans les écoles de notre milieu.

L'objectif principal de notre association est de dépanner rapidement les membres de notre paroisse qui momentanément rencontrent des difficultés financières.

LES DIFFÉRENTS COMITÉS DE LA PAROISSE

Les principales activités se concrétisent à l'occasion de Noël avec la distribution de paniers de nourriture avec cadeaux pour les enfants. Toutefois, à tous les mois de l'année notre président M. Jean Desparois accède aux demandes qui lui parviennent suivant les argents disponibles à la Conférence St-Vincent-de-Paul de St-Joachim.

Louis Roy

Membres: Jean Desparois, Président
Louis Roy, Secrétaire
Gérard Laberge, membre
Romuald Mallette, membre
Jean Bosco Bourcier, membre



Louis Roy, Jean Desparois, Gérard Laberge, Romuald Mallette.
N'apparaissant pas sur la photo: Jean Bosco Bourcier.

Seréna

Promouvoir et enseigner les méthodes naturelles de planification des naissances, voilà la première raison d'être de Seréna (Service de Régulation des Naissances). C'est un organisme de couples bénévoles qui partagent leur vécu et leurs connaissances en matière de moyens naturels de limitation des naissances. Les personnes intéressées à connaître leur fécondité afin de mieux la prendre en charge sont invitées à contacter le couple-moniteur de sa région qui se fait un

plaisir de transmettre la joie qu'il a à vivre sa sexualité au travers d'une méthode naturelle de régulation des naissances. Loin de brimer la façon d'exprimer qu'il s'aime, le couple retrouve plutôt un mode de vie qui laisse libre cours à la créativité dans l'expression de ses sentiments amoureux.

Après plus de 25 ans d'expérience, Seréna peut non seulement répondre aux besoins de ceux qui veulent limiter les naissances mais également ceux qui sont en recherche de grossesse en période de pré-ménopause ou d'allaitement. Un couple accueillant de ta région attend ton appel.

Sylvie Roussin



Stéphane Faust, Yolande Lécuyer avec Rachèle, Louise Desroches avec Mélisa et Méranie, Sylvie Roussin avec Marie-Noëlle
N'apparaissant pas sur la photo: Denis Desroches, Michel Roussin

Société St-Jean-Baptiste

La Société St-Jean-Baptiste est un mouvement fondé le 24 juin 1834, par Ludger Duvernay. Cette société a été formée dans le but de regrouper tous les Canadiens-français qui voulaient défendre leur foi, leur langue et leurs droits. Malheureusement plusieurs diocésaines de différents endroits se sont séparées d'avec Montréal dont celle de Valleyfield. Cette diocésaine est bien vivante et par conséquent fonctionne très bien.

Ses buts sont d'unir tous les Canadiens-français en fondant des sections mixtes dans toutes les paroisses du diocèse. Nous sommes 10 000 000 de membres répartis à travers le Canada dont 32 000 sont membres de la S.S.J.B. de notre diocèse.



1^{re} rangée : Aline Vernier, Diane Hamel, Jeanne Lacoste, Cécile Picard, Jeannette Gendron

2^e rangée : Jacques Desparois, Jean-Guy Major, Joseph Foisy, Jean Picard, Guy Gendron, Robert Dagenais.

Ses réalisations:

Le service d'entraide.
Le prêt d'honneur.
Le séminaire annuel.
Le voyage d'amitié annuel.
Les soirées récréatives hebdomadaires.
Le congrès annuel.
La récitation du chapelet en mai & octobre.
La grande fête de la St-Jean.

La section de Châteauguay fut formée le 3 juin 1951, son premier président fut Eugène Vinet. En novembre 1961 sous la présidence de M. Henri Gendron, débuta la première campagne du prêt d'honneur aux étudiants.

Le mouvement consiste à recruter des membres qui profitent du service d'entraide.

En septembre 1980 M. Jean Picard fut élu Président et continue dans les mêmes lignes que ses prédécesseurs.

Dans le cadre du 250^e anniversaire de St-Joachim, nous avons pu admirer un magnifique défilé de la St-Jean grâce à la collaboration de tous les directeurs conseils de la section. Suite à cette réussite de groupe, il nous fait plaisir de continuer dans l'avenir à travailler ensemble pour le plus grand bien de la section.

Société St-Jean Baptiste
Section Châteauguay
Jean Picard, Président

Le Secrétariat R³ de Châteauguay



Claire Savoie, Diane Houle, Bill Hickey, Josette Petitpas, Paul Benson, Diane Morel, Pierre Lanctôt. En avant: Daniel Brunet. N'apparaissant pas sur la photo: Denise Leclerc.

Le R³ est un mouvement à but non lucratif, qui rejoint les jeunes de 18 à 25 ans, garçons et filles, étudiants ou travailleurs, mariés ou célibataires. Par l'expérience d'une fin de semaine vécue dans la fraternité, ils sont appelés à vivre une triple rencontre qui les aide à se découvrir, à découvrir les autres, et selon leur cheminement, à découvrir Jésus-Christ.

Les services qu'ils rendent à la Communauté sont multiples et variés: formation d'une communauté R³ «Le Jardin», fondation et animation du «Café-Chrétien La Source», participation à la Liturgie et animation d'une messe lors des stages, visites et assistance aux familles défavorisées, amener les jeunes à reconnaître l'Amour du Christ dans leur vie... etc.

Denise Leclerc, secrétaire.

Service de Préparation au Mariage

Les Sessions de Préparation au Mariage de la région de Châteauguay sont des fins de semaine intensives que le couple fiancé se consacre pour se ressourcer et réfléchir au projet de vie à deux qu'il veut entreprendre. La réflexion porte sur des thèmes usuels de la vie conjugale tels: le budget, les priorités, les tâches ménagères, les enfants, la sexualité etc. Mais bien plus que cela, les couples sont appelés à vivre des expériences qui tenteront de les rapprocher l'un de l'autre et de les faire grandir au travers d'une communication saine qui les aidera à cheminer ENSEMBLE... long-temps... pour la vie.

Enfin, l'occasion est offerte aux fiancés de prendre conscience de ce qu'est le mariage chrétien et quelle est sa dimension dans toute son ampleur, quelle est sa signification dans toute sa grandeur.

Sylvie Roussin



Roger St-Arnaud, ptre, Élyse et Jean-Claude Raymond, Muquette et Gérard Faust, Sylvie et Serge Roussin



Aquarelle signée par James Duncan
(1806-1880) et donnée par l'abbé
H A Verreau en 1901 au Musée du
Séminaire de Québec.
Photographie de Pierre Soulard le
19 décembre 1985.
Dimensions: 13.4 x 18.3 cm.



Aquarelle produite par John Philip Bambridge (1817-1881) intitulée: Voyageant au Bas-Canada en hiver vers 1836
Cette pièce est conservée aux Archives publiques du Canada à Ottawa
Dimensions: 15.7 x 22.4 cm.

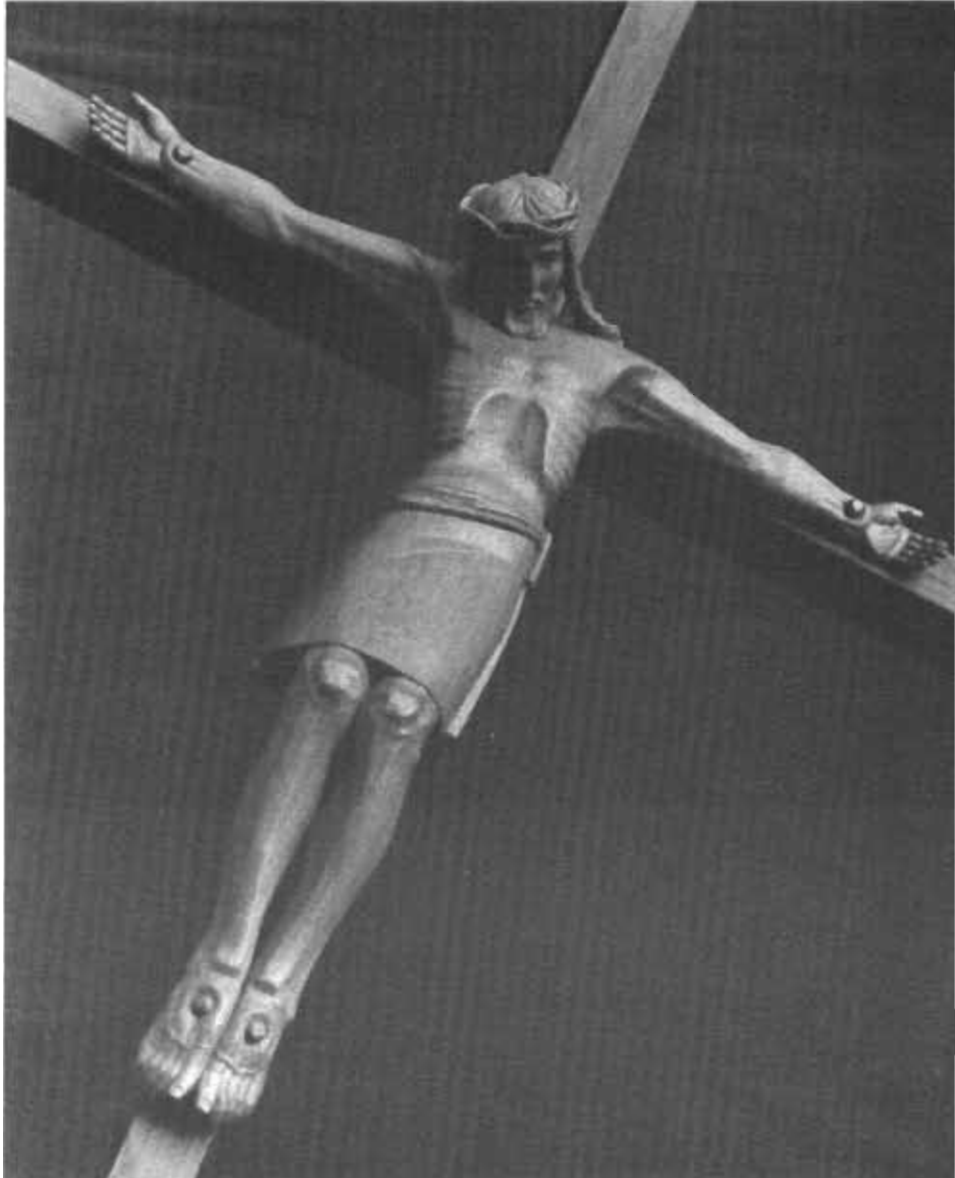


^ Huile sur toile de 36 x 58 cm peinte par Liliane Reid-Bourcier d'après une photo prise avant 1935. Cette maison, qui date des années 1800, a appartenu à la famille Ovila Bourdon de 1904 à 1936, année de sa démolition. Elle était située sur Haute Rivière à Châteauguay.



< Pirouette sur glace (1976) Huile sur toile de 52 x 60 cm produite par Dominique Jodoin à l'âge de 15 ans. Cette oeuvre révèle son affection pour la nature et ses mystères. Photographie de Henri Michaud

CRUCIFIX



*Auteur: Blaise Marchand, né à Châteauguay en 1900
Il est le fils aîné du «docteur du village» Elzéar-Zotique Marchand (1870-1958). Son passe-temps préféré était la sculpture sur bois, il fit ce crucifix vers 1950 qu'il offrit en cadeau à son beau-père Arthur Napoléon Laberge. Le Christ de ce crucifix est fait de bouleau tandis que la croix provient d'un érable centenaire. Ce crucifix appartient aujourd'hui à Joseph Laberge, la photographie reproduite ci-contre est l'oeuvre d'Henri Michaud.*

Cette page est gracieusement offerte avec les hommages de

AMEUBLEMENT
Filiatrault

les familles pionnières

ces familles ont encore
des descendants dans la paroisse



TOILE: MÈRE D'YOUVILLE



Toile: Mère d'Youville enseignant le catéchisme à Châteauguay en 1766.

Auteure: Flore Barrette, s.g m (1897-1984)

*Ce tableau datant de 1942 est une huile sur toile de la collection des Soeurs Grises de Montréal, et mesurant 3 pi de hauteur par 5 pi de largeur
Le tableau illustre Mère d'Youville enseignant le catéchisme aux enfants résidant dans les environs de l'île Saint-Bernard.*

La Ville de Châteauguay se joint aux paroissiens de Saint-Joachim pour célébrer le 250^e anniversaire de la fondation de leur paroisse.

Bosco Bourcier, maire

échevins: Bernard Daoust
Jacques Germain
Léopold Gosselin
Michael W. Hackett

René Lafrance
Pierre Lalonde
Gérard Laplante
Suzanne Paquin

Nos Ancêtres, ces Pionniers de Châteauguay

(du début de la Colonie)

par Yolande Baril-Cécylre

Ce travail de recherches nous permet de découvrir tous ces hommes et toutes ces femmes, qui bâtirent les bases de notre paroisse.

Cette étude généalogique quoique loin d'être complète et parfaite, se veut être un regard sur le passé, sur une période de vie qui nous est révolue et dont plusieurs ignorent.

Nous découvrirons au travers ces familles, les liens qui les unissaient et qui confirment la phrase suivante «qu'à Châteauguay, tous les gens sont parents».

Les familles étudiées sont celles qui étaient présentes du début de la colonie jusque vers 1770-75. Nous savons qu'après ces années, un nombre grandissant de nouvelles familles vinrent s'établir dans notre paroisse et laissèrent de nombreux descendants qui étendirent leurs ramifications dans les paroisses, villes et villages avoisinants.

En 1935, lors du 200^e anniversaire de la paroisse St-Joachim, Honoré Mercier écrivait ceci: «Je salue en vous les descendants des soldats-défricheurs de l'époque héroïque, dont cette fête ravive l'émouvant souvenir. Vos ancêtres ont immortalisé le nom de Châteauguay par le plus beau fait d'armes de notre histoire. Honneur à leur mémoire. Que leur sublime courage soit notre inspiration dans les problèmes de l'heure! À la page glorieuse qu'ils ont inscrite dans l'histoire, que la nôtre, paisiblement, s'ajoute et transmette, inaltérées, les leçons du passé aux générations de demain».*

Ce travail, je le présente comme un hommage à tous ces pionniers et pionnières de St-Joachim qui ont permis que l'on soit tous réunis, en 1985, pour commémorer leur souvenir et célébrer dans la joie, le 250^e anniversaire de l'érection de la première église bâtie à Châteauguay, en 1735.

*Tiré: du Programme des Fêtes du Deuxième Centenaire de Châteauguay, Dimanche le 1^{er} septembre 1935, page 8.

Augé (Auger)

L'Ancêtre des Augé de Châteauguay est Gaspard dont ses racines nous laissent dans la confusion.

Tout ce dont nous savons de ce Gaspard c'est qu'il épouse vers 1734-35, Marie-Jeanne Primot, veuve en 1^{re} noce de Étienne Chatouteau et en 2^e noce d'Alexandre Boursier. Il serait, selon certains, fils de Jean (dit le Baron) et de Marie-Charlotte Glory.

Jean et Marie Charlotte eurent 4 filles, toutes baptisées à Montréal entre octobre 1694 et octobre 1701. Jean décède le 14-1-1703 à Montréal. Pourrait-il avoir eu un fils juste avant de mourir? Chose probable. Toujours est-il que les origines de Gaspard Augé demeurent, encore pour moi, obscures. Son épouse M. -Jeanne Primot, est la fille de François et de Marie-Madeleine Deneau.

Le couple Augé-Primot fait baptiser au moins 2 enfants à Châteauguay.

Pierre b: 3-9-1736, Châteauguay
m: 15-6-1757, Châteauguay, Marie Hubert
Madeleine b: 15-8-1738, Châteauguay

Pierre semble être le seul garçon issu de ce mariage. Il laissera une nombreuse postérité. Pierre épouse en 1757, Marie Hubert, fille de Pierre et de Anne Charbonneau. Pas moins de 8 enfants sont nés de cette union.

Jean-Baptiste
m: 30-5-1786, Châteauguay, Marguerite Chevaudier-Lépine
Louis
m: 6-8-1798, Châteauguay, M.-Anne Oull (Houle)
Madeleine
m: 17-1-1780, Châteauguay, Louis Perron
Marie
m: 8-1-1776, Châteauguay, Pascal Dugas dit Labrèche
Marie-Anne
m: 5-8-1793, Châteauguay, Louis Laberge
Marie-Angélique
m: 7-10-1788, Charles Martin
Pierre
m: 2-8-1785, Marie Latrimouille
Gaspard
b: vers 1765
m: 18-8-1795, Châteauguay, Suzanne Poineau
s: 14-2-1835, Châteauguay

De la descendance de Gaspard et de Suzanne Poineau, une famille Auger a su s'imposer dans Châteauguay. Il s'agit de Léo (fils de Alexandre et de Marie Florestine (Flore) Roy dit Portelance, (fille de Laurent et de Constance Richer) (photo n° 9 et photo n° 10) qui se sont mariés le 13-1-1913 à Lachine. Léo épousa en l'église Christ-Roi de Châteauguay, Colette Gauthier le 3-1-1944.



Photo n° 9
Rose Délima Lussier (fille de Louis et de Philomène Duquette), m 31-7-1882, Châteauguay. à Damase Auger (fils de Louis et de Adélaïde Allard).



Photo n° 10
Marie-Florestine (Flore) Roy dit Portelance femme de Alexandre Auger (fils de Damase et Délima Lussier), en compagnie de Délima Lussier

En 1944, Léo travailla à Beauharnois (St-Laurence). Comme il n'y avait pas de réfrigérateur à cette époque, il s'associa avec son frère Armand et formèrent l'association Auger et frères. Leur commerce consistait en la coupe en blocs, de la glace sur la rivière Châteauguay et à l'entreposer dans une glacière sur le boulevard St-Jean (photo n° 1, n° 6 et n° 8). La glace était vendue l'été, de porte à porte dans tout Châteauguay. L'automne, Léo vendait des légumes et des fruits. De leur union naquirent 5 enfants: Micheline, Gilbert, Richard, Robert et Jean-François.



Photo n° 1: Léo Auger et J.J. Gauthier coupant la glace.



Photo n° 6
Léo Auger, Damase Auger (oncle) et Armand Auger avec la voiture à glace

Avec l'avènement des réfrigérateurs, il vendit son commerce et acheta des taxis à Dorval qu'il pilota pour quelques années.

Léo et son épouse Colette achetèrent la station (Gare de Châteauguay) et la transformèrent en un magasin-général et

un restaurant. Colette avait la charge du magasin et Léo opéra le restaurant. Les clients disaient «Les meilleurs hamburgers en ville».

L'ouverture des centres d'achats les amena à tout vendre et à se lancer dans la ligne Autobus. Ils possédaient déjà 3 autobus scolaires. Ils augmentèrent le nombre à 9 autobus, à 15 autobus et à 190 autobus (photo n° 11). La grève de 1973 affecta énormément la santé de Léo. En 1978, le commerce des autobus fut vendu à leurs fils Gilbert, Richard et Robert qui le gardèrent jusqu'en mai 1984, année où il fut vendu à Transco Autobus.



Léo décéda le 14-9-1983 d'une embolie pulmonaire.

Aujourd'hui, les 3 frères Auger, associés avec le dernier Jean-François, exploitent une autre compagnie: «Auger Autobus» qu'ils ont établie dans Valleyfield, Châteauguay et Montréal. C'est avec fierté que l'on peut voir en grosses lettres «AUGER» qui nous rappellent une famille bien établie à Châteauguay.

Cf: no 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Bourdon

L'ancêtre des Bourdon installés à Châteauguay est Jacques Bourdon (notaire) fils de Jean et de Marguerite Legris. Il fut baptisé le 5-6-1645 à St-Godard, ville et archevêché de Rouen en Normandie, en Seine-Maritime. De la fin 1666 à août 1667, il est huissier (sergent) au baillage de la Seigneurie de Montréal; le 20-10-1670, il est cité à Montréal.

Le 8-2-1672, il épouse, à Boucherville (contrat notaire Frérot, le 5 janvier), Marie Ménard, fille de Jacques dit Lafontaine (charron de métier) et de Catherine Forestier. Ces derniers se sont épousés en 1657 à Trois-Rivières. Il demeura sur sa concession à Longueuil jusqu'en 1676, alors qu'il recut une concession du Sieur Boucher. Il vendit alors celle de Longueuil et alla vivre à Boucherville. De 1677 à 1683, il est huissier et greffier en la Seigneurie de Boucherville. Aussi, de 1677 à 1720, il est notaire des Seigneuries de Longueuil, Boucherville et Varennes. Il décède le 7-8-1724 à Boucherville; son épouse, le 2-7-1726 à Boucherville.

Ils eurent 14 enfants. C'est la troisième génération de ce couple, soit la descendance de César-Marin, fils de Jacques et de Marie Ménard, qui vint s'établir à Châteauguay vers le milieu du 18^e siècle.

César-Marin, marié le 23-12-1729, à Boucherville, à Anne Charles fille de Étienne et de Madeleine Neil, eut un fils du nom de François qui épousa le 3 janvier 1738, à Pointe-Claire, Marie-Charlotte Foretier, fille de Louis et de Charlotte Mallet. Un des fils de François et de Charlotte, soit Charles-Amable, occupa la charge de capitaine de milice. Il épousa le 20 novembre 1770, à Laprairie, Louise Foucher, fille de Jean-Baptiste et de Marie-Louise Lefebvre. «Contresignant à leur acte de mariage, nous trouvons: les Sieurs de Clignancour, De Lormier, Marguente Herbin-Mackay, Louis Caillé-Biscornet, plus tard magistrat de Laprairie, le beau-père, entre autres de Jean-Baptiste Grisé, le pionnier de Laprairie, de Jacques-Barthélémy Rocher et de plusieurs autres.»

Le frère de Charles-Amable, soit François, épouse le 4-2-1771, à Châteauguay, Louise Rolland, fille de Claude et de Joseph Boursier.

De leur union sont nés:

Marie-Louise

m: le 3-8-1795, à Châteauguay, à Pierre Cardinal (oncle du patriote Jean-Narcisse Cardinal qui fut député de Laprairie en 1834)

Joseph

b: 1771, Sault St-Louis

m: 16-2-1801, à Châteauguay, à Marie Parent

Jean-Baptiste

m: 29-2-1808, à Châteauguay, à Françoise Faubert

Léon

b: 1780, à Bellevue

m: 6-11-1809, à Laprairie, à Catherine Barette

s: 1832, à Châteauguay.

Geoffroy

m: 6-2-1815, à Laprairie, à Anne Barette.

Isidore

m: 6-8-1811, à Boucherville, à Adelaïde Sentenne.

Laurent

m: 22-2-1819, à St-Constant, à Josephte Payan

Charles Amable Bourdon reçut sa commission de capitaine à Châteauguay en mars 1795. Il décéda en novembre 1809 à Châteauguay. Son épouse, Louise Foucher, décéda 28 ans plus tard en février 1837, elle eut sa sépulture en la crypte de l'église St-Joachim.

Un descendant de Joseph Bourdon, marié en 1801, à Marie Parent, soit son fils Joseph du même prénom épousa, en 1847, à Châteauguay, Léocadie Picard, fille de Paul et de Marie Monet.

Le fils de Joseph (fils), Napoléon (photo n° 1), marié le 22-11-1883, à Josephine Caron fille de François et de Zoé Montpetit, demeura sur la Haute-Rivière.



Photo n° 1: Napoléon Bourdon.

Napoléon n'eut qu'un fils, du nom de Albini Bourdon qui épousa le 10-9-1912, à Montréal (paroisse St-Denis), Eva Primeau fille de Georges et de Eugénie Paré (photo n° 2).

Albini fut toujours cultivateur. Il possédait comme plusieurs à cette époque: un verger de pommiers, une érablière, des vaches etc. Albini décéda en 1944, à l'âge de 58 ans (photo n° 4).

Sept enfants sont nés de cette union.

Au haut de sa terre, nous retrouvons, aujourd'hui, la Polyvalente Louis-Philippe Paré.

Les Bourdon se retrouvent nombreux à Châteauguay et dans les villes avoisinantes.

cf: 1, 2, 3, 4, 8, 12, 17, 33, 34, 36.



Photo n° 3
Debout Alice Primeau-Dansereau, Eva Primeau-Bourdon, Albini Bourdon, Aurore Bourdon.
Assis: Simone Bourdon, Vianney Bourdon, Germaine Bourdon, Reïna Bourdon, Anita Bourdon, Rita Dansereau, Claude Dansereau.



Photo n° 4. Grange de Albini Bourdon



Photo n° 2. Albini et Eva Primeau en 1911.



Photo n° 5. Mélna Curotte. (femme de Alfred Couillard). Mme Wilfrid Couillard, Eva Primeau Bourdon.
Aurore Bourdon (enfant de Eva)

Boursier dit Lavigne (Bourcier)

L'ancêtre des familles Bourcier établi à Châteauguay était Jean Boursier dit Lavigne fils de feu Pierre (meunier) et de Marie Mouchet de St-Seurin d'Uzet, de Mortaigne, dioc. de Saintes en Saintonge (près de Mortagne-sur-Gironde). Il épousa le 9-4-1673 à Montréal (contrat not. Basset le 2-4-1673) Marie-Marthe Thibodeau fille de Mathurin et de Catherine Aurard.

Huit enfants naquirent de leur union:

Alexandre:

b: 29-7-1674 à Montréal
m: vers 1710 à Marie-Jeanne Primot
Il s'engage pour l'Ouest, le 7-5-1717

Marguerite:

b: 26-12-1675 Montréal
d: en 1689 elle fut prise par les Iroquois lors du Massacre de Lachine le 5-8-1689

Barbe:

b: 27-12-1677
m: 7-5-1703 Lachine à Jean-Baptiste Poineau

Marie-Élisabeth:

b: 6-6-1680 Lachine
d: prise par les Iroquois le 5-8-1689

En 1681 lors du Recensement nous retrouvons la famille Bourcier comme suit:

Jean Boursier 37 ans

Marie Thibaudeau, sa femme 30 ans

enfants: Alexandre 7, Marguerite 6, Barbe 4, Marie (Élisabeth) 1½ an

1 fusil, 4 arpents en valeur.

Anne:

b: 5-5-1682 Lachine
m: 23-2-1699 Lachine à Raphaël Descent dit Sans-Pitié.
s: 24-1-1750 Sault St-Louis

Jeanne-Catherine

b: 19-3-1684 Lachine
m: 15-2-1703 Montréal, à Étienne Magdeleine

Jean

b: 12-1-1686 Lachine. En 1689 on le cite dans la liste des disparus ou prisonniers et en 1699 dans un acte en rapport avec la tutelle des enfants mineurs de Jean Bour-

sier il y est spécifié; de même que le 14-6-1712 dans un contrat du not. Raimbault il est cité à ce contrat. On sait peu de chose en rapport à son futur.

Marie Magdeleine

b: 29-9-1688 Lachine
d: 5-8-1689 noyée par les Iroquois
s: 31-10-1694 Lachine

Jean Boursier et sa femme auraient péri lors du massacre de Lachine le 5-8-1689 à Lachine.

Le fils Alexandre marié à Marie-Jeanne Primot laissa une nombreuse descendance à Châteauguay et dans les environs et dont nous retrouvons aujourd'hui des figures importantes qui représentent bien Châteauguay:

JEAN-BOSCO BOURCIER, fils de Alexandre Bourcier et de Ida Morand, marié à Andréa Aucoin, est maire de Châteauguay depuis 1983.

Une autre figure importante mais décédée aujourd'hui est Anna Laberge, fille de Pierre & Joséphine *Boursier*. On sait que Anna a compilé la généalogie des familles Reid et Boursier de même que celle de la famille Laberge. Son nom fut choisi pour le futur centre Hospitalier de Châteauguay.

Beaucoup d'autres Bourcier prédominent de nos jours dans différents domaines tels que commerces, assurances, laboratoire, etc. et sont fiers de montrer leur réussite.

Le nom des Bourcier se trouve encore aujourd'hui sous les deux épellations connues soient: BOURCIER et BOURSIER.

cf: 15, 14, 6, 7, 3, 2, 1, 16

Caron

Tous les Caron de Châteauguay descendent du même ancêtre. Il s'agit de Claude Caron (parents inconnus), marié vers 1670 à St-Jean d'Aubrigoux, arr. Le Puy év. Clermont, Auvergne, à Madeleine Varenne (probablement fille de Claude) de St-Jean d'Aubrigoux, év. Clermont.

En 1666, il se trouve à Trois-Rivières et dit avoir 24 ans, il est engagé comme domestique des Jésuites. Le 25-6-1666, il se fait confirmer au Cap de la Madeleine. En 1670, il retourne en France où il aurait épousé Madeleine Varenne.

En 1672, on le retrouve à Laprairie, où il fait baptiser son 2^e enfant. Neuf enfants naquirent de leur union. Leur

3^e enfant, Vital, né en 1673, à Laprairie, épouse Marie Perthuis (fille de Pierre et de Claude Damisé) le 24-1-1698, à Montréal (cont. not. Adhémar le 22). En 1729, Vital agit comme capitaine de milice à Lachine.

Le fils de ce dernier, Jean Baptiste, né le 27-4-1704 à Lachine, épouse en 1^{re} noce Maire-Joseph Tabaut (fille de Alexis & Françoise Fortier), le 26-10-1733 à Lachine. On leur retrouve au moins 6 enfants.

M. Josephpte:

b: 21-3-1743, Châteauguay

Anonyme:

s: 19-12-1744, Châteauguay

Marie-Catherine

b: 13-3-1745, Châteauguay

m: 21-4-1766, Châteauguay, Charles Laberge

Vital

b: 22-7-1746, Châteauguay

s: 14-2-1747, Châteauguay

Joseph-Marie

b: 1-9-1748, Châteauguay

s: 10-11-1748, Châteauguay

Jean-Baptiste

m: 22-6-1767, Châteauguay, à Marie Primot.

Après le décès de M-Josephpte Tabaut, décédée le 3-9-1749 à Châteauguay, à l'âge de 42 ans, il épouse le 7-4-1750 à Châteauguay, Marie-Josephpte Duquet (fille de Charles et Catherine Mallet). Pas moins de 5 enfants naîtront de cette 2^e union.

Catherine:

m: 23-10-1787, Châteauguay, à Barthélemy Giroux

Étienne:

m: 14-8-1797, Châteauguay, à M-Anne Dorai

m: 25-10-1802, Châteauguay, à Charlotte D'Amour

Jean-Louis:

m: 9-11-1781, Châteauguay, à Marie Laberge

Joseph

m: 24-7-1780, Châteauguay, à Catherine Rufiange dit Laviolette

Madeleine

m: 11-1-1773, Châteauguay, à Jean-Louis Primaut.

Le 8-10-1759, Jean-Baptiste Caron (père) reçoit une concession en la Seigneurie de Châteauguay par Mlle M. Anne Robutel de la Noue (cont. not. Dansé de Blanzly). D'après certains documents, cette terre demeure, en 1985, en partie, encore la propriété des Caron. Cette terre anciennement n° 8 sud-est de la rivière Châteauguay porte aujourd'hui le numéro 16.

Les familles qui se sont succédé sur cet emplacement sont:

1- Jean-Baptiste Caron (précité)

2- Jean-Louis (son fils) m: à Marie Laberge le 9-11-1781, Châteauguay, (fille de Jacques et Marie-Josephpte Primaut), ne semble pas avoir eu d'enfant.

3- Étienne Caron (frère de J-Louis).

m: (1) 14-8-1797, Châteauguay, à M. Anne Dorai fille de Ignace et Marie-Louise Briard)

(2) 25-10-1802, Châteauguay, à Charlotte D'Amour (fille de J-Baptiste et Charlotte Daout)

4- François Xavier (fils d'Étienne et de Charlotte D'Amour m: le 23-2-1848, à Beauharnois, à Marie-Zoé Montpetit (fille de Étienne et M.-Frse Lalonde)

5- Magloire Caron (fils François et Zoé Montpetit) m: 7-2-1893, à Clara Crevier (fille de Benjamin et de Mathilde Ouimet), à St-Louis-de-Gonzague

Magloire cultivait sa terre à Châteauguay-Nord, et possédait beaucoup de pommiers. Il avait aussi des chalets qu'il louait pour l'été. Peu à peu, ces chalets furent convertis en maisons et furent vendues à des particuliers, Magloire fut marguillier à St-Joachim en 1928. Il décéda à l'âge de 97 ans, en 1960. Son épouse l'avait précédé 4 ans auparavant, en 1956, à l'âge de 92 ans.

6- C'est son fils Hervé, marié à...? Rose, qui prit la relève et continua d'exploiter cette terre. Avec les années, la terre fut morcelée en petits lots et perdit sa vocation de culture.

7- En 1985, son épouse y demeure toujours avec un de ses fils.

Les Caron ont toujours su contribuer à leur communauté chrétienne. Nous retrouvons, en 1833, Étienne Caron comme marguilliers; en 1853, Étienne Caron; 1874, François Caron; en 1883, Pierre Caron; en 1920, Anthime Caron; en 1928, Magloire Caron.

Les Caron demeurent, en 1985, très nombreux à St-Joachim, de même que dans tout Châteauguay. Nous les retrouvons aussi dans les villes et villages avoisinants.

cf: 1, 2, 3, 4, 6, 29, 37



Photo de famille de Magloire Caron datant de 1920.

Crépin dit Beausoleil

Le premier Crépin à venir s'installer à Châteauguay est Martial, fils de Jean et de Marie Métayer.

Jean Crépin dit Beausoleil, soldat de Bécourt, régiment de la reine, était fils de Pierre et de Marie Froment du diocèse de Mandé, Languedoc. Il épousa Marie-Josephte Métayer fille de Jean-Baptiste dit St-Onge (tonnelier) et de Gertrude Huyet (dit Champagne-Poncelet), le 9-1-1758, à L'Ange-Gardien. La soeur de Marie-Josephte épousa Jean-Baptiste Legrand en 1767, à Châteauguay.

Martial (précité) épousa en 1^{re} noce le 11-1-1796, à Châteauguay, Catherine Durant (Duranseau) fille de Claude et de Magdeleine Duquet. En 2^e noce, Élisabeth Leclerc fille de Nicolas et de Élisabeth Hubert, le 19-2-1821, à Châteauguay.

Quoique peu nombreux à Châteauguay, mais de présence régulière, les Crépin ont su laisser leur nom à l'histoire du commerce tel que le domaine du sport et celui de la construction. Nous connaissons bien Léo Crépin qui opéra depuis 1942 son commerce d'articles de sport sur la rue Principale. Son père, Edmour Crépin marié en 1873, à Châteauguay, à Maltilda Faubert (photo n° 1) fille de Joseph et d'Eugénie Daigneault avait acheté le magasin de Mme Emma Laberge (mère de Arthur Laberge qui fut député de Châteauguay). Edmour demeura dans le loyer situé en haut de ce magasin. Il décéda à l'âge de 35 ans. Entre-temps, il avait aménagé dans la maison de l'oncle de sa femme, Delphis Faubert, qui avait acheté cette maison de Mme Dumouchel, laquelle exploitait un bureau de poste à cette époque. Cette maison connut différentes vocations: bureau de poste, hôtel, restaurant, résidence familiale; elle est aujourd'hui occupée par Léo Crépin.

Ce dernier, marié le 20-10-1945, à Châteauguay, à Reine Bourdon fille de Albini et de Eva Primeau, posséda son

commerce durant plusieurs années. Aujourd'hui, c'est son fils Jacques qui en est propriétaire et en assume la présidence; quant à Léo, il occupe le poste de vice-président et continue toujours d'aider son fils à ce magasin d'articles de sport que tous connaissent sous le nom de Crépin Sport Inc.

cf: 1, 2, 3, 4.



Photo n° 1. Famille Crépin.

Faubert

Les Faubert sont de la descendance de Jacques Faubert fils de François et de Françoise Pevereau, originaire de Confolens, év d'Angoulême en Angoumois (Charente). Il était maître-maçon de profession.

Il épousa le 4 août 1704, à Lachine, Élisabeth Arcouet fille de Jean et de Élisabeth Pépin de Trois-Rivières.

En 1707, au baptême de leur fils Antoine à Lachine; il est dit né le 7 septembre, à Châteauguay.



Photo n° 2. Famille Crépin

Nous retrouvons à ce couple au moins cinq (5) enfants.

Antoine

n: 7-9-1707, Châteauguay

b: 31-10-1707, Lachine

Jean-Baptiste

b: vers 1718

m: 7-1-1743, Lachine. Angélique Buet

Jacques

1) m: 7-1-1737, Châteauguay, Louise Duquet

2) m: 19-4-1751, Châteauguay, Agathe Tabaud

Marie-Joséphé

m: 4-6-1736, Châteauguay, Jacques Tabaud

François

1) m: 27-12-1734, (contrat notaire Barrette) à Ursule Couillard

2) m: 19-4-1762, Châteauguay, Ursule Poineau

Il s'engage le 10-6-1745 aux Sieurs Pierre Des Roches et Charles DeCouagne de partir de Montréal avec trois canots équipés de 6 hommes chacun pour se rendre au poste de Nepigon.

Les Faubert, comme plusieurs gens de Châteauguay, s'affilièrent avec toutes les familles pionnières de St-Joachim. Nombreuse est la descendance Faubert encore présente à Châteauguay, de même que dans les régions voisines.

cf: 1, 2, 3, 4, 6, 30.



Télesphore Faubert, fils de Joseph et de Eugénie Daigneault; marié à Neilly



Neilly et bébé Arthur Faubert.

Gendron (Gendras Jandras)

Les Gendron de Châteauguay étaient à l'origine des Gendras-Jendras qui ont modifié leur nom avec les années.

L'ancêtre Pierre Gendras, fils de René et de Catherine Blain, était originaire de St-Génard ar. de Niort, au Poitou (Deux-Sèvres). Il épousa le 11-11-1671, à La Pérade, (contrat notaire Becquet le 11) Marie Charpentier, fille de François et de Marie Gateau de St-Étienne-du-Mont ville et archevêché de Paris.

Quatre enfants naissent de cette union:

Jean, né vers 1674

m: 5-3-1696, Québec, à Marie-Anne Prinseau

Marie-Ursule, née vers 1679

m: 3-2-1694, La Pérade, à Charles Vallée

Antoine

m: 16-8-1707, Batiscan, à Charlotte Lariou

René

b: le 26-7-1684, La Pérade

m: 21-7-1710, Batiscan, à Nicole Lariou

Après le décès de son épouse, en 1713. Pierre épouse, le 17-7-1715, à La Pérade, Marie Lefebvre (veuve de Louis Guilbault). Aucun enfant naît de cette 2^e union.

En 1681, au recensement, Pierre et sa famille étaient domiciliés en la Seigneurie de Ste-Marie (La Pérade). Pierre décède le 6-11-1724 à La Pérade.

Leur fils Jean, marié à Marie-Anne Prinseau, aura pas moins de 12 enfants qui laisseront des descendants à Châteauguay.

Isidore-Charles

b: 16-2-1710, La Pérade

m: 16-7-1736, La Prairie, à Barbe Perrier
font baptiser à Châteauguay, le 1-6-1739

Joseph

b: 12-3-1715, La Pérade

m: 23-4-1742, Châteauguay, Jeanne Perrier
reçoit une concession à Châteauguay en 1754

Pierre

b: 4-1-1708, La Pérade

m: Louise Dragon
font baptiser à Châteauguay, le 19-10-1736.
En 1754, il reçoit une concession

Louise-Angélique

b: 1-1-1704, La Pérade

m: 29-7-1727, La Pérade, Jean-Baptiste Leboeuf
font baptiser à Châteauguay, le 16-7-1735

Geneviève

b: 3-6-1717, Varennes

m: 18-1-1741, Châteauguay, Jean-Baptiste Joubert
(Juber)

Jean François

m: 1) 19-3-1739, à Châteauguay, à Marie Lepage
2) 4-9-1797, à Châteauguay, à Marie Marguerite
Tessier
En 1754, il reçoit une concession à Châteauguay

Leur soeur Marie, née le 17-9-1712, sans doute en visite à Châteauguay, est morte noyée avec deux autres personnes: «leur canot s'étant brisé en sautant le Sault St-Louis». Sa sépulture eut lieu le 26-5-1736 à Longueuil.

Joachim Gendron, marié à Adélaïde Marchand acheta une terre située du côté nord-ouest de la rivière et portant le n° 37-NO Riv. (aujourd'hui n° 194).

Cette terre, il l'a acquise de son cousin germain, Pierre Hébert et sa femme, le 4 mars 1863 (notaire Jos. Léonard), elle se situait comme telle:

«Une terre désignée sous le numéro trente sept au côté Nord'Ouest de la Rivière Chateauguay, dans la dite paroisse

St Joachim de Chateauguay, dans la Seigneurie du même nom, de la contenance de trois arpens de largeur sur trente et un arpens de longueur dans une ligne et vingt neuf arpens dans l'autre, le tout plus ou moins, bornée en front par la rivière Chateauguay, en profondeur par les terres de la Concession du Lac St Louis, du côté Nord'Est à Pierre Mallette et du côté Sud'Ouest à Paul Picard, avec une maison en pierre, deux granges, une écurie et autres bâtisses dessus construites.» . . .

Cette maison «en pierres» figure sur d'autres contrats antécédents, et existe toujours de nos jours après avoir subie plusieurs améliorations. D'après certaines recherches, cette maison daterait d'environ 175 ans. Elle demeure encore la propriété des Gendron, descendant de Joachim et de Adélaïde Marchand, depuis 1863.

Joachim Gendron, fils de Joachim et de Adélaïde Marchand, épouse en 1^{re} noce Sophie Laberge, le 8-2-1864, à Châteauguay et en 2^e noce, Henriette Dorais, le 16-1-1877, à Châteauguay.

cf: n° 1, 2, 3, 4, 11, 12.



Joachim Gendron, fils de Joachim et de Adélaïde Marchand



Henriette Dorais, fille de Ignace et de Josephte Bergevin.



Famille Joseph-Arthur (fils de Joachim et Henriette Dorais), marié à Malvina Giroux (fille de Louis et Mane-Rose-Alma Côté).

Giroux

Les Giroux de Châteauguay ont tous le même ancêtre commun arrivé en Nouvelle-France vers 1651.

Toussaint Giroux fils de Jean (tisserand) et de Marguerite Quilleron était originaire de Réveillon, ar. Mortagne, év. Sées Perche (Orne). Son père Jean décéda le 10-1-1641 à Réveillon. Toussaint naquit le 2-11-1633 à Réveillon. Le 15 juin 1654, soit trois ans après son arrivée au pays, le nom de Toussaint apparaît dans un contrat, dans lequel le Seigneur de Beauport, Robert Giffard, concède une terre à ce nouveau colon. Le 29 septembre de cette même année, il épouse, à Beauport (mariage enregistré à Québec), Marie Godard (d'origine inconnue), âgée de 16 ans. 12 enfants naîtront de cette unions: 9 garçons et 3 filles.

Leur fils Barthélémy, né le 1-1-1735, à Beauport, est le premier à arriver à Châteauguay (contrat notaire P. Panet le 15). Il épouse le 6-2-1764, à Châteauguay, Marie-Anne Dorai, fille de Jean-Baptiste et Madeleine Renaud. Dans un document datant du 15-2-1796, (notaire Gabrion) dans lequel Barthélémy et son épouse lèguent leur terre à leur fils Pierre encore mineur. Ils décrivent l'emplacement de leur terre comme étant: «de 3 arpents de front sur 30 arpents plus ou moins de profondeur tenant par devant au côté sud de la Rivière du Loup, par derrière à Étienne Primaux, joignant d'un côté Jean-Baptiste Primaux et l'autre à Jean-Baptiste Delage dit Lafleur...»

Pas moins de 11 enfants naquirent de leur union.

Barthélémy

n: 3-2-1765, à Châteauguay
 m: 1) Catherine Caron, 23-10-1787, Châteauguay
 2) Marguerite Hurteau, 2-2-1818, Châteauguay
 s: 22-4-1840, Châteauguay, d: Ste-Philomène.

Jean-Baptiste

n: 23-7-1767, à Châteauguay
 s: 1-6-1773, à Châteauguay.

Louise

n: 11-3-1769, à Châteauguay
 m: 5-7-1791, à Châteauguay à Antoine Maheu.

Ephrosine

n: 5-12-1770, à Châteauguay
 m: 13-2-1792, à Châteauguay à Charles Laberge
 s: 18-12-1851, à Châteauguay.

Louis

n: 10-3-1773, à Châteauguay

m: 3-8-1795, à Châteauguay, à Marie-Des-Anges Primeau.

Marie-Anne

n: 20-10-1774, à Châteauguay
 m: 1) 19-1-1795, à Châteauguay, à Michel Maheu
 2) 24-8-1812, à Châteauguay, à Paul Ranger.

Catherine

n: 17-5-1776, à Châteauguay
 m: 8-1-1798, à Châteauguay, Jean-Baptiste Rufiange
 s: 14-8-1844, à Châteauguay.

Marguerite

n: 26-4-1778, à Châteauguay
 m: 1-2-1796, à Châteauguay, Pierre Lefebvre.

Marie

n: 9-3-1780, à Châteauguay
 m: 1) 9-1-1797, à Châteauguay, Paul Bergevin
 2) 26-8-1816, à Châteauguay, Antoine Couillard
 s: 11-11-1853, à Ste-Philomène (Mercier).

Madeleine

n: 29-12-1781, à Châteauguay
 m: 20-7-1801, à Châteauguay, Jean-Louis Primeau.

Pierre

n: 5-6-1784, à Châteauguay
 m: 1) 14-7-1806, Joseph Reid
 2) 7-11-1808, Marie-Anne Huot

Nombreux sont les descendants Giroux établis à Châteauguay et dans les régions avoisinantes.



Maison de Hervé Giroux, fils de Joseph-François et de Aurélie Myre. Hervé acheta une terre (lot 195) de Jean-Édouard Mallette à Châteauguay. Il épousa le 28-10-1886, à Ste-Philomène (Mercier), Eugénie Reid, fille de Alexandre et Eulalie Vervais.



Joseph Giroux (mieux connu sous le nom de Francis), fils de Jean-Baptiste et de Marguerite Vallée en compagnie de sa fille aînée, Albina, mariée à Joseph Legault. Le fils de cette dernière tient dans ses bras sa fille (4 générations)

cf: n° 1, 2, 3, 4

Hébert (Hubert-Lebert)

À Châteauguay, il faut distinguer deux souches bien distinctes de Hébert.

La Première souche, la plus ancienne remonte à l'ancêtre Pierre Leber Hébert baptisé vers 1696 fils de Pierre et de Madeleine Tavernier originaire de St-Guingalois, de Châteauguay-du-Loir ar. et év. de Le Mans, au Maine (en Sarthe). Il épousa le 7-1-1721 à Montréal Anne Charbonneau fille de Jean et de Élizabéth Aboire ou Laboire. Nous leur trouvons 9 enfants. Chose bizarre, certains historiens affirment que Pierre décède avant 1725 car sa femme est supposée se remariée le 23-7-1725 à Montréal à Louis Neveu et chose étonnante le couple Leber-Charbonneau fait baptiser en 1735, 1737, 1739 et 1741 à Châteauguay, quatre enfants.

Pourtant en feuilletant les registres on se rend bien compte qu'il s'agit bien de la même Anne Charbonneau en 1721 elle dit avoir 21 ans et être la fille de Jean et de Élizabéth Aboire de Charlesbourg et en 1725 elle dit avoir 25 ans et être la fille de Jean et de Élizabéth Laboire. Si quelqu'un venait à résoudre cette énigme il n'aura qu'à me le faire savoir.

Leurs enfants sont:

Marie-Anne (Lebert)

n: 18-10-1721 Pointe-Claire

m: 28-12-1744 Châteauguay, Jean Lepage dit St-Amant

Marie Charlotte (Lebert)

m: 19-1-1750 Châteauguay, J.Bte. Parant

Pierre (Lebert)

m: 20-5-1751 Châteauguay, Marie Duranceau
s: avant 1761

Marie (Hubert)

b: 10-12-1735 Châteauguay

m: 15-6-1757 Châteauguay, Pierre Auger

Marguerite (Lebert)

m: 26-4-1756 Châteauguay, Jacques Durant

Jean (Hubert)

m: 10-1-1757 Lachine, Marie-Louise Buet

Catherine (Hubert)

b: 18-7-1739 Châteauguay

m: 8-1-1759 Châteauguay, J-Bte Rufiange

Marie-Amable (Leberre)

b: 21-8-1741 Châteauguay

m: 7-2-1763 Châteauguay, Dominic Châtelain

Michelle (Lebert)

b: 6-1-1737 Châteauguay

Pierre Lebert dit Hubert décède à Châteauguay le 22-12-1760 (env. 67 ans) et son épouse Anne le 21-4-1752 (env. 55) à Châteauguay.

Leur descendance abandonna le nom Lebert pour ne garder que ceux des Hubert et Hébert.

La deuxième souche de Hébert est d'origine Acadienne et descend de 2 frères.

Le Premier, Antoine Hébert (tonnelier) né vers 1621, et vraisemblablement originaire de Martaizé, dans la région de Loudun, dépt. de la Vienne, arrive en Acadie vers 1640. Il épouse vers 1645 Geneviève Lefranc en Acadie. Leur fils Jean épouse en 1674 aussi en Acadie Anne Doucet fille de Pierre et de Henriette Pelletier.

Deux générations passeront avant de retrouver les enfants de François Hébert et de Marie Harsenau à Châteauguay et à Montréal vers 1764-1774.

Le frère d'Antoine est Étienne né vers 1630. Il arrive aussi au pays vers 1640. Il épouse en Acadie Marie Gaudet fille de Jean et de Nicole Coleson. Étienne décède en 1670 et sa veuve se remarie à Dominique Garaut. Leur fils Antoine épouse en 1691 en Acadie Jeanne Copron fille de Jean et de Françoise Savoie.

Trois générations passeront avant de trouver Pierre (fils de Pierre et de Marguerite Hébert marié à Laprairie en 1773) qui épousera Josephite Doyon en 1802 à Châteauguay, fille de Antoine et de Charlotte Guérin.

Tels sont les ancêtres Hébert de Châteauguay qui ont su étendre leurs ramifications à Châteauguay et dans les régions avoisinantes.

cf: 1, 2, 4, 3, 12, 22

Laberge

Tous les Laberge du Québec et de Châteauguay, en particulier, descendent du même ancêtre commun, Robert Laberge, fils de Jacques et de Marie Poitevin. Il fut baptisé le 24-5-1638, à Colombières-sur-Than, ar. et év. de Bayeux, en Normandie (au Calvados). Sa mère, veuve de Jacques Touchet, épousa Jacques Laberge, le 8-5-1636, à Colombières. Robert eut deux frères qui restèrent en France. Le 2-2-1660, il fut confirmé à Château-Richer par Mgr de Laval.

Robert Laberge épousa le 28-5-1663, à Château-Richer, Françoise Gausse fille de Maurice dit Le Borgne et de Marguerite Blée de St-Martin v. et év. de Noyon ar. de Compiègne en Picardie (en Oise). Elle était veuve de Nicolas Durand de qui elle avait eu une fille, Marie-Ursule.

Il faut attendre la troisième génération de Laberge en terre canadienne pour les retrouver dans les régions de Montréal, Lachine et Châteauguay. Ce sont les descendants de Guillaume, (fils de Robert), marié à Marie Quentin, le 14-2-1695, à l'Ange-Gardien, qui vinrent s'établir par ici.

Thimothée (fils de Guillaume et Marie Quentin) marié le 4-11-1727, à l'Ange-Gardien, à Marie-Anne Amelot dit Sanspeur firent baptiser pas moins de 10 enfants. Ils vinrent s'établir à Montréal vers les années 1740. Quelques années plus tard, ils s'installent à Lachine. En 1750, ils passent un bail à ferme avec Mlle Marie-Anne de LaNoüe. Ils louaient pour une période de neuf années: « . . . la terre et Domaine de Châteauguay, et bestiaux qui sont sur icelle terre suivant L'inventaire . . . » de même que « maison, granges, étables, écurie, avec toutes les terres labourables, Le verger et jardin,

le moulin et boulangerie qui sont sur icelle, comme aussi Des Isles de la Paix, et de la terre qui est entre Charles Primot et Augé, . . . ».

En 1762, Thimothée cède à son fils Pierre une terre qu'il a acquise de Jean St-Amant (probablement à la fin de son bail à ferme). Cette terre ne contient que du bois debout et est sans aucun bâtiment.

Marie-Anne Amelot décède et est inhumée le 26-4-1764 à Châteauguay. Un inventaire des biens fut dressé en juillet 1765 et c'est son fils Charles Laberge qui achète la succession, car ses frères, soeurs et beaux-frères ont accepté de vendre leurs parts d'héritage.

De la descendance de Thimothée et Marie-Anne Amelot, nous connaissons tous Anna Laberge (fille de Pierre et de Josephine Boursier) qui a oeuvré au sein de sa communauté. Le Centre hospitalier porte son nom.

Un autre fils de Pierre et Claire Bro vint s'établir sur la Haute-Rivière. Il s'agit de Pierre qui épouse le 20-8-1821, à Châteauguay, Marguerite Julien fille de Louis et de Marie Pitre.

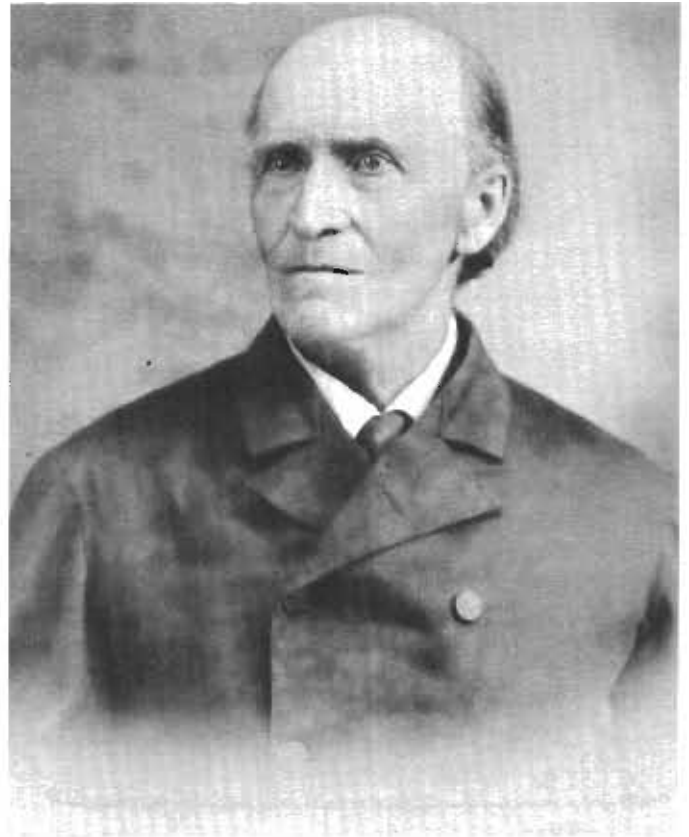
Son fils Antoine prit la même terre. Il épousa Céladine Doray.

C'est le fils d'Antoine et de Céladine Doray qui prit la relève. Joseph-Pierre épousa Léonie Trudel.



Céladine Doray

C'est leur fils Jean-Paul, marié le 30-9-1944, à Diane Chevretils fille de Hector et de Laura Tremblay, qui prit la terre par la suite. Il habite toujours au même endroit. Il a vendu la terre, il y a quelques années, à un autre Laberge, voisin de chez lui, de la descendance de Charles et de Marie-Claire Maranda.



Antoine Laberge.

En mémoire de feu Joseph Pierre Laberge

Pendant trente ans, chef ranger de la cour des Forestiers Catholiques de St-Joachim n° 1481

par Louis-Philippe Paré, secrétaire archiviste.

Pierre Laberge était un homme de grande taille, d'un physique imposant. Sa figure sympathique était éclairée par deux yeux bruns pétillant d'intelligence. Il portait une forte moustache. Quand il vous accueillait, c'était avec un sourire aimable et la main tendue, prête à serrer la vôtre. C'est ainsi que je le connus un après midi d'automne, il y a vingt ans.

Que d'agréables conversations nous eûmes par la suite. Il me semble le revoir s'amenant chez moi d'un pas alerte. Une fois qu'il était devenu mon hôte, nous nous asseyions pour parler de l'ordre des Forestiers Catholiques. Je constatais toujours dans les opinions qu'il exprimait, qu'il avait à coeur le bien de tous et de chacun. Il aimait à discourir un peu longuement parfois; ce n'était que pour prouver davantage la sincérité de ses affirmations.

Mêlé aux affaires municipales, scolaires et religieuses, il agit toujours avec zèle et désintéressement, avec une grosse dose de bon sens; l'avenir est en train de prouver qu'il avait raison. Pierre Laberge voulait et désirait l'avancement de son village qu'il aimait tant; aussi Châteauguay a-t-il perdu un serviteur dévoué! Il aimait recevoir chez lui: sa demeure était vôtre. On s'y sentait à l'aise. La conversation s'y faisait sans arrière pensée. Aussi quitions nous sa bonne famille, cet intérieur si hospitalier, à regret; nous promettant d'y revenir dès que le moment s'y prêterait.

Pierre Laberge avait voyagé durant plusieurs années. J'aimais à l'entendre parler des paysages du Montana. Il excellait à raconter des faits dont il avait été témoin et des voyages qu'il avait accomplis à travers les forêts et les montagnes. Que de fois, après les réunions de notre cour, ne nous a-t-il pas intéressés par ses causeries tandis que nous nous reposions en fumant une bonne «pipée» du pays. N'est-ce pas encore de la vraie fraternité?

Ceci m'amène tout naturellement à vous le citer comme mutualisme. Il fut chef ranger de la Cour de Châteauguay 1481 pendant trente ans. Ceux qui l'ont connu savent qu'il s'y rendait régulièrement chaque mois, été comme hiver; bien qu'il demeurait à deux milles et plus de la salle des séances. Il tenait au décorum des réunions, aidait les membres dans le malheur, dans la maladie. Il ne tolérait pas qu'on les attaqua injustement; c'était leur défenseur le plus énergique. Afin d'être utile à ceux qui étaient dans le besoin, qui retardaient de leur contribution, mettant leur assurance en danger, il demanda d'organiser des parties de cartes; les Forestiers savent quels succès nous remportions. Tous les membres, je suis heureux de le dire ici, étaient fiers de seconder leur chef ranger.

Ainsi notre fonds se remettait-il rapidement du malaise financier qui l'affectait de temps à autre. «Le bien prêche l'exemple». Ce plan fut adopté par d'autres associations paroissiales. qui purent aussi équilibrer leurs affaires en danger, elle aussi.

Au printemps de 1934, je le rencontrai dans un train à destination de Montréal. Pierre Laberge s'en allait consulter des radiologistes éminents sur l'avis de son médecin. Il était atteint sérieusement. Lui même et moi ne l'aurions pas cru;

cependant la mort, cette surnoise impitoyable, faisait sa ronde. Ce fut sa dernière maladie très cruelle qui dura l'année.

Le 17 mars 1935, un dimanche, il mourait après avoir souffert en bon chef chrétien qu'il était. Les funérailles eurent lieu le 19 mars, fête de son patron dans l'église de ses ancêtres, au milieu d'une affluence considérable de ses concitoyens et des membres de la Cour Saint Joachim 1481 de l'ordre des Forestiers Catholiques.

Les plus sincères sympathies n'ont pas manqué à son épouse distinguée, à tous les membres de sa bonne famille; ils les méritaient tant dans cette pénible affliction.

Châteauguay a perdu un bon citoyen, la Cour 1481 un digne chef, et l'humble signataire de la présente, un vieil ami sincère et loyal pour qui le souvenir ne s'efface pas.

Pierre Laberge était fils d'Antoine Laberge et de Céladine Doray. Il était le père de Charles-Henri (ex-surintendant de la paroisse St-Joachim de Châteauguay).

Les Machamins (les Menes)

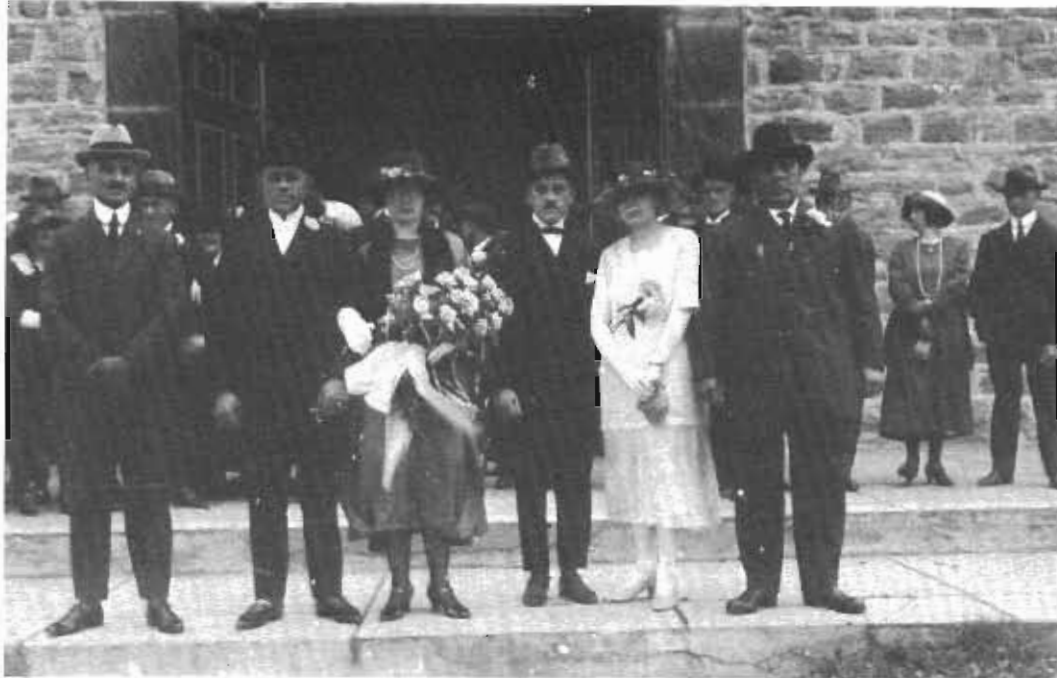
De la descendance de Timothée et de Marie-Anne Amelot dit Sanspeur nous retrouvons aussi Michel Laberge fils de Charles (dit le Machamin) et de Catherine Lefèbre. Michel se fit connaître par ses talents d'explorateur «au pays des neiges et des glaces» qu'est le Yukon.

Son frère Édouard, marié à Marie Laberge, était installé à Châteauguay sur la Haute-Rivière. Un descendant de Édouard est toujours installé au même endroit sur la terre paternelle. Il s'agit de Roger Laberge fils de Joseph-Édouard Emery (Hervé) Laberge et de Marie Emma Léa Dumouchel marié à Paula Laberge fille de Elzéar Laberge et de Victoria Martin de Beauharnois. Il cultive toujours cette terre ancestrale entouré de ses enfants.

Les Charles

Un autre descendant de Guillaume et de Marie Quentin vint s'établir dans la région de Châteauguay vers les années 1780. Il s'agit de Charles (fils de Charles et de Louise Angélique Huot) marié le 26-11-1780 (contrat notaire Sanguinet) à Marie-Claire Maranda fille de Jean Baptiste et de Clotilde Delage.

Un des descendants de Charles, soit Jean Baptiste fils de Charles-Tancrede et de Adèle Dupont, sut, sans tambour ni trompette, se tailler une place au sein de sa communauté.



Alcibiode Laberge (fils de Tancrede et Adèle Dupont), Aline Laberge (fille de Alfred et Noémie Cécyre).



Jean Baptiste Laberge à la fois cultivateur, pommiculteur et maraîcher avait acquis sa terre de son grand-oncle François Laberge marié à Marguerite Marcelline Chevrefils. Il épousa le 23-10-1922, Alice Reid, à Châteauguay, fille de Joseph et de Odile Laberge. Deux filles sont nées de leur union.

Jean-Baptiste s'est occupé activement de tous les mouvements importants. Il fut membre de la Commission de Crédit de la Caisse Populaire depuis 1943. Il fut également directeur de la Société de Pomologie et ancien conseiller municipal, ancien juge de la Cour des commissaires. Il fut Président de la Coopérative Charles Lemoyne de Châteauguay de même que directeur de la Coopérative Fédérée de Québec.

Jean Baptiste Laberge décéda subitement le 18-1-1958 à Châteauguay. Son épouse lui survécut jusqu'au 6-10-1970.

*Assis: Jean-Baptiste(-Charles) Laberge, fils de Tancrede et de Adèle Dupont, Alice Reid, fille de Joseph et Odile Laberge
Debout: Adeline Reid (soeur de Alice), Alcibiode Laberge (frère de Jean Baptiste).*

Les Quettey (Kte)

Deux autres descendants de Guillaume et Marie Quentin vinrent s'établir à Châteauguay vers les années 1780.

Il s'agit de Louis et de Charles fils de Guillaume et de Barbe Julien. Ce dernier, fils de Jacques et de Marguerite Gagnon épousa Barbe Julien en 1745, à l'Ange-Gardien.

Charles épousa le 24-11-1783, à Châteauguay, Marie Pitre fille de Jean-Baptiste et de Marie-Anne Surette. Quant à Louis, il épousa le 22-4-1788, à Châteauguay, Marguerite Paré fille de Jacques et Élisabeth Laberge.

Louis aurait construit, 50 ans après son arrivée à Châteauguay, une maison de pierres toujours existante en 1985, près du Parc Laberge.

Un de leur fils, soit Guillaume épouse le 28-10-1822, à l'Île Perrot, Judith Lefebvre fille de Augustin et de Suzanne Leduc.

François-Xavier, fils de Guillaume et de Judith Lefebvre, baptisé le 18-12-1836 à Châteauguay, fut ordonné prêtre le 19-12-1863. Il fit ses études au collège de Montréal. Il fut curé de St-Hippolyte, Île Bizard et de Pointe Claire. Il se retira à Châteauguay et y vécut trois ans. Il décéda le 25-2-1915 à l'hôpital des Soeurs de la Providence, à Montréal et fut inhumé à Châteauguay.

Son frère Guillaume épousa Aurélie Boursier fille de Antoine et de Joseph Reid le 15-2-1858 à Châteauguay.

Nous connaissons aujourd'hui deux de ses arrière-petits fils, historiens de tête et de coeur, soit Gilles et André Laberge fils de Léonide et de Albertine Cécyle de Châteauguay.

André écrivit un livre sur l'histoire de l'église de St-Joachim qui s'intitule «St-Joachim de Châteauguay, 1775-1975, des pierres vivantes», lors du 200^e anniversaire de la construction de l'église que nous connaissons aujourd'hui.

Quant à Gilles, il oeuvre au sein de la société Patrimoine-Châteauguay.

Plusieurs Laberge s'illustrèrent quotidiennement dans la vie de Châteauguay et laissèrent une nombreuse descendance qui se multiplia dans toutes les villes et paroisses avoisinantes.

En 1855, Pierre Laberge (marchand général) fut élu premier maire de Châteauguay. Dans les 20 années qui suivirent, trois autres Laberge devinrent maires de Châteauguay. En 1863, Charles-Joseph Laberge, avocat et homme

politique devint juge à la Cour supérieure de Montréal. . . De 1867 à 1873 Édouard Laberge fut député de Châteauguay à Québec. Par la suite, trois autres Laberge furent aussi députés du comté de Châteauguay.

Aujourd'hui, en 1985, le nom de Anna Laberge restera gravé à tout jamais dans l'histoire de Châteauguay, car le centre hospitalier porte son nom: soit le Centre Hospitalier Anna Laberge.

cf.: n° 1, 2, 3, 4, 11, 26, 27, 28, 29.

Lefebvre

À Châteauguay, il faut distinguer deux souches bien différentes de Lefebvre. Celle qui laissa le plus de descendants, est issue de Pierre Lefebvre (charpentier) fils de Nicolas et de Marie Vauvorin de Villers-sur-Mer, ar. de Pont-l'Évêque, év. Lisieux, en Normandie (au Calvados). Il épouse le 17-8-1656 à Québec, Marie Châtaigné, fille de Nicolas et de Catherine Sionnel, de Bournevaux, ar. La Roche-sur-Yon, év. La Rochelle, en Aunis (Vendée). Ils eurent trois enfants.

Marie

b: 20-6-1657 Québec
s: 22-6-1657 Québec

Jean-Baptiste

b: 24-6-1658 Québec
m: 22-10-1685 Beauport, Marie Crête

Marie

b: 6-7-1664 Québec
m: 7-2-1682 Beauport, Jean Clouet

Pierre décède le 30-8-1687 et sa sépulture eut lieu le 25-10-1687 à Beauport et on retrouve la mention suivante «fut trouvé mort dans cette paroisse et déclaré mort, en insensé par le Conseil Souverain.» Quant à son épouse elle décède le 21-2-1699 à Québec (âgée d'environ 80 ans).

Jean-Baptiste le fils, épousa Marie Crête en 1685 (cont. not. Fillion le 4 juin) à Beauport, fille Jean et de Marguerite Gaulin. Jean-Baptiste Lefebvre est dit Chartrand. Il achète avec Jean Baugis et Pierre Crête l'arrière-fief de La Cloutière dans Beauport, de Françoise-Thérèse Dupont, le 29-7-1693.

Ce sont ses petits fils soit: Jean-Denis, Augustin et Charles, tous fils de Joseph et de Marie-Anne Dufresne qui

vinrent s'installer à Châteauguay, de même que Louis-Basile et François fils de Jacques et de Marie-Joseph Parent.

Joseph avait épousé en 1^{re} noce Marie Parent le 24-1-1720 à Beauport et en 2^e noce Marie-Anne Bouin dit Dufresne le 18-11-1826 à L'Ancienne-Lorette. Quant à son frère Jacques il épousa Marie-Joseph Parent (soeur de Marie) le 28-2-1724 à Beauport.

Jean-Denis

m: (1) 3-10-1763 Châteauguay, Charlotte Primot
(2) 25-1-1796 Châteauguay, Marie-Anne Bourcier

Augustin

m: 16-8-1763 Châteauguay, Angélique Durant

Charles

m: 17-10-1763 Châteauguay, Angélique Faubert

Louis-Basile

b: 9-3-1727 Beauport
m: 12-1-1756 Châteauguay, Suzanne Primot

François

m: 11-9-1769 Châteauguay Marie Anne Primot
Il adopta le surnom de dit Descotes.

Ces Lefebvre laissèrent de nombreux descendants à Châteauguay et dans les environs.

Lefebvre

La deuxième souche de Lefebvre est issue de Pierre Lefebvre fils de Pierre et de Jeanne Cutiloup de Sceaux, ar. Antony arch. de Paris (en Hauts-de-Seine). Il obtint la concession de la partie I de la Seigneurie de Gentilly le 16-4-1647. Le 11-7-1668 il la donna à son gendre Félix Thunoy marié à sa fille Élisabeth.

Pierre Lefebvre épousa vers 1646 à Trois-Rivières Jeanne Auneau (Aunois) d'origine inconnue. Sept enfants sont nés de leur union. Pierre décède entre juillet 1668 et octobre 1670 quant à son épouse elle décède le 12-2-1697 à Trois-Rivières.

Leur fils Michel baptisé vers 1654 épousa à Batiscan le 3-11-1683 (Champlain) (cont. not. Pothier le 4-7-1703) Catherine Trottier fille de Pierre et de Suzanne Migaud. Michel prit le surnom de: dit La Siseraye qu'il transmit à sa descendance. Ils eurent 11 enfants tous baptisés à Trois-

Rivières. Leur 8^e enfant soit Noël, baptisé le 4-7-1700 à Trois-Rivières épouse le 6-8-1722 à Bellevue Marie-Anne Gervais fille de Mathieu et de Michelle Picard. Pas moins de 10 enfants naquirent de cette alliance.

C'est leur fils Michel, baptisé le 30-10-1723 à Bellevue qui vint s'établir à Châteauguay. Il épouse le 1-6-1750 à Châteauguay Marie-Amable Hotesse fille de Paul et de Marie-Anne Caron. Marie-Amable fut baptisée le 5-10-1730 à Montréal et son père Paul était fils de Joseph-Étienne et de Marie Pitman. Il serait né vers 1682 à Kekiken au Dover près de Boston en Nouvelle-Angleterre. Il était maître-tonnelier. Il décéda le 24-12-1730 à Montréal. Il avait épousé en 1^{re} noce Marie-Élisabeth Wabert fille de Michel et de Ebrard Calois, le 3-11-1710 à Québec. En 2^e noce Marie-Madeleine Toupin fille de Jean et de Marie-Madeleine Mezeroy le 20-10-1721 à Montréal et en 3^e noce Marie-Anne Caron.

Nous ne trouvons qu'un seul fils à Michel et Marie Amable Hotesse. Prénommé Michel comme son père il épouse le 8-2-1779 à Châteauguay. Marie-Magdeleine Duranceau fille de Claude et de Magdeleine Duquet. Nous leur trouvons comme enfants:

Catherine

m: 31-1-1803 Châteauguay, Paul Gagnier

Marguerite

m: 27-6-1796 Châteauguay, Étienne Primot

Marie

m: 1-9-1806 Châteauguay, Guillaume Dalton

Nous ne leur trouvons pas de garçon qui se marie à Châteauguay.

Par contre un de ses neveux soit Thomas, fils de Jean-Baptiste Noël et de Thérèse Montpetit épouse le 31-7-1809 à Châteauguay Marie Louise Roi fille de Pierre et de Joseph Poinier et en 2^e noce, le 23-1-1826 Catherine Rufange fille de Jean Baptiste et de Catherine Giroux et laissa plusieurs descendants à Châteauguay.

cf: 1, 2, 3, 4, 35

Lego (Legault) dit Deslauriers

L'ancêtre des Lego (Legault) qui se sont établis à Châteauguay, est Noël Legault (Lego) dit Deslauriers, né vers 1674, fils de Roch et de Marie Galion d'Irvillac ar. de Brest, év. de Cornouailles, Bretagne (Finistère). Il était soldat de la Compagnie de Le Verrier. Il épousa le 18-11-1698 à Mont-

réal (cont. le 17 not. Raimbault père) Marie Bénard, née vers 1679, fille de Mathurin et de Marguerite Viard, et veuve de François Gloria.

Quatorze enfants naquirent de leur union. Noël Legault décède le 11-4-1747 à Pointe-Claire.

Nous retrouvons deux de ses fils qui viennent s'installer à Châteauguay.

Jean (b: le 24-7-1701 à Montréal) se marie le 19-5-1727 à Lachine à Marguente Milot (cont. 30 not. Raimbault) fille de Charles et de Marie Pothier. Jean s'engage pour l'Ouest du 13-5-1722 au 30-6-1728.

Le 4-7-1728, ils font baptiser au Sault-St-Louis une fille Marie-Charlotte qui est née à Châteauguay.

Marie-Charlotte

n: Châteauguay
b: 4-7-1728 Sault-St-Louis
m: 17-10-1746 Châteauguay à Jacques Primot

Marie-Louise

n: 5 b: 6-2-1736 Châteauguay

Marie-Anne:

n. & b: 25-7-1738 Châteauguay
m: (1) 15-11-1756 Châteauguay, Paul Primot
(2) 10-1-1763 Châteauguay, Joseph Trudelle

Jacques

n: 1 b: 2-5-1740 Châteauguay

Catherine

b: 7-1-1744 Châteauguay

Le frère de Jean Legault, qui est Louis, (né le 21-8-1709 à Lachine), épouse le 7-1-1738 à Pointe-Claire Marie-Élisabeth Madeleine dit Ladouceur, fille de Jean-Baptiste et de Élisabeth Milet.

Louis et Marie-Élisabeth font baptiser à Châteauguay:

Elisabeth

b: 17-10-1738 Châteauguay

Jean-Louis

n: 6 b: 7-8-1740 Châteauguay

La grand'mère maternelle de Marie-Élisabeth Madeleine dit Ladouceur est Catherine Girardin ou Girardy, soeur de Hilaire Girardy qui donna le terrain en 1735 pour la construction de la première église.

Nous retrouvons la descendance des Legault écrit sous différentes manières telles que: Lego, Gaud, Le Gaud, Legaud, Legault, Deslauriers, Délorier.

cf: 1, 2, 3, 4, 8, 6, 14

Primot Primeau

Tout ce dont nous savons de l'ancêtre François Primot, c'est qu'il est originaire de la Normandie. Il épouse le 19 octobre 1687. à Laprairie, Marie-Madeleine Thérèse Deniau, fille de Marin et de Louise-Thérèse Le Breuil.

En 1688 et 1692, il s'engage pour aller dans l'ouest. En 1694, il est dit fermier de l'Île St-Paul. Lors de son décès, le 18-10-1725, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il est mentionné comme demeurant à Châteauguay. Il fut enterré à Montréal le lendemain, et avait environ 57 ans; ce qui situerait sa naissance aux alentours de 1668.

Son épouse naquit le 15-2-1674 à Laprairie. Son père était originaire de Luché, arr. La Flèche, évêché Le Mans, Maine (Sarthe). Sa mère était la fille de Jean Le Breuil de Bâle (en Suisse) et de Marie Lecompte. Sa mère demeurait, avant de venir au pays, à Sougéal, arr. St-Malo, évêché Dol en Bretagne. Elle était sage-femme.

Dix enfants naquirent de l'union de François Primot et Marie-Madeleine Thérèse Deniau.

Claude

b: 16-7-1690 Laprairie
m: 14-6-1717, Laprairie, Angélique Baheu
d: 1768 Châteauguay

Pierre

b: 29-9-1694, Montréal
s: avant 1696

Pierre

b: 8-9-1696, Montréal
m: 10-2-1721, Lachine, Marie-Anne Couillard

Le 13-6-1743, il fait parti du groupe de 46 hommes qui s'engagent au Sieur Maugras, au nom du Sieur de la Vérendrye, de partir de Montréal avec six canots pour se rendre au poste de l'ouest.

Le 11-6-1745, il s'engage au Sieur Maugras, comme conducteur, à faire partir de Montréal, trois canots équipés de six hommes chacun, pour se rendre aux forts Maurepas et

St-Charles. Il est accompagné de André et Jean-Baptiste Primot de Châteauguay. Je n'ai jamais pu découvrir qui étaient les parents de ce André et ce Jean-Baptiste.

En 1750, il reçoit une concession à Châteauguay. Il décède en 1767 à Châteauguay. C'est son gendre François Lefebvre dit Descotes, marié à Marie-Anne Primot qui donna le terrain, le 22-11-1773, pour la construction de la 2^e église, celle que nous connaissons aujourd'hui.

Catherine

b: 30-11-1698, Montréal
m: 11-2-1714, Laprairie, Jean Ris (Ride)

Marie-Barbe

m: vers 1727, à Jacques Duranseau

«Jacques Duranseau, dit Brindamour, colon de Châteauguay voit sa femme (Marie-Barbe Primaut) expirer sous ses yeux, la tête tranchée d'un coup de tomahawk. Un indien enlève immédiatement sa chevelure. Lui-même est assommé, scalpé et laissé pour mort non loin de sa maison. Quelques heures plus tard, des voisins le découvrent et le transportent à l'Hôtel-Dieu de Montréal où on réussit à le sauver.»

Paul

b: 6-1-1705, Bellevue
m: 1-1731, Laprairie, Marie-Joseph Couillard

Le 9-9-1743, il s'engage au Sieur Neveu à partir de Montréal avec un canot équipé de sept hommes pour se rendre au poste de Michillimakinac.

Le 5-6-1745, il s'engage au Sieur de Clignancourt, à partir de Montréal avec un canot équipé de six hommes pour se rendre au poste de Michillimakinac. En 1752, il est capitaine de milice à Châteauguay. Paul décède en 1778 à Châteauguay.

Joachim

b: 1-4-1711, Lachine
m: 18-1-1734, Longueuil, Madeleine Benoit

En 1759, il reçoit une concession à Châteauguay. Le 1-6-1745, il s'engage au nommé Couillard (de Châteauguay) à partir de Montréal avec un canot équipé de sept hommes y compris Couillard, conducteur, de se rendre au poste de La Baie, porter aux Sieurs d'Ailleboust, Auger et Texier les effets et marchandises dont ils ont besoin pour la traite. Joachim décède en 1786, à Châteauguay.

Marie Jeanne

b: 15-10-1692, Montréal

m: 1) 2-3-1710, Bellevue, Etienne Chatoutau
2) 28-12-1710, Bellevue, Alexandre Boursier
3) vers 1734-35, à Gaspard Auger

À son mariage, en 1710, son père est dit habitant de Châteauguay.

Jacques

b: 22-2-1707, Laprairie
s: 28-9-1707, Laprairie

Marie

b: 14-12-1702, Montréal
m: 1724 (cont. not. Barrette) à J.-Bte Deniau
s: avant 1736

François Primot et sa femme avaient acquis une concession par promesse verbale du «... Sieur De Lanoue En vertu duquel le dit primot en avoit pris possession...» Il vendit cette concession: «Size à Chateauguay sur le bord du Lac St-Louis de la Contenance de dix arpent ou Environ de front sur vingt-Cinq arpent de profondeur aprendre En joignant d'un Cotté a dumont. Et d'autre Cotté au Nord Est à la petite rivière St Jean a Lembouchure du marais dans Lad Rivière allant sud Est et nord ouest...» à Gervais Meunier le 25-8-1706 devant le notaire Raimbault à Ville-Marie.

Combien de temps François Primot conserva sa propriété? Nous l'ignorons. Nous savons que le Sieur La Noue acheta la Seigneurie de Châteauguay, le 6-8-1706, de Charles Lemoyne. Était-il présent avant pour régir les concessions de Charles Lemoyne? L'avait-il donnée verbalement à une date bien antérieure à François Primot?

D'après les dates de ces deux contrats, François Primot ne l'aurait gardée que 19 jours. Ce nouvel acquéreur, Gervais Meunier dit Lafleur, était soldat de la compagnie de Lignery. Il épousa Catherine David, le 14-11-1712, à Boucherville. Dès son mariage, il est établi à Boucherville, et fait baptiser ses 2 premiers enfants à Boucherville. Qui s'occupe donc de sa concession? Il la vend le 4-2-1719 à Jean Reid, l'ancêtre des Reid de Châteauguay.

Les Primot se sont implantés en force à Châteauguay, dès les tout débuts de la colonie, ils y ont laissé une nombreuse descendance qui s'est ramifiée dans les paroisses et villes voisines. Nous remarquons le caractère voyageur de ces premiers Primot dont certains de leurs fils héritèrent de ce tempérament. Deux frères Primot, soit Pierre et Paul probablement fils de Pierre et Marie-Anne Couillard, revendiquèrent des terres à St-Charles (Missouri), quand les États-Unis achetèrent le territoire de la Louisiane, de la France en 1803. Ils demeuraient à St-Charles depuis 1799. Paul était guide pour Lewis and Clark quand ils firent leur exploration sur le Pacifique. Le nom de Paul est inscrit sur un monument

commémoratif, ainsi que d'autres noms de guides français de St-Charles, au bas de l'arche d'entrée du Musée de l'Expansion vers l'Ouest, situé à St-Louis, Missouri. (Communication de Mme Sharon Hendrix-Primeau de Ponca City aux États-Unis). Son mari est de la descendance de Paul, fils de Pierre et de Marie-Anne Couillard, marié à Marie-Anne Legault, fille de Jean et de Marguerite Milot, le 15-11-1756 à Châteauguay dont l'arrière-petit-fils émigra à St-Charles, Missouri.

Nous retrouvons dans la descendance de François Primot, une lignée dont sept générations se sont mariées à St-Joachim de Châteauguay, depuis la construction de la 1^{re} église en 1735. Auparavant, les 2 premiers mariages avaient eu lieu à Laprairie. St-Joachim de Châteauguay n'existait pas encore en tant que paroisse. Voici cette lignée:

- 1^{re} génération: François Primot
m: Marie Deneau, 19-10-1687, Laprairie
- 2^e génération: Claude Primot
m: Angélique Baheu, 14-6-1717, Laprairie
- 3^e génération: François Primot
m: Marie-Anne Rufiange dit Laviolette, 9-1-1752, Châteauguay
- 4^e génération: Jean-Baptiste Primot
m: Marie-Louise Gendron, 8-1-1798, Châteauguay
- 5^e génération: Jean-Baptiste Primeau
m: Céleste Lepage, 5-2-1821, Châteauguay
- 6^e génération: Joachim Primeau
m: Catherine Allard, 28-9-1852, Châteauguay
- 7^e génération: Joachim Primeau
m: Marie Faubert, 12-9-1887, Châteauguay
- 8^e génération: Jean-Baptiste Primeau
m: Marie-Jeanne Blouin, 22-8-1927, Châteauguay

Jean-Baptiste était domicilié sur la rue Auguste à Châteauguay. Il fut ébroueur et creusa des fosses. Leur fils, Ferdinand, décéda à l'âge de 16 ans. Leurs deux filles se marièrent à Châteauguay.

- 9^e génération: Claire
m: Léon Duclos, 9-7-1955, Châteauguay, et était domicilié sur la Haute-Rivière
- 9^e génération: Yvette
m: Luigi Gravino, 17-5-1958, Châteauguay, et demeurait à Ville Lasalle

9^e génération: Edmond

m: Flore Dussault, en 1956, à St-Irénée de St-Henri, Montréal et demeure sur la rue Paré à Châteauguay. Leurs 2 filles Lisette et Nicole se sont mariées à St-Joachim et leur fils Daniel, à Ville Mercier. Les trois sont toujours domiciliés à Châteauguay. Edmond travaille pour la municipalité de Châteauguay et déjà six petits enfants forment la 10^e génération.



Fernand, Edmond, Jean-Baptiste Primeau, Yvette et Claire



Flore Dussault et Edmond Primeau (photo 1981 — 25^e anniversaire de mariage).

cf: n° 1, 2, 3, 4, 30, 32.

Reid (Ris-Ride)

Jean Ride (Reid) fils de David et de Elisabeth McKinnon était originaire d'Iverness en Écosse. Il eut sa lettre de naturalité en Nouvelle-France, en juin 1713. Il épousa le 11-2-1714, à Laprairie, Catherine Primot fille de François et de Marie Deneau. Catherine fut baptisée le 13-11-1698 à Montréal. Ils font baptiser 10 enfants.

Marguerite

b: 9-4-1714, Laprairie

Au baptême de Marguerite, nous trouvons la notice suivante: «fille naturelle de sa mère». Est-ce que cela veut dire que la mère de Catherine aurait eu un enfant illégitime et que c'est sa fille qui l'aurait pris en charge et enregistré sous le nom de Ride? Ce qui peut être possible. Ou bien, Catherine Primot, mariée à peine depuis 2 mois, attendait cet enfant qui n'était peut-être pas de Jean Ride et le prêtre aurait indiqué cette mention au registre.

Marie-Catherine

b: 21-10-1715, Montréal

s: 6-10-1716, Laprairie.

Jean-Baptiste

b: 18-8-1717, Longueuil

m: 30-11-1741, Châteauguay, Marie-Anne Descent.

Marie-Josephite

b: vers 1719

m: 18-1-1740, Châteauguay, Pierre Descent.

Claude

n: à Terrebonne

b: 7-11-1723, Lachenaie

m: 7-1-1749, Montréal, Marie-Josephite Descent dit Sanspitié

s: 16-2-1806, Châteauguay.

Pierre

b: 12-1-1722, Montréal

m: 11-1-1751, Longueuil, Thérèse Patenaude

s: 11-8-1795, Châteauguay.

Anonyme (féminin)

b: 18-10-1725, St-François, Île-Jésus

s: 22-10-1725, Île-Jésus.

Joseph

b: 24-11-1726, Terrebonne.

Louis

b: 16-10-1728, Boucherville.

Antoine

b: 25-10-1730, Longueuil.

s: 30-11-1730, Longueuil.

Jean Ride, par son métier de menuisier, se déplaçait fréquemment comme on peut le voir par les nombreux endroits où sont baptisés ses enfants.

En 1719, il achète à Châteauguay, de Gervais Meunier, «une concession de dix arpents ou environ de front, sur vingt cinq arpents de profondeur, sur le bord du Lac St-Louis». Cette concession appartenait à Meunier, pour l'avoir acquis le 25-8-1706, de François Primot et sa femme devant le notaire Rimbault. Cet acte de vente se passa le 14-2-1719 devant le notaire Tailhandier à Boucherville.

Le 1^{er} juin 1744, nous trouvons un engagement d'un Jean Ride, habitant de Châteauguay au Sieur Pierre Leduc pour se rendre au poste de Michimakinac. Tout porte à croire que ce serait le fils et non le père.

Le 3-5-1749, nous retrouvons Jean Ride et Pierre en compagnie du Sieur Godé et de Pierre Laviolette de Châteauguay; engagés à partir de Montréal avec deux canots équipés de 13 hommes pour se rendre au poste de Détroit.

Jean Ride (père) laissa une nombreuse descendance à Châteauguay qui se multiplia dans les villes et paroisses avoisinantes. Le nom Ride se retrouva modifié de plusieurs manières telles que: Ris, Ride, Ryde, Ridde, Reed et vers les années 1800, la majorité adoptèrent Reid tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Les plus âgés se souviennent, sans doute de Joseph Reid et de son épouse Odile Laberge. Leur terre située à l'emplacement du boul. d'Anjou à la croix de chemin. Joseph Reid fils de Charles (de la descendance de Pierre et de Marie-Thérèse Patenaude) et de Marie Adeline Brault épousa le 13-2-1888, à Châteauguay, Odile Laberge fille de Charles et de Olive Laberge. Leur maison était un point de rassemblement à différentes occasions pour la population. Sur sa terre, il y avait une grande remise qui servait de «relais» lorsque les gens du haut de la rivière venaient à la messe, surtout par mauvais temps. Les gens dételaiet et faisaient reposer leurs chevaux et n'avaient qu'à traverser le pont pour se rendre à l'église.

Joseph sans être riche «comme Crésus», savait aider les gens dans le besoin. Quand les gens venaient lui rembourser leurs prêts et intérêts, il ne négligea jamais de les gratifier en diminuant leurs intérêts.

Odile, comme son époux, était d'une bonté même. Après avoir eu 7 enfants, dont trois survécurent, elle aida

énormément les femmes dans le besoin: comme aide sage-femme, en les aidant aussi après la naissance de leurs enfants, aux tâches ménagères etc. Elle savait être à l'écoute de son entourage et percevoir les besoins nécessaires de ses voisins. En plus de leurs trois enfants, Joseph arriva un jour à la maison avec un petit garçon dans le besoin qu'ils décidèrent de prendre en charge et de l'élever comme étant leur propre enfant.

La vie à cette époque n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui. Les travaux des champs se faisaient avec les chevaux et les outils du temps. De même que dans la maison, le strict nécessaire était de rigueur. Il arrivait même que pour préserver leurs toilettes de tous les jours, les femmes se confectionnaient pour travailler dans les champs, des jupes en jute faites à partir des sacs de jute du temps. Aussi, pour conserver leurs souliers plus longtemps, certains mettaient «leurs souliers de boeuf» pour se rendre à l'église. De là, ils enfilaient leurs beaux souliers.

Odile était une femme qui savait tout faire: elle savait manier avec dextérité le tricot et la courte-pointe qui sont paraît-il de vrais trésors. Elle a sans doute acquis cette dextérité de ses soeurs plus âgées ou de personnes qui lui auraient enseigné cet art, car sa mère est décédée alors qu'elle n'était qu'enfant.

Aujourd'hui, les Reid, nombreux à Châteauguay, ont su s'implanter et offrir leurs services à la communauté. Nous en retrouvons dans les domaines suivants; fourrures, salon funéraire, entrepreneur en construction, agence de voyage, médical, notaire etc. Ils ont su mettre leurs talents en évidence.

cf: 1, 2, 3, 4, 7, 13, 16.



Alice Reid et Adelina Reid (filles de Joseph et Odile Loberge). Angéline Guénn (fille de Pierre et de Catherine Reid), âgée de 86 ans en 1985 (religieuse de C.N.D.) Photo vers 1915.



Famille Joseph Reid près de la croix, sur la ferme. Photo prise en 1920.

Conclusion

J'ai tenté de décrire les familles les plus anciennes de Châteauguay. Plusieurs diront: «Comment se fait-il que ma famille qui est établie ici depuis plusieurs générations ne figure pas dans l'historique des vieilles familles?» C'est que durant les années 1770 à 1840, une quantité énorme de gens vinrent s'établir à Châteauguay et c'est à partir de ces années que ces familles se développèrent et laissèrent de nombreux descendants à Châteauguay et dans les environs. Nous trouvons parmi ces familles les noms suivants:

Allard	Galameau	Patenaude
Asselin	Gaudreault	Picard
Barette	Gervais	Pitre
Beaudin	Groulx	Poirier
Belanger	Guérin	Poulliot
Billet	Guy	Poupart
Bougi	Hénaud dit	Prégent (Préjean)
Bourdeau	Deschamps	Robidoux
Bourget	Julien	Roi-Roy
Boyer	Lalumière	Rose
Cardinal	Lamagdeleine	Rousseau
Cécylre	Leduc	Roussel
Chartrand	Livernois	Ste-Marie
Chevrefils	Loiselle	St-Onge
Côté	Lonctin	Sambeau
Crête	Maheux	Tessier
Curotte	Mailloux	Thibert
Daoust	Mallet	Touchet
David	Marchand	Tranquille
Demers	Marsil	Trudeau
Desgroseilliers	Mathieu	Trudel
Desparois	Meloche	Turgeon
Dubuc	Mercier	Vallée (Hallée)
Dufour	Merlot (Marleau)	Varin
Dumouchel	Montpetit	Viau
Dupont	Parent	Vincent

du début à 1775:

Amiot (Amyot)	Duranceau
Bergevin (Langevin)	Emard
Bro (Brault — Breau)	Girardy (Girardin)
Cliche	Grand'Maître
Couillard	Joubert
D'Amour	Lebeuf (Leboeuf)
De Blainville	Lepage dit St-Amant (Pagési)
Deniau	Poineau
Descent dit Sans Pitié	Robutel de la Noue
Desjardins	Rufange dit Laviolette
Doré (Dorais)	Tabeau (Tabo)
Dugas (Ducas)	Tessier
Duquet dit Desrochers	

Collaboration

Pour textes et photos:

Mlle Carole Giroux (famille Giroux)
 Mme Colette Auger (famille Auger)
 M. Gilles Laberge (famille Caron)
 Mme Lina Gendron Hulman (famille Gendron)
 M. Laurent Gendron (famille Gendron)
 M. Roger et Mme Paula Laberge (famille Laberge)
 M. Armand Laberge, U.S.A. (famille Laberge)
 M. J.-Paul Laberge (famille Laberge)
 Mlle Jeannette Laberge (famille Laberge)
 M. Edmond et Mme Flore Primeau (famille Primeau)
 M. Léo Crépin (famille Crépin et Faubert)
 Mme Reine Bourdon-Crépin (famille Bourdon)
 M. Marc Lefebvre (famille Primeau)
 Mme Gaby Laberge Barrette (famille Laberge)
 Mme Jacqueline Reid Laberge (famille Reid)

Bibliographie & Références

Les ouvrages suivants ont servi comme références et bibliographies. Chaque ouvrage est précédé d'un chiffre qui correspond à sa référence dans le texte. Vu la quantité énorme d'ouvrages consultés la pagination de ces références ne sera pas toujours indiquée. Pour s'y référer vous n'aurez qu'à le consulter et à le suivre par ordre alphabétique. (ex: Répertoire des Mariages St-Joachim).

Vous trouverez également la liste des abréviations un peu plus loin.

- 1- TANGUAY, Cyprien. *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes*, Montréal, éd. Élysée 1975.
 - 2- JETTE, René. *Dictionnaire Généalogique des familles du Québec, des origines à 1730*. Montréal éd. Les Presses de l'U. de Mtl., 1983.
 - 3- JULIEN, Bruno. *Répertoire des mariages de St-Joachim de Châteauguay (1736 à 1963)* Montréal éd. Soc. Gén. Can. Fran., 1965.
 - 4- Registres paroissiaux de St-Joachim (baptêmes, mariages, sépultures).
- Répertoires de mariages de:
- 5- STE-ANNE DE BELLEVUE. éd. Bergeron n° 23
 - 6- LACHINE, éd. Bergeron n° 13

- 7- MONTRÉAL. éd. Bergeron n° 15
- 8- POINTE CLAIRE. éd. Bergeron n° 27
- 9- ÎLE D'ORLÉANS. éd. Soc. de Gén. de Québec, 1966 n° 20
- 10- LA PÉRADE. éd. Dominique Campagna, S.C. n° C-8
- 11- QUÉBEC. éd. Benoit Pontbriand n° 1-6
- 12- LAPRAIRIE. éd. Benoit Pontbriand, 1970 n° 67
- 13- LONGUEUIL. éd. Bergeron n° 111
- 15- LAFONTAINE, André. *Recensement annoté de la Nouvelle-France, 1681*, Sherbrooke éd. André Lafontaine, 1981
- 16- LABERGE, Anna. *Généalogie des familles Boursier-Reid* Montréal, éd. privée, 1959
- 17- LEFEBVRE, Jean Jacques. *Mémoires de la Soc. Gén. Can. Franc. «Quelques capitaines de milice de Châteauguay (1720-1820)», p. 225*
- 18- AUGER, Roland V. *La Grande Recrue de 1653 Mtl.*, éd. Soc. Gén. Can. Franc. n° 1, 1955
- 19- VIAU, Roger. *Cavelier de LaSalle, figures canadiennes, France*, éd. Mame, 1960
- 20- LEBOEUF, J.-Arthur. *Complément au dictionnaire Tanguay Mtl.*, éd: ? 1957 réédité par la Soc. Gén. Can. Franc. n° 2
- 21- FERLAND-ANGERS, Albertine. *Mère d'Youville première fondatrice Canadienne*, Mtl., éd. Beauchemin Ltée, 1945
- 22- ARSENAULT, Bona. *Histoire et Généalogie des Acadiens, Tome I*, Québec éd. Bona Arsenault, 1965
- 23- GODBOUT, Archange, ofm. *Emigration Rochelaise en Nouvelle France*, Mtl., éd. Élysée réédition 1980
- 24- FOURNIER, Marcel. *Dictionnaire Biographique des Bretons en Nouvelle-France, 1600-1765*, Québec, éd. Ministère des Affaires Culturelles, Archives Nationales du Québec 1981
- 25- QUENNEVILLE, Benoit. «Jean Bergevin dit Langevin», *Revue l'Ancêtre*, éd. Soc. Gén. de Québec, Nov. 1982, p. 95-100
- 26- LABERGE, Anna. *Généalogie de la famille Laberge*, Mtl. Éd. privée, 1952
- 27- DEZIEL, Julien, o.f.m. *Les Inconnus de l'Histoire de Châteauguay*, Journal Soc. Hist. de la Vallée de la Châteauguay, vol. 6-1973, Howick, éd. S.H.V.C., 1973
- 28- PALLASCIO-MORIN, Ernest. *Un Honneur pour Châteauguay*, Journal Salaberry Vol. 56 n° 12 Salaberry de Valleyfield, éd. par Oeuvre de Presse Salaberry, 29-3-1956
- 29- AUCLAIR, Élie J. *Histoire de Châteauguay*, Mtl., Édition Beauchemin Ltée, 1935
- 30- MASSICOTTE, E.Z. *Engagements Canadiens 1681-1752*, éd. E.Z. Massicotte, Archives de Québec.
- 31- FARIBAUT-BEAUREGARD, Marthe. *La population des forts français d'Amérique (XVIII^e siècle)* Tome II Mtl. éd. Bergeron, 1984
- 32- DOUVILLE R., CASANOVA J.D. *La Vie quotidienne des Indiens du Canada à l'époque de la colonisation française*, Mtl., éd. Hachette, 1982, 317 p.

RÉPERTOIRE DE MARIAGE DE:

- 33- BOUCHERVILLE éd. Benoit Pontbriand, 1964 n° 23
- 34- ST-CONSTANT (Cté Laprairie) éd. Benoit Pontbriand, 1974 n° 96
- 35- BEAUPORT, éd. Benoit Pontbriand, n° 52
- 36- FALARDEAU, Émile. *Les Pionniers de Longueuil et leurs origines (1666-1681)*, Mtl., éd. G. Ducharme, 2^e éd. 1938
- 37- BEAUHARNOIS. éd. Dominique Campagna S.C.

Abréviations

v: Ville	d: décès
ar: arrondissement	s: sépulture
ev: évêché	Chât: Châteauguay
arch: archevêché	Lach: Lachine
cont: contrat (ct)	Lapr: Laprairie
not: notaire	Bellevue: Ste-Anne de Bellevue
n: né(e)	Mtl: Montréal
b: baptisé (e)	Champ: Champlain
m: Mariage	Pte Cl: Pointe-Claire

le monde scolaire



GRAVURE: MESSE DE MINUIT



Gravure: Messe de Minuit à Châteauguay en 1868.

Auteur: Arthur Brault (1896-1981)

Natif de Valleyfield, Arthur Brault fut artisan-marbrier, réalisant des monuments funéraires pour la compagnie Zolique Brault

La gravure ci-contre date du début des années 70 et illustre l'arrivée des paroissiens pour la messe de minuit.

À noter que le pont couvert est reproduit à partir des renseignements recueillis dans la monographie d'Élie J. Auclair: Histoire de Châteauguay (P. 135) publiée en 1935

Une copie de cette gravure est conservée au presbytère Saint-Joachim de Châteauguay

Cette page est gracieusement offerte avec les hommages de

Fichault Pontiac - Buick - Cadillac Inc.

Philippe Fichault, président
234, Principale, Châteauguay

Souvenir d'un passé

L'école #5, du rang de la Haute-Rivière à Châteauguay.

Par Yolande Banl-Cécyre

Il fut un temps aux siècles antérieurs, où l'éducation scolaire s'apprenait dans la famille et dans les champs. Autrement dit c'était l'école de la vie. Les communautés commençaient à donner l'enseignement aux filles et les garçons se voyaient à continuer leur apprentissage comme la coutume l'exigeait. Avec l'évolution, les places rurales et urbaines se dotèrent d'un système scolaire fonctionnel.

Vers 1857 Châteauguay compta déjà quelques maisons d'enseignements comme le vieux couvent des soeurs, l'ancien presbytère et pas moins de quatre (4) écoles de rang. Celle dont il est question ici concerne l'école #5 de la Haute-Rivière et dont l'historique remonte à 1857. Étant loin du village et soucieux de voir ses enfants et ceux du voisinage obtenir une certaine éducation scolaire, Paul Cécyre fait donation à la CORPORATION DES COMMISSAIRES DES ÉCOLES de Châteauguay, le 23 novembre 1857 d'un terrain:

(Un acte notarié passé devant le notaire Louis Desparois et signé par A.N. Lepailleur président de la Corporation des commissaires d'écoles de Châteauguay et conservé au palais de justice de Valleyfield fait d'ailleurs foi de cette donation.)

L'école fut érigée sur ce terrain. L'extérieur était en planche et avait un grenier d'où on pouvait y avoir accès par l'intérieur avec une échelle (ou escalier). Le plancher était en bois non peinturé et était toujours bien lavé. Le professeur y amena des catalogues de chez elle pour enjoliver la classe. Le chauffage se faisait au bois à l'aide d'un petit poêle communément appelé «tortue». Les enfants du rang et des alentours purent profiter de l'enseignement et des bons conseils qui leur furent prodigués par les professeurs compétents du temps. Voici les noms de quelques professeurs que j'ai pu glaner par-ci par-là et qui ont oeuvré pour le bien des enfants:

Eugénie Cécyre (fille de Antoine et Nancy Zephirine Gosselin). Elle enseigna vers les années 1904-1905. Née le 16-9-1881 à Châteauguay, elle épousa le 28-5-1906 Adrien Beaulieu à Chât. (fils de Maximin et Martine Vinet de St-Isidore). Elle décède le 7-7-1925 à St-Isidore.

Céline Faubert (fille de Joseph et Cécilia Primeau) née le 1981 à Chât. Elle y enseigna plusieurs années. Elle épousa (Ursule) Adélarde Faubert, le 8-4-1920 à Chât. Elle décède le 26-8-1984 au Foyer de Chât.



Céline Faubert (institutrice). Photo prise le 13-10-1910.

1^{re} rangée: Laura Faubert, Délicia Faubert, Flora Faubert, Aline Parent, Réal Dupont, Léonie Cécyre, Cécile Cécyre, Désalle Hébert, Rodrigue Parent
2^e rangée: Rose-Alma Dupont, Lucienne Parent, Reina Dupont, Pierre-Émile Laberge, Alice Dupont, Eugène Picard, Mélina Laberge

Berthe Bergevin (fille de Honoré et Philomène Giroux) entra en communauté chez les S.S.J.M. elle enseigna en 1913.

Cinquante-huit années passèrent et l'usure venant à bout de cette construction nécessitait un nouvel aménagement. C'est alors que Zotique Cécyre (petit-fils de Paul) vend à la Commission Scolaire un nouvel emplacement le 4 juin 1914, situé juste en face du premier emplacement, mais de l'autre côté du chemin, pour la somme de cinquante dollars. La construction débuta à l'été 1914 et fut terminée pour l'automne suivant. Le 9 décembre 1914 la commission Scolaire remit à Zotique Cécyre le premier terrain, selon les conditions indiquées dans l'acte de donation par Paul Cécyre à la Corporation des Écoles en 1857 de même que dans l'acte de Donation de Paul Cécire & uxor le 22 mars 1862 devant Notaire A.N. LePailleur où il est bien spécifié que le dit terrain doit retourner au propriétaire en possession de la dite terre si l'école cessait d'être. La bâtisse de l'ancienne école fut vendue à un voisin qui la déménagea et la transforma en laiterie.



M.-Louise Eugénie Cécyre, professeur.

Pas moins de 15 professeurs se sont succédés dans cette 2^e école de la Haute-Rivière. On retrouve:

- 1- Marie Charlotte Gervais (fille de Hormidas et Pomela Normandeau) qui enseigna en 1914.
- 2- Marie-Louise Doré (fille de Anthime et Philomène Pitre) entra en religion chez les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame.
- 3- Lucienne Parent (fille de Salomon et Albina Picard) épousa le 9-8-1922 à Chât. Flavien Pitre (fils de Narcisse et Delmica Normandin)
- 4- Agathe Reid (fille de Alex) épousa Joseph Edmour Huot. Elle enseigna à une autre reprise un peu plus tard.
- 5- Madeleine Vervais (fille de François-Xavier) épousa Éloi Mallette.
- 6- Juliette Legault (fille de Joseph et Albina Giroux) épousa Lucien Reid.
- 7- Germaine Picard (fille de Zénon et Adèle Martial) épousa le 14-1-1932 à Chât. Gérard Legault (fils de Joseph et Albina Giroux).
- 8- Lucienne Allard (fille Eugène et Délia Courville) épousa le 23-10-1943 Albini Faubert (fils de Donat et Marie Le-fevre).
- 9- Simone Desparois (fille de Georges et Jeanne Campbell) épousa le 3-9-1938 à Chât. Jean-Paul Gendron (fils d'Arthur et Malvina Giroux).
- 10- Jacqueline Giroux (fille de Hervé et Eugénie Reid) épouse le 16-7-1951 à Châteauguay, Jean-Bernard La-liberté (fils d'Alfred et Éva Plante).
- 11- Mélina Laberge.
- 12- Jeannette Giroux (fille de Hervé et Eugénie Reid) épouse le 18-8-1948 à Châteauguay, René Reid (fils de Joseph et Angéline Laberge).
- 13- Agathe Lacoste (fille d'Oliva et Marie-Louise Beaulieu) épousa le 26-8-1950 à Châteauguay André Yelle (fils d'Oliva et Régina Pagé).
- 14- Mariette Giroux (fille de Hervé et Eugénie Reid) épousa le 11-10-1958 à Châteauguay, Gérard Meloche (fils d'Olivier et Corine Maheu).
- 15- Monique Gendron (fille d'Arthur et Malvina Giroux) épousa le 6-8-1955 à Châteauguay, Gaston Demers (fils d'Henri et Berthe Laberge).

Deux générations passèrent sur les bancs de cette école qui perdit sa vocation d'être en 1954 après 40 ans d'existence. La Commission Scolaire revendit le terrain à Anatole Cécyre (fils de Zotique) le 5 novembre 1956, et subit au cours des années de multiples changements. Aujourd'hui en 1985 elle est la propriété de M. Normand Lafrenière et est située au 596 Haute Rivière à Châteauguay.

Bibliographie:

- Contrat Notaire Louis Desparois, le 23 novembre 1857, #1440.
 Contrat Notaire A.N. Le Pailleur, le 22 mars 1862, #760.

Journal Soc. Hist. Vallée de la Chât. «Le Vieux couvent de Chât. par Laurette Maheu, 1980

Documents personnels.

Tradition orale.

Photographies: collection de Yolande B. Cécyre



Mariette Giroux, professeur (vers 1946-47) partie du devant de l'école du rang.



Photo de l'ancienne école. en 1983.

La «Petite École» Saint-Joseph 1884-1957

Boulevard Youville
Châteauguay

«Il n'y a pas d'école aujourd'hui!» Ainsi revenaient mes frères certains matins; et toute jeune encore je me disais: «Mais où est donc passée l'école?»

Aujourd'hui je le sais, on l'a déplacée de son site initial pour en faire une maison à deux logis.

Dans «Notes historiques» des Soeurs Grises de Montréal en date de 1935 nous pouvons lire ce qui suit: «En mémoire de cet apostolat de notre Vénérable Fondatrice, une école élémentaire a été ouverte en 1884 à Châteauguay, en face du vieux manoir. Celle qui est chargée de la petite école se considère comme privilégiée d'être en quelque sorte la prolongation de la voix de notre Mère d'Youville parlant de Dieu aux petits enfants».

Et dans une note au bas de cette même page, nous lisons: «Cette école dite «Saint-Joseph» est sous le contrôle de la commission scolaire».

Pour être plus juste il faudrait parler de deux écoles; car celle qui se trouve encore sur le site, mais transformée en maison unifamiliale, date de 1942.



Bénédictio de la croix et de la nouvelle école en 1942.

En effet la première école datant de la fondation a été déplacée vers la rive pour faire place à une bâtisse plus moderne, à deux étages.

La première bâtie en 1884 n'avait qu'un étage. Elle était située à l'angle du Chemin Vinet et du boulevard Youville, sur les terres appartenant aux Soeurs Grises de Montréal.

Elle était d'aspect sévère peinte en vert foncé. Deux portes permettaient l'accès dont une ouvrait sur la cour arrière où trônait un chêne centenaire: (il fut foudroyé un soir d'orage). C'était la porte qu'empruntaient les enfants et leurs parents; l'autre étant réservée aux visiteurs de marque, ouvrait du côté du Chemin Vinet.



Soeur Guilbault avec Lucille Allard et Suzanne Boisseau, près du chêne.

Les fenêtres ne manquaient pas car c'était la seule source de lumière; on les avait disposées en deux rangées superposées: le plafond étant très haut. Malgré cette précaution, au cours de l'hiver, de même que les après-midi pluvieux d'automne, nous devions quitter l'école dès que le jour s'assombrissait. Ce n'est qu'avec la nouvelle bâtisse en 1942, que l'électricité fit son apparition à l'école.

À l'intérieur de cette première bâtisse qui me semblait trop vaste, aucune séparation si ce n'est une porte-d'arche en plein centre.

Pour mobilier: une vingtaine de pupitres d'écoliers à doubles bancs ou individuels, une tribune où dominait le bureau de l'institutrice, une table, deux chaises, un confessionnal, et au mur un chemin de Croix, un tableau d'honneur, et des tableaux noirs pour clore le tout.

Deux poêles à bois ronronnaient, sous lesquels nous étendions nos bas de laine et nos mitaines durant l'hiver.

Cette unique salle de classe ouvrait sur un hangar à bois, au bout duquel se trouvaient deux toilettes sans eau et non chauffées.

Une seule institutrice pour sept degrés; du cours préparatoire (abrogé en 1937) jusqu'en sixième année.

Les matières enseignées étaient sensiblement identiques à celles d'aujourd'hui. On y enseignait le catéchisme, le français, les mathématiques et l'anglais à partir du 2^e degré. Nous débutions la journée par la prière du matin, et l'après-midi commençait par la récitation du chapelet.

À part Monsieur le Curé du village qui venait vérifier l'enseignement religieux, nous avions la visite de la directrice des classes des Soeurs Grises de Montréal: Soeur Dion, de même que deux visites de l'inspecteur: Monsieur Gignac.

De vingt à trente élèves fréquentaient cette école, les plus vieux devant aider l'institutrice en faisant répéter la leçon aux débutants. Cette école vit à peine deux générations des Auger, Duranceau, Marchand, Rufiange, Chèvrefils, Allard, Galarnau, Chagnon, Amyot, Lussier; Soyez, Boisseau, Monjeau, Lalumière, De Bellefeuille, Gagnon. Ces familles qui demeuraient dans un environnement de deux milles.

Nous ne manquions l'école que très rarement, cependant les éléments naturels nous accordaient quelques congés. Je me souviens d'une inondation qui nous obligea à demeurer à la maison; mais nous n'avions manqué qu'une journée, puisque nous étions allés à l'école en chaloupe à travers le bois. Nous avions attaché notre chaloupe au poteau de la galerie de l'école pour la reprendre le soir au sortir de l'école. Les tempêtes de neige nous clouaient parfois deux ou trois jours à la maison. D'autres fois nous étions surpris par une tempête qui s'élevait pendant la journée, ce qui causait à papa (et à d'autres parents) un effort surhumain lorsqu'il venait nous chercher en voiture tirée par deux chevaux. Le vent était si violent, la poudrenie si intense, que papa avait la figure couverte de neige et de petits glaçons pendaient à ses cils. alors que nous les enfants étions au chaud dans la voiture, entre deux robes de cariole.

À l'époque du gel de la rivière, en début de décembre et au début du printemps, lorsque les glaces n'avaient plus que quelques pouces d'épaisseur, la traversée de l'Île St-Bernard vers la terre ferme devenait un danger pour la religieuse et les employés qui en avaient la charge. (un pont fut construit en 1960)

Nous les enfants, si jeunes, moins conscients du danger, allions sur la grève attendre et regarder l'exploit de ces trois adultes, dont notre professeur. Quand venait le gel de la rivière, les employés du Manoir installaient deux patins sous une chaloupe, (car «le bac» qui servait de traversier durant l'été était remisé lorsque l'hiver venait).

La religieuse s'installait au centre de la chaloupe, un homme en avant pour tirer et un autre à l'arrière pour pousser, la chaloupe progressait sur la glace. Si celle-ci cédait, les hommes sautaient dans la chaloupe et se servaient des rames

pour avancer jusqu'à ce qu'ils rencontrent à nouveau la glace qui les menait jusqu'à la grève. Le soir, si le danger persistait, la religieuse allait passer la nuit dans une famille qui lui offrait l'hospitalité.

Nos relations avec les religieuses du Manoir étaient familiales. Les occasions de fête ne manquaient pas en ce temps: d'ailleurs la rentrée à l'école à la fin d'août était déjà une fête. À la Ste-Catherine, les religieuses du Manoir fabriquaient la tire traditionnelle que nous dégustions avec plaisir.

Chaque année un groupe d'enfants faisaient la «Première Communion» à la chapelle du Manoir. Les élèves les plus âgés formaient la chorale, aidés en cela par des religieuses. Ce même chœur se retrouvait à l'époque des «Quarante-Heures» dans cette même chapelle.

Les fêtes de Noël et de Pâques étaient prétexte aux récompenses. Nous travaillions fort pour se gagner beaucoup de monnaie scolaire qui nous permettait d'acheter les belles images et autres colifichets fabriqués par les religieuses du Manoir.

L'aumônier (le légendaire Père Desjardins o.p.) venait régulièrement nous confesser et nous parler de Dieu.

La distribution des prix était mémorable. En cette journée du 29 ou 30 juin, l'école n'ouvrait ses portes qu'après le dîner. Nous devions prendre la matinée pour nous pomponner. D'ailleurs les religieuses avaient besoin de cet avant-midi pour orner l'école et préparer la table où s'amoncelaient les volumes qui nous seraient remis en prix: récompenses d'une année d'efforts. C'est incroyable ce qu'une salle d'école peut paraître belle le jour de la distribution des prix. Nous avions l'impression d'entrer dans un sanctuaire. On avait fermé les persiennes du haut et placé sur chaque bureau un tapis vert. Des fleurs: lilas et pivoines embaumaient l'atmosphère. Il y en avait partout en bouquets abondants. Le curé du village était venu de même qu'un commissaire, l'inspecteur, la supérieure du Manoir, ainsi que le Père Aumônier et nos parents. La table où s'étagaient les volumes était bien là! Il y en aura pour chacun de nous; ils seront nos livres de lecture pendant les vacances.

Le curé nous posait quelques questions de catéchisme. L'inspecteur nous donnait une dictée, le commissaire un problème de mathématique. Après quoi venait la distribution des récompenses; et les vacances débutaient dans la joie!

Selon les archives des Soeurs Grises de Montréal, cette «petite école» se dénommait au tout début selon la religieuse institutrice; ainsi elle porta le nom d'Académie St-Antoine: Soeur St-Antoine étant enseignante. Par la suite, elle porta le nom d'Académie Ménard car Soeur Ménard avait remplacé

la religieuse précédente. En 1901 les archives font mention de l'école Saint-Joseph sans autre explication.

Je me souviens de quelques religieuses enseignantes: Soeur Legault, dont parlait souvent papa. Soeur Allard qui vit encore et créa une amitié profonde avec maman. Soeur Guilbault, Soeur Lesieur qui laissa un souvenir respectueux. Soeur Lesage qui fit sa carrière d'enseignante à Châteauguay (14 ans), de telle sorte qu'elle fut l'unique professeur d'un groupe (dont ma jeune soeur) qu'elle mena de la première année élémentaire jusqu'en 9^e année: certificat de fin d'études primaires complémentaires d'alors. Soeur Bergevin qui vint pendant neuf ans enseigner aux plus jeunes, lorsque Soeur Lesage entreprit le complémentaire avec les plus avancés.

Il n'y avait pas que des religieuses enseignantes puisqu'en 1921, une cousine dit avoir eu comme professeur Mademoiselle Hortence Pellerin, devenue religieuse par la suite. Elle se souvient aussi de Soeur Iréna Gauthier, qui me semble-t-il aurait précédé Soeur Lucienne Allard. Soeur Rochon fut la dernière religieuse à enseigner à l'école Saint-Joseph, puisque l'année suivante (1956-57) l'école était tenue par une laïque.

C'est en juin de cette année qu'on ferma l'école.

Marie Marchand
enseignante et directrice
maintenant à sa retraite.
août 1985



Diplômées de 7^e année en 1944: Élizabéth Marchand, Lorraine Galameau, Gertrude Poirier, Marie-Claire Auger et Suzanne Chèvrefils (devant)

Louis-Philippe Paré

Frais émoulu de l'École Normale Jacques-Cartier, monsieur Louis-Philippe Paré arrive à Châteauguay à l'âge de 20 ans. C'était en 1915.

À cette époque «l'École modèle», comme on l'appelait, se composait d'une classe comprenant les 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e années et d'une deuxième classe allant de la 5^e à la 9^e années. Monsieur Paré prend charge de cette dernière.

Il vise à développer les talents scolaires de ses élèves et incite les finissants à poursuivre leurs études. Il ajoute ainsi une 10^e année et plus tard une 11^e.

Il voit aussi à occuper les loisirs: il montre le dessin, le solfège et le chant et accompagne ses élèves au violon; il organise des parties de balle molle, des joutes de hockey, etc.

M. Paré a enseigné à Châteauguay jusqu'en 1933.

Il a laissé le souvenir d'un grand pédagogue qui aimait les enfants et d'un homme tourné vers le beau et le bien.

En hommage, on donna son nom à l'École Polyvalente en 1969.

par sa fille Solange-Paré-Lefebvre



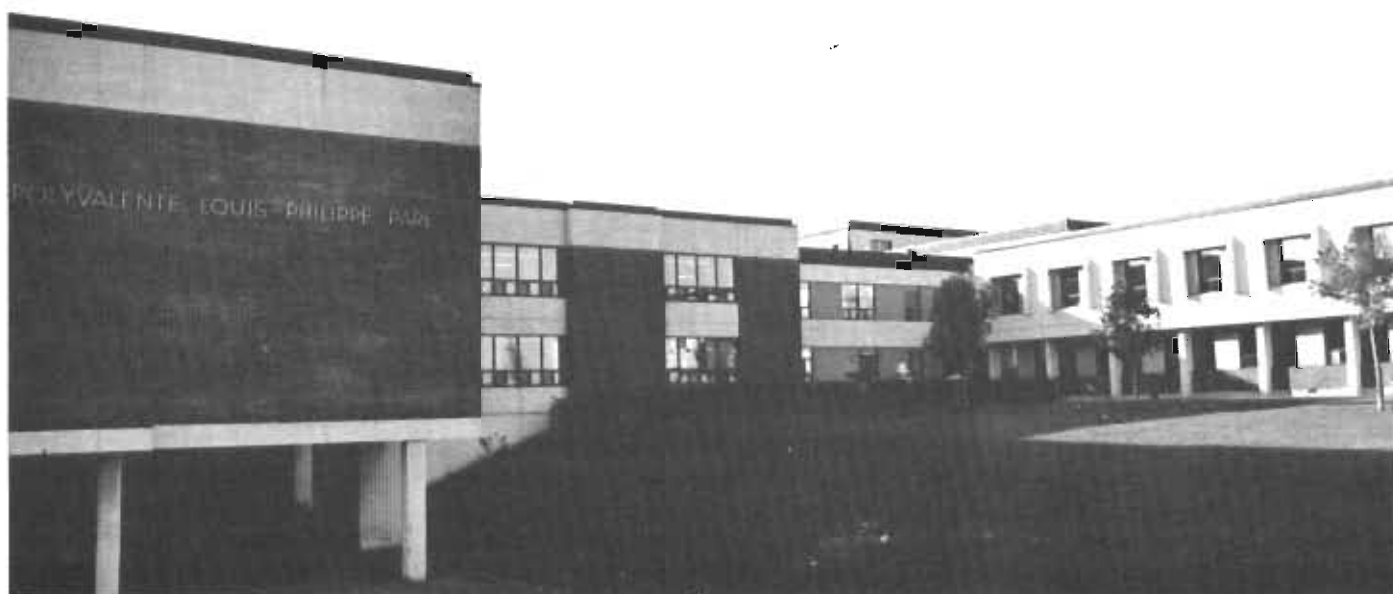
École modèle.



Louis-Philippe Paré (deuxième à gauche) jouant au hockey avec ses élèves.



Louis-Philippe Paré, enseignant dans l'école modèle.



Polyvalente Louis-Philippe Paré.

Les souvenirs du Vieux Couvent

La plume d'un éducateur a tracé quelque part ces mots qui résonnent en ce jour comme les échos lointains d'un passé toujours présent: «Entre le maître qui jette la semence du bien et le disciple qui la reçoit, il se forme comme un lien mystérieux que rien ne saurait effacer tant il est fort et durable». Ces paroles du célèbre Lacordaire, nous les faisons nôtres actuellement.

Quarante deux ans se sont écoulés depuis la fête du centenaire, en 1943. Que s'est-il passé depuis? Les murs du couvent sont toujours là. Les drapeaux flottent au gré des vents. Tout est fleuri et bien aménagé. Et pourtant! beaucoup de choses ont changé. . . On ne voit plus de religieuses, on n'entend plus le bourdonnement et les rires joyeux des élèves; la cour de récréation s'est transformée; la belle grotte, offerte par les Amicalistes, est chose du passé. À ceux qui pointent du doigt le vieux couvent, on l'interpelle maintenant: «Hôtel-de-ville de Châteauguay»!

À l'occasion du 250^e anniversaire de la fondation de Châteauguay, n'est-il pas bon de revivre les souvenirs du vieux couvent des années trente alors que nous étions élèves? Pour vous «j'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique et des souvenirs morts ont jailli radieux».

Avec Mère Saint-François-Solano, supérieure, la vie des religieuses comme celle des élèves semblait empreinte de douceur et de bonté. Mère Sainte-Julie-de-Sicile, jeune, aimable et indulgente, enseignait aux petites du côté du pensionnat. Elle leur inculquait patiemment les premières notions du savoir. Mère Sainte-Anne-des-Anges, responsable de la classe de la Commission Scolaire, nous a laissé le souvenir d'un professeur exigeant, ferme mais trop sévère. Mère Saint-Ladislas, au cours gradué, gagnait l'affection de tous ceux et celles qu'elle côtoyait. Sous sa direction fut fondée l'Amicale Notre-Dame-des-Champs dont Madame Alphonse Dupont, élue présidente, assura la continuité. Mère Sainte-Marie-Mathilde, excellent professeur de piano et de chant, était secondée dans sa tâche par Mère Sainte Jeanne-Martyre. Cette dernière cumulait plusieurs besognes: enseignement de l'anglais et de la diction, gardes au réfectoire.

Avisées, prudentes, pondérées malgré leurs peu d'années de vie religieuse, nos chères maîtresses étaient remarquables par leur confiance en Dieu, leur dévotion à Notre-Dame et à Marguerite Bourgeoys, Vénérable à cette époque; elles se dévouaient avec un zèle infatigable empreint d'optimisme et de charité souriante, à la formation de la jeunesse qui leur était confiée comme une nouvelle relève. Peu à peu nous nous sentions attirées à nous joindre à elles plus tard. Des noms chers reviennent tout naturellement à notre esprit:

Mère Sainte-Léontine, Mère Saint-Albert-de-Sicile, Mère Sainte-Marie-Albert, Mère Sainte-Marie-Clotilde, supérieure. Chez elles, l'exemple avait la primauté sur la parole. Vint Mère Sainte-Marie-du-Tabernacle aimée et vénérée à bon droit pour qui l'épanouissement personnel était une priorité. Sa mort accidentelle a jeté dans la consternation ses anciennes élèves et tous ceux qui l'ont connue. Mère Saint-Liguori nous a donné un esprit de travail soutenu et soigné. Après elle, Mère Sainte-Cécile-de-la-Charité, joviale, pleine d'ardeur et de générosité, nous entraîna à découvrir de nouveaux horizons. «L'idéal est une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mur» aimait-elle à nous répéter. Ses leçons d'éducation familiale demeurent inoubliables.

Sous l'administration de Mère Saint-Didyme, supérieure, le couvent a subi plusieurs transformations majeures. Cela était coûteux, les revenus insuffisants puisque les religieuses, disons-le, manquaient presque du nécessaire. La vie austère ne les rendait aucunement tristes. Mère Saint-Charles-de-Jésus, soeur de M. l'abbé Charles Gadbois, auteur des Cahiers de la Bonne Chanson, maîtresse de chant et de piano, attirait ses compagnes à chanter avec elle et, certains soirs, elles fredonnaient les airs de la Bonne Chanson en se promenant sur la galerie.

Vers huit heures du matin, nous entrions en classe pour l'étude. Nous commençons notre journée d'étudiantes par la prière, un cantique et l'enseignement du catéchisme était au premier plan. Suivaient des cours de français et de mathématiques et autres dont la titulaire avait toute la responsabilité; l'avant-midi se terminait par l'exercice de chant. Après le dîner, les cours de couture et de tricot se poursuivaient ordinairement durant la récréation. C'était l'heure du bon parler français, des jetons! Ah! quelle torture que ces jetons! À une heure, nous nous remettions au travail. Les leçons d'anglais, de diction, d'histoire et de géographie se succédaient; parfois la leçon d'enseignement ménager y suppléait, la préparation d'un repas était à l'ordre du jour. . . Toutes les religieuses n'étaient pas des cordons bleus mais grâce à la «cuisine raisonnée», les recettes mises entre les mains des élèves connaissaient un bon succès et les religieuses en profitaient! À la lecture des notes mensuelles. M. le Curé Nazaire Bourbonnais faisait des petits commentaires en remettant nos bulletins. . . Pour la circonstance, le port de la robe de costume à col et poignets empesés était de rigueur.

En dignes filles de Marguerite Bourgeoys, nous fêtons la Sainte-Catherine en dégustant la bonne tire dont nous avons humé l'odeur depuis un mois! Les religieuses nous l'offraient gratuitement et généreusement! Les fêtes de M. le Curé et de Mère Supérieure, la Sainte-Cécile et autres cérémonies fournissaient l'occasion d'apprendre des chants nouveaux et celles qui recevaient des leçons de piano exécutaient des pièces musicales avec perfection. Et vous? les anciennes de



1^{er} Couvent des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame.

notre âge, vous vous souvenez des belles séances du couvent? À leur besogne déjà lourde, les religieuses ajoutaient la confection de costumes et de décors pour embellir les représentations. C'était une élaboration du théâtre vert! À la fin de l'année, il y avait l'exposition des ouvrages dans les classes ou dans la grande salle. Les différentes associations étaient à l'honneur: Enfants de Marie, Aspirantes, Anges-gardiens, Enfant-Jésus. Chaque 25 du mois, c'était la procession avec la statue de l'Enfant-Jésus, à travers la maison, en chantant: «O Jésus, doux et humble de cœur. . . » Après les classes, durant le mois d'octobre, nous nous rendions à l'église pour le mois du Rosaire; le vendredi, durant le Carême, c'était le Chemin de la Croix. En mai, quelle joie de monter, chaque soir, au jubé pour chanter: «C'est le mois de Marie. . . ». Chaque dimanche, les religieuses nous amenaient aussi à la grand-messe et aux Vêpres. Au nombre des activités privilégiées mentionnons le pique-nique annuel à l'Île Saint-Bernard. Nous traversions le lac en bac, au chant de l'Ave Marie Stella. Les Soeurs Grises nous accueillaient chaleureusement. Nous étions chez-nous, chez-elles. Hommage à ces hôtes bien-aimées!

Aux gardes des pensionnaires et à l'enseignement, les religieuses ne dédaignaient pas les tâches manuelles. Mère Bourgeois voulait que ses filles fussent «Filles de paroisse»; là aussi, elles ont fait bénéficier la population de leurs services: soin du linge d'autel, de la sacristie, parures, orgue, chant etc. Il ne faudrait pas oublier leur apport à l'école du Bassin. Nous étions témoins des voyages de Mère Saint-Marc, de Mère Saint-Octave-Marie, de Mère Saint-Placide etc. Elles nous

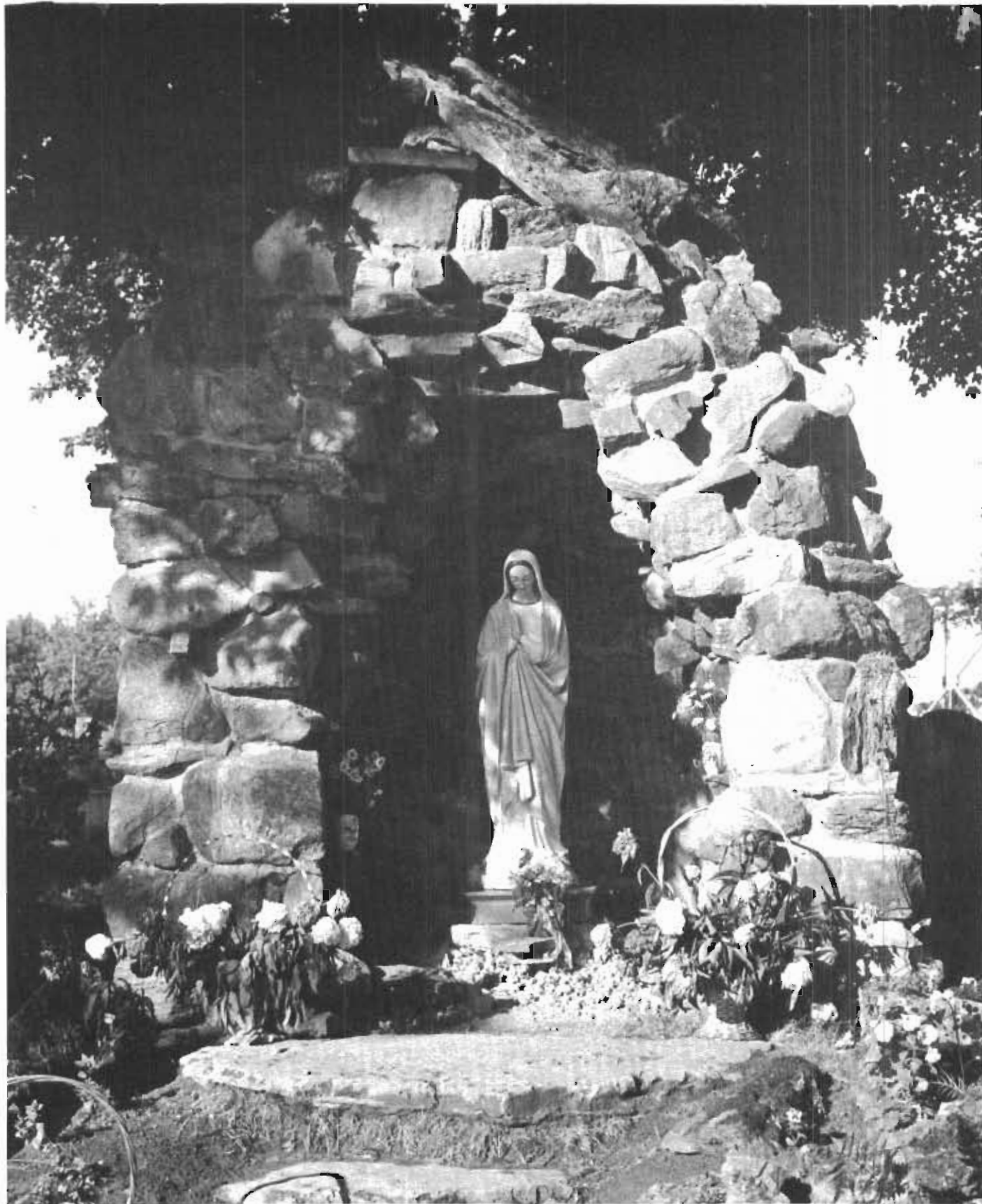
racontaient les aventures de leur vie voyageuse. . . et vraiment missionnaire! Et nous pourrions continuer! Tout cela montre la variété des travaux et des oeuvres accomplis par ces femmes modèles, vertueuses et aimables que nous appelions avec amour «Mères». Si plusieurs élèves les ont suivies à la Congrégation de Notre-Dame, d'autres se sont orientées dans différentes communautés: Soeurs Grises, Soeurs de la Providence, Soeurs de la Sagesse, Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie, Soeurs du Bon-Pasteur, Soeurs de l'Immaculée-Conception.

Un auteur a dit: «Il fait si bon se souvenir qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir des habits du passé». Les jeunes puiseront peut-être, à la lecture de ce texte, le goût de s'engager courageusement dans la voie de la gratuité, du beau, sous toutes ses formes, dans la joie du partage désintéressé de tâches à accomplir, de responsabilités à assumer dans nos temps actuels. Les religieuses sont parties. . . mais les fruits de leur labeur ardu et difficile se perpétuent à travers les générations. En regardant le vieux couvent, on pense à cette procession de jeunes filles devenues religieuses, enseignantes, missionnaires, mères de nombreux enfants, laïques pleinement engagées dans l'apostolat sous des formes variées. Comme disait une de nos maîtresses plus tard: «une personne a de la valeur par ce qu'elle laisse après elle». N'en est-il pas de même pour notre vieux couvent, d'où a germé cette belle semence?

Marie-Marthe Bourcier

Les finissantes de 1937: Marcelle Desparois

Rita Reid



1944 Année du «Centenaire» au couvent de Châteauguay

N.B. Il fallait souligner de façon tangible et ce, pour la génération montante, l'éclat que l'on avait donné aux célébrations du centenaire du couvent de Châteauguay. On construisit sur la pointe de terrain du couvent entre la rivière et l'église une grotte en souvenir des apparitions de la Vierge.

Histoire de la grotte.

Les cloches du centenaire ont sonné, bien avant la fête dans le cœur de celle qu'on appelait Mère Saint Pierre-Damien. Elle en était à sa deuxième mission à Châteauguay, après une absence de vingt-cinq ans. Elle incarnait la mère et la grand-mère pour toute une génération de femmes; mais aussi un boulet de canon. Rien ne résistait quand elle avait décidé. . .

Or mère Saint Pierre avait une grande dévotion à la Vierge. Sans le savoir, je crois qu'elle était féministe avant son temps, au sein de l'église. Comme plusieurs femmes de cette époque, elle gouvernait par en dessous ou par en arrière même avec le Christ. En priant et en chantant Notre-Dame-du-Sacré-Coeur ou Notre-Dame-des-Champs. La prière était chez-elle une attitude existentielle, une certaine manière d'être Seule, cette prière donne la joie et mère Saint-Pierre en était habitée au point que ses beaux yeux s'illuminaient de bonté et son sourire ouvrait toutes les portes. Or, à l'occasion du centenaire du couvent, mère Saint-Pierre s'est mis dans la tête d'y faire construire une grotte en souvenir et dédiée à Notre-Dame des Champs. Sa belle simplicité l'a fait s'adresser à un artisan de la place, reconnu pour son grand talent de bâtisseur de pierres: Monsieur Alphonse L'Écuyer. Il n'a pu dire non à la soeur qui faisait chanter et les couventines et les hommes de la chorale à l'église. À son tour il a chanté, à son tour il a prié sous la direction de mère Saint-Pierre. Un beau matin de printemps en nous rendant à l'église pour la messe quotidienne nous avons constaté un amoncellement de pierres au bout du terrain qui pointait entre la rivière et l'église. Monsieur Alphonse L'Écuyer bénévolement (si ma mémoire est bonne) s'impliquait dans les fêtes du couvent, lui qui n'avait pu fréquenter l'école comme bien des gens de ce temps. Ses talents naturels triomphaient. Il construisit de ses mains ce qu'il ne pouvait exprimer: son admiration pour les soeurs et pour l'éducation qu'elles dispensaient. C'était le cadeau que monsieur Alphonse L'Écuyer faisait au couvent à l'occasion des fêtes de son centenaire. Pendant ce temps

mère Saint-Pierre nous annonçait que bientôt nous pourrions célébrer le mois de Marie à la grotte. Était-ce l'approche des vacances qui nous rendaient si gaies? était-ce la dévotion à Marie ou le besoin de son aide pour les examens de fin d'année? ou n'était-ce pas tout simplement de pouvoir profiter de cet air printanier tout en accomplissant ce rituel religieux qui ne nous enchantait pas plus qu'il n'en fallait?

Encore une fois il avait fallu un «ange du centenaire» pour annoncer que Marie était liée à l'oeuvre de l'éducation depuis les débuts de son existence au vieux couvent et c'est à un artisan-menuisier qu'on avait demandé d'exécuter ce qui devait être le symbole de reconnaissance de toute la population en même temps que l'espoir d'une continuité.

La révolution tranquille a changé bien des choses! La révolution technique et industrielle aussi. L'asphalte, les espaces de stationnement ont remplacé le gazon, les fleurs, les arbres qui reliaient comme un cloître le couvent à l'église. Mais le pic de démolition n'a pu détruire l'oeuvre, la transparence d'une vie qui a construit dans le cœur de tant de femmes une grotte où cacher l'idéal de chacune. Si un projet d'urbanisme a balayé les rêves de nos seize ans, c'est avec beaucoup d'émotion, de paix et de sérénité que nous rendons hommage à mère Saint Pierre-Damien et mère Sainte Marie-du-Tabernacle toutes deux décédées l'année dernière qui ont été responsables des fêtes et aux autres éducatrices du temps qui nous ont enseigné:

Qu'il faut célébrer la *reconnaissance*,

Que rendre grâces: c'est *prier*,

Et que prier, c'est d'abord et avant tout: *construire*.

Quarante ans déjà. Mais nous sommes toujours des bâtisseurs dans la cité d'un monde nouveau auquel le Grand Architecte nous convie. Chaque jour nous devons démolir certaines valeurs que nous avons cru absolues pour les remplacer par d'autres que le plan divin approuve, Lui qui sait si bien s'accommoder de la responsabilité et de la liberté humaines.

Il était une fois un couvent qui avait 100 ans, à cette occasion on y a construit une grotte . . . sur le chemin qui le reliait, comme un cloître, à l'église. La grotte n'existe plus mais des témoins se souviennent et s'unissent aujourd'hui pour saluer les bâtisseurs de ce temps et fêter le «250^e» anniversaire de l'église Saint Joachim.

Cécile Roy Fournier.

Notes sur le couvent de Châteauguay (après 1950)

Par Anita Boivin C.N.D.

En septembre 1953, le pensionnat était passé sous le contrôle de la Commission Scolaire de Châteauguay Village, c'est-à-dire que les élèves de l'école paroissiale Marguerite Bourgeoys et celles du pensionnat étaient dans les mêmes classes, réparties entre les six premières années du cours.

En septembre 1955, la classe de 7^e année passa aussi sous le contrôle de la Commission Scolaire. À partir de 1956, le couvent ne recevra plus d'élèves pensionnaires dans les six premiers degrés du cours: on les reçut en 7^e année. En 1958, il y eu encore 28 pensionnaires.

Le pensionnat de Châteauguay fut fermé définitivement en juin 1965. En septembre la direction de l'École Marguerite-Bourgeoys fut confiée à un Frère du Sacré-Coeur, il n'y eut plus d'enseignement du piano. Le Couvent ne fut plus qu'une résidence pour les soeurs qui enseignaient à l'École Marguerite-Bourgeoys. Toute activité post-scolaire dut être supprimée.

Le 26 septembre 1961, les robes de costume avaient été portées pour la dernière fois: la Commission Scolaire ne permettant pas de les exiger.

L'École Régionale est acceptée en juin 1963; 13 paroisses avaient accepté d'en faire partie.

En 1965, le puits qui desservait le Couvent depuis toujours, soit depuis plus de 120 ans, a tari. La Maison a dû se rattacher à l'aqueduc de la Municipalité.

Le 2 janvier 1960, l'Hôtel de Ville avisa le Couvent de sa nouvelle adresse, le village devenant ville: 5, boulevard Youville. Et à partir du 27 janvier, la ville (paroisse St-Joachim) se nommera Châteauguay Centre.

En septembre 1965, le personnel enseignant à l'École Marguerite-Bourgeoys comprenait 8 Soeurs de la C.N.D., 5 Soeurs Grises de Montréal, 51 professeurs laïques. L'École a 41 classes, abrite 872 élèves, dont 421 garçons.

L'École Polyvalente portera le nom de École Louis-Philippe Paré. Elle recevra 2 900 élèves au début. Son ouverture officielle eut lieu le dimanche 9 novembre 1970 par Mgr Guy Bélanger, évêque de Valleyfield, élu mais non sacré, a assisté à cette solennelle ouverture et prononcé une allocution.

En 1969, le Couvent servait de résidence aux soeurs qui enseignaient à la Polyvalente. Aux Archives, on pourrait savoir ce qu'est devenu le Couvent en 1980, et depuis quand?

La Ville de Châteauguay a fait l'achat du couvent le 15 septembre 1972: le couvent devient alors l'*Hôtel de ville de Châteauguay*.

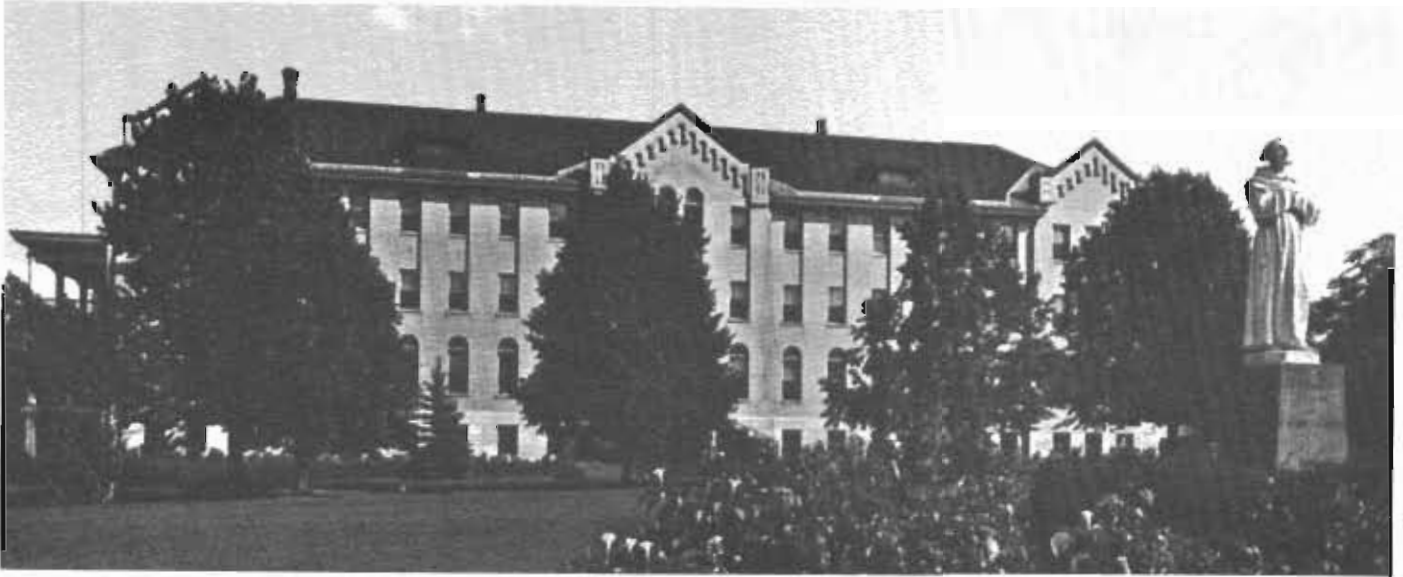
Les Franciscains à Châteauguay

L'influence franciscaine s'est exercée à Châteauguay par une présence dans des lieux précis, d'abord: maison de retraites, paroisses, écoles, puis dans des activités auprès de groupes, associations, mouvements.

Tout a commencé le 15 juillet 1930, alors que trois frères mineurs de Montréal venaient s'installer dans une maison de la rue Church, devenue le local des Chevaliers de Colomb. Ils venaient préparer l'oeuvre des retraites fermées, but principal de l'admission des Franciscains dans le diocèse. La Maison actuelle du Christ-Roi fut inaugurée officiellement le 17 juillet 1932. Elle a accueilli en moyenne trois mille hommes et jeunes gens par année, ce qui donne un total de plus de cent cinquante mille jusqu'ici. Depuis dix ans, elle a accueilli des couples mariés, des groupes de cursillistes, du mouvement Rencontre, d'alcooliques anonymes, d'alanons, de r-cubistes, de charismatiques... pour des sessions, retraites, réunions. Il va sans dire que la population de Châteauguay a profité amplement de ces services. Le frère Odilon, en particulier, sur place depuis 1934, a laissé une marque profonde chez bon nombre de personnes.

L'arrivée des Franciscains à Châteauguay visait un second but: accomoder les touristes du Bassin, comprenant les deux rives au nord de la rivière, territoire assez éloigné de l'église Saint-Joachim, la seule église paroissiale de Châteauguay à cette époque. Une église-desserte fut donc érigée dès l'automne 1931. Elle devint église paroissiale le 1^{er} mars 1939, constituant ainsi le premier détachement de la paroisse-mère Saint-Joachim. D'autres suivront: Notre-Dame de l'Assomption en 1952, Saint-Jean-Baptiste-Marie-Vianney en 1958. Une église paroissiale au service des catholiques de langue anglaise de tout Châteauguay fut érigée en 1962 et fut aussi confiée aux Franciscains.

Les écoles furent les autres lieux où les Franciscains oeuvrèrent. Les écoles Pie XII et Laberge sont situées dans le territoire de la paroisse Christ-Roi, mais la seconde reçoit des jeunes des autres paroisses. Les écoles catholiques de langue



Maison du Christ-Roi.

anglaise et même le H.S. Billings Regional High School, où le P. Victor Dionne est animateur de pastorale depuis 1967, ont profité de leur ministère.

Dans le secteur scolaire, il faut mentionner une autre influence franciscaine, celle des Franciscaines Missionnaires de l'Immaculée-Conception, arrivées à Châteauguay en août 1959. Dans leur meilleure période, cinq d'entre elles ont enseigné dans les écoles Christ-Roi, Pie XII, St. Willibrod. Celle-ci a déjà eu une franciscaine comme directrice, tandis que Sr Madeleine Lamy a été directrice tout à tour des écoles Christ-Roi, Laberge, Saint-Jean-Baptiste.

Dans ces lieux ou ailleurs, nombre de mouvements, associations, groupes ont été animés ou aidés de différentes façons par les fils de Saint-François: l'Ordre Franciscain Séculier, les membres du Renouveau Charismatique, les Fermières, l'Âge d'Or, les Cursillistes, le mouvement Rencontre, les Chevaliers de Colomb, les Filles d'Isabelle, les Scouts et Guides, dont le P. Augustin est l'aumônier diocésain, les Alcooliques Anonymes, les Alanons, les Grands Frères, les équipes de la Saint-Vincent-de-Paul.

Dans ce domaine de l'aide aux défavorisés, qui ne connaît le dévouement du frère René Girouard? Qui n'a pas vu passer le camion rouge avec bande blanche où se détachent les mots «Comptoir économique Châteauguay P.Q.»? Que de personnes, de familles ont été visitées, aidées, dépannées, dans tout Châteauguay et même à l'extérieur, depuis vingt ans? On touche là au domaine social. En y restant, ajoutons que la Maison des Jeunes ne s'est pas réalisée sans l'apport important du P. Lévi Cossette.

Voilà comment on peut décrire sommairement les activités des fils et filles de saint François à Châteauguay depuis 1930. Quant à en mesurer toute l'influence spirituelle, éducative, sociale, qui pourrait y arriver sinon Celui par qui, en qui et pour qui tout existe et s'accomplit?

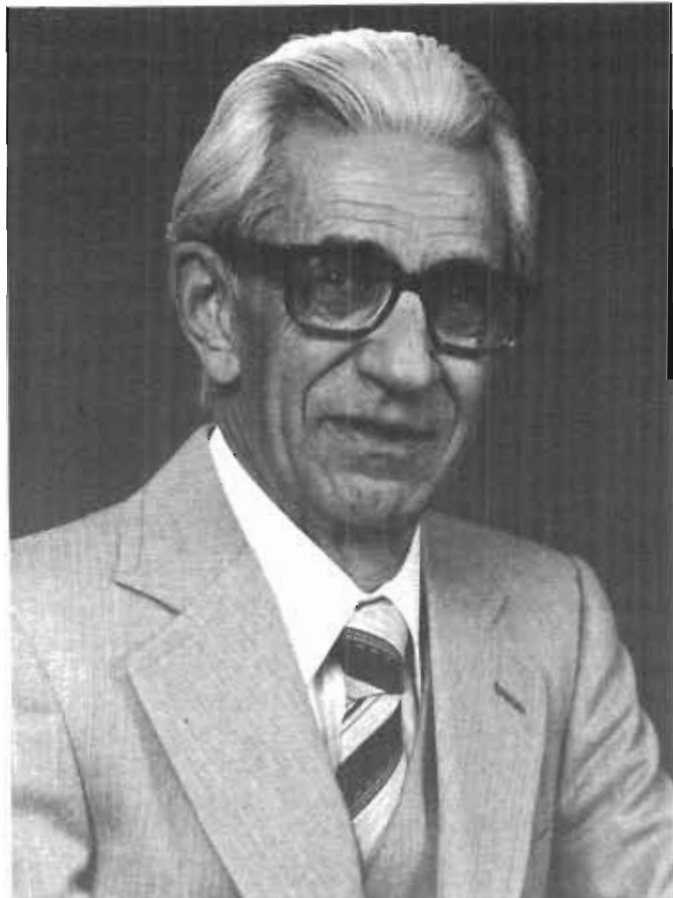
À Lui seul, la gloire et la reconnaissance!

Jean-Paul Langevin, o.f.m.

Historique des Frères du Sacré-Coeur

Les Frères du Sacré-Coeur travaillent au milieu de la population de Châteauguay depuis plus de 36 ans. Cet Institut fut fondé en France en 1821 et leur fondateur, le Père André Coindre, voulait que ses Frères s'occupent d'enseignement et de pastorale auprès de la jeunesse dans les écoles et les paroisses.

En 1949, à la demande des Commissaires d'écoles, dont Monsieur J.N. Roméo Laberge était le Président, et du Curé de la Paroisse du Christ-Roi, le Père Wilbrod Théberge o.f.m., les Frères du Sacré-Coeur acceptent de prendre en charge l'École des garçons à Châteauguay-Bassin. Les Frères Charles, directeur, Hermin et Ernestus sont les premiers envoyés pour travailler auprès des jeunes garçons. Ils arrivent en août de cette même année.



Frère Charles, directeur fondateur (1949-1954).



L'ex-école St-Armand devenue la salle des Chevaliers de Colomb.

L'École Saint-Armand leur est confiée avec les 89 élèves garçons de la première année à la huitième année. C'était une construction qui avait déjà servi d'église paroissiale et de presbytère aux Pères Franciscains responsables de la Paroisse du Christ-Roi.

Dans cette École, il y avait trois locaux pour les classes et les Frères logeaient au deuxième étage. Bien que le personnel enseignant fut restreint, les Frères, en plus de l'enseignement proprement dit, entretenaient une patinoire, présentaient des pièces dramatiques, avaient la charge des enfants du sanctuaire, dirigeaient la chorale de l'École qui chantait à l'église à l'occasion des fêtes religieuses. Toutes ces occupations se tenaient en dehors des heures de classe.

La Commission Scolaire réalisait que l'École des garçons ne répondait plus aux exigences du nombre toujours grandissant d'élèves. La population avait également augmenté et il était devenu nécessaire de construire des écoles: une pour les garçons et une pour les filles. En 1950, les Commissaires songent donc à ériger une École et après différentes négociations et pourparlers, le projet se concrétise. Grâce à beaucoup de bonne volonté, le 20 mai 1954, la nouvelle École Saint-Armand est occupée par le personnel enseignant et les élèves. Le Frère Patrice est le Directeur pour l'année scolaire 1954-1955. Mlle Jeanne d'Arc Roy est la première institutrice féminine à enseigner à l'École Saint-Armand.

La bénédiction des Écoles fut présidée par Monseigneur Percival Caza, évêque auxiliaire de Valleyfield, le 15 mai 1954. Les années de prospérité arrivent et la population scolaire et le personnel enseignant augmentent toujours. En 1958, on construit une nouvelle École de 15 classes. Elle sera érigée sur le Boulevard Salaberry, près du chemin de fer. Les plans exécutés par Monsieur J.A. Dumais, architecte, le constructeur, Monsieur Marcel Reid commence les travaux en avril 1959. En février 1960, les Frères et leurs Élèves inaugurent la nouvelle grande École qui sera nommée École Secondaire Pie XII. Le Frère Basilien en sera le Directeur. Lui et tout son personnel enseignant quittent l'École Saint-Armand. Les Frères laissent également leur résidence. Ils prennent domicile rue Salaberry. Ce sont les Religieuses, Les Petites Soeurs Missionnaires Franciscaines de l'Immaculée-Conception, qui prendront la Direction de l'École et qui habiteront dans la résidence.

En septembre 1960, le Frère Thomas est assigné comme Directeur. L'année s'ouvre avec 260 élèves, de la 4^e année élémentaire à la 11^e année du Cours Secondaire qui compte onze finissants. Cinq Religieux aidés de huit Professeurs laïcs oeuvrent dans cette grande École. Au cours de l'année 1960-1961, la Commission Scolaire érige une résidence attenante à l'École Pie XII pour loger les Frères. En mars 1961, la nouvelle résidence est occupée par les Frères.

Pour l'année scolaire 1964-1965, le Frère Gilbert succède au Frère Thomas. En janvier 1965, la Commission Scolaire, avec la collaboration du Frère Gilbert, commencera l'étude du Rapport Parent au sujet de l'établissement d'une Commission Scolaire Régionale. La situation se clarifie en vue de regrouper les élèves pour former ce qui s'appellera «L'École Polyvalente».

Tous les élèves du Cours Secondaire de la 8^e année à la 11^e année, garçons et filles, prendront place dans l'École Marguerite-Bourgeois en septembre 1965. On y comptera 32 classes et 750 élèves environ. Le Frère Gérard Provencher sera le Principal de l'École. On comptera quatre autres Frères dans cette École: Frère Maurice Lussier, secrétaire; Frère Simon Gauvin, Frère Paul Martin et Frère Michel Lauzon, enseignants. C'est à partir de cette année 1965 que les Frères reprennent leur nom de famille, travaillent en habit laïc et font partie du Syndicat des enseignants de la Commission Scolaire Régionale Youville. La fin de l'année scolaire 1966-1967 marque le retrait de trois Frères qui enseignaient au Cours Primaire de la Commission Scolaire de Châteauguay à l'École Laberge.

En juin 1969, les Frères abandonnent la résidence de l'École Pie XII appartenant à la Commission Scolaire pour s'établir sur le Boulevard Youville. En cette même année, en septembre, s'ouvre la grande École Polyvalente Louis-Philippe-Paré. Elle logera 2 900 élèves et 176 professeurs. Le Frère Gérard Provencher se retire du cadre scolaire. Il exercera désormais une fonction au sein de la Communauté locale et s'occupera d'oeuvres sociales. Il dirigera la Ligue d'Action Civique pendant de nombreuses années. Il en sera le Président durant tout ce temps. Cependant, à la Polyvalente Louis-Philippe-Paré, trois Frères continueront d'oeuvrer dans le domaine scolaire: un comme secrétaire et deux autres comme professeurs.

Aujourd'hui, en 1985, quatre Frères demeurent dans la Paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption. Le Frère Roger Pilon, enseigne à la Polyvalente de LaSalle, le Frère Michel Lauzon enseigne à la Polyvalente Louis-Philippe-Paré de Châteauguay et les deux autres oeuvrent dans le domaine des activités sociales et bénévolement: ce sont les Frères Gérard Provencher et Maurice Lussier. Le Club «Le Rendez-Vous» fondé en 1975 par le Frère Gérard Provencher pour les personnes de 40 ans et plus pour tout Châteauguay offre une variété d'activités à ses membres. Le Frère Gérard Provencher en est toujours le Président.

Voilà un bref aperçu de l'oeuvre des Frères du Sacré-Coeur dans Châteauguay depuis 1949.

Frère Roger Pilon, s.c.

Les Soeurs Grises

C'est avec une certaine nostalgie que j'évoque le souvenir de mes huit belles années passées à Châteauguay à la direction des écoles de Notre-Dame-de-l'Assomption et du Christ-Roi (1956-64).

Cependant les Soeurs Grises ont été présentes dans le système d'enseignement de la belle paroisse de Saint-Joachim puisque dès 1884, la petite école Saint-Joseph, en face de l'Île Saint-Bernard, était construite grâce au Curé Vinet et était prise en charge par les Soeurs Grises. Cette école ferma ses portes seulement en 1957, deux ans avant la béatification de Mère d'Youville.

Avec fierté, nous avons vu, à cette occasion, la Ville de Châteauguay donner le nom de «Boulevard Youville» à la route qui longe la rivière Châteauguay.

Les Soeurs Grises se rappellent avec bonheur les générations d'élèves qui se sont succédé dans leurs écoles. Personnellement, je les ai bien aimés et ils restent bien vivants dans ma mémoire. Mon meilleur souvenir à chacun et à chacune.

Henriette Berthiaume, s.g.m.
Économe provinciale
Province Ville-Marie des Soeurs Grises



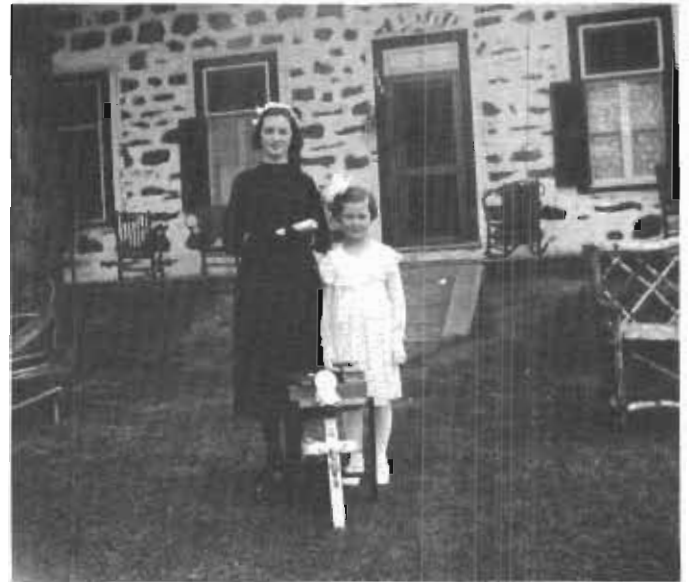
Soeur grise enseignant aux enfants, au premier décanat du siècle

LA LIBRAIRIE BOYER A SES LETTRES DE NOBLESSE À CHÂTEAUGUAY DEPUIS FORT LONGTEMPS.



La photo de gauche, prise au bord de la rivière Châteauguay, nous montre grand-mère Gauthier qui présente sa petite fille Gisèle Clermont alors âgée de 3 ans arborant son costume de ravissante indienne comme dans les contes entendus sur nos voisins de Caughnawaga ou Khanawake

Puis, photo de droite, graduée le 18 juin 1938 au couvent de la Congrégation Notre-Dame au village, Gisèle, fille de Georgette et Wilbrod Clermont, choisit Aline Chèvre fils comme bouquetière à la cérémonie des prix.



Ces photos remplies de prestige, rendent hommages à des femmes remarquables de notre petite histoire locale.

Gisèle Clermont-Boyer a été pionnière en ouvrant la librairie Boyer sur la rue Principale en 1967. Aujourd'hui cette entreprise est toujours familiale et florissante dans notre milieu.


LIBRAIRIES BOYER
VALLEYFIELD QUE

Siège social: 10 Nicholson, Vallevfield
Succursales: Bellerive, Beauharnois, Châteauguay, Ile-Perrôt

d'hier à aujourd'hui





des souvenirs...

Églogue sur la paroisse de Châteauguay

Châteauguay dont le nom consacré par la gloire
De héros canadiens évoque la mémoire
Aux portes de l'histoire où brillent leurs exploits
La nature à ton sol ajoute ses attraits
Et sous ton ciel d'azur étalant ses splendeurs
Retrace de l'Éden les sublimes grandeurs.

Dans tes plaines fertiles d'abondantes moissons
Au souffle du zéphir fredonnent leurs chansons.
Sur tes rians coteaux de somptueux vergers
En rangées symétriques étalent leurs ramées
Et de leurs troncs robustes, les rameaux nombreux
S'inclinent sous le poids de leurs fruits savoureux.

De tes forêts, l'érable au bois dur et précieux
Distille de sa sève un sirop délicieux
Dans tes champs revêtus de succulents herbages
De plantureux troupeaux au varié pelage
Parcourent en broutant les riches paturages.

Sur ton sol onduleux, des routes sinueuses
Résonnent des échos de randonnées joyeuses
Sous les ombrages frais qui bercent leurs parcours
S'abritent des oiseaux, les chants et les amours
De tes bois, la verdure et l'ombre tutélaire
Offrent au cœur meurtri, un baume salulaire.

Du vaste St-Laurent, les rives enchantées
Sont bordées de chalets, de jardins parfumés
Et le fleuve géant départissant son cours
Comme une pieuvre immense enlaçée dans ses bras
D'innombrables îlots semés sur son parcours
Et de bruyants chenaux ceinturant leurs appas.

Au milieu des joncs verts, le wawaron blotti
De sa tonitruante voix chante un hymne à la nuit
Puis alternant son chant avec ceux de confrères
De leurs secrets amours, célèbrent les mystères.

Le goguelu sauvage, perché sur un épis
De sa joie délirante fait éclater les cris
Le tendre rossignol d'un trille harmonieux
Mêle son chant divin au charme des lieux.

L'oiseau, Roi de l'aurore, empruntant la couleur
Promène dans les bois sa royale splendeur
Et dédaignant d'autrui, les constructions faciles
Suspend son nid soyeux à la branche flexible

Puis de l'architecture élaguant la rubrique
À sa progéniture offre un berceau mystique.

De cascade en cascade la Rivière du Loup
Précipite ses flots à travers les cailloux
Puis poursuivant son cours, marie en serpentant
Le cristal de son onde à l'eau du St-Laurent
De cette heureuse union naît un immense étang
Que sillonnent gaiement la gondole légère et le yacht
bruyant.

De ses gerbes de flammes, le soleil couchant
Embrasse l'horizon de feux étincelants
Et de ses rayons d'or, l'éclatante lumière
D'étoiles de diamants sillonne la rivière

Ton antique église de siècles couronnée
Vénéral témoin des âges reculés
Éveille dans nos cœurs un glorieux passé
De la foi des aïeux, de leurs nobles actions
Elle garde avec soin les belles traditions
Et de jours glorieux les souvenirs lointains
Renoue en nos esprits les précieux liens.

De la Sainte Écriture, invoquant les récits
Des tableaux ravissants tapissent ses lambris
Sur ses vieux clochers émergeant de ses flancs
De sa sonore voix, l'airain retentissant
Invite à l'oraison le pieux habitant
Par le soleil couchant, leurs ombres prolongées
Estompent le torrent qui mugit à leurs pieds.

Sur tes sentiers fleuris d'élégantes demeures
Respirent la gaieté, l'aisance et le bonheur
Enfin le ciel prodigue, épuisant ses bienfaits
Sur ton sol a fixé le séjour de la paix
À peindre tant de charme. O divin Châteauguay!
Le pinceau de l'artiste tombe déconcerté.

Du poète, la muse interdite et épuisée
Reste muette à l'aspect de tant de majesté
À l'auteur généreux de ces magnificences
Disons un chant d'amour et de reconnaissance
Et que l'âme ravie de si riches trésors
Le chrétien ému se prosterne et adore.

Poème composé par M. Louis Seers à l'âge de 83 ans



Éda M. Bourcier.

Un mot d'une octogénaire

Loin de moi de vouloir écrire mes mémoires, sauf que pour le 250^e anniversaire de la paroisse St-Joachim, il me fait plaisir de relater le cheminement de ma vie dans Châteauguay.

J'ai eu le bonheur de marier Alexandre en 1917 avec qui j'ai vécu 40 ans et élevé 13 enfants.

Cultivateur, boulanger, ces deux métiers nous ont permis d'apprécier la richesse de la terre et de découvrir le plaisir de travailler avec et pour le public.

La dépression et la guerre ont tissé des liens familiaux solides, cette dimension revêt pour moi une importance capitale pour continuer à vivre intensément ma vieillesse.

Mes quatre filles et neuf garçons ainsi que les petits et arrière-petits-enfants prennent dans mon cœur la plus grande place en n'oubliant pas, certes, les nombreuses personnes avec qui j'ai vécu et les autres que je continue à côtoyer.

Mon mari et moi avons toujours préconisé l'importance de l'éducation et de l'instruction dans une ambiance d'amour, de travail, de charité et de foi chrétienne profonde.

Intimement liée à la paroisse et intensément convaincue de la qualité de vie qu'offre le milieu de St-Joachim, je suis fière de constater que les paroissiens persistent à en préserver les fondements, c'est-à-dire la famille et l'Église.

Les problèmes, il y en aura toujours, encore faut-il les affronter avec courage et y mettre la volonté nécessaire pour les résoudre. C'est là ma philosophie et ça porte ses fruits, même à 88 ans.

Je souhaite que les fêtes du 250^e puissent apporter à tous, joie et bonheur dans une foule d'activités sous le signe de l'amitié.

En terminant, je tiens à remercier la nombreuse clientèle qui a permis à notre commerce de boulanger de faire vivre ma si belle famille.

Bon anniversaire,

Eda M. Bourcier

Madame Georges Soyez, une des vaillantes doyennes de Châteauguay nous livre bien gracieusement des souvenirs . . .

Elle est l'épouse de feu Georges Soyez, boulanger et maire de la Ville de Châteauguay de 1953 à 1961.

Au début de mon mariage à Georges Soyez, boulanger, en 1927, je suis venue habiter Châteauguay Bassin qui portait alors le titre de Ville. Sa population nombreuse composée de citoyens anglais et français se côtoyaient fraternellement; l'été, les villégiateurs s'y rendaient en grand nombre. Le Conseil de Ville avait élu comme 1^{er} magistrat M. Taylor auquel a succédé M. Charles Laberge, car il était une coutume établie que la nationalité des maires alternait du français à l'anglais.

Les agriculteurs et pommiculteurs faisaient partie de cette localité, leurs produits étaient très recherchés.

MM. Fortunat Crépin et Roméo Laberge possédaient un magasin général.

Un médecin Dr. Jean-Marc Sauvé, au départ du Dr. I.K. Williams, s'est installé parmi nous sans oublier le Dr. Zotique



Alice Soyez.

Marchand de la vieille paroisse qui prodiguait ses soins à sa nombreuse clientèle établie depuis plusieurs années.

Nous possédions un Bureau de Poste installé dans l'Hôtel de Ville, une succursale de la Banque Canadienne Nationale ensuite, la Caisse populaire est venue s'y joindre.

Un étal de boucher dont MM. Donat et Arthur Duranseau étaient les propriétaires. Des poissonniers, MM. Jos et Napoléon Lalumière faisaient le commerce avec des poissonneries de Montréal qui venaient s'approvisionner 3 à 4 fois par semaine.

Une marina, propriété de M. Ovila Ste-Marie, constituait un commerce très florissant durant l'été où pêcheurs et amateurs de promenade sur l'eau se baladaient à cœur joie. Un plombier, M. Isaïe Garand était aussi électricien. Deux garagistes: MM. Handfield et Côté. M. Farmer domicilié voisin de la Station de chemin de fer faisait office de dépanneur. Un restaurant, propriété de M. Albin Couillard: à sa mort, sa dame a transformé le restaurant en un magasin de marchandises sèches puis cette propriété a été vendue à M. René Brault. Peu de temps après, le feu ravagea le magasin, cela ne découragea pas M. Brault qui fit construire celui que nous possédons aujourd'hui.

Le théâtre «Alamo» propriété de M. Ulric Bourdon était très achalandé surtout les fins de semaine. M. Bourdon était aussi chef de gare car la compagnie du N.Y. Central desservait notre localité de Syracuse N.Y. à la gare Windsor à Montréal. Il y passaient trois (3) trains le matin pour accommoder les travailleurs, deux (2) des mêmes trains revenaient.

Malheureusement, lorsque la compagnie d'autobus s'est introduite dans notre localité pour offrir ses services à la population, celle-ci a opté pour ce genre de locomotion qui a amené un déficit très important à la compagnie du N.Y. Central et l'oblige à cesser ses services. MM. Rochefort et Arpin étaient chargés de la réparation de la voie ferrée. Nous avions aussi un transport en commun dont MM. André Jubinville, Zotique Reid et Téléphore Auger faisaient office; leur clientèle l'hiver était nombreuse, ensuite ils furent plutôt chauffeurs de taxis. Nous possédions un barbier M. Walter Jubinville, sa fille Berthe était coiffeuse, comme Mlle Maria Côté devenue Mme Jean Foisy. M. Adrien Robert était secrétaire-trésorier pour la Commission scolaire, tandis que M. René Lussier était secrétaire de la Ville.

Du côté religieux, nous devons nous rendre à l'église St-Joachim car il n'y avait que cette église dans le voisinage. Lorsque les Franciscains sont venus construire leur monastère, l'école St-Armand leur servait de chapelle publique. Après quelques années, une église fut érigée sous le vocable du Christ-Roi. Lorsqu'elle devint trop fréquentée par les paroissiens, Mgr. Langlois dota notre patelin d'une nouvelle paroisse. La population catholique devenait de plus en plus nombreuse due aux développements domiciliaires qui s'étaient multipliés. Une église fut construite en 1952 par le curé fondateur M. H. Marleau, celui-ci fut chargé avec M. le maire Soyez de choisir le terrain le plus central. C'est sur la ferme de M. Fortunat Crépin que notre église fut construite sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption.

Une boulangerie-pâtisserie, propriété de M. Louis Soyez était établie depuis 1920 et possédait une clientèle qui recherchait qualité et bon service.

Son fils Georges avait alors 20 ans et c'est avec son père qu'il s'est initié au métier de maître-boulangier. Louis Soyez pouvait donc compter sur l'aide de son fils pour l'épauler dans son entreprise. Tout en se perfectionnant dans le métier, il préférait être sur la route afin que les clients soient des plus satisfaits. Ce qui fut fait, la clientèle augmentait et le surcroît de travail obligea M. Soyez, père à s'engager des employés. Malheureusement, à 78 ans la maladie obligea cet ardent travailleur à cesser de faire ce dur labeur qui consistait à manipuler les pâtes à bras. Son fils Georges prit la relève et la clientèle se faisait de plus en plus nombreuse. Les villégiateurs qui venaient passer que l'été dans leurs chalets décidèrent de s'établir parmi nous définitivement car il faut dire qu'il faisait bon de vivre à Châteauguay-Bassin. Il y avait beaucoup d'activités et de festivités de toutes sortes. Le commerce était florissant jusqu'à ce que les boulangeries montréalaises viennent approvisionner nos marchands.

Georges Soyez, alors maître-boulangier avait été choisi par les autorités religieuses de Caughnawaga pour fabriquer

le «Pain béni» distribué à Noël chez les catholiques indiens. Ce pain d'une pesanteur d'environ 100 lbs était tout un chef-d'oeuvre et veuillez croire, difficile à manipuler. Il a exécuté ce travail 3 années consécutives, c'est-à-dire jusqu'à ce que la maladie survienne. Travailleur infatigable, il décéda subitement le 15 octobre 1963 emportant avec lui le regret d'avoir constaté que sa Ville de Châteauguay-Bassin avait périclité de façon telle que tout ce qui lui donnait vie était disparu, laissant comme triste souvenir qu'une rivière polluée et un chemin de fer délabré... lui qui avait tellement travaillé pour que la prospérité y règne et y demeure.

Durant son dernier terme comme maire, M. Soyez a fait installer l'aqueduc et le système d'égoûts; de plus à notre rivière qui parfois au printemps causait de graves inondations, il solutionne le problème en faisant couper un chenal dans les glaces afin que l'abondance d'eau puisse prendre son cours. Durant son administration il fut décoré par la Reine en 1953; de plus la compagnie de Développement Joseph lui fit remise d'une superbe peinture à l'huile (artiste André Chadat, 1956) avec photo en hommages pour son dévouement. M. Georges Soyez a rempli toutes les charges publiques: commissaire d'école, échevin, marguillier et maire. Il est décédé en 1963 après avoir donné son temps sans compter pour ses concitoyens.

Lui survivent son épouse et deux enfants. Léo comptable, employé pendant 27 ans à la Cie Aviation Électrique — Ville St-Laurent fut greffier de la Cour municipale de Châteauguay-Bassin jusqu'à sa fusion. Il est maintenant à sa retraite, cependant il a été nommé à vie Juge de paix pour les districts de Beauharnois et Châteauguay. Jeannette fut la première employée du Bureau de Poste qui s'abritait à l'Hôtel de Ville. De là, elle a été employée par la Cie Bell Téléphone qui avait son bureau central chez le Dr. Marchand. Étant bilingue elle déménagea à Montréal comme téléphoniste, ensuite elle fut engagée comme caissière à la première Caisse populaire qui avait comme gérant, le regretté M. Lucien Martel, elle y est employée depuis près de 17 ans.

Quant à moi, son épouse, je vis à Châteauguay depuis 58 ans où je me trouve très heureuse entourée de mes enfants — petits-enfants — Louise, Pierre, Lucie et Sylvain sans oublier mes bons amis.

Cette page indique qu'il y a un temps pour tout. Quant à moi le temps est venu d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont accompagnée durant mes 58 ans — parents — amis auxquels j'offre mes remerciements sincères.

Madame Alice Soyez

P.S.: Je me permets d'ajouter à ce texte tout plein de tendresse et d'affection, une expression employée par

l'auteure. Sa mère a été une des premières institutrices à enseigner dans la réserve indienne où «elle a été usée comme une reine».

Arthur Napoléon Laberge

Par Madeleine Laberge

Historique de notre maison bi-paternelle et curriculum vitae de mon cher grand-père, Monsieur Arthur Napoléon Laberge. Ce document fut rédigé par moi-même, Madeleine Laberge en ce seizième jour de l'année 1968. Les notes historiques et biographiques sont de mon grand-papa qui eu l'excellente idée de m'inspirer ce résumé.

Mon grand-père, fils de cultivateur, né dans le rang Sainte-Marie, paroisse de Saint-Clément, Beauharnois, en 1879, épousait le 13 novembre 1900 ma grand-mère, de vénérée mémoire, Annie Burgoyne de la paroisse Sainte-Philomène de Châteauguay. Quatre ans plus tard, ils avaient déjà deux enfants soit Arthur, né le 29 novembre 1901 et Jules, né le 6 novembre 1903.

Mon grand-père décidait de revenir au pays de ses ancêtres et le 24 juin 1904, il prenait possession de la ferme «La Grande Amie», où nous sommes encore aujourd'hui au n° 114, du Boulevard Salaberry à Châteauguay.

Remontons dans le passé et tâchons de revivre les moments d'une belle et honnête carrière.

Quand mon grand-père arriva ici pour la première fois, il fut fasciné par la beauté du paysage, par les arbres qui entouraient déjà la maison coloniale de briques rouges et par les bâtiments de ferme adjacents. Dans son amour de la conservation, il transplanta lui-même le magnifique noyer devant notre porte, ce fut en 1909, l'arbre à cette époque avait 23 ans. Cet arbre dépasse aujourd'hui la maison en hauteur et fait l'admiration de tous. Aujourd'hui âgé de 82 ans et grand-papa le considère comme son monument. Il planta aussi la majeure partie des beaux érables qui ornent si bien le devant de la maison.

Pendant que ses arbres grandissaient, sa famille aussi augmentait. Ainsi devait naître dans cette maison cinq autres enfants. Lauretta, née en 1905 et morte très jeune, Annette, née en 1908, Henri, né en 1911 et pour finir en beauté, PAPA Jos et tante Cécile, née le 17 novembre 1915.

Nous pouvons dire avec fierté que la carrière de grand-papa fut une carrière honnête, noble et bien remplie. Dès son

arrivée à Châteauguay, il devait s'occuper de faire valoir son bien en améliorant son cheptel et ses vergers. Il fut le premier producteur de lait à abandonner la traditionnelle petite crèmerie de Châteauguay et à expédier le lait à Montréal par le train du N.Y.C.

Vers 1910, il fit l'achat d'une immense ferme dans l'Ouest Canadien à Saint-Anne, Manitoba. Son patriotisme le poussait vers l'Ouest qu'il voulait peupler de Canadiens-Français. Il y fit plusieurs audacieux et périlleux voyages; il faillit même y perdre la vie à la suite d'un déraillement dans le Nord de l'Ontario. Ironie du sort, tous ses descendants qui devaient peupler l'Ouest sont revenus peupler le Québec.

En 1919, il érigeait un moulin à scie qu'il opéra pendant plus d'une trentaine d'années. «Amenez-en des billots de douze et puis de trente pieds».

Dès son arrivée à Châteauguay, son dynamisme et son intégrité furent vite remarqués si bien qu'il devint très vite membre des gouvernements municipaux et scolaires. Il fut à la base de l'épuration des administrations sans scrupule qui à cette époque étaient à la tête de la nouvelle ville de Châteauguay. En 1923, il fut candidat provincial pour le comté de

Châteauguay et passa à deux doigts de remporter la victoire contre un ministre bien établi. Il fut donc tour à tour commissaire d'école, président de la commission scolaire, conseiller de Saint-Joachim de Châteauguay, échevin de la ville, maire de la même ville, marguillier de sa paroisse et président de la société de pomologie et de culture fruitière de la province de Québec.

En 1958 notre chère grand-maman nous quittait. C'est à partir de cette époque que papa entreprit de rajeunir notre demeure.

Pour ce que l'on a appelé le progrès, une grande partie de la ferme fut vendue. Et nos beaux vergers et nos beaux troupeaux de moutons, amour et orgueils de g.-p. durent faire place aux rues et aux maisons d'un développement domiciliaire, preuve que tout change pour le meilleur ou pour le pire.

De l'immense grange qui existait et qui ornait notre imagination d'enfants, d'une série de mystères, il ne reste plus aujourd'hui qu'une petite grangette où nous abritons nos poneys et aussi un petit chalet et un étang où à l'occasion nous gardons quelques canards, derniers vestiges d'une vie animale très intense.



Famille Arthur-Napoléon Laberge

J'ai dit plus haut que vers les années 58, papa décida de rajeunir notre honorable vieille maison. Ainsi, pour notre agrément fut construite une piscine à l'extérieur; la maison fut dotée d'un système de chauffage; deux puits artésiens furent creusés et comme complément, en 1964, tout l'extérieur de la maison fut changé, tout en gardant le cachet que lui avaient voulu ses constructeurs de jadis. La brique rouge un peu décrépitée fut recouverte d'un stuc blanc. la vieille galerie de bois fit place à une dalle de béton, le fer blanc de la couverture fut recouvert d'une tuile d'amiante noire. Un vieil hangar attenant fut remplacé par un coquet garage. Tout ce rajeunissement coïncidait avec le 60^e anniversaire de l'arrivée de grand-papa à Châteauguay.

«Vieille maison qui a une âme, vieille maison que nous aimons, puisse ta nouvelle jeunesse te faire vivre encore longtemps, puisque tu as retrouvé tes vingt ans».

Depuis quelques années, grand-papa entouré d'enfants et de petits enfants écoule paisiblement ses vieux jours à l'endroit qu'il a choisi lui-même il y a plus de soixante ans.

Une de ses raisons de vivre heureux est sa petite Anne-Marie, dernier cadeau du Bon Dieu.

Puisse notre amour filial nous le conserver encore longtemps.

J'ai voulu occuper les loisirs que m'impose un dérangement de santé à rédiger ces quelques notes afin de rendre hommage à deux grandes Amies: l'Âme de Grand-Papa et l'Âme de sa maison.

Dieu soit loué!

Madeleine Laberge

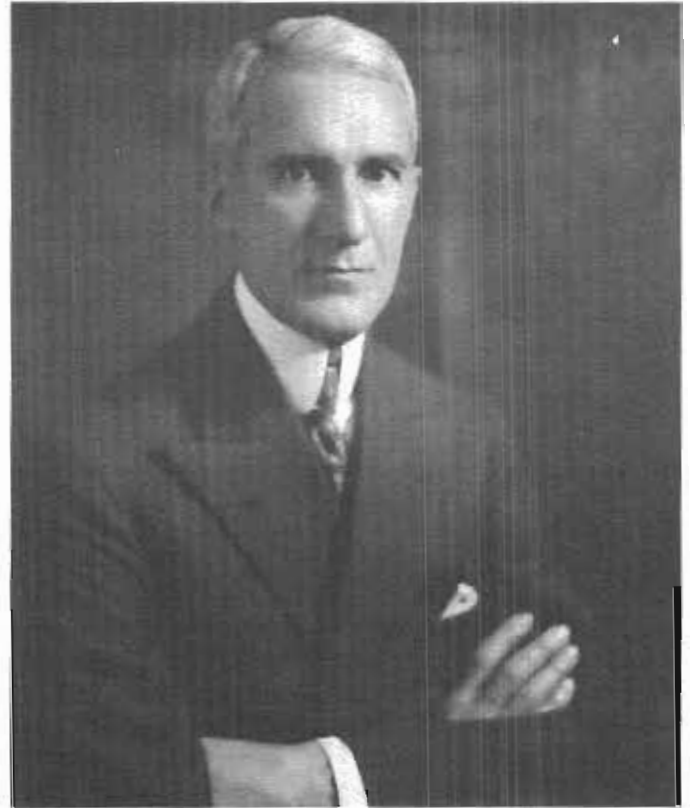
«Post Scriptum»

Et le 13 novembre 1972, date du soixante-douzième anniversaire du mariage de ses chers aïeuls, après un martyr moral et physique qui aura duré quatre ans, pauvre chère Madeleine remettait son âme à Dieu.

Elle allait, à l'âge de 22 ans 6 mois et 11 jours, rejoindre dans la paix du Paradis ceux qui dans un ultime élan de son amour filial, elle avait voulu aimer et honorer.

Joseph Laberge

Maxime Raymond, Député dans les années 30



Mon enfance, mon adolescence et aussi ma jeunesse ont connu un père député, ce qui voulait dire pour moi: un père absent cinq jours par semaine, six mois par année, c'est-à-dire la durée moyenne de la session parlementaire à Ottawa, à ce moment-là. Et la presque totalité de ses moments libres, mon père les a mis à la disposition des gens de son comté qui était surtout Beauharnois, mais aussi Châteauguay, selon les modifications des circonscriptions électorales.

À Léry, nous étions donc des résidents de Châteauguay pour une bonne partie de l'année et durant tous les jours de la semaine, tous les soirs d'été et, au temps des fêtes, mon père recevait à la maison ceux qui voulaient le rencontrer.

Aujourd'hui, avec le recul des années, je me demande si nous, sa famille, n'avons pas été un peu volé de sa présence pendant ces vingt-cinq années de vie politique.

Maintenant, les députés ont un bureau dans leur comté, une secrétaire, ils ne reçoivent que sur rendez-vous. Ces facilités n'existaient pas à cette époque; il n'y avait ni bureau, ni secrétaire et encore moins de rendez-vous, ce qui demandait une énorme disponibilité personnelle.

La période des années trente se situe au coeur même de la crise économique d'avant guerre; la vie était difficile, les gens étaient beaucoup moins à l'aise qu'aujourd'hui et les besoins étaient nombreux, — tant au niveau du comté qu'au plan des individus — et le député était l'homme que l'on consultait volontiers sur tous les problèmes de la vie. Il y avait beaucoup de cultivateurs. Châteauguay était un gros village autour d'une paroisse au centre de terres cultivées, de jardins potagers et de vergers. Chacun avait ses problèmes d'achat, de vente, de partage des terres, de chicanes de clôtures, etc. et même pour des questions strictement familiales, on s'adressait à son député, surtout quand il était avocat par surcroît. C'était dans l'ordre des choses qu'il soit, avec le curé, le médecin, le notaire, l'un des hommes instruits en qui on avait confiance.

Mon père, lui-même élevé dans le petit village de Saint-Stanislas de Kostka, près de Valleyfield, était tout à fait à l'aise dans le milieu rural. Sa droiture, son honnêteté totale en ont fait un conseiller de choix. C'était un homme de principes, il les a d'ailleurs défendus au parlement fédéral publiquement et courageusement, souvent à son propre détriment, mais sans regret ni amertume. Pour lui, la conscience du travail accompli était sa première satisfaction et, même ceux qui ne partageaient pas ses idées, le respectaient.

Quand la paroisse de St-Joachim a créé une desserte à Ville de Léry en 1953 le curé du temps, le Chanoine Mailloux l'a baptisée Saint-Maxime, en l'honneur de mon père. Et nous avons toujours notre chapelle Saint-Maxime au bord du lac.

J'ai maintenant très envie de terminer par un petit événement joyeux qui a dû se passer dans les années trente, si je me rapporte à l'âge que j'avais à ce moment là. C'était un soir, un lendemain d'élection, fin septembre ou début octobre, à l'automne; nous étions en famille, à la maison, bien au chaud au coin du feu de cheminée, environnés du bruit d'un grand vent d'automne, comme on les a souvent sur le bord du lac St-Louis, quand on entendit, à travers ce vent, une vague musique qui venait du dehors; on pensait rêver alors que la musique augmentait, augmentait, on se précipite donc aux fenêtres pour apercevoir dans l'obscurité un groupe de gens, les lueurs des phares des voitures et la musique éclatant pour de vrai. C'était la fanfare de Beauharnois qui venait célébrer la victoire électorale... et je crois qu'une soucoupe volante atterrissant sur le terrain n'aurait pas fait une plus extraordinaire impression, mais les soucoupes volantes n'existaient pas encore et cette fanfare jouant à plein poumon dans le noir de la nuit, à travers ce grand vent dans les arbres, est le souvenir le plus extraordinaire que je garde d'un soir d'élection.

par sa fille Claire

Un doyen actif

Il est né au début du siècle... et tous les matins à 6h45 il est au poste à «Pyramide» sur le boulevard St-Jean-Baptiste à Châteauguay. Vous le reconnaissez? Monsieur J. Arthur Laberge.

L'aîné d'une famille remarquable, il a consenti à nous livrer ses réflexions sur son quotidien à la condition... qu'on en retienne sa ténacité et sa fidélité au travail. Quelle vie remplie de richesses humaines accumulées au contact des siens d'ici et d'ailleurs.

Avec son frère Jules, il a été scolarisé chez lui; son père Arthur N. Laberge avait retenu les services de mademoiselle Philomène Bourcier devenue madame Alfred Reid. Dans ce temps-là, les institutrices étaient payées 10 \$ par mois pas nourrie... Puis, les années suivantes J. Arthur Laberge fréquente l'école paroissiale avec le maître Duranceau; deux effigies d'époque... aujourd'hui disparus.

On est au temps où l'on mettait du macadam sur le chemin du village: la pierre était charriée de la carrière où se trouve aujourd'hui Permacon. Des chevaux prennent leur élan pour traverser leur charge l'autre bord du pont, de sorte que le bruit assourdissait les leçons du maître Duranceau! Comme compagnon de classe monsieur Laberge avait Blaise Marchand devenu depuis son beau-frère.



M. J. Arthur Laberge et son épouse.

Par la suite, notre vénérable doyen est allé au Collège Ste-Marie à Montréal. Il voyageait par le train matin et soir, complétant ainsi ses études avec les Belles-Lettres.

En 1926, monsieur Laberge s'en va dans l'ouest avec un ami, Adrien Ste-Marie fils d'Ovila. Il y demeura jusqu'à l'hiver 1941.

Son père avait depuis 1912 une terre de 900 arpents à Richer près de Ste-Anne située à 40 milles à l'est de Winnipeg. C'était une terre pauvre; à preuve aujourd'hui, c'est devenu un terrain de golf et une piste d'accélération pour les autos. Puis avec ses neuf enfants, il quitte le Manitoba et à l'hiver 1941, il revient à Châteauguay et s'installe sur une ferme dans la réserve de Caughnawaga, maintenant à Châteauguay Heights où il demeure avec son épouse, vaillante «abeille» et cordon bleu réputé.

À retenir que le grand-père de notre doyen était aussi un pionnier de «cultures» diverses. En 1880, il fait un 1^{er} voyage en Europe suivi d'un 2^e en 1898 pour voir l'Exposition Universelle de Paris et fouler la Terre Sainte en Israël. Ce n'est pas peu dire pour un cultivateur de cette époque! C'est ainsi qu'il a complété ses trois mois d'école et soumis à ses fils et petits fils le goût du savoir et des «humanités».

Et à Châteauguay!

Dès 1920, Arthur N. Laberge, son père, mécanise sa façon de travailler la terre et c'est alors que «les forgerons sont devenus des mécaniciens». Au lieu de ferrer les chevaux, on s'est mis à «tirailleur» dans les machineries. Le sens de l'obser-

vation allié au «gros bon sens» ont eu raison de plusieurs innovations. Ainsi, dans les champs, une installation efficace de système d'irrigation ou encore le ronronnement «prolongé» d'un Ford, modèle T sont autant de réalisations au crédit des mains et de la tête des Laberge! En somme, le quotidien était le lieu d'apprentissage, l'école régulière pour les hommes, les femmes: nos aieux!

Arthur Laberge se souvient du 1^{er} chemin de macadam qui reliait le quai du Bassin au Village de Châteauguay aujourd'hui le boulevard Salaberry direction nord. En hiver, on faisait la glace, on entaillait les érables au printemps, à l'été on faisait les foins et l'enrangement des récoltes à l'automne. À sa souvenance, M. Laberge déplore la disparition de variétés de pommes savoureuses. Les hivers de 1918, 1933 et 1934 ont été mortels et tragiques pour la pomme pêche et pour la vigne entre autres. À juste titre et égards, il trouve naïfs les propos ébahis de commentateurs à la radio qui s'étonnent de la présence d'endives succulentes sur nos sols, alors que son frère Henri en fait depuis plus de 45 ans; de même que pour le cidre et le jus de pommes que son père faisait avec goût et saveur sans pareils.

À retenir:

C'est malheureux de constater que parfois entre nous on se jalouse! «Aimer son travail c'est normal, j'ai des jeunes qui prennent bien soin de moi, c'est pour ça que je me sens trop jeune pour cesser de travailler!» Bravo! M. Arthur J. Laberge vous êtes un formidable pionnier émérite.

notes colligées par Aline Chevrefils, août 1985

des métiers...

Rosario Laberge Boucher-Épiciier

Dans le cadre du 250^e anniversaire de la paroisse Saint-Joachim, le Marché Gilles et Jean Laberge inc. est heureux de participer à cet événement, en vous présentant une courte biographie de Rosario Laberge, le fondateur de cette entreprise.

Rosario est né dans la paroisse de Saint-Joachim, sur Haute-Rivière le 28 juin 1914. Il est issu de la nombreuse famille d'Hervé Laberge et de Léa Dumouchel. Cette dernière comptait neuf enfants dont: Fabien, Raymond, Fernand, Roger, Édouard-Charles, Rosario, Aimé, Emma et Andréa.

Cette lignée de Laberge a hérité du surnom de «Machamin» car il appert que vers 1830, l'ancêtre de Louis Laberge marié à Marie-Anne Auger, se fit couper une main dans un accident de travail. De là, manque une main, manchot, manche au lieu d'une main. . .

Cependant, il faut souligner que plus tard, les frères Laberge ont eu un deuxième surnom car ceux-ci avaient comme passe-temps favori d'aller jouer dans la coulée (cours d'eau) qui passait tout près de la maison paternelle. Les gens qui passaient disaient: «ce sont de vrais ménés.» Donc depuis ce temps, le surnom «ménés» est venu se greffer à notre famille.

L'enfance de Rosario a ressemblé à celle de tous les enfants de son temps. Très tôt, il commença à travailler sur la

terre paternelle avec ses frères. Plus tard, il alla travailler pour monsieur Daigneault. Celui-ci était leur voisin et Rosario y était comme aide fermier. Cet emploi lui rapportait la fabuleuse somme de 9 dollars par mois. . . Cependant, il faut noter que cela se passait vers 1930, au plus fort de la crise économique. Il a également travaillé chez son oncle Adrien Dumouchel comme aide fermier.

Rosario passa du domaine traditionnel agricole à celui du commerce. Ce changement d'orientation a pu se produire en 1936, car son frère Raymond a ouvert une épicerie à Sainte-Martine et Rosario y travailla vers 1938. Dès cet instant, il prit goût au commerce. Le travail ne lui faisait pas peur car les journées de douze à quatorze heures étaient fréquentes. Ces longues journées étaient nécessaires car en ce temps, les bouchers-épiciers faisaient leur propre abattage: vaches, cochons, veaux, poules, etc. Il effectuait généralement ce travail le lundi. Le mardi, c'était le jour de la glace, car il fallait approvisionner les fameuses glacières de deux à trois fois par semaine. Inutile de préciser que les chambres froides et les réfrigérateurs étaient rares en ce temps. Mercredi, c'était la prise des commandes sur Haute-Rivière et Châteauguay car Raymond avait des clients jusqu'à Châteauguay. Les Gendron, Chevrefils, Reid, Bourcier, Lacoste, Seers, Laberge etc. tous connaissaient Rosario car c'est lui qui allait prendre les commandes et il les livrait le samedi.

Ses clients étaient sacrés pour lui. Celles qui avaient un certain âge, il les appelait «ma tante» et les plus jeunes, il les appelait «la noire» même si elles étaient brunes ou blondes. . .

Le samedi était sûrement sa journée préférée car Rosario adorait les pâtisseries et ça, ses clientes le savaient. Lorsque



Rosario Laberge.

Rosario apportait la commande chez une cliente, souvent un morceau de tarte ou de gâteau l'attendait. Naturellement, il a vite appris à complimenter ses clientes au sujet de leur nourriture et il le faisait d'une façon remarquable. . .

Le 23 avril 1940, Rosario épouse Françoise Giroux dans la paroisse de Saint-Joachim. Françoise est une femme merveilleuse qui a su épauler Rosario durant toutes ces années. Elle lui donna quatre enfants; Suzanne, Gilles, Jean et Réal. J'étais donc le deuxième des quatre enfants de Rosario et Françoise.

Rosario était un homme ambitieux et persévérant. Ces deux traits de caractère lui ont été bien nécessaires le 9 décembre 1949 car c'est l'année qu'il ouvrit son magasin. L'entreprise était de taille et plusieurs la vouait à l'échec. Cependant, le travail ardu de Rosario et les ententes qu'il sut conclure l'aiderent grandement.

Il y a d'abord Raymond qui légua ses clients de Châteauguay à Rosario. Ensuite, il se trouva un local en achetant la maison paternelle de Léonie Bourdon. Il transforma le salon et la salle à dîner du 49 Principale en épicerie et la famille pouvait habiter l'arrière. Son épicerie était installée entre deux magasins. L'un était l'épiciers-boucher Georges Desparois et l'autre était le magasin général de monsieur Dupont. Les deux étaient établis depuis longtemps et il fallait une certaine audace de la part de Rosario pour tenter sa chance à cet endroit.

Le déménagement de Sainte-Martine à Châteauguay a nécessité une période d'adaptation assez longue. À ce moment, j'avais alors 7 ans. Ma mère et moi, nous nous sommes beaucoup ennuyés car nous aimions vraiment Sainte-Martine. Cela a duré presque 2 ans. Une seule anecdote pourrait illustrer ce fait. Un jour que je ne voulais vraiment pas aller à l'école, mon père appela le policier du village Michel (Henri) Dorais. Celui-ci, avec son air grave, me prit par la main et nous nous sommes dirigés vers l'école à travers les pommiers. Une fois rendu au milieu du verger, je lui ai mordu la main si fort qu'il me lâcha et je suis retourné à la maison. Quelques temps après, l'ennui s'envola et j'ai commencé à bien fonctionner et à m'adapter au nouveau milieu.

Depuis 1949, Rosario fit plusieurs rénovations. Ainsi en 1953, la maison du 49 Principale a été complètement transformée en magasin, Rosario a bâti sa maison résidentielle au 45 Principale non loin de l'église Saint-Joachim.

Rosario faisait son boudin, sa saucisse et ses propres cretons. Il était reconnu pour la qualité de ses viandes à travers Châteauguay et même à l'extérieur. Encore aujourd'hui, plusieurs personnes nous en parlent.

Rosario fut propriétaire du magasin jusqu'en 1970, date à laquelle il tomba malade. Il dut vendre son commerce à ses deux fils, Gilles et Jean. Les deux dernières années de sa vie furent très pénibles. Ne plus pouvoir travailler et ne plus pouvoir être en contact avec sa clientèle était, pour lui, comme une partie de sa vie qui s'éteignait. C'est au soir du 11 novembre 1972 que Rosario nous a quittés. Il est mort des suites de sa longue maladie.

Chose à noter, lorsque Rosario prit possession du magasin, il engagea Noël Curotte comme messenger. Aujourd'hui, Noël est encore à notre emploi comme maître boucher. Il a, jusqu'à maintenant, accompli 36 ans de loyaux services. Merci Noël. Aussi, je m'en voudrais d'oublier de souligner que Madame Josée Reid fut caissière au magasin pendant 20 ans. Ce qu'elle en a pris et préparé des commandes téléphoniques... Elle y mettait tout son cœur et elle aimait son public.

L'oeuvre de Rosario s'est toujours développée depuis le tout début. Aujourd'hui, le magasin a subi d'autres rénovations et il emploie maintenant 14 personnes.

Rosario a mis beaucoup d'efforts pour monter cette entreprise florissante qui a contribué à l'essor économique de la belle paroisse Saint-Joachim de Châteauguay. Personnellement, je suis fier de l'oeuvre de Rosario et il me fait plaisir d'assurer la continuité en servant les clients de la région avec cœur, amitié et respect...

Gilles Laberge

Souvenirs de boulangerie

Autrefois chaque village ou presque avait sa boulangerie locale où le Maître Boulanger exerçait son métier avec amour et avec fierté dans le plus grand respect de sa clientèle. Le plus beau compliment que vous pouviez lui adresser c'était de lui dire que son pain était bon, et non seulement bon mais le meilleur des alentours. Nous, de la Famille des Bourcier, nous avons été élevé dans cette atmosphère bien particulière qui contrôlait notre façon de vivre dans ses moindres détails.

Tout jeunes, nous étions initiés à accomplir des tâches reliées à la boulangerie: rentrer la provision de bois, envelopper les pains, aller vendre brioches et pâtisseries dans le voisinage après la sortie de l'école. Aussitôt l'arrivée des vacances, frais émoulus du collège, nous devions accompagner les livreurs à faire la distribution des pains et pâtisseries dans les différentes routes qui leur étaient assignées.

Aussitôt que nous atteignions l'âge de l'adolescence, on était en mesure d'assumer seul la responsabilité d'une route

de livraison d'été, composée principalement des nombreux villégiateurs qui venaient passer l'été à la campagne, sur les rives de la rivière Châteauguay ou du Lac St-Louis.

Tout se faisait (si nous nous situons dans la période d'avant-guerre) de façon artisanale, exception faite du mélangeur d'ingrédients qui était actionné à l'électricité.

La recette de base consistait à mélanger 100 livres de farine, 60 livres d'eau, 2 livres de levure, avec plus ou moins de sel, sucre, lait, matières grasses, selon le genre de pain désiré.

Pour réussir du bon pain Canadien avec une bonne croûte, tels que: Parisien, Belge, Baguette, Chinois, Petits pains croustillés, il ne fallait ajouter qu'un peu de sel à la farine, eau, levure pour assurer un meilleur contrôle de la fermentation.

Si je n'ai pas mentionné le pain «sur la sole» dans cette catégorie, c'est que c'est un pain qui faisait figure à part, à cause de la complexité des opérations diverses qu'il fallait faire subir à la pâte pour bien le réussir et pour s'assurer que durant la cuisson sur la sole du four, il prenne la forme désirée, soit deux formes arrondies avec un pli très prononcé au milieu. Ce pain au goût savoureux était très apprécié de certains consommateurs; et il fallait toujours surveiller l'inventaire et en garder en réserve pour assurer un approvisionnement à ces clients spéciaux.

La livraison à domicile était le mode de distribution le plus répandu, à l'aide de chariots à pain tirés par des chevaux. Beau temps, mauvais temps, il fallait assurer la distribution: au printemps, durant les inondations, alors que la rivière Châteauguay débordait de son lit régulièrement et inondait la région du bassin durant plusieurs jours; en hiver, durant les grosses tempêtes de neige, alors que l'équipement pour déblayer les routes était rudimentaire et très limité, et surtout pas question de laisser un client de côté, avant d'avoir fait tous les efforts extraordinaires pour arriver à l'atteindre, et ce, six jours par semaine dans la région la plus peuplée et deux fois la semaine dans les rangs de la campagne. Et dire que tout a changé dans l'espace de quelques années! L'arrivée en masse de camions automobiles capables d'étendre le rayon de livraison des grosses fabriques de pain commercial a connu un essor rapide et a semblé plaire à une assez bonne partie de la clientèle traditionnelle des boulangeries artisanales pour voir leur nombre diminuer de façon rapide et entraîner la fermeture inévitable de la grande majorité d'entre elles, incapables de survivre à la concurrence des géants de cette industrie, qui n'ont pas hésité à faire une promotion à outrance, en distribuant des primes, en coupant les prix par des ventes à rabais prolongées dans les magasins d'alimentation.

En 1945, il existait 2 000 boulangeries artisanales dans la province; vingt ans plus tard, ce nombre était diminué à 700, et en 1985, il en reste peut-être une centaine, qui pour la plupart sont regroupées dans des coopératives ou dans des compagnies multinationales.

O Progrès, quand tu nous tiens!

Jean-Paul Bourcier

Arthur Reid, laitier

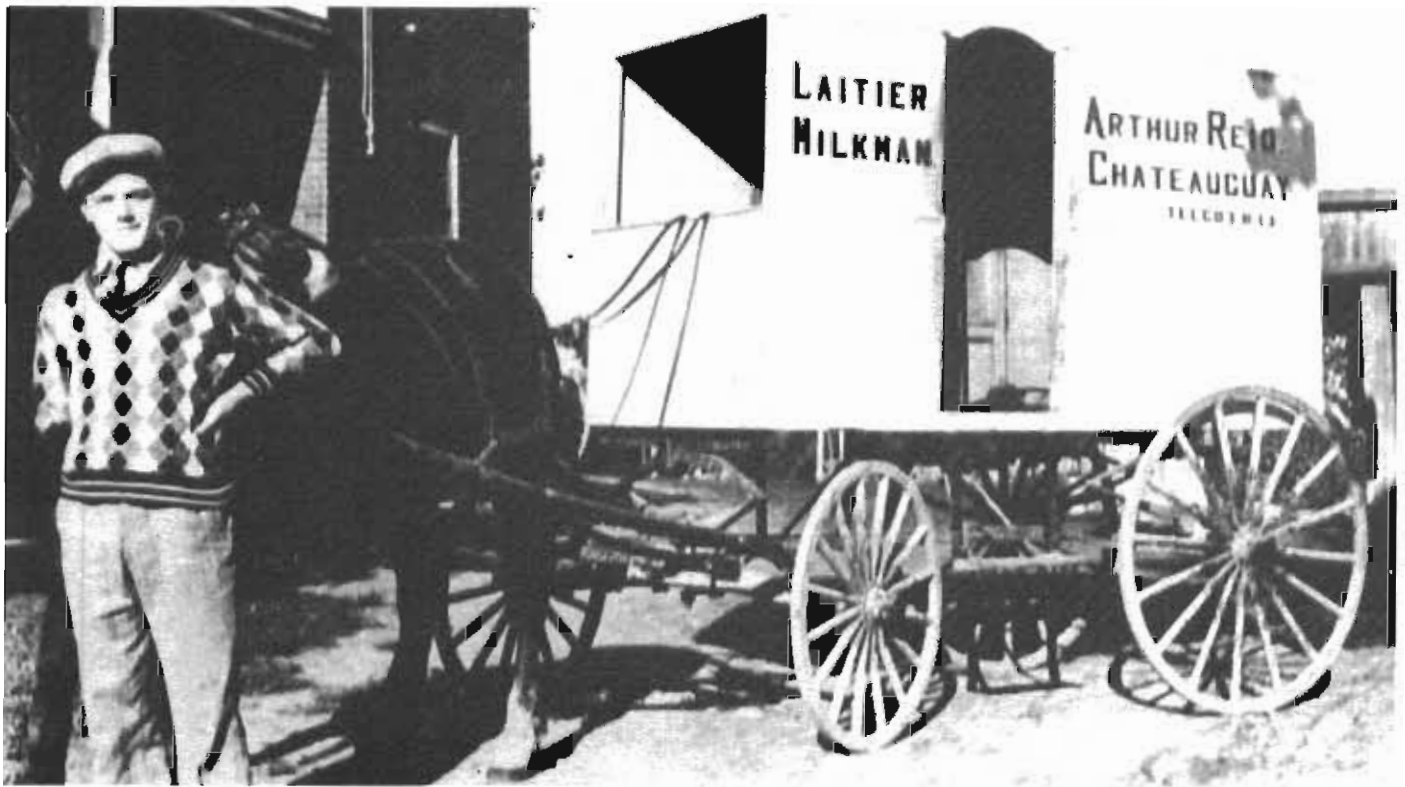
Nous sommes dans les années 1925. Monsieur Arthur Reid habite le rang St-Jean-Baptiste, devenu aujourd'hui un grand boulevard portant le même nom. Ce bon cultivateur, veuf avec six enfants, venait de se remarier quelques années auparavant avec veuve Dame Emma Laberge-Dupont, ayant elle-même cinq enfants. Aussi se retrouva-t-il, au lendemain des noces, père d'une famille «nombreuse», laquelle augmenta de neuf autres enfants avec les années qui suivirent.

Ainsi, afin de nourrir toutes ces bouches, il décida de diversifier sa production agricole. d'autant plus qu'il possédait

un gros troupeau de vaches, et d'embouteiller lui-même son lait. Un bon matin donc, il acheta des pintes de verre et, avec cheval et voiture, partit vers le village vendre son lait. Bientôt, il fit le tour du grand Châteauguay d'aujourd'hui, desservant toujours le village mais aussi, en plus, Notre-Dame de l'Assomption, Châteauguay Bassin, Châteauguay Nord et même Châteauguay Heights. Au tout début, les ventes n'étaient pas fantastiques; on vendait trois ou quatre gallons de lait par jour mais avec tenacité, le commerce profita.

Heureusement que la famille était nombreuse pour aider Monsieur Reid dans son nouveau métier, car la préparation de la mise en bouteille du lait demandait assez de soins. Chaque jour, dans un petit hangar situé près de la crèmerie, il fallait laver et brosser les bouteilles dans une grande cuve d'eau, puis on les rinçait très bien et on les faisait sécher. On procédait ensuite à l'embouteillage à l'aide du grand bol de l'écrémeuse qui possédait un long bec, ce qui facilitait l'opération.

Les journées de travail étaient longues, car on se levait à la barre du jour et, encore à la nuit tombée, on s'attardait aux préparatifs du lendemain. Monsieur Reid devait aussi apporter ses victuailles pour manger en cours de route car le trajet d'une journée, avec les chemins plus ou moins pavés par



Arthur Reid (1931).



Roger Reid (1975)

endroit, ne permettait pas le retour à la maison pour dîner. L'hiver, surtout, il fallait beaucoup de témérité pour passer de maison en maison, lait et crème en enjambant souvent plus de trois pieds de neige. Heureusement que son cheval connaissait la route par coeur et pouvait ainsi ramener son maître à bon port quand la fatigue lui faisait plisser les yeux, surtout par les temps de froidure.

Monsieur Reid connaissait bien son monde et lorsqu'il entraînait un de ses fils pour l'aider sur «la ronnie de lait», il lui identifiait sa clientèle par la forme de sa maison ou une autre de ses caractéristiques (couleur, grandeur, rallonge, toit plat ou en pente, etc.) car, à cette époque, les numéros civiques indiquant aujourd'hui notre adresse, n'existait pas.

Petit à petit la route de lait augmenta et, vers 1935, on acheta un premier camion; puis vers 1946, on construisit une grande laiterie, tout en blocs de ciment et on acheta, enfin des laveuses automatiques.

Plusieurs des fils de Monsieur Reid connurent ce qu'était la livraison du lait à domicile. Ulnic Dupont, qui habite toujours Châteauguay, a exercé ce dur métier pendant bien longtemps. Son frère, Jean-Paul Dupont a aussi passé le lait à Châteauguay pendant bien des années pour ensuite continuer dans la même ligne à Montréal pour une certaine laiterie. Puis vers 1944, deux autres fils, Roger et Guy du «troisième lit» ceux-là, sillonnaient à leur tour le grand Châteauguay avec leurs camions tout neufs.

Vers les années 1950, étant donné les exigences sanitaires et autres, on abandonna l'embouteillage-maison et on prit arrangement avec la Laiterie Granger de St-Jean afin que le lait soit livré chez Monsieur Reid. On dû alors faire

construire un grand réfrigérateur à même la laiterie. Ainsi, on peut diversifier d'autant la gamme des produits à vendre: lait pasteurisé et homogénéisé, lait au chocolat, crème; puis on rajouta la vente du beurre et des oeufs.

En 1957, Roger partit à son compte et prit la relève du commerce paternel. Guy, qui livrait encore le lait jusqu'à cette année, alla s'installer sur une ferme. Roger continua lui aussi de livrer chaque jour son lait, beau temps, mauvais temps; et des mauvaises températures, il en a bien connues. Ainsi lors des débâcles du printemps, quand la rivière ne pouvait plus contenir ses eaux tumultueuses et que les glaces venaient encombrer les routes et petites rues notamment au Bassin, Roger et le boulanger livraient lait et pain en chaloupe toujours à domicile. C'étaient les premiers «dépanneurs» ambulants: souvent aussi, il leur fallait même faire un bon détour par Caughnawaga.

Quarante ans plus tard, Roger et son fils continuent toujours de livrer son lait et d'autres produits laitiers aux maisons, commerces, et écoles de Châteauguay. Il a toujours le sourire et un bon mot pour chacun. De temps à autre, il délaisse ses pintes quelques minutes, histoire d'aider quelqu'un qui éprouve de la difficulté dans une tâche, une dame âgée ou une personne en panne d'automobile.

Encore aujourd'hui, le lait vient toujours de St-Jean. Un petit fils de Monsieur Arthur Reid, le fils de Roger, Clément, fait à son tour la «ronnie de lait» aux côtés de son père. C'est ainsi qu'un commerce de plus de soixante ans d'existence vit encore dans les années 85, car chez les Reid, on a toujours aimé ce que l'on faisait, le contact avec les gens et le travail bien accompli.

Gaétane Madore Reid.

Le marchand de crème glacée

St-Joachim de Châteauguay fête ses 250 ans d'existence. À l'intérieur de ces deux siècles et demi, mon grand-père et mon père eurent un commerce assez original de crème glacée et de bonbons.

En effet, les gens de trente ans et plus se souviennent des petites voitures à crème glacée munies de clochettes qui circulaient dans les rues de Châteauguay.

Année après année, pendant soixante ans, les voitures attelées à un cheval, ont toujours gardé leurs deux mêmes couleurs: orange et noire. Ces voiturettes faisaient la joie des enfants et parfois... l'exaspération de certaines mamans qui

avaient l'ingrate tâche de refuser un cornet de crème glacée à leurs petits.

Puis, le temps a passé et comme tout mortel, mon grand-père disparut et après lui, mon père. Après tant d'années, ce fut hélas la fin d'une tradition!

Parfois, j'ai la nostalgie de ces décennies vécues dans ce Châteauguay de ma jeunesse.

Philippe Morse



Philippe Morse (1955).

Famille Alphonse Allard, postillon

Que de souvenirs s'éveillent en songeant au Bureau de Poste du village! Maison blanche toute menue au coin des rues Antoine et Narcisse! Son fidèle et dévoué maître de poste: Alphonse Allard, père de Rodrigue, Imelda, Gilles, aujourd'hui témoins du 250^e anniversaire de la paroisse St-Joachim. De père en fils, les Messieurs Allard cumulent plus de 85 ans de loyaux services «au courrier de la Reine». Que de lettres de toutes couleurs et grandeurs, de colis de forme et de provenance diverses, distribués dans les boîtes installées perchées pour accueillir quotidiennement la ration adressée! C'était le temps où «les seules fleurs étaient les lettres du facteur» comme le dit la chanson de Charlebois. Le trot du cheval teintait tantôt gaiement, tantôt lourdement la nouvelle ainsi transmise. C'était «enfin» la lettre du fils, de l'ami parti de «l'autre bord» pour libérer les Alliés, (guerres 1914-1918 et 1939-1945), ou encore celle d'une fille partie au couvent en ville pour «se faire instruire», ou bien celle d'un frère, d'un voisin rendu dans l'Ouest canadien pour travailler, essoucher des terres, faire du chemin neuf.

Il faut dire qu'à cette époque, les routes rurales s'ouvraient: on est en 1915! Messieurs Alphonse Allard et Joachim Chèvrefils reçoivent de l'inspecteur des postes, Monsieur Denigers, l'attribution de «porter la malle» de chaque côté de la rivière. L'un fait la «route» du côté ouest incluant le village, Woodlands et Bellevue; l'autre le côté est, qui s'allonge jusqu'à Ste-Philomène (aujourd'hui Mercier) incluant les rangs St-Jean-Baptiste et Ste-Marguente. Et sur le petit pont de bois porté sur des chevalets, situé sur la propriété de Johnny Dupont, le postillon en service payait .05 cents à chaque traversée! Il faut bien se rappeler que nos deux braves postillons étaient des cultivateurs de profession, responsables de bonnes besognes à l'étable, au poulailler, dans le jardin, dans les champs, et sur la rivière en hiver pour faire la glace.

Lorsque Monsieur Joachim Chèvrefils a dû cesser de «faire la malle» à cause de ses jambes malades, Monsieur Rodrigue Allard a pris la relève. Voici comment son père l'a initié à son nouveau métier. Étant un peu gêné par sa courte mémoire, «il écrivit une lettre à chacun de ses clients» décrivant ainsi à son fils Rodrigue la couleur de la maison, le poteau de la galerie, l'entrée enneigée... autant de signes distinctifs et personnalisés qui rendaient la tâche agréable à voir et à réaliser! Dans ce temps les numéros civiques n'étaient pas encore de mode! Combien plus humains et chaleureux étaient les gestes quotidiens de ces messagers. Le son des sabots sur les routes de graviers et sur les bouts de chemins asphaltés rappelle ce «bon vieux temps». Monsieur Rodrigue était «un personnage» aimé et apprécié de tous les citoyens. Sa tâche n'avait rien de monotone; aidé de sa femme Fernande, il savait deviner le contenu de la nouvelle. Et de son humeur joviale, il déridait les oubliés ou encore sympathisait avec les affligés.



Fernande et Rodrigue Allard (1974).

Il se souvient des traversées en «Chrysler» sur le lac St-Louis en hiver! Jos Legault de Pointe-Claire balisait à partir de la rive du nord du lac jusqu'au chenal, et Jos Chèvrefils, son beau-frère, faisait de même du côté sud. Par beau temps froid et sec, Joseph Chèvrefils l'invitait à faire un tour d'auto sur le lac gelé pour aller saluer les parents et amis d'en face. . . Ces excursions d'hiver ne sont plus possibles maintenant à cause de la canalisation du St-Laurent. Afin d'assurer un débit d'eau imposant et nécessaire pour faire du fleuve une voie navigable, les riverains ont perdu et leur boisé et leurs loisirs à pleine saveur écologique.

Nos amis Rodrigue et Fernande Allard aujourd'hui retraités faisaient cinquante milles par jour; l'un chauffait, l'autre livrait sur les deux routes maintenues jusqu'au 15 décembre 1974. La malle, livrée quotidiennement en «sleigh» l'hiver, en «buggy» l'été, puis en auto toute l'année, est maintenant la tâche de facteurs à pied, syndicalisés, habillés, et bien soignés par l'administration gouvernementale.

Aline Chèvrefils

Il était une fois . . . de Tante Lucille

Nos plus beaux souvenirs ne sont-ils pas ceux de notre enfance où tout était nouveau et merveilleux pour notre intelligence qui s'ouvrait à la vie.

Je me rappelle toujours avec beaucoup d'émotion mes premières années écoulées sur les bords de la rivière Châteauguay, alors que j'étais petite, ma grand'mère DESPAROIS me racontait de belles histoires. Puis le soir, quand je m'endormais, je faisais de jolis rêves.

C'est en pensant à ces belles années de mon enfance qu'en 1948 j'ai commencé à écrire des contes pour enfants et je n'ai jamais cessé depuis, car actuellement mes contes sont publiés dans «LA PRESSE» du dimanche.

Mon premier livre avait pour titre: «LA LÉGENDE DU SUCRE D'ÉRABLE» dans lequel il est question des Indiens de Caughnawaga que j'ai bien connus, car ils venaient chez nous surtout l'été et ils nous apportaient de délicieuses fraises des champs.

Cette LÉGENDE DU SUCRE D'ÉRABLE publiée en 1948 a figuré pendant plusieurs années dans les livres de lecture destinés aux écoliers et encore aujourd'hui on la trouve dans presque toutes les bibliothèques du Québec et

du Canada français. J'ajoute que très souvent lorsque je présente mes récitals de contes, soit dans les bibliothèques, ou encore, à la radio ou à la télévision, les enfants me réclament toujours cette légende sur le sucre d'érable.

D'ailleurs dans plusieurs de mes contes et légendes il est souvent question des Indiens, car je veux apprendre aux jeunes tout ce que les Indiens nous ont fait découvrir dans la nature.

Je remercie les organisateurs des fêtes du 250^e anniversaire de la paroisse St-Joachim de Châteauguay de m'avoir permis d'évoquer quelques souvenirs de mon enfance et de ma carrière auprès des jeunes. Je revois en ce moment ma maison paternelle de Châteauguay, puis l'église où j'ai fait ma première communion, le vieux couvent des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame où j'ai fait mes études et j'en passe.

On a bien raison de dire que nos plus beaux souvenirs sont ceux de notre enfance et comme écrivait l'Abbé LIONEL GROULX dans un de ses magnifiques poèmes, j'ajoute:

SE SOUVENIR AFIN QU'ON SE SOUVIENNE VOILÀ
COMMENT L'ON GRANDIT JUSQU'AUX CIEUX!



Lucille Desparois (tante Lucille).

des événements...

Le mystère des bohémiens

Par Michel Prévile

Peut-on imaginer une caravane de bohémiens traversant la paroisse St-Joachim au début du siècle? Cette image serait sans doute difficile à visualiser si quelques témoins de l'époque ne nous avaient pas confié leurs souvenirs, nous permettant du même coup d'ajouter un très modeste chapitre à la petite histoire de cette paroisse qui fête aujourd'hui son 250^e anniversaire.

De ces bohémiens connus également sous le nom de «gypsies», on ne sait au fond que peu de choses. Ils réapparaissaient fidèlement à chaque été et leur caravane de deux et parfois de trois voitures couvertes ne manquait pas d'attirer l'attention des paroissiens. Plusieurs familles pouvaient y prendre place et les femmes, vêtues de grandes jupes, portaient souvent un bébé dans leurs bras. Sous chacune des voitures, un fanal balançait au gré des cahots alors que derrière, traînaient fréquemment deux ou trois chiens en laisse que l'on espérait vendre ou échanger au hasard des rencontres faites le long du chemin.

Au cours de ces furtives rencontres, les «gypsies» tentaient souvent d'échanger un cheval, non sans demander de l'argent en retour, invoquant qu'il valait plus que la «picouille» qui leur était offerte. Il était semble-t-il fréquent qu'un fermier accepte le marché, convaincu de duper les bohémiens. Mais plus souvent qu'autrement, dit-on, c'était le fermier qui était dupé, rentrant à l'écurie un cheval plein de défauts cachés alors que la caravane disparaissait déjà au loin.

D'une année à l'autre, les bohémiens s'installaient généralement aux mêmes endroits pour passer la nuit. La plupart du temps, ils campaient en bordure de la rivière Châteauguay afin d'avoir de l'eau à portée, tant pour leur usage que pour abreuver leurs chevaux. La soirée se terminait habituellement autour d'un feu et le lendemain, la caravane repartait aux premières lueurs de l'aube, dans la plus grande discrétion.

Ces départs en catimini alimentaient la réputation de voleurs dont étaient affublés les bohémiens. Anatole Cécyre raconte que la nuit, «ils rapaillaient tout ce qu'ils pouvaient: ils allaient dans les jardins chercher des tomates et tout ce qu'il fallait pour manger». La plupart des témoins soutiennent en outre que les bohémiens s'introduisaient dans les poulaillers

à la faveur de la nuit afin d'y dérober quelques poules, s'assurant ainsi un repas à bon compte pour le lendemain.

Comme si cette réputation n'était pas déjà assez sombre, on prétendait de plus que les «gypsies» volaient les enfants, eux qui en avaient pourtant suffisamment sur les bras. Comme on s'en doute, cette rumeur faisait bien l'affaire des parents puisque le soir venu, les enfants ne se faisaient pas prier pour rentrer lorsque des bohémiens campaient dans les parages. . .

Malheureusement, on n'en sait guère plus au sujet des bohémiens. D'où venaient-ils et où allaient-ils? Parlaient-ils vraiment une langue étrangère et l'hiver venu, gagnaient-ils les pays chauds comme certains le présument? Voilà autant de questions dont l'absence de réponses absolues ne fait que rendre plus dense le mystère entourant ces étranges nomades disparus à la même époque que les quêteux.

Les débâcles sur la rivière Châteauguay

Une ville aménagée de chaque côté d'un cours d'eau peut profiter de cette situation géographique de plusieurs façons. Ainsi la Seine qui traverse Paris nous permet des belles ballades en bateau-mouche, le canal Rideau qui traverse Ottawa permet, en hiver, de profiter de la plus longue patinoire extérieure du monde, la rivière Châteauguay, qui coupe la ville du même nom, apporte, elle aussi, certains avantages comme le poisson pour les amateurs de pêche, l'avironnage ou le canotage pour les amateurs de petites embarcations, le patinage en hiver, etc.

Si on remonte dans le temps, dans les années 30 ou 40, on profitait de l'épaisseur de la glace, en hiver, pour couper la glace de la rivière qu'on conservait en blocs de 25, 50, 100 livres ou plus bien protégés de la chaleur par du bran de scie et qu'on vendait aux citoyens de Châteauguay l'été suivant. Les principaux dépositaires de glace du temps étaient Desparois, Duranceau, Laberge, Crépin, etc.

Les ponts:

Qui dit rivière dit nécessairement pont ou embarcation pour traverser la rivière. Au début du 19^e siècle, on se servait surtout de radeaux pour circuler sur la rivière ou pour traverser d'une rive à l'autre. Ce n'est qu'en 1810 qu'un premier

pont de bois fut construit. Puis en 1868, un pont couvert en bois fut construit en face de l'église St-Joachim. Ce pont avait la particularité d'exiger un droit de passage, (ce n'est donc pas d'hier qu'on paie pour passer sur un pont). Ce droit de passage était, à cette époque, de 1 shelling par voiture ou de 6 pens par tête de bétail pour le fermier qui faisait traverser son troupeau. En 1886, une mémorable débâcle emporta le pont (nous reviendrons sur ce sujet plus loin). De 1887 à 1888, on rebâtit le pont mais cette fois en acier. Puis avec l'usure, les intempéries, la rouille, etc. on dut en reconstruire un autre en béton et en acier au coût de 45 000 \$ payé à part égale par la municipalité et le gouvernement provincial. Le pont que l'on connaît aujourd'hui, date de 1956 et a été construit juste à côté de l'ancien, il a été baptisé Arthur Laberge qui a été au service de la municipalité pendant 24 ans en plus d'être député provincial pendant 9 ans.

En plus de ce pont principal construit en face de l'église St-Joachim, d'autres ponts «secondaires» étaient montés à chaque printemps pour être «démontés» à l'automne suivant. Un de ces ponts de bois fabriqué par Pierre Laberge était situé en face de la terre de Jean Paul Laberge sur Haute Rivière et débouchait près de la fromagerie de Narcisse Pitre. (La photo qui suit nous montre ce pont qui date de 1910, on voit la fromagerie à l'extrême droite). Ce pont, monté par les membres de la coopérative, servait aussi dit-on, à aller faire moudre le grain au moulin situé près de la fromagerie. Chaque chevalet du pont était bien identifié pour correspondre à la hauteur du lit de la rivière, la corvée de mise en place du pont durait une journée et ce dernier avait 12 pieds de large. Un droit de passage était exigé de ceux qui n'étaient pas membres de la coopérative.

Les débâcles.

Les débâcles annuelles ont toujours fasciné les gens de Châteauguay et des environs. Pour ceux qui n'étaient pas touchés par la crue des eaux, le spectacle de la descente des glaces au printemps était attendu avec fébrilité. Tandis que pour les riverains, ce moment devenait un cauchemar annuel: «Serons-nous inondés encore cette année?» se demandaient les résidents du bassin. Les inondations étaient toujours plus fréquentes au bassin parce que l'eau est plus calme à cet endroit et la glace y est plus épaisse (de 4 à 5 pieds d'épaisseur). Châteauguay-Centre a toujours été moins inondé parce que le courant de la rivière était plus fort, sauf en quelques occasions dont en 1886, le 1^{er} avril plus précisément. Voici, en résumé, le récit qu'en a fait l'annaliste du couvent situé à côté de l'église. «Ce jour-là, pendant la messe du matin, le pont en face de l'église (construit en 1868) a été soudainement emporté par les glaces de la débâcle avec un bruit affreux. Une partie des lourds débris est venue s'amonceler devant le couvent et une autre s'est arrêtée devant la résidence de M. le notaire LePailleur. M. le curé Vinet eut à peine le temps d'achever sa messe. En quelques instants, nous eûmes deux pieds d'eau à l'étage inférieur de la maison (du couvent). Il fallut transporter à dos d'hommes nos enfants et même les religieuses, jusqu'à l'une des fenêtres, d'où elles purent monter dans les chaloupes qu'on s'était empressé d'aller quérir et être conduites au presbytère. M. le curé, portant le Saint Sacrement, dut prendre le même chemin. Un peu plus tard, nous revînmes «sauver» les meubles, les livres et les cahiers mais ce fut en marchant dans trois pieds d'eau. Les gens du village, en grand nombre, eurent, comme nous, à subir des dommages assez considérables. Les enfants ont



eu, par suite, quinze jours de vacances, le couvent étant trop humide et trop malsain pour les recevoir sans danger de maladies.» Le couvent se trouvait alors plus au bord de l'eau qu'il ne l'est maintenant!

Comment faire et surtout quoi faire pour éviter de tels désastres? M. Georges Soyez, qui était boulanger dans les années 30 et suivantes, devint échevin puis maire de Châteauguay de 1947 à 1955, avait proposé de scier la glace puis ensuite de la dynamiter, mais plusieurs amateurs de pêche étaient contre cette pratique, car «on pourrait faire mourir les poissons» disait-on!

Un autre projet a été mis de l'avant pour contrer le débit de l'eau, c'est la digue qui s'élève près du foyer de Châteauguay pour les personnes âgées. Cette digue fut construite pendant les étés 1930, 1931 et terminée en 1932. Maxime Raymond, alors député fédéral du comté, avait obtenu une subvention du gouvernement pour construire cette digue pour lutter contre le chômage élevé qui sévissait dans le comté à cette époque. Le projet donna du travail à 30 citoyens de Châteauguay et le contrôleur du temps des hommes pour ce projet était M. Léo Crépin.

De plus les rives de la rivière ont été élevées en 1978 pour empêcher que l'eau ne déborde du lit de la rivière au printemps. Quoiqu'il en soit on retrouve encore des inondations en 1950, voir la photo illustrant M. Léo Soyez en chaloupe sur la rue St-Jean, puis en 1955, sur l'autre photo, sa soeur Jeannette Soyez assise sur une banquise de glace en face de la rue Provost, le Boulevard Youville étant inondé.

Plus près de nous, plusieurs se souviennent encore de la débâcle du 8 mars 1973, où le stationnement actuel de l'église St-Joachim était rempli de blocs de glace où la quin-

caillerie Châteauguay était inondée; d'ailleurs c'est Léo Crépin qui, en chaloupe, a aidé Jean-Louis Faubert à sortir de sa quincaillerie. L'eau est montée subitement de 10 heures à 15 heures, le 8 mars pour inonder le «village» de Châteauguay-Centre pour ensuite se retirer lentement au fur et à mesure que les glaces se dirigeaient vers le bassin.

Parmi les méthodes utilisées pour éviter les débâcles, celle du dynamitage semble être la plus efficace. Ce dynamitage s'effectuait au début par l'entremise d'un sous-contracteur, le premier étant M. Rochefort, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'au bassin. Puis avec les années, c'est la municipalité de Châteauguay qui a pris ce travail en main, d'abord avec M. Joseph Poirier pendant plusieurs années et depuis deux ans avec M. Jean-Pierre Rochon, surintendant des Travaux Publics. Actuellement on se sert d'un aérogليسeur pour briser la glace à partir du lac St-Louis jusqu'au pont ConRail, puis de là on dynamite de 15 à 26 pouces d'épaisseur de glace pendant environ 4 jours au coût d'environ 20 000 à 25 000 dollars par année pour éviter que d'autres débâcles se produisent. C'est généralement entre le 18 février et le début mars qu'on effectue cette opération mais tout est fonction de la température.

L'expérience du passé étant un gage de l'avenir; ce vieil adage peut s'appliquer au phénomène des débâcles de la rivière Châteauguay, mais tellement de facteurs entrent en ligne de compte tels que: la quantité de pluie tombée en automne, la quantité de neige tombée en hiver, le gel, les nombreux dégels, l'épaisseur de la glace, le temps doux, etc. que nul ne peut prévoir quand aura lieu la prochaine débâcle.

Jac Hurteau

Références

- 1- Histoire de Châteauguay de l'abbé Élie-J. Auclair éditions Beauchemin, Montréal, 1935.
- 2- Michel Préville, émission «on se souvient» de CHAI-MF émission sur les ponts et les débâcles.
- 3- Léo Soyez, résident de la rue St-Jean.
- 4- Léo Crépin, commerçant bien connu de la région.
- 5- Jean-Pierre Rochon, Surintendant des travaux publics, Ville de Châteauguay.
- 6- Charles-Henri Laberge, Surintendant de la fabrique St-Joachim.

1 Tiré de: Histoire de Châteauguay de l'abbé Élie-J. Auclair, Éditions Beauchemin. Montréal 1935, pages 157 et 158.



L'entrepôt des pommiculteurs

Par Aline Chevrefils

Propos recueillis auprès d'un des membres fondateurs: Henri Laberge le 17 juillet 1985.

C'est en 1948, lors d'un voyage à Ottawa qu'Henri Laberge accompagné d'Eugène Guinois, son voisin aussi pommicole dans le temps, de Nolasque April et de Gérald Ampleman liés avec l'École d'Agriculture en opération à Ste-Martine, se rendent à la capitale fédérale pour recueillir de l'information.

L'idée d'un entrepôt réfrigéré pour conserver et écouler l'année durant la récolte de septembre continua à germer. En 1950 Gérard H. Bourdon alors gérant de la caisse populaire et de la coopérative agricole obtient du ministre d'agriculture du temps, Laurent Barré, la somme de 300 \$ pour une

mission aux Etats-Unis afin de recueillir des données pertinentes sur ce genre d'entreprise. Faisaient partie de la délégation les citoyens de Châteauguay comme René Primeau, Hector Colpron, Arthur Gendron, Gérard H. Bourdon, Henri Laberge et Théo Proulx, agronome. L'itinéraire comportait des arrêts à Ticonderoga et à New Burd dans l'État de New-York, puis le secteur Blue Ridge en Virginie occidentale. L'accueil a été remarquable et les informations fort pertinentes. «Henri va tout savoir et nous autres rien», répliqua Gérard devant l'habileté de ses compagnons à s'exprimer dans la langue seconde.

Après un an d'étude et de discussion, le projet prend forme à Châteauguay. 66 sociétaires qui cultivent 100 000 pommiers environ achètent autant de parts que nécessaires en raison de 1 \$ la part pour entreposer 1 minot de pommes. Par minot, les membres coopérateurs comprennent une boîte de 40 livres de pommes; la capacité de l'entrepôt projeté était de 90 000 minots de fruits à réfrigérer en plus des espaces d'emballage et de triage. Durant 10 ans, des minots



La source du système d'irrigation: une pompe à pistons et un réservoir de 5,000 gallons rempli à raison de 100 gallons/minute. À remarquer les chaînes aux roues du tracteur pour rejoindre les vergers sur les terres boueuses



Le poudrage des pommiers lorsque la terre est encore fraîche ou qu'il y a de la pluie légère. une innovation pour les pommiculteurs de 1950.

de McKintosh, de Lobo, de Curtland, de Melba se voisaient sainement jusqu'à leur mise en vente sur les étagères des magasins Dominion, Steinberg. De plus, l'entrepôt donnait à ses membres les avis d'arrosage qu'Henri Laberge alors le plus important producteur — 5 000 pommiers plus 2 000 autres sur la terre paternelle — flairait «le quand» et «l'avec quoi» pour préserver les pommiers de la tavelure et des autres ravages susceptibles d'endommager la récolte. Et la chaîne téléphonique se mettait en marche pour rejoindre tous les membres de la coopérative pommicole. Il faut bien se rappeler qu'à cette date, il n'y avait pas encore les services publics de l'eau, des égouts: chaque propriétaire devait s'approvisionner à même les puits artésiens, s'équiper de fosses septiques. Aussi Henri Laberge fut un des premiers cultivateurs de la province à doter sa ferme d'un système d'irrigation et d'épandage d'engrais. Son esprit ingénieux uni à ses habiletés techniques ont permis des innovations fort prisées dans le monde des pommiculteurs d'alors. Constat intéressant à retenir: les hommes ainsi racés ignorent l'appât effréné du gain et sont à l'abri de l'esprit individualiste de tout rentabili-

ser. C'est le goût du travail bien fait et le partage des compétences qui les inspirent.

En 1963, l'entrepôt frigorifique a été acheté par Henri pour y entreposer des barils de fromage puis des sacs de pommes de terre. Durant plus de 20 ans, Liliane Reid Bourcier a tenu les livres des entreprises ainsi gérées alors que Léo Marchand assumait la permanence des travaux d'entretien, de stockage et de sortie des cargaisons sans jamais enregistrer une erreur. . . c'était un homme de confiance reconnu, sa mémoire est célèbre et glorieuse! (Léo est décédé subitement le 7 mars 1978). Depuis 1976, la bâtisse et l'équipement ont été vendus à Goyette Transport qui utilise cet ensemble de la rue Principale pour y entreposer du zinc. Ce qui reste en 1985 de ces temps épiques? 300 pommiers que Henri Laberge continue de cultiver et d'entretenir avec l'amour qu'on lui connaît pour la terre. Il y fait aussi l'approvisionnement des poiriers qui à date produisent allègrement à l'ombre et au parfum des pommiers!

La Ferme des Rapides

Que de choses l'on pourrait raconter de cette vieille maison de briques rouges érigée en 1901 sous le nom de «La Ferme des Rapides» et qui vit naître plus d'un petit Chevretils.

Cette maison était prédestinée, on aurait dit, de par son nom, à la vie, au mouvement, car si on l'appela ainsi, c'est qu'elle a été construite face à la rivière justement là où les rapides descendaient en cascades et se faisaient le mieux entendre. Et du mouvement et des cris de joie, il y en a bien eu dans cette maisonnée!

Aujourd'hui, cette maison tout en un carré de la même brique rouge, est toujours sise près du chemin de la Haute Rivière et la petite-fille de Jean-Baptiste Chevretils, bâtisseur de cette première demeure, Dame Claire Chevretils Primeau, l'habite encore; c'était la maison de mes grands-parents.

Cette maison fut construite avec la mécanique du temps c'est-à-dire de mains d'hommes, au pic et à la pelle et à l'aide d'autres outils de l'époque. On érigea d'abord un gros solage de pierres; la cave a ainsi été dessinée. Puis, les murs s'élevèrent avec les matériaux du temps: bois, brique et mortier. À cette époque, la cave cachait bien des choses, tout comme le grenier d'ailleurs. La «citerne», espèce de bac entouré d'une muraille de pierres et de ciment d'environ dix pieds par vingt pieds, servait à ramasser l'eau tombée du ciel que l'on conservait pour les lavages délicats et, surtout, pour se laver les cheveux qui devenaient si doux. L'eau s'acheminait à la citerne par des dalles posées tout autour de la maison. De petites fenêtres de bois enluminaient celle-ci et une magnifique galerie, grande et large, tournait sur deux de ses côtés, enjolivée de boiserie décorative. Dans la cave, il y avait une autre pièce fermée, appelée «chambre froide» afin de conserver patates, carottes etc. ainsi que les conserves et confitures.

Un peu plus loin, regardant vers le village, un majestueux moulin à vent faisait aller ses grands bras afin d'apporter l'eau à la grange située juste à côté. Il faut dire qu'à cette époque, l'électricité n'était pas encore arrivée à Châteauguay: celle-ci fit son apparition à l'église et dans les maisons du village, en 1918. En plus, tout autour de cette demeure, un ensemble de bâtiments: remises, hangars, poulailler, laiterie y compris les toilettes «extérieures», appelées «bécoses» gamissaient celle-ci, telle une guirlande de maisonnettes.

La maison avait ses assises sur une terre immense serties de nombreux pommiers. Au beau milieu de cette terre, se trouvait une carrière où l'on venait tailler de grosses pierres pour construire maisons et bâtisses ailleurs. Sur cette belle terre, le foin poussait abondamment et nonchalamment; celui-ci servait de nourriture aux animaux. On le coupait, en ce

temps-là, à la petite faux; c'était avant l'invention du tracteur et de la moissonneuse-batteuse. Une fois coupé, on le mettait en «vailloches», c'est-à-dire en plus ou moins grosses bottes. Hommes, femmes et enfants prenaient tous part au travail ardu qu'était la récolte du foin.

Près du «chemin du Roi», le champ de blé d'Inde servait en quelque sorte de terrain de jeux. C'était là, où, les jeunes Chevretils venant de Montréal, aimaient bien jouer à la cachette au désespoir des grands-parents.

Il me faut aussi vous parler de ce qui faisait la gloire de cette terre: c'était la belle érablière avec sa cabane à sucre. C'est là qu'à tous les printemps, la parenté: frères, soeurs, oncles, tantes, cousins, cousines, et les amis aimaient venir se régaler d'un «vrai» repas de cabane et déguster la tire sur la neige suivie du «réduit» et du bon sirop d'érable. On retournait chez soi le ventre bien repu et le visage couleur «négresse», c'est-à-dire tout barbouillé de suie. Quel plaisir on avait! Et en souvenir de cette fête, chacun rapportait un gallon ou une pinte de ce nectar des plus délicieux que mon grand-père savait si bien réussir.

C'était un vrai domaine «La Ferme des Rapides» et typique de son temps. On y retrouvait encore sur cette ferme, tout à côté de la maison, un peu à l'arrière, un grand abri; c'est dans cet abri que l'on «cachait» la glace, taillée l'hiver, sur la rivière. (On la taillait un peu plus haut que le Foyer actuel.) On travaillait alors à l'aide des chevaux, ceux-ci traînaient de grandes charrettes remplies de morceaux de glace «géants», pour nous qui étions petits. On cachait donc les blocs de glace dans du bran de scie jusqu'à ce que le bâtiment en soit rempli. Cette glace était quelque chose de précieux et d'utile en ce temps-là puisque les réfrigérateurs n'existaient pas. Dans la maison, on mettait la glace dans la glacière, une espèce de boîte de tôle entourée de bois, construite pour recevoir un bloc de glace; c'est dans cette glacière que l'on conservait la viande et autres aliments périssables.

La coupe de la glace sur la rivière, c'était un peu un jeu d'aventure pour les hommes d'alors. Aussi, il arrivait parfois que l'un d'eux tombait à l'eau: il en était quitte pour la peur disait-on, car ils étaient toujours assez nombreux pour le secourir. Mais, le pauvre, il en sortait tout transi de cette baignade inattendue.

Il y avait cependant d'autres corvées à cette époque que l'on se devait d'accomplir quotidiennement, même deux fois par jour, tôt le matin et en fin d'après-midi: c'était la traite des vaches. Comme mes grands-parents étaient des cultivateurs, ceux-ci possédaient des vaches afin de s'alimenter de leurs produits. Ainsi après la traite, on apportait le lait, encore chaud, dans un petit bâtiment, que l'on appelait la laiterie,



Famille Jean-Baptiste Chèvreuil

afin de l'écrémer. Une fois l'opération terminée, on obtenait la «bonne crème d'habitant» dont on se poulèchait les babinnes. Puis, on barattait la crème pour en faire du bon beurre, doux ou salé. Avec le lait qui restait, ma grand'mère faisait des «gallettes au lait de beurre». On aimait bien aussi faire cailler le lait que l'on dégustait ensuite avec du sucre du pays ou de la cassonade: c'était le bon yogourt de ce temps-là.

Mais on ne faisait pas que travailler en 1900. Et le Jour de l'An donc! C'était alors grande réunion de réjouissances avec la parenté et les voisins; c'était aussi tout un festin: on y mangeait le fameux ragoût de boulettes, du ragoût de «pattes de cochons», du pâté au poulet, des tourtières, des beignes, tartes et gâteaux, tout cela fabriqué par les femmes de la maison. Et puis, après quelques «tablées», on chantait et dansait dans la grande cuisine. Quand la soirée s'avançait, avec «un petit blanc dans le nez» ou un «coup de caribou», les hommes se racontaient les bons et mauvais jours.

Des jours de tristesse, il y en a bien eu dans cette maison qui, à l'occasion du décès d'un de ses hôtes, se transformait en salon mortuaire. À cette époque, l'entrepreneur de pompes funèbres embaumait le mort dans la maison et on exposait ce dernier dans le salon. Il était de coutume alors, de couvrir les fenêtres d'une pièce de matériel noir et l'atmosphère se feutra un peu plus après que l'on eut installé une bougie à chaque bout du cercueil. Parents, amis et voisins se remplaçaient auprès de la personne défunte pour réciter le chapelet, jour, soir et nuit. Aussi fallait-il faire un réveillon

pour substenter ceux qui faisaient la «veillée au corps». Selon les moeurs et coutumes du temps, l'exposition devait s'étendre sur une période de trois jours, et trois nuits, avant que l'on enterre la personne décédée.

On savait aussi se divertir à cette époque et les moments de récréation à l'extérieur ne manquaient pas. L'été, on jouait au croquet tandis qu'à l'hiver, ma mère accompagnée de parents et amis, se rendaient en «raquettes» chez l'oncle Joseph, (père d'Aline Chevreuil), qui demeurait sur le bord du lac St-Louis. On y allait à travers bois et sentiers, contre vents et froidure. On aimait bien patiner aussi sur la rivière car, en ces temps, la glace était épaisse; il n'était pas question de pollution pour l'empêcher de geler.

Mais, je ne saurais vous laisser sur le seul portrait de cette maison ancestrale sans vous avoir parlé de mon grand-père Jean-Baptiste Chevreuil. C'était un homme grand, à la structure forte, un homme «costaud» disait-on. S'il impressionnait par son physique, il savait aussi laisser sa marque par sa bonne humeur et surtout par sa voix «stentor». Il avait en effet une voix des plus puissantes et bon «coffre»; il chantait tous les dimanches à la grand-messe et aux vêpres en compagnie de d'autres cultivateurs du village.

Il a trimé dur ce pauvre homme, afin d'élever ses cinq fils et ses trois filles. Il a su donner à chacun l'instruction nécessaire. Deux fils, (Joachim & Hector), marchèrent sur ses traces en cultivant la terre; un autre, (Philémon) s'installa à

Montréal et travailla dans la fourmure; un quatrième, (Euclide), alla aussi travailler à Montréal, au bureau de poste, après avoir fait un cours commercial, tandis que le dernier, (Léo), devint médecin vétérinaire. Comme le voulait la tradition, une fille, (Alice), entra en communauté à la Congrégation Notre-Dame, pour se consacrer à l'enseignement. L'aînée, (Hélène) a voulu suivre les traces de sa mère en se mariant tandis que la benjamine, (Léona), demeura célibataire. Celle-ci enseigna d'ailleurs dans la petite école du village et s'occupa de différentes oeuvres paroissiales en plus de prendre soin de sa mère pendant ses dernières années de vie.

Dans ce temps-là, c'était le devoir des enfants de prendre soin des parents qui vieillissaient en santé ou malade. D'aucun n'aurait pensé laisser «les vieux» à eux seuls car il n'y avait pas de foyer ou de centre d'accueil pour les héberger; et on accomplissait ce travail avec le sourire et un bon mot pour réconforter la personne malade. On récoltait du bonheur auprès d'eux en apprenant également à connaître la tradition.

Quant à ma grand'mère, Marie-Louise Myre de son nom de fille, elle était une grande travaillante; en plus de sa besogne, elle était sage-femme dans les environs de sa demeure. Elle était aussi d'une grande générosité envers les siens et une femme intelligente qui savait comprendre les problèmes de ses enfants et de ses voisins qu'elle aimait bien. Elle faisait du bon pain et de bonnes brioches avec le blé de la ferme; sa nourriture était appréciée de tous. Elle aimait beaucoup faire de la catalogne avec des guénilles, natter des tapis, tricoter bas et mitaines et faire des courte-pointes afin que chaque enfant, le jour de son mariage, partit avec un petit héritage.

Cette maison n'était pas seulement le toit paternel; c'était en quelque sorte un pensionnat, car, oncles et tantes célibataires y trouvaient refuge et subsistance également et l'on prêtait gîte à ceux-là tout naturellement. Les repas étaient nombreux, surtout le dimanche quand les fils de Montréal arrivaient avec la marmaille. Grand'Maman était heureuse de recevoir tous ceux qui s'unissaient à la famille.

Mais cette grand'mère vaillante, après une journée de gros labeurs et d'une chaleur suffocante, se rendit «prier le bon Dieu au corps» chez une voisine décédée; le lendemain, ce même Dieu, l'éprouva en la rendant paralysée. Elle vécut ainsi huit ans confinée à la chaise roulante, elle qui trottnait du lever du soleil à la nuit tombée. Ce sacrifice fut, pour elle, plus dur à supporter que le travail accompli durant toute sa vie.

Aujourd'hui, la famille Chevrefils a bien grandi et s'est aussi dispersée mais on a continué, pour ceux de ma généra-

tion, cette tradition d'entraide et de réjouissances à multiplier. S'agit-il d'un premier mariage ou d'un quarantième anniversaire on est là réuni pour fêter et chanter encore. Dans les moments plus tristes, lors du décès d'un cousin ou d'une tante, nous sommes là pour partager la peine de la famille.

Le cri de ralliement a été donné il y a bien longtemps mais on dirait que la voix de grand-papa Jean-Baptiste continue de vibrer en chacun de nous, et nous encourage à continuer la tradition établie.

Gaétane Madore Reid
(fille d'Hélène Chèvrefils Madore).

La Maison Jodoin-Chevrefils



Suzanne C. Jodoin et ses enfants: Dominique, Nathalie, Christine et Marie (1985).

Une maison ancestrale toute fière et gaillarde d'abriter les descendants de ses bâtisseurs 1835-1985. Cent cinquante ans de vie active et de souvenirs palpitants témoignent d'une fidélité durable et courageuse en face des beautés flamboyantes du lac St-Louis.

La maison de chez-nous est un écrit produit au cours des vacances de 1942 par Aline Chevretils, alors étudiante au collège Marie-Anne à Lachine. Ce travail a été primé dans la série «la petite histoire» du concours organisé par l'association canadienne de la jeunesse catholique (A.C.J.C.). Des extraits ont été publiés dans le journal annuel de 1973 de la société historique de la Vallée de Châteauguay.

«Cette maison... ma maison», est signé par Marie Jodoin l'aînée des filles de Suzanne Chevretils et de Maurice Jodoin, distingués héritiers de la maison de famille. Douée et sportive, Marie est une jeune artiste intrépide qui chevauche monts et vallées, lacs et mers, pètrie du goût de vivre et de faire vivre le beau et le vrai!

Aline Chevretils

Cette maison... ma maison...

par Marie Jodoin

«Cette maison... ma maison...» que dire d'elle?

De ce visage de pierres qui m'a vue grandir, qui a vu grandir ma mère et ma grand-mère?

Quel discours pourrais-je tenir sur elle qui soit vraiment à la hauteur de tous les souvenirs que ses murs renferment? Si seulement elle pouvait, pour un instant, prendre ma plume, en combien de tomes pourrait-elle parler d'elle? Elle nous dévoilerait le fond de son histoire avec tous ses mystères et tous ses secrets. Comme elle en aurait long à raconter. Malgré le temps et les vents qu'elle a vus passer, elle est toujours aussi fière et droite. Depuis ma plus tendre enfance, je me souviens d'elle comme du lieu de rendez-vous de tous les amis. Je me vois toute petite dans mon carrosse, grand-maman me tendant un bonbon et, tout autour de moi, des parents, des amis discutant et riant devant un bon café fumant. Aujourd'hui, c'est moi qui se retrouve autour de la table; les amis sont toujours là et le café est toujours aussi fumant.

Ma maison, c'est aussi la gare de nos multiples promenades autour du globe. Elle nous a vus, chacun à notre tour, faire nos valises et quitter le foyer en sachant la joie que nous aurions à la retrouver. En effet, ses pierres cachent les pleurs de nos départs et la joie de nos arrivées. Elle a souvent ouvert ses portes à des amis du continent voisin, renforçant ainsi l'alliance franco-qubécoise.

Partout de par le monde, nous avons toujours en tête que dans un petit coin du Canada, une vieille maison remplie de chaleur et d'amour nous attend.

Au long des chemins parcourus, bien souvent j'ai croisé des gens et des endroits accueillants mais rien ne vaut ma maison... cette maison...

des institutions...

Les loisirs à Châteauguay

par Christian Imbeault

Les loisirs à Châteauguay sont un sujet qui est mal connu par la population en place. Le peu d'écrits et le petit nombre de gens qui ont vécu son origine en sont les principales causes. Le présent article veut retracer ses principales étapes et les faire connaître aux Châteauguois. Son évolution est intimement liée à celle de la Ville de Châteauguay et de ses habitants. Cet article couvre une période qui va de 1935 au début des années soixante. Je tiens à remercier monsieur et madame Gérard Laberge et messieurs Charles-Henri La-

berge, Jean-Paul Bourcier et Léo Crépin pour m'avoir raconté leurs souvenirs et Gilles Laberge pour avoir suggéré le sujet de cet article.

L'apparition des loisirs collectifs et organisés n'apparaissent que vers les années 1935. Avant cela, le phénomène est très rare et peu connu. Il est le fait d'un groupe de personnes qui s'organisent entre elles. L'implication de la Ville et de groupes sociaux comme les loisirs St-Joachim ne viennent que beaucoup plus tard. À cette époque, Châteauguay-Centre (ou le Village comme l'appellent ses habitants) s'étend de la maison de monsieur Desparois qui se situait près de l'actuelle rue McComber à l'emplacement où se trouve aujourd'hui le garage Ford. Le village compte alors environ 1 500 âmes. Plus bas, sur la rivière, se trouve «Châteauguay-

Nord» ou «Châteauguay-Bassin» comme les gens l'appelaient autrefois. L'église St-Joachim est alors le centre du village.

Le hockey

Le premier sport organisé est le hockey. Les joueurs doivent alors préparer le terrain et la patinoire eux-mêmes. La première équipe de la paroisse est les Aiglons. Avant eux, la seule équipe existante joue au Bassin. Les Aiglons regroupent des gens intéressés au hockey. Ils sont issus des diverses couches de la société châteauguoise. Bien que la plupart des joueurs viennent du Village, certains comme Yvan Hamilton viennent du Bassin. L'emplacement de la patinoire de l'équipe a connu plusieurs endroits. Au début, elle se situe à l'arrière de l'élévateur à grain. Plus tard, elle déménage à l'arrière de l'église St-Joachim, là où se dresse maintenant l'école Marguerite-Bourgeois. Ce déménagement s'explique du fait que l'équipe doit s'accomoder des terrains disponibles à l'époque. La préparation du terrain, le montage des bandes, la préparation de la glace et la cabane qui fut érigée après le déménagement, sont le fruit de corvées où participent surtout les membres de l'équipe. Tout ceci demande beaucoup de débrouillardise et d'audace. À plusieurs reprises, la pompe à incendie de la Ville servit à la préparation de la glace. Les responsables municipaux n'en savaient rien ou l'apprenaient plus tard ou ne disaient mot.

Chaque joueur devait fournir son équipement. Il y a bien un peu d'aide qui vient de l'extérieur. L'assemblée municipale octroyait une petite somme d'argent pour la construction des bandes. Le restaurant Dumontet donne aussi de l'argent. Mais les joueurs fournissent leur équipement sauf celui du gardien de but. D'autres argents provenaient de tombolas et de tirages organisés par l'équipe. (photo n° 1)



L'avenir d'une telle équipe n'était jamais assuré. Une année, le compte de banque de l'équipe fut bloqué par un conseiller municipal. Le Conseil essayait de s'approprier le terrain et ses installations. Les représentations des membres de l'équipe et de plusieurs membres de la communauté font alors reculer les édiles municipaux. Le fait que l'équipe n'avait pas la propriété du terrain où elle jouait faisait que plusieurs tentent de s'approprier le fruit de leur travail.

Quelques années après sa création, l'équipe change de nom. Elle devient le «Châteauguay-Village». L'uniforme des joueurs est de couleur verte. Comme les Aiglons, l'équipe joue contre des équipes des villes environnantes. Lorsqu'elle joue à l'extérieur, il n'est pas rare que deux autobus soient nolisés: un pour l'équipe et un pour les partisans. La rivalité entre Châteauguay-Centre et Châteauguay-Nord est féroce car chacun prend parti pour l'équipe locale.

La saison 1937-1938 voit la consécration des efforts de l'équipe. Le calendrier des joutes va de décembre à mars. Cette année-là, l'équipe remporte le Championnat de l'Est de la province de Québec après avoir défait l'équipe de Sherbrooke par le compte de 1 à 0. L'unique but de la partie est marqué par Lucien Laberge. La finale se déroulait à l'aréna Mont-Royal. Les membres de l'équipe sont: C. Laberge, R. Lefebvre, A. Dumouchel, L. Larose, Paul Arcand, James Smith, Ernest Dupont, G. Leboeuf, X.M. Chevalier, E. Laberge, L. Laberge, Rolland Laberge, Léo Crépin, Edgar Laberge, Jean Desautel, Yvon Hamilton, et Murdy Reany. L'aventure de ces deux équipes ne devait pourtant pas durer plus de 5 ans. Un an plus tard, l'équipe disparaît. Elle était alors membre d'une ligue et plusieurs joueurs venaient de l'extérieur. (photo n° 2)

Sports estivaux

Les artisans de l'équipe de hockey se sont aussi manifestés d'une autre façon. Lorsque la patinoire est située sur un terrain à l'arrière de l'élévateur, ils aménagent durant la belle saison un court de tennis à cet endroit. Toute la population de la paroisse peut y accéder. Vers 1935, le seul autre court de tennis existant est celui de la famille McComber. Seuls y ont accès les membres du club. Le terrain de tennis déménagea ensuite sur la rue Paré et ensuite, à l'arrière de l'actuel Centre Culturel.

Un autre sport pratiqué pendant l'été, à la même période, est la balle-molle. Plusieurs équipes existent à Châteauguay-Nord, Châteauguay-Centre et sur Haute-Rivière. L'équipe du Village s'appellent les «Villageois» alors que celle de Haute-Rivière s'appelle les «Campagnards». Au Village, les joueurs de l'équipe sont sensiblement les mêmes que ceux de l'équipe de hockey. L'organisation de l'équipe et son



Photo n° 2.

fonctionnement sont les mêmes. Les membres doivent préparer eux-mêmes le terrain et fournir leur équipement. Léo Crépin est lanceur pour l'équipe. La balle-molle eut peu de succès dans la paroisse alors qu'elle en avait beaucoup au Bassin où les parties étaient disputées, au parc St-Jean. (photo n° 3)



Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, un autre sport est pratiqué pendant la belle saison: le croquet. Celui-ci voit son terrain aménagé en face de la salle paroissiale. Monsieur Rodrigue Allard et la famille Bourdon sont parmi les habitués du terrain.

Ice-boats, chasse, pêche

Un autre loisir, pratiqué en hiver celui-là, est le «ice-boat» ou voilier des glaces. C'est un voilier monté sur des lisses: deux à l'avant et une à l'arrière. Selon certaines sources, il n'y aurait pas eu plus de 7 à 10 ice-boats dans Châteauguay. Chaque propriétaire fabrique son voilier. Monsieur Ernest Tranquille et la famille Auger ne sont que quelques-uns des propriétaires de ces engins. Le voilier des glaces se pratique entre janvier et mars alors que la glace a 4 pouces d'épaisseur. Sous l'action du vent dans les voiles, ces voiliers peuvent atteindre des vitesses de l'ordre du cent milles à l'heure. Si le vent est vraiment fort, il peut filer penché sur le côté. Certains voiliers mesurent 10 à 20 pieds de long et peuvent transporter 7 à 8 passagers. Il n'est pas rare de voir un conducteur charger un dollar pour transporter des gens à l'île Perrot aller-retour. Un tel trajet prend alors 5 minutes. Une condition essentielle à la pratique de ce sport est que la glace soit lisse. S'il y a plus de deux pouces de neige, le voilier n'avance plus. Les gens font du «ice-boat» pour le plaisir qu'ils en retirent. Il n'existe pas de compétitions. (photo n° 4)

À ces sports s'ajoutent la chasse et la pêche. Dans les années trente, les habitants ne peuvent se déplacer à l'extérieur de la région à cause de l'état des routes. Le seul gibier de la région est le lièvre et le canard. À la fin des années quarante, les chasseurs pourront se rendre dans les Laurentides



Photo n° 4.

et les Cantons de l'Est pour chasser le gros gibier. Pour ce qui est de la pêche, les gens recherchent surtout le doré et l'achigan qui sont abondants dans nos eaux. Mais cette activité ne se pratique que l'été. La pêche blanche n'est pas encore connue.

Les activités culturelles

Sur le plan culturel, le théâtre et les séances sont à l'honneur dans la seconde moitié des années quarante. Le théâtre est surtout le fait de gens qui décident de monter une pièce. Il y a bien aussi quelques pièces montées par les soeurs avec leurs élèves. Ces pièces sont présentées au couvent. Comme pour le sport, des personnes montent la pièce, organisent les répétitions et créent eux-mêmes les décors. Ces pièces sont présentées au deuxième étage de l'ancien presbytère. Sa présentation se répartit généralement sur quatre soirs de suite et l'entrée est payante. Une fois les représentations terminées, les décors sont remisés et réutilisés plus tard pour d'autres pièces. Le répertoire des pièces est vaste. Beaucoup d'anciens se souviennent de la pièce «l'homme de la Forêt Noire».

Les séances sont des représentations où les acteurs montent l'actualité de la région d'une façon humoristique. Il y avait une séance par année, à la fin de l'été, à la salle communautaire sur la rue Principale. Ces représentations ont eu lieu pendant 3 ans. Les sujets traités étaient variés: une séance du Conseil Municipal ou de la Commission Scolaire, une promenade en calèche ou une soirée à l'hôtel. Personne n'est alors à l'abri de la caricature. À cause de la présence des villégiateurs et de la venue des gens des villes environnantes, ces séances sont présentées quatre soirs.

Une activité qui remplit d'orgueil les gens de la paroisse vers 1930 est la chorale. Comptant environ 30 personnes, la chorale est très connue à cette époque car elle est appelée souvent à chanter des services à Ville Mercier en plus de s'être déjà produite à l'Annonciation et dans les Laurentides. En 1935, elle participe aux festivités du 200^e. Elle compte dans ses rangs Rodolphe Petit, Hector Lefebvre, Alexandre Bourcier (le père du maire) et monsieur Paré pour ne nommer que ceux-ci. Bien que la chorale ne soit composée que d'hommes, l'organiste est une femme, mademoiselle Marie Marchand. Le premier directeur fut le docteur Marchand qui fut remplacé par monsieur Cadieux, le gérant de la banque et plus tard, monsieur Hector Lefebvre. Les répétitions se font à chaque semaine. Le chant pour les célébrations importantes comme Noël, le Jour de l'An ou Pâques se prépare longtemps à l'avance. Les répétitions pour la messe de Noël commencent vers la fin septembre, début octobre. La chorale chante en latin. Beaucoup se souviennent de la messe de Bettmann qui est jouée à Noël. Pour faire partie de la chorale, le maître de chorale exige à cette époque que la personne ait une bonne voix. Il y a alors audition. Pour les dimanches ordinaires, la chorale chantait la Grande Messe qui est celle de 10 heures.

Parmi les autres fêtes, la Saint-Jean Baptiste est sûrement celle qui a le plus la faveur populaire. En plus du traditionnel bûcher et des feux d'artifice, il y a la parade. Elle comptait environ une dizaine de chars ainsi que plusieurs fanfares venant de l'extérieur. Sa préparation prenait beaucoup de temps. Les commerçants et certains groupes sociaux commandaient la construction des chars. Cette élaboration prenait l'aide de beaucoup de monde. Il y avait alors une parade pour les deux Châteauguay et la ville de Léry. La parade partait du lac et traversait les trois villes selon un parcours qui change à chaque année. Une anecdote significative s'est produite en 1954. Cette année-là, le Conseil de Ville était divisé sur la nécessité de construire un système d'aqueduc. Un groupe de personnes eut alors l'idée de monter une pompe n° 4 sur un char et de pomper de l'eau pendant tout le parcours. (photo n° 5)



Les Loisirs St-Joachim

En 1954, l'Association des Loisirs St-Joachim voit le jour. Ses débuts sont difficiles, surtout à cause des querelles qui entourent l'adoption de sa charte. En 1955, la Fabrique de l'église St-Joachim doit intervenir et reprendre l'Association. Parmi les gens qui ont créé l'association se trouvent Gérard Bourdon et Robert Beauchemin. Avant de prendre en main l'administration de l'association, la Fabrique s'impliquait dans le hockey. En plus de ce sport, l'Association offrira des cours comme la peinture. De bons peintres sont issus de ces cours. L'Association acquiert, quelques années après sa fondation, la vieille école du village. Celle où monsieur Louis-Philippe Paré enseigna. Elle s'en servira pour ses activités. Aussi, de nombreuses danses auront lieu au deuxième étage. En plus du hockey, l'Association eut son équipe de football: les «Ramblers». Mais comme pour les autres activités, le rôle de l'Association est d'initier et de coordonner les activités offertes à la population. Le financement est assuré par les membres ainsi que par des bingos avec dindes à gagner, des carnivals, des tombolas et des danses. Les tombolas durent une semaine et se tiennent sur un terrain abandonné entre la première et la deuxième avenue.

Les mouvements de jeunes

La Ville de Châteauguay-Centre s'est impliquée plus tard dans les loisirs, vers la fin des années soixante. On retrouve les raisons de ce mouvement dans les sommes qu'elle verse aux associations et dans la construction de deux arénas. Avant cela, la Ville avait des moyens financiers trop restreints.

Dans les années cinquante, deux mouvements de jeunes font leur apparition à Châteauguay: les scouts et les Cadets de l'Air. Le mouvement scout a pris naissance à Châteauguay-Centre sous l'impulsion de madame Brunet. Elle s'en occupa environ 4 ou 5 ans. L'intérêt des jeunes pour le mouvement scout est très fort tout comme il l'est pour les Cadets de l'Air.

Les Cadets de l'Air ont débuté vers 1950-1952, avec la formation de l'escadrille 626. Le mouvement est une organisation paramilitaire qui vise à former les jeunes. Diverses activités sont organisées et les membres ont la possibilité d'aller dans des camps d'été à travers le Canada. Au début, les réunions se tiennent au sous-sol de l'église Notre-Dame de l'Assomption. Mais le curé voyant mal le caractère du mouvement avec ceux de l'Église, l'escadrille s'établit dans le sous-sol de la maison d'un cultivateur. Elle déménage ensuite à l'école Notre-Dame de l'Assomption avant de se retrouver dans le bureau de poste situé près de la quincaillerie Châteauguay. Au plus fort de sa popularité, l'escadrille compte 70 membres. Monsieur Provencher en est le commandant

alors que le «warrant officer» est monsieur Roger Fillion. En 1957, l'escadrille cesse d'exister. Elle ne renaîtra que 10 ans plus tard.

En 1964, un corps de trompettes est créé: les «Flibustiers» pour les garçons et les «Batellières» pour les filles. Le président du corps est monsieur Jean Desparois alors que messieurs Bernard Gauthier et Yvon Lacoste s'occupent de l'entraînement. L'idée de base est venue de monsieur Arthur Gravelle qui avait été impressionné par le corps de Lachine. Les noms des deux formations ont été suggérés par les jeunes. Bien que séparés, les deux formations s'entraînent ensemble et chacune compte entre 30 et 40 membres. Le directeur musical est monsieur Lacoste. Les membres ont entre 8 et 15 ans et tous sont novices au début dans le domaine des corps de musique. L'organisation fut réorganisée en octobre 1966 mais disparut en 1969 suite au départ de monsieur Lacoste. Les instruments furent cédés au Cadets de l'Air de l'escadrille 626.

L'histoire des loisirs a suivi au cours des années un processus d'évolution qui reflète le développement de la Ville et de la paroisse. Beaucoup d'activités n'ont pas été mentionnées la liste n'est pas exhaustive. Il est sûr qu'en 1985, les loisirs sont une activité qui est là pour rester et grandir.

Références

Interview avec monsieur et madame Gérard Laberge, juin 1985.

Interview avec monsieur Charles-Henri Laberge, septembre 1985.

Interview avec monsieur Jean-Paul Bourcier, septembre 1985.

Interview avec monsieur Léo Crépin, septembre 1985.

LE SERVICE SOCIAL RÉGIONAL DE CHATEAUGUAY 1954-1970

par Aline Chèvrefils

1. La genèse, les objectifs, la structure.

«Remonter la rivière» à l'occasion du 250^e de St-Joachim, c'est prendre le temps de relater les débuts du Service social à Châteauguay et de situer le mouvement socio-sanitaire dans la région.

En 1952, le mouvement coopératif est en plein essor: Caisse populaire, Coopérative agricole, Société Coopérative des Pommiculteurs. Gérard H. Bourdon est le gérant à plein

temps de ces organismes. Désireux de rendre le « meilleur service » au « bon moment » et avec les « meilleurs moyens » aux citoyens, presque tous membres actifs ou potentiels du mouvement coopératif d'alors, Monsieur Bourdon invita Aline Chèvrefils — nouvelle graduée de l'École de service Social de l'Université de Montréal — à venir exercer sa profession à Châteauguay. « Viens nous donner un coup de main: je reçois des demandes d'emprunt et souvent ce n'est pas l'argent qui solutionne le problème! » C'est donc en face de l'étalage des boîtes de chaussures, à la Coopérative agricole (aujourd'hui la quincaillerie Rona est installée dans cet édifice) que se sont faites les premières entrevues de service social. Il faut dire que la Caisse populaire était logée dans les mêmes locaux que la Coopérative agricole.

À cette époque, les mesures de sécurité sociale s'installent timidement au Québec. La loi des mères nécessiteuses vient en aide aux veuves dans le besoin; la loi de l'assistance publique s'applique via les cartes bleues/roses présentées au Conseil municipal où demeure le requérant(e); la loi des jeunes délinquants ne s'applique pas encore dans tous les districts judiciaires. . . il y a des marchands de victuailles, d'huile et de charbon qui fournissent, à la demande du Service social, vivres et chauffage aux personnes dans le besoin. La solidarité familiale est présente et l'entraide mutuelle est entretenue par le mouvement coopératif. Tout le monde se connaît. . . avec les avantages et les inconvénients de la proximité du voisinage.

Quelles sont les activités du Service social régional de Châteauguay?

Le Service Social couvre les quatre paroisses suivantes: St-Joachim, Christ-Roi, Notre-Dame de l'Assomption et Notre-Dame de Léry. En 1956, un grand total de 90 familles ont bénéficié sous une forme ou une autre des services de l'agence. Ces familles comprenaient 439 personnes, dont 280 enfants et 159 adultes.

Ces cas viennent d'un peu partout: des curés, d'autres agences, des parents eux-mêmes, des municipalités, des institutrices, de la police, etc.

Les problèmes les plus variés se présentent: chômage, administration budgétaire, délinquance juvénile, relations familiales, discords, infirmes, bref toute situation qui requiert les conseils et l'aide morale ou financière du Service Social.⁽¹⁾

Incorporé le 22 mai 1955 en vertu de la 3^e partie de la loi des compagnies sans but lucratif, le Service social régional de

Châteauguay dessert les quatre paroisses de la région soit: St-Joachim ou Châteauguay — Village, Christ-Roi et Notre-Dame de l'Assomption, paroisses de la Ville de Châteauguay et Châteauguay — Heights, de même que Notre-Dame de Léry ou Ville de Léry. . .

D'après les constitutions de l'oeuvre, les paroisses membres de la corporation délèguent un maximum de huit personnes lesquelles forment l'assemblée générale. À son tour, l'assemblée générale lors de la réunion annuelle choisit neuf directeurs lesquels forment avec le représentant ecclésiastique nommé par les curés, le bureau de direction. Les directeurs sont les responsables de l'oeuvre et doivent rendre compte de leur administration à l'assemblée générale. (cf. p. 6, Rapport quinquennal — Service social régional de Châteauguay 1954-1959).

« Ils voient à l'engagement du personnel, au financement de l'oeuvre de même qu'à l'orientation et à l'exécution des buts proposés qui sont:

1. Favoriser le développement d'une vie familiale saine en appliquant les techniques du service social personnel;
2. Stimuler et encourager dans le milieu, une compréhension juste des conditions économiques et sociales du bien-être familial;
3. Encourager l'éducation en service social;
4. Rechercher les facteurs qui contribuent à la désorganisation de la famille et perfectionner les moyens de venir en aide aux personnes dans le besoin.

Déjà initiée et impliquée dans le mouvement coopératif, la population du grand Châteauguay s'est signalée par son apport spécifique dans l'application des lois sociales au Québec. C'est ainsi que l'agence familiale a toujours gardé son statut d'organisme non reconnu d'assistance publique voulant ainsi marquer la distinction entre problèmes d'aide financière versus problèmes psycho-sociaux. La maladie, le chômage, les accidents de travail engendrent de l'indigence; le manque à gagner ou la sécurité du revenu s'affirme de plus en plus comme une denrée vitale dans notre société de consommation. Par ailleurs, des difficultés d'adaptation au milieu scolaire, au milieu de travail, des incidents de « parcours » dans les relations conjugales, dans le milieu familial ou encore avec la justice juvénile et/ou adulte entraînent des désordres dont seule l'aide professionnelle d'une équipe multidisciplinaire peut alléger le poids et les conséquences. Aussi, dans cette optique, les autorités de l'agence familiale de Châteauguay se sont alliées à celle d'agence-soeur à Montréal comme au Service social de la paroisse St-Stanislas alors géré par les Soeurs du Bon Conseil, ou encore avec la Cour du Bien-être Social de Montréal pour faire bénéficier les citoyens de Châteauguay des mesures sociales en usage dans ce temps-là. (cf. p. 23, du Rapport quinquennal 1954-1959)

2. Des activités et des réalisations

Revoir les activités et les réalisations du Service social régional de Châteauguay de 1952-1970 avec les lunettes de 1985 à l'intérêt d'identifier des faits marquants dans un vécu collectif.

Il y aurait matière pour constituer une étude sur l'évolution de la population, son engagement dans le milieu de vie économique, sociale, culturelle. Ce bref aperçu veut retenir ce qui a donné sens et support aux familles et aux personnes en situation difficile.

Respectueux du principe «un homme, un vote» dans les délibérations coopératives, les membres des différents comités d'action sociale avaient à cœur de respecter et les personnes et les situations. Lorsque les besoins de la cause l'exigeaient, ils supportaient la démarche avec leur compétence et leur dévouement de sorte que des réalisations à «notre mesure» et à «notre portée» ont été consignées.

Un des bons coups de cette époque, c'est celui de construire un «gîte permanent» à des familles dans le besoin... avec les deniers publics!!! Eh oui! On est au temps où les fonds publics sont limités et servent à l'administration «centrale» pour les routes, les égouts, l'aqueduc, l'école. Il y a bien la pension des mères nécessiteuses pour les mères de famille affligées par la maladie ou la mort du «chef de famille». Encore faut-il pour la «recevoir» présenter des critères d'indigence bien déterminés et respecter l'exigence que l'argent reçu n'est pas «capitalisable». Or, un brave journalier meurt subitement laissant sa veuve et ses cinq enfants en bas âge sans le sou. Il y avait bien l'entraide des frères et sœurs du disparu, laquelle se résumait à des coups de pouce ponctuels pour «le couvert», mais pour le «gîte»? C'était l'angoisse de la mère éprouvée! La situation est présentée au Service social et, avec la Caisse Populaire, à l'Office des Mères nécessiteuses à Québec. Une première... Pour assurer un «chez-nous» convenable et permanent à cette famille, la Caisse Populaire avait accepté l'endossement de membres de la famille, tous braves journaliers de bonne renommée... mais la caution était que la pension des mères nécessiteuses serve à payer le loyer.

Conscients de la loi et des règlements régissant les prêts à la Caisse Populaire et ceux de la pension aux veuves, les responsables en place «montent le dossier» et se rendent à Québec pour le défendre devant les autorités concernées... À la grande satisfaction des organismes impliqués, les personnes ont gain de cause! Preuve que des lois et des règlements sont faits pour améliorer la vie du monde et que c'est à nous de nous en préoccuper, comme diraient les vieux sages...

Une situation qui a tôt fait la priorité de l'équipe de travail au Service social a été celle des *enfants retardés*. On est au temps de la disparition des écoles de rang et des classes multiples, de la fusion des commissions scolaires et du rôdage du nouveau système des polyvalentes.

Devant le classement sommaire et rapide des *enfants éprouvant des difficultés* soit d'apprentissage, soit d'adaptation, des parents consultent l'agence familiale. Un plan d'action est établi: les demandes sont reçues et étudiées individuellement mais les actions sont prises par et avec les parents impliqués. Ainsi une «corvée» pour faire passer les tests s'organise: des psychologues amis et collègues consentent à venir «faire du temps supplémentaire» le vendredi soir et le samedi matin à Châteauguay; les parents collaborent et présentent à la Commission scolaire un plan d'action. Une dizaine de jeunes étiquetés «retardés» parviennent à se rendre de façon «normale» à Valleyfield, en prenant l'Autobus Provincial Transport chez Daigneault (restaurant aujourd'hui devenu la résidence privée de Reine et Léo Crépin). Et là, Marguerite Léveillée, une éducatrice née, douée pour stimuler et renforcer les habiletés de ces jeunes, accepte de les scolariser selon ses méthodes éprouvées dans une ambiance vivante et accueillante. Devant pareille réussite de normalisation, des membres de la Commission scolaire et des parents réclament des classes «spéciales» dans les écoles régulières de Châteauguay, puis un cours professionnel adapté aux capacités de ces jeunes. Par après, on connaît la suite: les ateliers Nouveaux Horizons qui, encore aujourd'hui, accueillent et supportent des jeunes adultes handicapés.

La guignolée:

Lorsque le grand Châteauguay s'est doté d'une agence de Service social en 1952, il y avait une tradition bien aimée: la guignolée! Comme le dit la chanson: «c'est le 1^{er} jour de l'année, la guignolée vous nous devez»; alors, de l'initiative de braves gens, on passait de maison en maison pour saluer la nouvelle année et recueillir la part du pauvre.

De 1952 à 1960 donc, chaque paroisse, soit: St-Joachim, Christ-Roi, Notre-Dame de l'Assomption, Notre-Dame de Léry, organisait des cueillettes de victuailles. Plus souvent qu'autrement, c'était une des tâches des membres du Conseil d'administration répartis dans chacune des paroisses, de faire cet appel et de distribuer pour Noël des paniers de provisions aux familles éprouvées.

À l'occasion, des jeunes des écoles, initiés par leurs professeurs, accompagnaient l'un ou l'autre de leurs parents préposés à cette tâche humanitaire. Et l'on voyait à préparer «la commande» nécessaire pour que les voisins moins chanceux puissent «avoir des douceurs» à l'occasion des Fêtes. La délicatesse allait jusqu'à ajouter un petit rôti de lard mieux

prisé que la traditionnelle dinde au repas de Noël; à glisser un ou deux paquets de cigarettes pour l'homme de la maison et «de quoi parfumé» pour agrémenter le quotidien tème et esquintant de la maîtresse de maison. Ces gestes de partage étaient préparés avec discrétion et respect dans la salle paroissiale, au sous-sol des églises, par des mains et des coeurs habiles et laborieux. On n'y comptait pas les heures: on occupait des veillées, des fins de semaine à s'acquitter de ces responsabilités à saveurs collectives. À ceux et celles qui trouvaient à redire sur le contenu ou encore sur le choix des récipiendaires, il y avait la réplique toujours prête des «sages»: il n'est pas facile ni possible de récompenser la vertu. . .

Depuis, chaque paroisse s'est dotée d'une Conférence de St-Vincent-de-Paul ou d'une organisation similaire pour arrondir les fins de mois des citoyens à court de ressources.

Les soirées inter-groupes et les assemblées annuelles:

L'optique communautaire du Service social régional de Châteauguay a été clairement affichée au cours des années d'opération. Pour faciliter et réaliser la solidarité entre nous, citoyens, bénéficiaires et professionnels du bien-être, il y avait les soirées inter-groupes et les assemblées annuelles. Au moins deux fois par année, le Service social sollicitait la participation des associations et des membres pour étudier un des problèmes sociaux identifiés dans le milieu. Ces soirées étaient préparées et couvertes par la presse écrite et parfois par les postes radiophoniques de Montréal. Un rappel des titres des sujets traités:

- Le Service social, réponse moderne au besoin de charité, mai 1956.
- L'interprétation de la loi d'Assistance publique, janvier 1957.
- Responsabilité du laïc dans une oeuvre de service social, mai 1957.
- La délinquance juvénile, janvier 1959.
- La misère des autres, janvier 1961.
- L'éveil de l'amour chez les adolescents, mars 1962.
- Deux optiques, une vue dans la vie conjugale, mars 1963.

Les comptes-rendus de ces rencontres étaient fidèlement signés par Cécile Marcil, d'illustre mémoire et dévouement, et par Laurette Maheu, «cheftaine» éminente de la vie culturelle et sociale de Châteauguay.

3. L'aujourd'hui des ressources socio-sanitaires

Installés de façon modeste et rudimentaire dans le local de la Coopérative agricole, puis dans la salle attenante à la

salle paroissiale, les bureaux de l'agence sociale sont ensuite aménagés en avant de la salle paroissiale, en 1961. Le Service social régional de Châteauguay devenu en 1973 une filiale du Centre des services sociaux Richelieu — CSSR — est maintenant logé à 155 rue St-Jean-Baptiste, Châteauguay, depuis quelques années. L'équipe professionnelle en poste continue de prodiguer des services à la population du grand Châteauguay: demandes d'admission dans les centres d'accueil d'hébergement et de réadaptation, consultations à propos de difficultés maritales, de relations entre parents et enfants, de recherche d'adaptation et de mieux être avec soi et avec les autres.

L'aide sociale est devenue une mesure financière qui permet à tout citoyen de recevoir un minimum de revenu garanti. Cette mesure gérée et appliquées par la structure gouvernementale est accessible au plan local, régional et national.

Les Conférences de St-Vincent-de-Paul dans les paroisses, le Comptoir économique, des ouvriers discrets ici et là sont autant de ressources qui suppléent à l'absence de revenus auprès des défavorisés. Ce sont toujours des personnes bénévoles qui les animent et en assurent le fonctionnement. Le Centre local de Services Communautaires de Châteauguay — CLSC — a plus de 10 ans d'existence dans notre milieu. Il est la porte d'entrée pour bénéficier des soins et services offerts par la Province. Le système public a aussi l'avantage d'offrir à tout citoyen le minimum requis pour mener une vie «normalisante» de façon autonome. Il coûte cher: c'est-à-dire que tout citoyen le paie par des taxes et impôts; la vie en collectivité de qualité viable et acceptable est à ce prix.

Il y a encore chez-nous des heures de dévouement: la popote roulante qui depuis plusieurs années distribue en moyenne 25 repas/semaine aux personnes en perte d'autonomie en est la preuve vivante.

Le Centre d'Accueil d'hébergement — le Foyer de Châteauguay — est en opération depuis 1971. Il héberge 85 personnes en perte d'autonomie plutôt sévère. Denise Danis a ouvert et dirigé cet établissement au début, aujourd'hui, c'est Jean-Paul Bourcier qui en est le directeur apprécié.

Ce pèlerinage dans un passé récent marque une étape dans l'histoire sociale de Châteauguay. Plus d'un trouveront cet éphéméride bien parcellaire. . . Pour moi qui ai voulu servir les miens avec coeur et désintéressement, j'ai l'impression d'avoir collaborer à la mise en oeuvre de plusieurs avenues convergentes vers la joie de vivre. Déjà en mai 1964, à l'occasion du 10^e anniversaire du Service social régional de Châteauguay, il y avait eu fête et distribution d'honneurs au

Manoir des Soeurs Grises, hôte de l'assemblée générale cette année-là. En septembre 1978, c'était la réception à l'Hôtel de Ville pour celle qui publiait après 10 ans, sa thèse de doctorat de 3^e cycle soutenue à Paris après les événements de mai 1968. . . Châteauguay était à l'honneur: une des leurs — la première québécoise — avait réussi travaux et recherches avec des matériaux de la «Nouvelle France» présentés à la Sorbonne via l'écurie du Collège Coopératif de Paris dirigé par le professeur Henri Desroche.

En 1985, Châteauguay est une ville de 35 664 personnes: 65,4% sont de langue française, 32,4% de langue anglaise et 2,2% autres. La moyenne d'âge est de 32 ans.

Maintenant que les sillons sont tracés, d'autres poursuivent l'oeuvre et la parachèvent. Qu'elle porte fruits et bonheur à tous ceux et celles qui s'y donnent, reçoivent, collaborent, soutiennent et améliorent!

Bibliographie consultée

CHEVREFILS, Aline, *Châteauguay — un essai d'application des trois méthodes de service social*. Thèse présentée pour l'obtention de la Maîtrise à l'École de Service social de l'Université Laval, Québec, 1955, 159 pages.

CHEVREFILS, Aline, *Le rôle des animateurs sociaux à partir de trois expériences d'animation au Québec: B.A.E.Q. (Bureau d'aménagement de l'Est du Québec) St-Henri et Châteauguay*. Thèse de doctorat en sociologie soutenue à l'E.P.H.E. (École Pratique des Hautes Études) Sorbonne, 1968, Les Éditions coopératives Albert St-Martin, 1978, 171 pages.

(1) Les archives du service social régional de Châteauguay 1956.

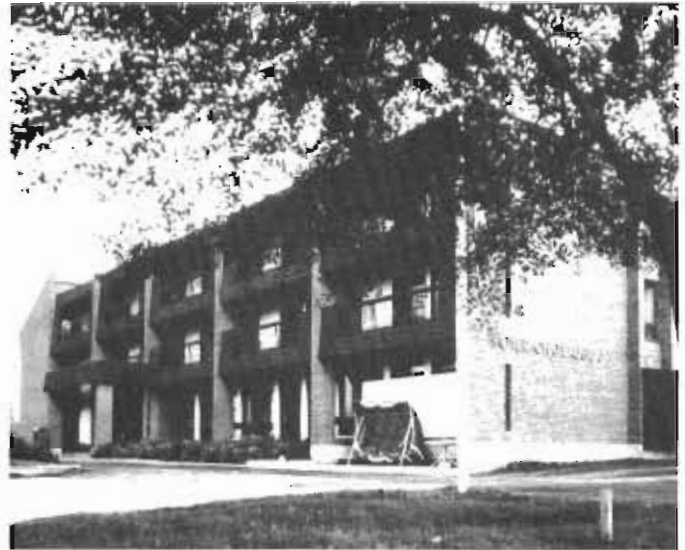
Le Foyer de Châteauguay

Le Foyer de Châteauguay occupe une place de choix au bord de la rivière, là où elle bouillonne autour de l'île Chèvrefils. Les arbres ont poussé, les bosquets de fleurs encadrent son architecture un peu sévère, bien qu'aérée par de grands balcons souvent fleuris par les pensionnaires de l'établissement.

Ses pensionnaires, ce sont nos aînés qui peuvent y finir leurs jours près de leurs familles, sur le territoire qu'ils ont habité toute leur vie pour certains, pour d'autres, seulement une partie puisque Châteauguay en trente ans est devenue une ville peuplée de nouveaux arrivants plus jeunes mais souvent accompagnés de leurs parents.

Construit en 1970, sur un terrain acheté à Léo Seers, le foyer ouvrait ses portes au printemps 1971 à 80 personnes âgées du territoire de Châteauguay. Deux directeurs en 14 ans: Denise Danis et Jean Paul Bourcier toujours en poste.

Changements et évolutions ont transformé l'aspect physique de la bâtisse et la population bénéficiaire du foyer.



Au début, les normes du Ministère des Affaires Sociales, sans doute héritières de coutumes anciennes voulant qu'à un certain âge on se retire dans un couvent, n'acceptaient que des personnes pleinement autonomes. Dix ans plus tard, c'était le contraire pour des raisons sociales, économiques et de choix personnel des gens âgés; le maintien à domicile est favorisé par la création de nombreux services à domicile et le foyer est accessible aux personnes en perte d'autonomie seulement.

Déjà, en 1976, au début de cette nouvelle politique, le *Centre de Jour* ouvrait ses portes dans les locaux mêmes du foyer recevant les gens âgés vivant à leur domicile et désireux de maintenir un intérêt social, de participer à des activités de loisirs et de création. Les effectifs sont d'environ cent bénéficiaires. Même virage d'orientation en 1983 pour le Centre de Jour qui reçoit à l'heure actuelle uniquement les personnes en perte d'autonomie et leur offre une gamme de service de santé, d'hygiène, de thérapies fonctionnelles et de surveillance médicale.

On peut penser que la vocation actuelle de ces deux organismes auront encore changé autour de l'an 2000. Ainsi va notre société.

Claire Raymond

Le Foyer Wheeler



Le Foyer Wheeler, sur les bords de la rivière Châteauguay, héberge depuis 1957, 27 personnes âgées ou handicapées.

C'est une ancienne maison de ferme, autrefois propriété d'un M. Dumouchel, puis d'un M. Julius Rosenfield.

En 1957, Madame Whiteside de Verdun l'acheta pour en faire une maison d'accueil. Pourquoi ce nom de Wheeler? Mme Whiteside est une demoiselle Wheeler et elle a donné son nom à son foyer. D'ailleurs sa propre mère possédait un

foyer à Verdun également appelé «Wheeler». Les deux institutions existent toujours et, ici à Châteauguay, c'est Mme Whiteside qui continue à l'administrer.

Le bâtiment a été agrandi au 2^e étage pour les besoins de ses nouvelles fonctions. Des rénovations intérieures successives rendent cette maison coquette et attrayante, sans oublier son site escarpé dans la partie de Châteauguay qui a conservé encore son charme champêtre.

Claire Raymond

Merci

à nos commanditaires

Le Comité de l'album

Félicitations et meilleurs voeux aux autorités de la paroisse Saint-Joachim de Châteauguay ainsi qu'à tous les paroissiens et paroissiennes.

Merci à Jean Laliberté pour sa contribution.



Les grands anniversaires sont une occasion unique de faire le point. Faire le point, c'est regarder en arrière, histoire de voir d'où l'on vient; et c'est regarder en avant, histoire de voir où l'on va.

Au chapitre des grands anniversaires, il est difficile, dans notre coin de pays, d'en trouver un plus grandiose que le 250^e de la paroisse St-Joachim de Châteauguay. Devant deux siècles et demi d'histoire, la plupart des institutions et entreprises de chez nous ont le sentiment d'en être encore à la tendre enfance.

C'est du moins le sentiment qu'éprouve le restaurant Rustik de Châteauguay, qui tire bien bas sa révérence devant la longévité de cette vénérable paroisse et le rôle qu'elle a joué dans le façonnement de notre destinée.

Parlant de destinée, il est facile pour moi d'établir un lien entre St-Joachim et le Rustik. Je suis moi-même un enfant de la paroisse et la famille Dumouchel tire une grande fierté de ses racines profondes dans ce coin de terre deux fois et demie centenaire.

Pour ce qui est de faire le point au nom de St-Joachim, les autorités de la paroisse ont toute la compétence pour le faire. En ce qui a trait à faire le point au nom du Rustik, je m'en charge avec plaisir.

Je parlais tout à l'heure de tendre enfance. En ce mois de décembre 1985, le Rustik marque son 22^e anniversaire. C'est 228 ans de moins que St-Joachim. Mais il faut dire que notre évolution, à nous, s'est faite à une époque où, grâce à nos ancêtres, l'épanouissement des individus et des entreprises était infiniment moins pénible.

Puisque nous nageons dans l'histoire, il importe d'être précis et de spécifier qu'avant ma venue au Rustik, l'établissement existait, sous des formes beaucoup plus modestes, depuis onze ans déjà. Son propriétaire original, Philippe Laurent, avait assis les bases du Rustik au «trécarré» de la ferme de Ross Lang, dans ce qui était alors le rang St-Jean Baptiste.

Je laisse à votre imagination le soin de refaire les étapes parcourues depuis. Qu'il suffise de jeter un jalon: en 1973, à notre 10^e anniversaire, le Rustik comptait déjà 100 employés. Cette année-là, nous avons servi les meilleures coupes de quelque 10 000 boeufs à environ 200 000 clients! J'aime redire, avec modestie, que le Rustik était déjà entré dans la classe des restaurants d'envergure.

Il convient de dire que son ampleur, sa popularité et son bon renom qui rejailit sur tout Châteauguay, le Rustik les doit à son personnel hors pair. En nombre, nous frisons maintenant les 200 et un de mes objectifs est de conserver au sein de cette mini armée un esprit de famille. Je suis

admirablement épaulé dans cette tâche par mon épouse, Liette, sa fille, Lyne, et mes deux fils: Luc, plongé corps et âme dans l'entreprise, et Me François Dumouchel.

Toute entreprise a ses épreuves. Le Rustik n'en a pas été exempt. En juillet 1984, le restaurant était rasé par les flammes. Et il devait être dans les destinées du Rustik qu'il renaîtrait de ses cendres.

Il est peut-être providentiel ou prophétique que l'an un du nouveau Rustik coïncide avec le 250^e anniversaire de St-Joachim.

Toujours est-il qu'en faisant le point avec les yeux tournés vers l'avenir, nous ne pouvons être qu'optimistes et reconnaissants. Optimistes parce que le nouveau Rustik semble répondre aux attentes de notre clientèle. Reconnaisants parce que notre clientèle est fidèle, chaleureuse et plus qu'à la hauteur des efforts pourtant louables déployés par notre personnel pour la bien servir.



Merci et ad multos annos

Jules Dumouchel,
Propriétaire du Rustik de Châteauguay.

A handwritten signature in black ink that reads "Jules Dumouchel". The signature is fluid and cursive.

L'aide à la
création
est aussi
une forme
d'art.

Chaque année, divers
organismes socio-culturels,
groupes de création et artistes
sollicitent l'aide d'Alcan.

En leur accordant son appui dans
les limites de ses budgets, Alcan
entend manifester son souci
d'appartenance au milieu et son
intérêt profond au développe-
ment de la création artistique.



TELS.: 861-7540 — 454-2663 — 692-4655

Lanctôt INC.

TAPIS - PRÉLARTS - LUMINAIRES
TAPISSERIES - CÉRAMIQUES
STORES - DRAPERIES

640 ST-REGIS
ST-ISIDORE Co LAPRAIRIE QUE.
JOL 2A0

TEL.: 691-2404

Dr Gerald Desrochers

LIC. 62-099
MEDECINE GENERALE

75, BOUL. ST-JEAN BAPTISTE CHATEAUGUAY, QUE.

LABERGE |
GUIMOND |

NOTAIRES +
CONSEILLERS JURIDIQUES

264, BOUL. D ANJOU
CHATEAUGUAY, QUEBEC
J6K 1C5
514 691. 6611

R. TOUGAS, M.D.

TÉL 691-9253
691-3749

LES CARRIÈRES DE GRAVIER
LEFEBVRE LTÉE
TRANSPORT & VENTE — TERRE — SABLE — GRAVIER

BUREAU
8A boul. Ste-Marguerite Est
Mercier, Que
J0L 1K0

CARRIÈRE
Rang Ste-Marguerite
Coin Montée St-Isidore
Ville Mercier

TEL.: 691-0830-31



JEAN-LUC COLPRON

la
boulangerie
du
coteau ltée

71 RUE DES COTEAUX,
VILLE MERCIER, QUE.
CODE POSTAL J6J 4Z2



691-0561

PÂTISSERIE
J.M. LAVALLEE ENRG.
PÂTISSERIES DE TOUS GENRES
GÂTEAUX ANNIVERSAIRES, FIANÇAILLES, ETC.

SPÉCIALITÉS
GÂTEAUX NOCES

165 MAPLE
CHATEAUGUAY

TÉL 692-8322

Docteur Michel Durand
DENTISTE

28 VANIER
CHATEAUGUAY, QUÉ
J6J 3W8

CHEZ TI-MARC

J. M. TOUGAS, Prop.

Biscuiterie — Dépanneur

Bière - Vin - Cidre — Beer - Wine - Cider

Ouvert 7 Jours — Open 7 Days

Heures: 9H à 22H

72 Salaberry Sud Chateaugay
692-6818

TÉL.: (514) 692-2424
691-8811

Drolet & Desgagnés

Arpenteurs - Géomètres

GILLES DROLET

65 ST-JEAN-BAPTISTE
SUITE 201, C.P. 161

CHATEAUGUAY (QUÉ.) J6J 4Z5



RÉAL TREMBLAY ASSURANCES

Assurances générales

Vie Auto Résidentiel

Commercial Divers

Réal Tremblay,
c. d.'a. ass.

698-0040

253, croissant Dubois
Châteaugay

Pierre Chèvrefils, BA LLL

Manette Boudrias, DEC LLL

Claude Montpetit, DEC LLB
AVOCATS - LAWYERS

264 D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉBEC J6K 1C5
691-2133

PAUL DUROCHER, B.Com., B.Sc. (Phm.) L.Ph.

PHARMACIEN — PHARMACIST

LUN.-MAR.-MER. 8:30 A.M. - 6:30 P.M.
MON.-TUES.-WED.

JEU.-VEN. 8:30 A.M. - 9:30 P.M.
THURS.-FRI.

SAM.-SAT. 8:30 A.M. - 5:30 P.M.

DIM.-SUN. FERME - CLOSED

244, BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉ.
TEL.: 691-0201

masson & laberge

NOTAIRES - NOTARIES

CONSEILLERS JURIDIQUES

TITLE ATTORNEYS

Place Châteaugay
75 Boul. St-Jean-Baptiste Blvd
Châteaugay, Qué.
J6J 3H6
Tél.: 691-0550



692-0304

Reid & Duquette

NOTAIRES — NOTARIES
CONSEILLERS JURIDIQUES

Gaëtan Reid

10, Salaberry Sud
Châteaugay, Qué. J6J 5E8

J.M. Bergeron
M. Gosselin

Tél.: 691-7163

+ CHATOPITAL

Débosselage, Peinture
Soudure de tout genre

203 rue Principale, Châteaugay, Qué J6J 1G3

G. J. LUNN INC.

MANUFACTURIERS DE PRODUITS EN METAL
MANUFACTURERS OF METAL GOODS
106 ELMSLIE STREET LA SALLE

A. MORRIS
MANAGING DIRECTOR

366-5070



Geneviève Morris

Membre du Réseau M.L.S.

FIDUCIE CANADA PERMANENT TRUST

115 Boul. d'Anjou,
Châteauguay, Qué. J6J 2R2

Tél : 691-7030 Rés : 692-8978



Le Permanent - Immeubles



MERCIER NISSAN INC.
55 ouest, boul. St-Jean-Baptiste
Mercier (Qué.) J0L 1K0

Tél.: (514) 691-9541

IMMEUBLES

Bur.: 692-8303

Rondelle

INC.

COURTIER EN IMMEUBLES

243-C boul. D'Anjou
Bureau 200, (2e étage)
CHATEAUGUAY (Québec)
J6J 2R3

691-2931

PRIDEX INC.

VENTE ET SERVICE
TORO - ARIENS - LAWN BOY
MURRAY - ROPER

435 ST-JEAN-BAPTISTE
VILLE MERCIER, QUÉ

J.G. DEXTRASE



M. EL.

TÉL: 692-4741

J.C. BARRETTE INC.

ENTREPRENEUR

ÉLECTRICIEN

RÉSIDENTIEL
COMMERCIAL
INDUSTRIEL
CHAUFFAGE ÉLECTRIQUE

82 GILBERT, CHATEAUGUAY. J6K 3S7

JEAN CHARLES BARRETTE, PRÉS

691-1231

*Ameublement
Châteauguay*

257, BOUL. D'ANJOU CHATEAUGUAY, QUÉ. J6J 2R4

MICHEL GUIMONT
DIRECTEUR

**SERVICES
FINANCIERS
AVCO**

253, BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉBEC J6J 2R4

514-691-2510

698-0150

ASSURANCES

691-9913



Daigneault, Blouin & Associés Inc.



- AUTO
- COMMERCIAL
- INCENDIE
- MULTIRISQUE AGRICOLE
- VIE-REÉR
- TOUS GENRES D'ASSURANCES

257 A, boul. d'Anjou, Châteauguay J6J 2R4

*Compliments de
Mme Gaston Dubuc*

DR. ROGER SAVARIA
CHIRURGIEN DENTISTE
DENTAL SURGEON

47, Boul. D'Anjou
Châteauguay, Qué. J6J 2P7

Tél.: 692-4123

FRUITS ET LÉGUMES
Marc Laberge et Fils Inc.
85 St-Jean-Baptiste
Châteauguay, Qué. J6J 3H7
691-3070

*Amicalement vôtre
Margot et Edgar Lacoste*

*Compliments de
Jean-Marc Sauvé, M.D.*

*Nos meilleurs voeux à la
paroisse St-Joachim à l'occasion
de son 250e anniversaire*

Le club de l'Âge d'Or St-Joachim Inc.
13 Principale, Châteauguay

Les FRANCISCAINS et le personnel de la MAISON DU CHRIST-ROI
sont heureux du 250e anniversaire de la paroisse St-Joachim
et offrent leurs meilleurs voeux à tous les croyants qui,
de génération en génération, ont gardé bien vivante la foi au Christ Ressuscité.

**Les Franciscains, 250 Christ-Roi, Châteauguay.
Lieu de ressourcement spirituel pour tous.**

Le conseil municipal de Ville Mercier
est heureux de s'associer à cet album-souvenir
commémorant le 250e anniversaire
de la paroisse St-Joachim de Châteauguay.

J. Roger Tougas, maire.

Le local 4197 du 3e degré
des Chevaliers de Colomb de Châteauguay
profite de la parution de cet album-souvenir
pour féliciter les autorités ecclésiastiques,
le conseil de la fabrique et
tous les paroissiens et paroissiennes
de St-Joachim à l'occasion
du 250e anniversaire de leur paroisse.

Yvon Lalonde, Grand Chevalier

*Hommages des bénéficiaires du Centre d'Accueil
et du Centre de Jour.*

Le Foyer de Châteauguay Inc.
95 Haute Rivière, Châteauguay



Studio

JACQUES TURCOT

PHOTOGRAPHE PORTRAITISTE
Concepteur en photo décorative

75 BOUL. ST-JEAN BAPTISTE, CHATEAUGUAY, QUE.

Place Châteauguay

691-3711

Une mère avait sept filles.

Au cours de sa longue histoire de 250 ans, la paroisse St-Joachim de Châteauguay a donné naissance à sept communautés alertes et dynamiques qui, aujourd'hui, viennent lui redire leur attachement et leur souvenir.

Voici les noms de ces paroisses:

- 1- St-Isidore de Laprairie 1836
- 2- Ste-Philomène de Mercier 1840
- 3- Christ-Roi de Châteauguay 1939
- 4- Notre-Dame de l'Assomption de Châteauguay 1952
- 5- Notre-Dame de Léry 1952
- 6- St-Jean-Baptiste Marie Vianney de Châteauguay 1958
- 7- Our Lady of Perpetual Help 1962



Assemblée Charles Lemoyne 1704

Province de Champlain

CONSEILS

MERCIER	7554
BEAUHARNOIS	2907
CHATEAUGUAY	4197
STE-MARTINE	5645

Les membres de l'Assemblée Charles Lemoyne sont fiers de s'associer à toute la population pour souligner le 250^e anniversaire de la Paroisse St-Joachim.

Je profite de l'occasion pour féliciter les autorités ecclésiastiques, le conseil de fabrique et toutes les paroissiennes et tous les paroissiens à l'occasion de cet heureux événement.

Le Fidèle Navigateur de l'Assemblée Charles-Lemoyne

S.C. J.-Roger Tougas.



Résidence Funéraire J.R. Reid & Fils Inc.
À votre service depuis 1929
Henriette Reid, Prés.

35, boul. Normand
Châteauguay, Qué. J6J 2M5

Tél.: (514) 692-8771

*Inlassablement depuis 30 ans,
le Soleil tisse la nouvelle
qui fabrique l'histoire
de Châteauguay*

 **le soleil**
du St-Laurent

PARTOUT OÙ ILY A UNE NOUVELLE

La Banque Nationale est heureuse de s'associer aux festivités marquant
le 250e anniversaire de la
Paroisse Saint-Joachim de Châteauguay

 **BANQUE NATIONALE DU CANADA**

Gilles Marleau
Directeur
102 boul. d'Anjou
Châteauguay

Serge Ouellette
Directeur
63 rue Principale
Châteauguay

C.C.M.

Tél.: 692-6451

CRÉPIN SPORTS INC.

*Chasse — Pêche — Réparation de Bicycles
Hunting — Fishing — Bicycle Repairs*

33 rue Principale

Châteauguay, Qué. J6K 1E8



CENTRE COMMERCIAL BEAUCHÂTEAU
9, 2e AVENUE
CHÂTEAUGUAY J6K 3M3

691-6519

TÉL.: 691-2211

F. VINET, Prop.

Quincaillerie Central

Peintures C-I-L, Sico

285 BOUL. D'ANJOU, CHÂTEAUGUAY, P.Q. J6J 2R4



Lucien Desjardins Inc.

FER ORNEMENTAL * ORNAMENTAL IRON
SOUDURE - CLÔTURE * WELDING - FENCE

31 BOUL. D'ANJOU
CHÂTEAUGUAY, QUÉ.
J6J 2P7
TÉL.: 692-6217

L. DESJARDINS
PRÉS.

DUBÉ TÉLÉVISION EXPERT INC.

159 Principale, Châteauguay
J6K 1G2

692-2022

J. C. Brunet
OPTOMÉTRISTE



279 D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUE.

691-5030

- EXAMEN DE LA VISION
- LENTILLES CORNÉENNES
- LUNETTERIE

- EYESIGHT EXAMINATION
- CONTACT LENSES
- GLASSES

257-B. BOUL. D'ANJOU
CHÂTEAUGUAY, QUÉ. J6J 2R4

691-7950



NETTOYEUR michel forget

service
de 3 heures
tous les jours
réparations
sur place

une différence...très nette

121 Boul. St-Jean-Baptiste
Châteauguay, Qué. J6K 3B1
691-9147

Richard Dorais
propriétaire

Tél.: (514) 692-6307



pépinière marcil et frère engr.

Centre du Jardin • Aménagement Paysagé
66 Boul. D'Anjou
Châteauguay, Qué.
J6K 1C3

Props: Luc & Daniel Marcif



Ebenisterie Claude

MEUBLES / FURNITURE

20 D NARCISSE
CHATEAUGUAY, QUÉ J6K 1J4

TÉL.: 514-692-4049

G. ST-ONGE
PROP.

OXYGENE

692-8283

SERVICE 24 HEURES

AMBULANCE ST-ONGE

42 PERRON, CHATEAUGUAY, QUE. J6J 2S3

Michel Louvain FLEURISTE INC.



77-0453



Teleflora: 06-6050



Joseph Dulude, pharmacien

Clinique Médicale Châteauguay,
120 Boulevard St-Jean Baptiste
Châteauguay, Québec, Canada J6K 3A9
(514) 691-1700 Dom (514) 692-4545

692-6328

LAITERIE Roger A. Reid Inc. PRODUITS LAITIERS

18 Haute-Rivière, Châteauguay J6K 3N7

COURS DISPONIBLES
COURSES AVAILABLE

TEL.: 692-9933

- CUIR
LEATHER
- OUTILS
TOOLS
- FOURNITURES
SUPPLIES

Boutique Francine

ENR.

A.S.C. Tandy C.V.A.



Sacoches, porte-feuilles, etc.



Purses, wallets, etc.

FRANCINE SONNE
58 BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUE. J6K 1C2

 **Les Immeubles Beneficial** Limitée.

Nicole Bélisle
Directrice

1198 Boulevard D'Anjou
Châteauguay, Québec J6J 2R2

Téléphone 691-3010



TEL.: 692-6622

GARAGE GILLES VALLIERES
REPARATIONS GENERALES
GENERAL REPAIRS

627 BOUL. LERY

VILLE DE LERY, P.Q.



TÉL (514) 691-0669

Boutique Nous Deux
Enrg.

VÊTEMENTS POUR ELLE

119D, BOUL D'ANJOU (FACE AU CANADIAN TIRE)
CHÂTEAUGUAY J6J 2R2 PROP.: FRANCINE ROUSSELLE

Jeu. Vend.
9 heures à 21 heures
Merc 9 heures à 18 heures
Sam. 9 heures à 17 heures

TÉL : 691-2888

R. FILIATRAULT

PHARMACIEN

19-B, BOUL. ST-JEAN BAPTISTE O.
MERCIER, QUÉ., C.P. 246 J0L 1K0



MAPLE FOOD FAIR
(CHATEAUGUAY INC.)

133 Maple Blvd.
Châteauguay, Québec



TEL. 691-0862

VOYAGES REID INC.

DETENTEUR PERMIS DU QUEBEC

MARIELLE REID

PLACE CHATEAUGUAY
75 BOUL ST-JEAN BAPTISTE
CHATEAUGUAY, QUE.
J6J 3H6

TÉL.: (514) 692-8225

Dr. R. Gendron

CHIRURGIEN DENTISTE
DENTAL SURGEON

47 BOUL. D'ANJOU, CHÂTEAUGUAY, QUÉ. J6J 2P7

Paul-Émile L'Écuyer, C.R.

Avocat

L'ÉCUYER, CARRIÈRE, L'ÉCUYER
75, BOUL. ST-JEAN-BAPTISTE, SUITE 207
CHATEAUGUAY J6J 3H6

TÉL. (514) 692-4588

37 - 3^e AVENUE

CHATEAUGUAY

Les Entreprises de Construction

GERARD LABERGE INC.

CONSTRUCTION - RÉNOVATION

692-2015

GERARD LABERGE
PRÉSIDENT

SPRU SOCIÉTÉ DE
PLANIFICATION
RURALE ET
URBAINE

MARC LEFEBVRE
Consultant en urbanisme
Châteauguay - 691-2213

L'Agence d'urbanisme de la région sud de Montréal

TEL.: 691-7647

MARCHE DENIS REID INC.



Boniprix



Buffet Froid
Coupe Française

21 St-Jean Baptiste
VILLE MERCIER, Qué.

Denis Reid, Prop.

J.C. PRUD'HOMME INC.

GUY DESPAROIS (1979)

Bois • Matériaux de Construction

692-9992

99 RUE PRINCIPALE, CHATEAUGUAY, QUE.

691-9660
691-4440

ROMÉO SABOURIN LTÉE
Électrique

LUCETTE SABOURIN

111, BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉ.

TÉL.: 692-6748

59 BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉ.
J6J 2P9

CLINIQUE VÉTÉRINAIRE SAVARIA

DR. C. SAVARIA, M.V., PROP.

SUR RENDEZ-VOUS SEULEMENT

Tél.: 692-4466



MARCHÉ CLAUDE PITRE INC.
CLAUDE PITRE, prop.

Votre amical super-marché — Your courteous food store
Bière - Vin - Cidre — Beer - Wine - Cider

CENTRE D'ACHATS BEAUCHATEAU SHOPPING CENTRE
15 - 2^e AVENUE CHATEAUGUAY

TEL. 692-2171

FOURRURES REID & BOURCIER FURS INC.

VENTE - RÉPARATION - ENTREPOSAGE
SALES - REPAIRS - STORAGE

LOUIS BOURCIER

46, BOUL. D'ANJOU
CHATEAUGUAY, QUÉ.

**IMPRIMERIE
DURAND**

691-7303

21 BOUL. D'ANJOU, CHÂTEAUGUAY, QUÉ. J6J 2P7



ROBITAILLE, BEAUCHAMP & ASS.
OPTICIENS D'ORDONNANCES

Josée Robitaille
Lynn-Louise Beauchamp, o.o.d.

CENTRE MÉDICAL PLACE CHÂTEAUGUAY
75 ST-JEAN-BAPTISTE
CHÂTEAUGUAY J6J 3H6

TÉL.: 691-2404
691-8481

HEURES D'AFFAIRES 691-3742

**CLINIQUE VÉTÉRINAIRE MERCIER
MERCIER ANIMAL HOSPITAL**

Dr Normand Richard, m.v.
Dr Gérald Richard, m.v.

LUNDI - MARDI - JEUDI - VENDREDI
MONDAY - TUESDAY - THURSDAY - FRIDAY
2 A/TO 4 p.m. - 7 À/TO 9 P.M.
SAMEDI-SATURDAY: 1 A/TO 3 P.M.

A.M. MERCREDI: 10 à 12 WEDNESDAY A.M.

8, rue Côté
Mercier, Co. Chateauguay

Sur Rendez-vous
On Appointment

MAURICE TRUDEAU, C.R.
Avocat

88 De Salaberry Sud
Châteauguay, Qué.
J6K 3M9

TÉL.: 691-9659

CLERMONT BOUCHARD, M.D.

CLINIQUE MÉDICALE CHÂTEAUGUAY
120 St-Jean-Baptiste

Centre Dentaire Lanteigne, Laplante & Leduc

119c, boul. d'Anjou
Châteauguay, Qué. J6J 2R2
691-9993



**le NID'ART
artisanat**

Lina et Lili Gendron, prop.

41-a boul. d'Anjou, Châteauguay tél.: 692-2462



692-1828 861-5131

Abri d'auto - Plongée sous-marine

101 boul. d'Anjou, Châteauguay, Qué.

Verticaux
Cuirette
Peluche
Draperies

TÉL.: 692-2470

Les Textiles Montpetit Ent.

775, BOUL. DE LÉRY
VILLE DE LÉRY, QUÉ. J6N 1B5

PROP.:
YVON MONTPETIT

**CERCLE DES FERMÈRES
DE LA PAROISSE
ST-JOACHIM**

**HOMMAGE DE LA FAMILLE
J. MAURICE LABERGE**

ROGER DÉZIEL INC.

210 St-Jean-Baptiste
Châteauguay J6K 3B7

CLUB DE GOLF BELLEVUE INC.

880, boul. Léry
Ville de Léry J6N 1B7

L'Équipe

DE LA COIFFURE

29 d'Anjou, Châteauguay
Tél.: 692-4722

Léonide Dupont
Giffard, Québec

GUY MARCHAND

**69 Boul. Youville
Châteauguay J6J 4R2**

La Corporation des fêtes du 250^e anniversaire de Saint-Joachim



La Corporation des fêtes du 250^e anniversaire est un comité composé de Jean-Paul Laberge, Geneviève Morris, Jeannot St-Onge, Jeannette Laberge, Émile Larivière, président et Yolande Cécylre, secrétaire. Le but de ce comité est de coordonner les nombreuses activités qui se dérouleront au cours de l'année des fêtes qui s'échelonne de mai 1985 à mai 1986. Ce comité a dû d'abord développer un thème pour l'année; le thème choisi fut «en remontant la rivière» puis on organisa un concours pour trouver une chanson thème et un dessin pour illustrer le macaron souvenir des fêtes. Puis vint l'ouverture officielle des fêtes le 5 mai 1985 avec une messe d'ouverture, la bénédiction de la statue de St-Joachim suivi d'un grand brunch à la polyvalente Louis-Philippe Paré ainsi de suite...

Le programme complet des fêtes est d'ailleurs indiqué à la suite de cet article.

Jac Hurteau

FÊTES DU 250^e ANNIVERSAIRE
Paroisse St-Joachim de Châteauguay

Activités prévues du 5 mai 1985 au 4 mai 1986

Calendrier des Fêtes du 250^e

- 5 mai 85: Messe d'ouverture 11 heures (époque)
Bénédictio Statue St-Joachim.
Grand Brunch Polyvalente L.-P.P.
- mai 85: Exposition des dessins (Concours de dessins pour
le macaron) Caisse Pop. Châteauguay.
- 25-26 mai 85: Exposition des fermières.
- 6 juin 85: Procession de la Fête-Dieu.
- 22 juin 85: Parade de la St-Jean-Baptiste
(autres activités prévues pour la fin de semaine).
- juillet 85: relâche
- 15-16-17 août 85: Tournoi régional de Baseball (Loisirs St-Joachim) Parc Sutterland.
- 7 sept. 85: Messe de la fidélité des couples (25 ans et plus
de mariage par tranches de 5 ans)
- 24 sept. 85: Parade de mode au restaurant le Rustik
- oct. 85: Visite des lieux historiques de la paroisse.
- 24 oct. 85: Souper de la Soc. St-Jean Baptiste (Poly. L.-P.P.).
- nov. 85: Soirée bavaroise
- déc. 85: Guignolée
- 24 déc. 85: Grand messe / messe de l'aurore / messe du jour
avec anciens chants et costumes d'époque
1986
- 4-5 janv. 86: Exposition du trésor sacré de l'église et du
premier registre (janvier 1736)
- fév. 86: Bal masqué à la polyvalente L.-P.P.
- mars 86: Exposition de photos anciennes et de travaux généalogiques.
- avril 86: Concert (église)
- mai 86: Grand tirage pour couronner la fin des fêtes.
- 3 mai 86: Banquet de clôture.
- 4 mai 86: Messe de clôture des Fêtes du 250^e.

(Tout au long de l'année d'autres activités viendront s'ajouter. Surveillez leurs parutions dans les journaux-locaux et au poste CHAI-MF.)

Participez en grand nombre.

Le Comité des Fêtes du 250^e.

**Merci à nos
collaborateurs et collaboratrices :**

André Blanchet
Georges Bélanger
Pierrette Brière-Bélanger
Sylvie Brunet
Paule Galiana
Francine Chayer
Gisèle McDiarmid-Chèvrefils
Marianne Croteau
Georgette Drolet
Jeanne D'Arc Filiatrault
Marcel Fournier
Gilles Laberge
Simone Marchand
Henri Michaud
Lorraine Michaud
Gérald Robert
Aline Roussin

Comité de l'album-souvenir

Contenu historique

Aline Chèvrefils
Christian Imbault
Marc Lefebvre

Photographe

André De Repentigny

Structure de l'album

Aline Chèvrefils
Gaétane Madore-Reid
Claire Raymond
Yvan Soucy
Nicole Hurteau
Jac Hurteau

Mise en page et réalisation

Jac Hurteau
Nicole Hurteau
Yvan Soucy

Publicité

Gisèle Fradette
Jac Hurteau



*1^{re} rangée. Gisèle Fradette. Nicole Hurteau. Aline Chèvrefils, Gaétane Madore-Reid.
2^e rangée: Jac Hurteau. André DeRepentigny, Yvan Soucy, Marc Lefebvre
N'apparaissant pas sur la photo. Claire Raymond et Christian Imbault*



TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	3
Introduction	5
Le passé et le présent de la paroisse	13
Qui est Saint-Joachim?	15
Statue de Saint-Joachim	15
De la mission à la paroisse	16
Souvenirs du 200 ^e anniversaire	30
Ministère du curé Mailloux	34
L'agrandissement de l'église (1959)	36
Les cloches (1961)	37
L'église redécorée	37
Les expressions de vie religieuse	38
Un trésor de papier	41
Le surintendant de la fabrique	42
Réflexions de paroissiens actuels	43
Les curés de 1735 à nos jours	47
Les comités paroissiaux	59
Les familles pionnières	89
Le monde scolaire	117
L'école du rang	119
La «petite école» Saint-Joseph	121
Louis-Philippe Paré	124
Le vieux couvent	126
La grotte	129
Les franciscains	130
Les frères du Sacré-Coeur	131
Les soeurs grises	133
D'hier à aujourd'hui	135
Des souvenirs	137
Des métiers	144
Des événements	151
Des institutions	159
Nos commanditaires	169
La corporation des fêtes du 250 ^e	186
Les collaborateurs	188
Le comité de l'album-souvenir	189

PERSONNES TRÈS IMPORTANTES:

Une publication de Ronald Frank

Imprimé par Astra-Salaberry inc.
155, rue Poissant, Valleyfield